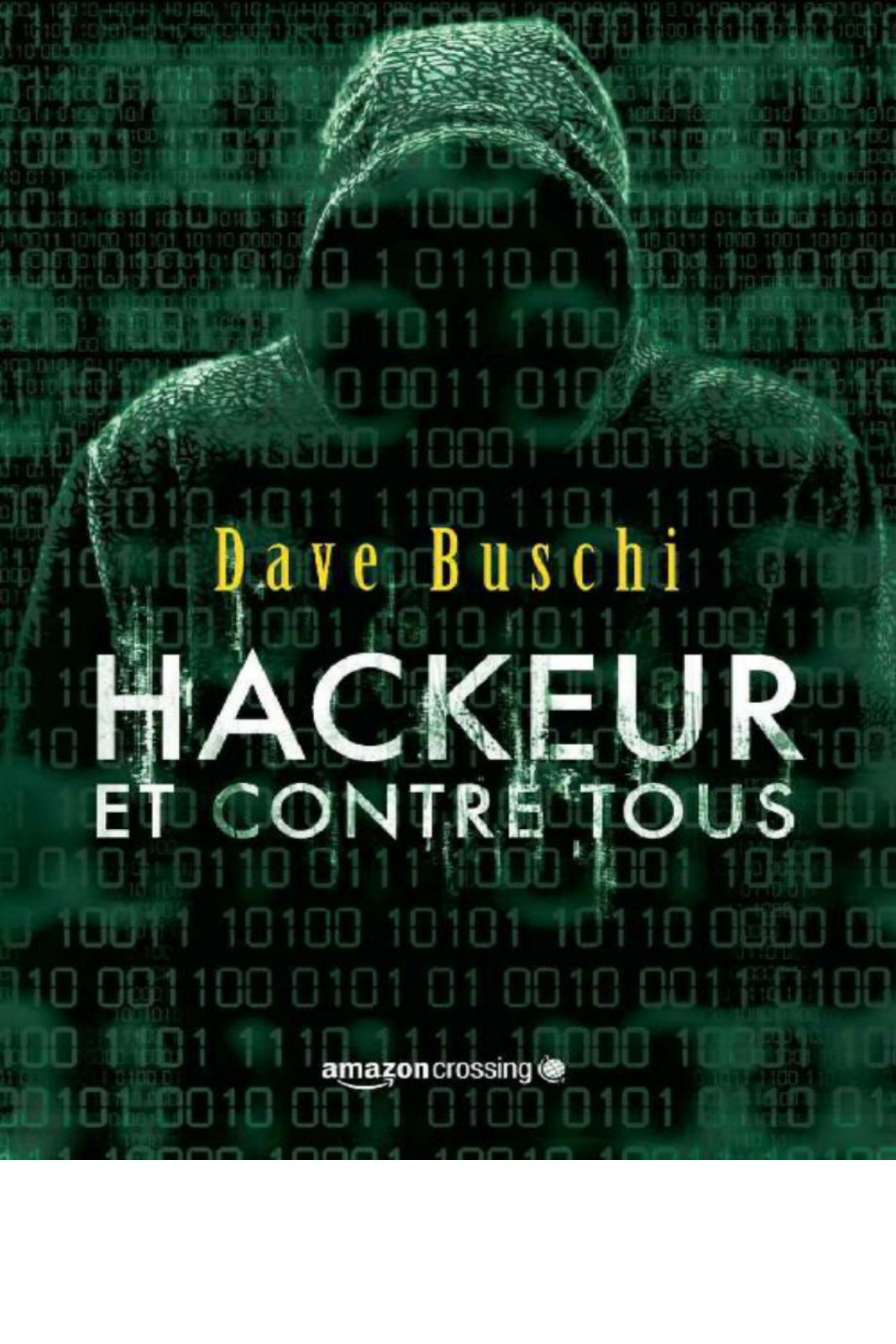


Desconocido

Dave Buschi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Dave Buschi

HACKEUR ET CONTRE TOUS

amazoncrossing 

Hackeur et contre tous

Dave Buschi

(2015)

HACKEUR ET CONTRE TOUS

HACKEUR ET CONTRE TOUS

Dave Buschi

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Antoine Bargel

amazoncrossing 

Édition originale parue aux États-Unis en 2011 sous le titre « The Back Door Man ».

Publié par
Amazon Crossing, Amazon Media EU SARL
5 rue Plaetis, L-2338, Luxembourg
Janvier 2015

Copyright © Édition originale 2011 par Dave Buschi
Tous droits réservés.

Copyright © Édition française 2015 traduite par Antoine Bargel

Conception de la couverture par : bürosüd° München,
www.buerosued.de

eISBN : 9781477879641

www.apub.com

Pour Kristi

TABLES DES MATIÈRES

PROLOGUE
CHAPITRE UN
CHAPITRE DEUX
CHAPITRE TROIS
CHAPITRE QUATRE
CHAPITRE CINQ
CHAPITRE SIX
CHAPITRE SEPT
CHAPITRE HUIT
CHAPITRE NEUF
CHAPITRE DIX
CHAPITRE ONZE
CHAPITRE DOUZE
CHAPITRE TREIZE
CHAPITRE QUATORZE
CHAPITRE QUINZE
CHAPITRE SEIZE
CHAPITRE DIX-SEPT
CHAPITRE DIX-HUIT
CHAPITRE DIX-NEUF
CHAPITRE VINGT
CHAPITRE VINGT ET UN
CHAPITRE VINGT-DEUX
CHAPITRE VINGT-TROIS
CHAPITRE VINGT-QUATRE
CHAPITRE VINGT-CINQ
CHAPITRE VINGT-SIX
CHAPITRE VINGT-SEPT
CHAPITRE VINGT-HUIT
CHAPITRE VINGT-NEUF
CHAPITRE TRENTE
CHAPITRE TRENTE ET UN
CHAPITRE TRENTE-DEUX
CHAPITRE TRENTE-TROIS
CHAPITRE TRENTE-QUATRE

CHAPITRE TRENTE-CINQ
CHAPITRE TRENTE-SIX
CHAPITRE TRENTE-SEPT
CHAPITRE TRENTE-HUIT
CHAPITRE TRENTE-NEUF
CHAPITRE QUARANTE
CHAPITRE QUARANTE ET UN
CHAPITRE QUARANTE-DEUX
CHAPITRE QUARANTE-TROIS
CHAPITRE QUARANTE-QUATRE
CHAPITRE QUARANTE-CINQ
CHAPITRE QUARANTE-SIX
CHAPITRE QUARANTE-SEPT
CHAPITRE QUARANTE-HUIT
CHAPITRE QUARANTE-NEUF
CHAPITRE CINQUANTE
CHAPITRE CINQUANTE ET UN
CHAPITRE CINQUANTE-DEUX
CHAPITRE CINQUANTE-TROIS
CHAPITRE CINQUANTE-QUATRE
CHAPITRE CINQUANTE-CINQ
CHAPITRE CINQUANTE-SIX
CHAPITRE CINQUANTE-SEPT
CHAPITRE CINQUANTE-HUIT
CHAPITRE CINQUANTE-NEUF
CHAPITRE SOIXANTE
CHAPITRE SOIXANTE ET UN
CHAPITRE SOIXANTE-DEUX
CHAPITRE SOIXANTE-TROIS
CHAPITRE SOIXANTE-QUATRE
CHAPITRE SOIXANTE-CINQ
CHAPITRE SOIXANTE-SIX
CHAPITRE SOIXANTE-SEPT
CHAPITRE SOIXANTE-HUIT
CHAPITRE SOIXANTE-NEUF
CHAPITRE SOIXANTE-DIX
CHAPITRE SOIXANTE ET ONZE
CHAPITRE SOIXANTE-DOUZE
CHAPITRE SOIXANTE-TREIZE
CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZE
CHAPITRE SOIXANTE-QUINZE
CHAPITRE SOIXANTE-SEIZE
CHAPITRE SOIXANTE-DIX-SEPT
CHAPITRE SOIXANTE-DIX-HUIT

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-NEUF
CHAPITRE QUATRE-VINGT
CHAPITRE QUATRE-VINGT-UN
CHAPITRE QUATRE-VINGT-DEUX
CHAPITRE QUATRE-VINGT-TROIS
CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATRE
CHAPITRE QUATRE-VINGT-CINQ
CHAPITRE QUATRE-VINGT-SIX
CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEPT
CHAPITRE QUATRE-VINGT-HUIT
CHAPITRE QUATRE-VINGT-NEUF
CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX
CHAPITRE QUATRE-VINGT-ONZE
CHAPITRE QUATRE-VINGT-DOUZE
CHAPITRE QUATRE-VINGT-TREIZE
CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATORZE
CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUINZE
CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEIZE
CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPT
CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-HUIT
CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUF
CHAPITRE CENT
CHAPITRE CENT UN
CHAPITRE CENT DEUX
CHAPITRE CENT TROIS
CHAPITRE CENT QUATRE
CHAPITRE CENT CINQ
CHAPITRE CENT SIX
CHAPITRE CENT SEPT
CHAPITRE CENT HUIT
CHAPITRE CENT NEUF
CHAPITRE CENT DIX
CHAPITRE CENT ONZE
CHAPITRE CENT DOUZE
CHAPITRE CENT TREIZE
CHAPITRE CENT QUATORZE
CHAPITRE CENT QUINZE
CHAPITRE CENT SEIZE
CHAPITRE CENT DIX-SEPT
CHAPITRE CENT DIX-HUIT
CHAPITRE CENT DIX-NEUF
CHAPITRE CENT VINGT
CHAPITRE CENT VINGT ET UN
CHAPITRE CENT VINGT-DEUX

CHAPITRE CENT VINGT-TROIS
CHAPITRE CENT VINGT-QUATRE
CHAPITRE CENT VINGT-CINQ
CHAPITRE CENT VINGT-SIX
CHAPITRE CENT VINGT-SEPT
CHAPITRE CENT VINGT-HUIT
CHAPITRE CENT VINGT-NEUF
CHAPITRE CENT TRENTE
ÉPILOGUE
REMERCIEMENTS
À PROPOS DE L'AUTEUR
À PROPOS DU TRADUCTEUR

PROLOGUE

Leurs jets privés étaient alignés sur le tarmac. Ils étaient venus des quatre coins du globe : Londres, Zürich, Seattle, Moscou, New York, Pékin. Il ne restait plus qu'à régler les derniers détails.

— C'est pour quand ?

— Mardi.

— Et cet individu, ce James Kolinsky, vous êtes sûrs que c'est le bon ?

— Oui. Tout est en place.

— Vérifiez encore une fois. Avec une telle opération, il ne faut prendre aucun risque.

— Entendu.

— La famille aussi, bien sûr.

— Bien sûr.

L'un d'entre eux fit un geste et trois filles, achetées au marché noir et formées à l'art du divertissement érotique, apparurent avec des plateaux. Une fois les flûtes à champagne remplies, les filles s'inclinèrent discrètement et quittèrent la pièce. L'homme à la chevelure blanche leva sa flûte.

— Messieurs.

Ils levèrent leurs flûtes à leur tour.

— Je porte un toast à notre succès. Dans trois jours, chacun d'entre nous vaudra soixante milliards de dollars.

Santé ! Salud ! Prost ! Ganbei !

CHAPITRE UN

Mardi

Il était bien trop tôt pour ces attroupements. James Kolinsky en avait vu déjà un premier à un distributeur de billets, en chemin, et maintenant celui-ci.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda une femme.

— Il paraît que c'est fermé.

James garda ses distances et écouta les discussions inquiètes. Les gens restaient là sans savoir quoi faire. Un bref instant, il aperçut son reflet dans une baie vitrée. Sa chemise était froissée. À l'odeur, elle lui avait semblé acceptable, quand il l'avait sortie du placard une heure plus tôt, mais il n'avait évidemment pas vu à quoi elle ressemblait au grand jour. Cela lui apprendrait à essayer de la porter une troisième fois avant de la donner au nettoyage à sec. Ses cheveux aussi étaient un peu en désordre. Il allait bientôt devoir sortir la tondeuse et se refaire une coupe.

— Mesdames et messieurs, s'il vous plaît !

Un homme se tenait devant le bâtiment, les mains levées. James dut se tordre le cou pour voir que c'était un vigile. Celui-ci annonça que les bureaux étaient fermés pour la journée et demanda à la foule de se disperser.

James fut surpris par cette entorse à la routine. Il n'était pas le seul. Les gens ne semblaient pas décidés à bouger. Ils avaient l'air sous le choc. Le vigile répéta l'information sans répondre aux nombreuses questions qui lui étaient adressées. Certains avaient des réactions plutôt exubérantes, mais pas James, qui ne sourcilla pas. Du moins, pas en surface : il était du genre qui intériorise tout. En apparence, il pouvait sembler indifférent, mais cela n'indiquait en rien ce qui se passait réellement dans sa tête. À cet instant, sous le masque de son visage calme et fraîchement rasé, l'inquiétude et le stress affluaient.

Les gens commençaient à retourner vers le parking, qui se trouvait sur le toit, et James suivit le mouvement. Les ascenseurs étaient pleins, et

il prit les escaliers. En arrivant au sommet des cinq étages, il était à bout de souffle. Il avait besoin de se refaire une santé, pensa-t-il. À une autre époque, il aurait pu grimper ces escaliers quatre à quatre sans être essoufflé. C'était comme si la quarantaine était arrivée tout à coup. Un peu comme le pneu — celui qu'il avait autour du ventre. Il était apparu un beau jour, sans crier gare. James n'en était pas content, mais il l'avait accepté, comme tout le reste.

Distraitement, sous le coup d'une légère angoisse liée à ce qui venait d'arriver, il regarda par-dessus le parapet. Les locaux de Computer Tek, société plus connue sous le nom de ComTek, consistaient en d'imposants bâtiments de verre sombre, couleur bronze, situés sur un joli campus. Les gens s'étaient dispersés et James vit des agents de sécurité postés aux différentes entrées. Seule une femme en tailleur discutait encore avec un des agents ; puis elle s'éloigna en secouant la tête.

Il aurait bien aimé avoir une explication, mais c'était sans doute trop demander. Il en était réduit à imaginer toutes sortes de possibilités inquiétantes. Malheureusement, il était assez doué pour cela.

À quelques pas de là, un collègue était en train de monter dans sa voiture. James et lui échangèrent quelques mots. Sans l'évoquer directement, ils pensaient la même chose. ComTek avait connu une longue série de mauvais trimestres. L'action était à son niveau le plus bas depuis huit ans. Et l'économie étant ce qu'elle était, pas besoin d'être un génie pour savoir que ce n'était pas le moment de se retrouver sur le marché du travail.

— Bon, à demain alors. Espérons ! dit l'homme avec un rire nerveux.

— Oui, à demain, répondit James en se forçant à sourire.

Tandis que la voiture de son collègue s'éloignait, il se demanda s'il était vraiment possible que ComTek ait fermé pour de bon. Personne n'embauchait ces temps-ci. Même dans le secteur des nouvelles technologies, qui se portait mieux que d'autres, les emplois étaient rares. Et ils étaient des centaines d'ingénieurs systèmes et logiciels dans son entreprise. Ils allaient tous se retrouver en compétition pour les mêmes postes. Il allait devoir déménager pour trouver quelque chose qui paye à peu près ce qu'il gagnait à présent et encore, c'était la solution optimiste.

Sa famille avait besoin de ses revenus. Elle comptait sur lui. Il allait devoir puiser dans ses économies, et avec le coût de l'assurance santé...

Du calme — voilà qu'il remettait ça. Angoisser trop à l'avance. Ils avaient juste fermé les portes. Pas la peine de supposer le pire. L'entreprise n'était pas à ce point au bout du rouleau. Pas qu'il sache,

en tout cas.

Il leva les yeux et fit démarrer sa voiture. Avec un dernier pincement au cœur, il se souvint qu'il devait faire de l'essence avant de rentrer. Il avait déjà roulé sur la réserve à l'aller.

La station-service la plus proche, et la seule à plusieurs kilomètres à la ronde, se trouvait juste à l'extérieur du campus de ComTek, à deux carrefours de là. Le trajet n'était pas long, et il avait largement assez d'essence pour cela. Malheureusement, une fois arrivé, il y eut un léger problème. La pompe refusait sa carte bancaire.

Ça, c'était ennuyeux.

Il entra dans le magasin. Le caissier était occupé avec un autre client.

—... Du putain de liquide, vous pensez que je serais là avec ma carte ?

— Toutes mes excuses, dit le caissier en baissant la tête. C'est hors-service.

— Merde !

Le client sortit en gesticulant.

James resta médusé.

— Les cartes bancaires ne marchent pas ?

Le caissier hocha la tête. James n'eut même pas besoin de vérifier. Comme d'habitude, il n'avait pas de liquide dans son portefeuille. Il sortit du magasin.

Quelque chose ne tournait pas rond.

Il se demanda où il pouvait trouver du liquide. Le distributeur le plus proche était à plusieurs kilomètres, et James se souvenait d'y avoir vu une file d'attente gigantesque quand il était passé à côté en allant au bureau. Ça prendrait un temps fou. Et comme ce n'était pas sa banque, il allait se faire plumer par ces frais ridicules. C'était vraiment du vol. Deux dollars pour utiliser la machine et deux dollars de plus pris par sa banque. C'était criminel, si vous faisiez le calcul. Quatre dollars pour en retirer quarante : 10 %. Une vraie arnaque.

Il n'avait pas l'intention de gaspiller cet argent. Mieux valait trouver une autre solution. Peut-être un supermarché ou une épicerie ? On pouvait leur demander du liquide si on faisait des achats. Mais il n'en connaissait pas à proximité. Le quartier était une ancienne zone industrielle, reconvertie en campus technologique. Il y avait quelques fast-foods et des restaurants, mais c'était à peu près tout.

Il allait devoir prendre l'autoroute. Impossible sans essence. Dans le doute, il pensa à partir sans payer. Ce qui, bien sûr, n'était pas une bonne solution non plus...

Minute. Il se souvint qu'il avait commencé une collecte pour la troupe de *girls scouts* de Katie... *et que l'argent était à son bureau.*

Au bureau. Qui était fermé.

Un peu découragé, il essaya pourtant d'imaginer une solution. Il lui suffirait d'entrer quelques minutes. S'il entrait par la porte de derrière, cela pouvait marcher. Cela lui éviterait bien des ennuis... lui économiserait quelques sous... et lui permettrait d'arriver plus tôt à la maison...

Rien que du bon. Le temps de revenir à sa voiture, il était à 90 % décidé. Il balaya ses dernières hésitations et fit démarrer la voiture. *Cela ne prendra que quelques instants...* Il s'engagea sur la route qui revenait vers ComTek.

Il contourna l'entrée du campus et prit une route secondaire, pour aller se garer près d'un bosquet. Il continua à pied jusqu'à la zone des livraisons. Parvenu à la porte de service, il sortit une carte magnétique et tapa quatre chiffres.

La porte s'ouvrit. Il prit les escaliers pour rejoindre l'étage où se trouvait son bureau. Cette partie du bâtiment était surnommée « Boxville ». Si on n'en était pas familier, il était facile de s'y perdre. L'endroit était un interminable labyrinthe de box individuels. Il n'y avait pas de fenêtres, ni de signes distinctifs pour se repérer. C'était en partie intentionnel. Il y avait très peu de panneaux à ComTek, pour des raisons de sécurité.

En passant devant des portes semblables à des dizaines d'autres, il entendit des voix. Il s'immobilisa. C'était peut-être les vigiles.

Merde.

Pour ne pas avoir à s'expliquer, il se cacha derrière un bureau.

— De l'incompétence. Je sais ce que je dis. Ça devait commencer à midi.

James reconnut la voix. C'était le directeur général. *Que pouvait-il bien faire là ?*

James fut saisi de panique. Portino, l'Impitoyable, n'était pas quelqu'un dont il souhaitait se faire remarquer. De quoi aurait-il l'air s'il était découvert caché derrière un bureau ?

James regarda autour de lui en se demandant ce qu'il pouvait faire.

CHAPITRE DEUX

Il n'eut pas à se poser longtemps la question. Il entendit le tintement d'un ascenseur. Les voix de Portino et de l'autre homme s'éteignirent. Constatant qu'ils étaient partis, James put enfin respirer. Il n'aurait pas su quoi dire si Portino l'avait découvert.

Ce n'était pas passé loin ! Il commençait à douter sérieusement de sa brillante idée. *Mais... il était trop tard à présent.* Il était déjà engagé, autant terminer ce pour quoi il était venu.

Il alla jusqu'à son bureau. Celui-ci était surchargé, mais bien organisé. Il avait personnalisé son box avec des photos et des souvenirs. Deux diplômes encadrés, l'un sa licence en mathématiques, l'autre son master, étaient accrochés sous ses étagères. Des années plus tôt, il avait été fier de ces diplômes. Mais, dernièrement, il avait plutôt envie de les décrocher. Ce n'était pas vraiment ce qu'il avait imaginé. Il avait pensé qu'ils trouveraient une situation plus noble que la mince paroi d'un box.

Il déverrouilla le tiroir central de son bureau et en sortit l'enveloppe avec l'argent. Il s'immobilisa. Son écran était en mode veille. Il n'avait pas éteint son ordinateur le soir précédent, pour laisser tourner l'analyse du code statique d'un programme binaire exécutable, une opération qui prenait un certain temps.

Ça ne prendra qu'une seconde. Il s'assit et cliqua sur la souris. Son ordinateur hésita quelques secondes, puis il s'illumina et une fenêtre s'ouvrit pour l'informer que le programme qu'il avait lancé le soir précédent avait bien terminé sa tâche. Il ferma la fenêtre et se connecta avec son mot de passe pour avoir accès à Internet.

Il vérifia que son pare-feu personnel était bien activé — c'était un *add-on* qu'il avait téléchargé pour filtrer ce qu'il tapait sur son clavier — puis il entra l'adresse IP de sa banque. C'était une habitude acquise dans le cadre de son travail. Il le faisait tous les jours.

Cela l'inquiétait que sa carte bancaire n'ait pas marché à la station-service, malgré ce qu'avait dit le vendeur. Il entra ses mots de passe. Après un moment qui lui sembla plus long que la normale, presque une minute, les données de son compte s'affichèrent.

Les soldes des comptes courants et d'épargne qu'il possédait en

commun avec Suzie apparurent à l'écran. Parfois, quand il n'avait pas le moral, il regardait ces deux chiffres et se sentait redevenir prudemment optimiste. À force de frugalité, ils avaient accumulé de belles économies. Ce n'était pas énorme — du moins pas à l'échelle des gens vraiment riches — mais la somme augmentait régulièrement tous les mois.

Ils devaient faire attention à tous leurs achats et se contenter de peu de chose, mais ils avaient un but. Ils vivaient dans une maison modeste et même si, à l'époque, le prêt leur avait paru important, le salaire de James avait augmenté régulièrement ces dernières années. En restant dans cette maison, à un taux d'intérêt raisonnable, et en remboursant tous leurs prêts étudiants et leurs cartes de crédit, ils étaient parvenus à mettre de l'argent de côté.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Il avait même fallu pas mal de temps pour en arriver là. James se souvenait de l'appartement de trente mètres carrés dans lequel ils habitaient, à l'époque où leurs économies étaient ce qui restait sur leur carte de crédit avant d'avoir atteint la limite. Leurs jours de vaches maigres étaient à présent révolus. Ils appréciaient de ne plus avoir à grappiller tous les jours.

Il cligna des yeux en voyant les chiffres. Un frisson le traversa. Au lieu d'un nombre à cinq chiffres, le solde du compte d'épargne indiquait zéro.

\$ 0,00.

Il regarda le compte courant. Au lieu de contenir à peu près deux mille dollars, il était en négatif. Avec le sentiment que le monde s'effondrait autour de lui, il cliqua sur l'onglet « Transactions ». Il vit apparaître les achats, avec les indications des lieux où ils avaient été faits : Berlin, Vermont ; Tuscon, Arizona ; Dade County, Floride. Il y avait même des transactions internationales : Espagne ; Ukraine.

James cliqua sur les détails pour voir de quand dataient les transactions. Aucune ne remontait à plus de vingt-quatre heures. Leur statut était « En cours ».

Ce n'était pas possible.

En état de choc, il cliqua frénétiquement sur sa souris. Il dut revenir plusieurs pages en arrière pour trouver des transactions qu'il reconnaissait. Le solde positif se réduisait rapidement sous l'effet de transactions qui n'étaient pas les siennes. Il y avait aussi de nombreux transferts du compte d'épargne vers le compte courant. De nouveaux achats venaient immédiatement dépenser ces nouveaux fonds. Il revint à l'écran d'accueil.

Il fallait qu'il prévienne sa banque.

Il chercha le numéro à contacter. Il fallait qu'il interrompe les transactions en cours : qu'il leur dise qu'elles étaient frauduleuses et qu'ils devaient les bloquer immédiatement, avant qu'elles ne soient

définitivement débitées de son compte.

Pendant qu'il épluchait la page d'accueil à la recherche du numéro, ou d'un lien qui l'y mène, l'écran se bloqua. L'ordinateur était gelé. Il ne pouvait pas faire bouger le curseur. En retenant un hurlement de rage, il appuya sur « Ctrl Alt Suppr ».

Il ne se passa rien.

Non. Non, non, non...

Il appuya comme un fou sur les touches. Finalement, le curseur se débloqua et traversa l'écran à toute vitesse. Le site ne répondait toujours pas. À chaque message d'erreur, sa tension augmentait. Après plusieurs essais, il parvint à fermer le navigateur. Il le redémarra et tapa l'adresse IP de sa banque.

Il attendit. Et attendit encore.

Un message s'afficha : « Échec de l'opération ». James frappa du poing sur le bureau et poussa un cri exaspéré.

Il cliqua sur la souris. Sa vision devenait floue à force de se concentrer fixement sur l'écran. Il tapa une nouvelle fois l'adresse IP de la banque. Ça ne répondait pas. Un message apparut : « Nous rencontrons un volume de connexions exceptionnel. Merci de réessayer plus tard. »

Putain de merde !

— Il y a quelqu'un ?

James avait failli ne pas entendre. Il fit un effort pour se détacher de l'écran.

— Quelqu'un est là ?

C'était la même voix d'homme. Elle venait de l'autre côté de la pièce. Horrifié, James réalisa que c'était probablement la sécurité.

Il resta assis et regarda l'écran. Il essaya de bouger la souris. Il tapa sur le clavier. Incrédule, il regarda ses mains.

Il fallait qu'il se ressaisisse ! Il se détourna de l'ordinateur et regarda autour de lui. Il s'attendait à voir quelqu'un, mais la pièce était toujours vide.

— Ce bâtiment est fermé. Vous êtes en train de commettre une infraction.

La voix était plus forte. L'homme s'approchait.

Oh, mon Dieu ! Il fallait qu'il sorte d'ici.

James plongeait sous le bureau. Mais l'écran allumé allait le trahir. Il se redressa rapidement et l'éteignit.

Il jeta un regard prudent hors de son box. Il n'y avait personne à droite ni à gauche. La voix était arrivée de la gauche, mais en était-il sûr ?

Non, mais il ne pouvait pas rester sans bouger. Il partit vers la droite, en restant accroupi. Malheureusement, cette direction l'éloignait des escaliers au lieu de l'en rapprocher. Il avançait aussi vite

que possible, toujours accroupi, en slalomant dans le labyrinthe de box.

Il entendit un bruit et s'immobilisa. Cela venait de tout près. C'était le grésillement d'une radio. Une voix d'homme, si proche que James en eut la chair de poule, se mit à parler dans un talkie-walkie.

Le vigile devait être juste de l'autre côté de la paroi du box. S'il tournait de ce côté, il allait immédiatement le voir. James revint sur ses pas en retenant son souffle et en priant pour que ses chaussures ne grincent pas.

Il réfléchissait à toute vitesse. Si le vigile continuait à avancer, il était fichu. Le vigile allait le découvrir et, comme Portino était là, il ne faudrait pas longtemps pour qu'il soit prévenu.

En désespoir de cause, James pensa à s'enfuir. À courir aussi vite qu'il le pourrait. Il savait que c'était ridicule ; il fallait qu'il fasse autre chose, mais quoi ? Il chercha frénétiquement autour de lui : le box qu'il venait de dépasser donnait sur un couloir qui terminait en cul-de-sac.

Il retourna dans cette direction et pénétra dans le box. Il entendait toujours le grésillement du talkie-walkie. James inspira profondément et alluma l'ordinateur. Celui-ci émit un sifflement et commença à se mettre en route. L'écran s'illumina. James sortit rapidement du box. En progressant aussi vite qu'il l'osait, il alla se cacher trois box plus loin.

Il s'accroupit et écouta. Il n'entendait plus le bruit de l'ordinateur à cette distance, mais il entendait les pas du vigile. Celui-ci progressait rapidement. Il avait dû entendre l'ordinateur.

James inspira de nouveau. Là... Maintenant.

Il jeta un regard dans l'allée. Le vigile lui tournait le dos. Il tenait quelque chose dans la main qui ressemblait à un revolver.

Merde.

C'était bien un revolver.

Presque paralysé par la peur, James fit un effort pour se ressaisir. Il savait que c'était le moment idéal. Il fallait y aller tout de suite. *Maintenant !* Il sortit du box et suivit l'allée rapidement, avant de tourner à droite. Il ne se risqua pas à regarder en arrière. Il aurait voulu courir, mais le bruit l'aurait immédiatement trahi. Il marchait d'un pas rapide.

Il tourna dans une nouvelle allée et regarda en arrière. Le vigile ne le suivait pas.

Il dépassa une série de box et continua en direction des escaliers. Il allait de plus en plus vite à présent. Il courait presque. Les escaliers se rapprochaient.

Il y était presque.

— Arrêtez !

Oh, merde.

Le vigile l'avait vu. Un instant, James hésita à s'arrêter, mais ses jambes semblaient le porter indépendamment de sa volonté. Il atteignit la porte et l'ouvrit violemment. Avant d'avoir bien réalisé ce qu'il faisait, il était dans l'escalier de service en train de dévaler les marches.

CHAPITRE TROIS

Merde, merde, merde.

Il sautait les marches quatre à quatre. Il dépassa le troisième étage... le deuxième...

Le vigile avait un revolver !

Il atteignit le rez-de-chaussée. Sa main manqua la rampe et il faillit tomber. Un long couloir se trouvait devant lui.

Pourquoi le vigile avait-il un revolver ?

Le vigile était à sa poursuite. James entendait ses pas et des bruits de voix. Ils étaient plusieurs. Des voix lui parvenaient du bout du couloir ainsi que des escaliers. *Oh, putain, ça n'allait pas du tout.*

Pas du tout...

Il se réfugia sous les escaliers et ouvrit une porte qui indiquait « Sans issue ». Il se retrouva dans un autre couloir qui le mena vers l'intérieur du bâtiment. Il venait de franchir un tournant lorsqu'il entendit un cri derrière lui.

Le couloir formait un T. Il prit à gauche. Une sortie se trouvait dans cette direction, mais il lui aurait fallu passer devant un poste de sécurité. N'écoulant que son instinct, il ouvrit une porte sur la droite et entra dans un passage. La porte se referma derrière lui. Une alarme se déclencherait s'il tentait de la rouvrir. James chercha sa carte d'accès.

Cette partie du bâtiment était interdite à la plupart des employés. Le poste de James lui permettait d'y avoir accès. Il introduisit sa carte dans la fente et appuya sa main sur le scanner biométrique. Il savait qu'une trace numérique de son passage serait enregistrée. Il ne pouvait pas s'en inquiéter pour l'instant.

Une LED verte clignota et la porte s'ouvrit. James se dépêcha d'entrer. Il était dans une pièce connectée à un espace plus grand. Un vrombissement insistant s'élevait d'un grand nombre de rangées de serveurs, reliées entre elles par des câbles et des tuyaux en plastique. C'était le central informatique. Le cerveau de ComTek.

James s'éloigna de la porte. Les vigiles n'entreraient pas ici. Dans quelques instants, l'homme qui était à sa poursuite allait regarder dans le couloir et voir que James n'y était pas. La liste des individus

autorisés à pénétrer dans ce secteur était courte : moins de trente personnes. En revanche, si le vigile l'avait vu entrer, James était pris.

Sur le mur, à côté de la porte, se trouvait un écran plat divisé en deux images. James s'approcha. L'une des images montrait le passage et l'autre le couloir. James vit les vigiles passer en courant devant la porte et disparaître.

Ouf ! Ils ne l'avaient pas vu. Ce secteur avait deux autres sorties. Il allait pouvoir s'échapper.

Mais peut-être pas.

Il prit un moment pour rassembler tous les morceaux du puzzle dans sa tête. Ce n'était pas aussi simple. Pas du tout.

Avec une lucidité douloureuse, il vit dans quel pétrin il venait de se fourrer. Sa première erreur, le fait d'être revenu au bureau, s'était doublement aggravée. D'abord, il avait pris la fuite, une décision qui semblait à présent complètement absurde. Il aurait dû essayer de s'expliquer. Mais maintenant, s'il se contentait de partir, il allait laisser derrière lui une trace numérique dont la conséquence était facile à prévoir.

Il allait perdre son job.

Ses onze années passées dans la même entreprise allaient connaître une fin brutale et désagréable. Aucun espoir d'avoir une bonne recommandation. Il était même possible qu'il soit blacklisté et qu'il ne puisse plus travailler dans la sécurité informatique.

S'il se rendait, ses perspectives n'étaient guère meilleures. Le fait d'avoir pris la fuite le faisait paraître coupable sur toute la ligne. Il ne s'était pas seulement introduit en secret dans le bâtiment : en entrant dans ce secteur, il avait compromis la sécurité d'une zone protégée.

Même s'il inventait une histoire crédible pour justifier sa présence, son intégrité et son jugement allaient être sérieusement remis en question. On ne lui confierait jamais plus de mission sensible.

Ses choix étaient de plus en plus limités. S'il voulait se sortir de cette situation intenable, il allait falloir qu'il continue à naviguer en eaux troubles. Il inspira profondément, surpris par l'idée qu'il venait d'avoir.

Il n'y avait sans doute que trois personnes dans l'entreprise capables de tenter l'opération. Il y avait souvent pensé, en théorie. Une partie importante de son travail était de chercher les failles ; les faiblesses du complexe système de sécurité qui protégeait les données les plus sensibles de ComTek. Avec une équipe de sept spécialistes, ils élaboraient des scénarios d'intrusions diverses, comme dans un jeu de rôles. À chaque fois, leurs hypothèses donnaient lieu à l'ajout de nouveaux protocoles de sécurité.

ComTek avait un système de sécurité informatique exceptionnel, supérieur à la plupart des entreprises du pays ; sa capacité de défense

était comparable à celle utilisée au plus haut niveau des forces armées. Jamais, même dans ses pires cauchemars, James n'avait imaginé se retrouver dans cette situation. Il avait envie de vomir rien que d'y penser, mais il était forcé de reconnaître, avec un pincement au cœur, que c'était la seule solution qui pouvait lui permettre de garder son job.

La solution était effrayante, mais faisable. *En tout cas, il l'espérait.*

Il fallait qu'il efface ses empreintes numériques. Il devait modifier la matrice mémoire, y compris ce que les caméras avaient enregistré. Dans 99,99 % des cas, c'était plus facile à dire qu'à faire. Mais il avait une chance dans son malheur : quelques jours plus tôt, il avait découvert une anomalie, une faille dans le système qui allait lui fournir une ouverture à exploiter.

Il ouvrit un tableau sur le mur le plus proche et tapa un code d'accès à six chiffres. Puis il bascula les interrupteurs qui contrôlaient les systèmes latents. C'était la procédure standard pour effectuer des diagnostics sur les systèmes à distance et cela bloquerait pour l'instant les procédures de sécurité.

Tous les mots de passe et toutes les données des cartes d'accès deviendraient inutilisables. James avait découvert cette anomalie la semaine passée. Plutôt que de déléguer à un membre de son équipe, il s'était chargé lui-même de créer un patch de sécurité. De fait, l'analyse de code statique qu'il avait effectuée sur son ordinateur le soir précédent était justement une manière de tester l'efficacité de ce patch.

Mais, heureusement, il ne l'avait pas encore mis en place.

James s'assit à l'ordinateur le plus proche et se mit au travail. Il était encore couvert de transpiration et l'air conditionné le fit frissonner. Il faisait bien plus frais dans cette pièce que dans le reste du bâtiment. La température et l'humidité avaient des valeurs constantes respectives de 20,5 et de 50. Cela demandait une certaine dépense d'énergie, car les serveurs dégageaient une chaleur considérable. Plus de trois cents tonnes de liquide refroidissant étaient nécessaires pour rafraîchir cette pièce.

L'endroit recevait un courant continu, à la stabilité garantie. Des systèmes de détection environnementale étaient en place, en plus de l'air conditionné et du contrôle d'humidité, pour repérer la moindre humidité suspecte. Les boissons étaient interdites dans le secteur, y compris les bouteilles d'eau hermétiquement fermées. Sur le mur, le voyant d'un détecteur montrait qu'il avait repéré la sueur de James. Si l'humidité dépassait un certain niveau, une alarme sonore allait se déclencher.

James savait que sa sueur avait peu de chance de déclencher l'alarme, mais cette petite lumière ne l'aidait pas à se concentrer.

James passait souvent une grande partie de ses journées dans cet environnement contrôlé. Tout comme à l'étage où se trouvait son box, il n'y avait pas de fenêtres dans cet espace. On se retrouvait coupé du monde. Le ronronnement des machines devenait un bruit de fond qui continuait dans votre crâne le reste de la journée.

James leva les yeux et regarda la structure complexe qui l'entourait. La majeure partie de l'espace n'était même pas utilisée par ComTek, mais était louée à des entreprises extérieures.

L'activité la plus rentable de ComTek était le stockage sécurisé de données. Dans cet espace gigantesque, ainsi que dans un autre site de secours, se trouvaient assez de serveurs pour contenir deux cents exaoctets de données. La meilleure façon de concevoir cette quantité inimaginable était de regarder la liste des clients qui utilisaient les services de ComTek.

Google, Microsoft et Facebook louaient tous les trois de l'espace à ComTek. Avec les institutions bancaires et les entreprises de cartes de crédit, ils faisaient partie des meilleurs clients de ComTek.

James savait qu'il devait procéder rapidement. Il pensait être relativement sûr que les vigiles ne l'avaient pas suffisamment vu pour le reconnaître, mais la trace numérique qu'il avait laissée dans le système en utilisant sa carte d'accès permettrait de l'identifier. Il y avait aussi sa signature biométrique. Des caméras avaient dû capturer certains de ses mouvements. Il y avait des caméras un peu partout dans le bâtiment. Les enregistrements n'étaient en général pas consultés, mais dans ce cas-ci, ils allaient être passés au crible. Il suffirait aux vigiles de regarder les dix dernières minutes pour le voir sur au moins quatre caméras différentes.

L'ampleur des mesures de sécurité mises en place par ComTek était aussi son talon d'Achille. Il aurait fallu quarante-deux employés, chacun en charge de six écrans, pour surveiller en temps réel toutes les caméras. C'était évidemment une tâche impossible, surtout si l'on savait que chaque équipe de sécurité était composée d'une douzaine d'individus. Sans parler du fait qu'aucun de ces individus n'était très porté sur la technologie.

Ce qui était un euphémisme. La semaine dernière encore :

— *Ce truc ne marche pas.*

Ce qui n'était pas surprenant, car il n'était pas branché.

Mais, malgré l'intelligence relative des vigiles, il n'était pas nécessaire d'être un génie pour utiliser l'interface du système de sécurité Phalanx. Il était assez facile d'activer les écrans et de retrouver les enregistrements. James estima qu'il n'avait que quelques minutes pour faire ce qu'il avait à faire avant qu'ils ne le trouvent sur leurs écrans et ne l'identifient. Une fois qu'il aurait franchi cette première étape, il n'aurait plus qu'à s'occuper des quatorze autres

systèmes de sécurité.

Pas de problème. James avait cependant envie de vomir.

Vingt-deux minutes plus tard, il ne se sentait guère mieux. Mais il avait terminé. Et il avait effacé ses traces.

Il choisit l'endroit le plus reculé pour sortir du bâtiment C. Les caméras pointées sur cet endroit étaient programmées pour tourner en boucle pendant encore trois minutes, afin de couvrir sa sortie. James transpirait à nouveau. En fait, même avec l'air conditionné, il n'avait jamais vraiment arrêté de transpirer. Il n'arrivait pas à croire ce qu'il avait fait.

Il était de ceux qui n'avaient jamais brûlé un feu rouge. James était quelqu'un qui respectait les règles. Même quand il rentrait tard le soir, à plus d'une heure du matin, et que le feu était rouge à cette ridicule intersection près de chez lui, il attendait toujours. Il attendait que ce stupide feu passe au vert, même s'il était fatigué, qu'il voulait rentrer et qu'il savait avec une certitude absolue qu'il n'y avait pas de policiers dans les parages et que personne n'en aurait jamais rien su.

Il respectait les règles. Sans exception.

Qu'est-ce qui lui prenait, tout à coup ?

La tête lui tournait. Il avait l'impression d'être sorti de son corps, comme s'il était mort et qu'il observait de l'extérieur une enveloppe corporelle qu'il ne reconnaissait plus.

Il dut se rappeler à l'ordre. Le danger n'avait pas disparu. Il fallait d'abord qu'il rejoigne sa voiture, laquelle aurait bientôt l'essence nécessaire pour le ramener chez lui.

Il progressait rapidement. Les vigiles étaient en train de chercher l'intrus de l'autre côté du bâtiment. Ils n'avaient pas appelé la police. James connaissait le protocole. Appeler la police était leur dernière option, à mettre en œuvre uniquement en cas d'urgence absolue. Il aurait fallu un incendie et l'autorisation expresse du PDG ou de Portino pour que les vigiles s'y décident.

ComTek était très fière de ses mesures de sécurité. Alors qu'elles étaient presque toutes surestimées. Portino en était en grande partie responsable — à force de faire des économies au cours des deux dernières années, il avait grandement affaibli l'entreprise.

Si les marchés apprenaient qu'un intrus s'était introduit dans l'entreprise et qu'il n'avait pas été appréhendé, le cours déjà morose de l'action ComTek allait faire un plongeon. Ce serait une catastrophe. Les entreprises qui employaient ComTek à prix d'or comptaient avant tout sur la sécurité de leurs données.

James avait passé en revue toutes les conséquences possibles qui pouvaient découler de ses actions. Il savait ce qui allait se passer. Il ne se passerait rien du tout. Personne ne saurait jamais ce qui avait eu lieu. Du moins, personne en dehors d'une poignée d'individus, comme

les fois précédentes.

Comme le jour où le personnel de ménage avait accidentellement jeté à la poubelle des enregistrements contenant les informations personnelles de plus d'un million de clients de Citibank. Ou celui où l'on avait découvert que le système de récupération des données du compte Siemens était en panne depuis six mois. La liste ne s'arrêtait pas là. James avait pu la consulter dans le cadre de son travail. Il en savait plus que sa direction ne l'aurait souhaité.

James suivit le terre-plein qui longeait la forêt. Il évita le parking pour ne prendre aucun risque. C'était un espace de stationnement annexe, normalement réservé aux livraisons et aux fournisseurs. Bizarrement, il contenait à présent six voitures.

Juste avant de prendre un chemin qui s'enfonçait dans les bois, James jeta un regard à l'une d'elles, qui était garée à côté d'un générateur. C'était une Cadillac Escalade blanche aux vitres teintées. Il savait à qui elle appartenait : Nick Paulson.

Qu'est-ce que ce connard pouvait bien faire là ?

Il n'y pensa pas longtemps. Il devait encore s'occuper de sa banque. Il sortit son BlackBerry. Quelques minutes plus tôt, il avait entré le numéro de la banque dans son carnet d'adresses. Le numéro se trouvait au dos de sa carte bancaire, ce dont il aurait dû se souvenir plus tôt.

Il fit apparaître le numéro sur l'écran et passa l'appel. Il fallait qu'il interrompe ces paiements avant que ses économies et celles de Sue aient entièrement disparu ! Ensuite, il pourrait annuler leurs cartes et bloquer leurs comptes.

Son corps était surchargé d'adrénaline et il avait toujours envie de vomir. Cette journée était vraiment épuisante.

CHAPITRE QUATRE

Nick Paulson, trente-trois ans, grand et beau comme un acteur de cinéma, avait un mot à dire à James Kolinsky.

Cet enfoiré de mes deux ! Je croyais qu'il avait réparé cette faille.

Cela faisait une demi-heure qu'il essayait de déterminer qui avait pénétré dans le bâtiment C. Portino avait été très clair : il fallait absolument identifier et localiser l'intrus.

Paulson pensait que c'était une perte de temps, mais, en bon soldat, il faisait ce qu'on lui disait. Cette affaire était une distraction inutile. L'individu avait été repéré à Boxville. Quel était le problème ? Qu'il ait pu voler quelques crayons sur un bureau ?

Paulson avait consulté tous les enregistrements vidéo. La moitié ne servait à rien. La résolution était ridicule ; deux caméras étaient complètement floues, une troisième ne montrait qu'un fouillis de parasites et la quatrième était débranchée. Tous ces problèmes auraient dû être résolus des mois plus tôt.

Paulson en avait assez de superviser des ânes bâtés. Depuis qu'il travaillait ici — deux années qui lui semblaient bien longues —, il avait identifié plus de problèmes dans plus de secteurs que n'importe lequel de ses bons à rien de collègues.

Il était surpris, cependant, que Kolinsky ait négligé de mettre à jour le système Phalanx. C'était sa responsabilité, et il n'était en général pas négligent. Il était fier de son attention au détail et de son professionnalisme.

Professionnalisme. Paulson avait envie de rire. C'était le terme que Kolinsky avait employé, en parlant de lui-même, pendant son dernier bilan de compétences. Comme si c'était ça qui vous faisait avancer. Le gars était un naïf profond.

Paulson ricana en se souvenant de leur conversation dont il avait vu une vidéo.

— *Que pensez-vous de 3 % ?*

James avait acquiescé et répondu humblement :

— *Ce qui vous semble approprié.*

Portino, qui regardait la vidéo avec lui, avait commenté :

— *Un vrai mouton. Une lavette comme lui mérite ce qui va lui*

arriver. On a fait le bon choix.

Kolinsky. Il ne comprenait pas les règles du jeu.

Paulson, lui, était un gagnant. Dans la même situation, il s'en sortait comme un chef. Il savait comment progresser rapidement. D'abord, ne jamais traîner dans une boîte sans potentiel de croissance. En neuf ans, il avait changé sept fois de poste. À chaque changement, son salaire avait augmenté d'au moins 15 %. Quant à Kolinsky, c'était un fossile, comparé à ses collègues : il était celui qui avait le plus d'ancienneté à ce niveau de l'entreprise et il acceptait toujours les maigres augmentations de 2 ou 3 % qu'on lui offrait.

Paulson connaissait tous les détails. Il avait étudié le dossier. Kolinsky n'avait jamais demandé une plus grosse part de gâteau, malgré tout ce qu'il apportait à l'entreprise. Et pas une seule fois il n'avait tenté d'obtenir une promotion.

Kolinsky était un crétin fini. Un médiocre qui resterait un petit sous-directeur toute sa vie. L'imbécile ne savait même pas que certains de ses subordonnés gagnaient plus que lui.

Tu veux une promotion ? Trouve-toi une paire de couilles. Paulson avait toujours eu le cran de claquer la porte.

Vous voulez me garder ? Motivez-moi convenablement. Et pas de fausses promesses. Paulson affectait toujours une confiance absolue, même quand il était hors de son élément. Il maîtrisait son personnage. Au contraire de la plupart de ses collègues, qui s'habillaient comme des intellos ou des losers, Paulson portait toujours des costumes sur mesure et des chaussures de marque, et il n'était pas à court de remarques acerbes. Il jouait son rôle à fond. Kolinsky, lui, n'avait jamais ciré ses chaussures de sa vie ; il avait l'air d'un clochard, toujours mal rasé. Et il se demandait pourquoi les promotions n'étaient jamais pour lui ?

Et puis, surtout, tout dépendait des bonnes relations qu'il fallait avoir. Paulson était le meilleur à ce jeu-là. Il ne perdait pas son temps avec les minables (tous ceux qui n'étaient pas au moins directeurs) comme Kolinsky : ce qui aurait été la meilleure manière de dire à la direction que vous faisiez partie de la masse. Paulson avait très tôt adopté la bonne attitude. Montrer que sa place était parmi les meilleurs. Qu'il parlait la même langue.

Avec les gourmets, il parlait des meilleurs restaurants du coin. Avec les aventuriers, il parlait de sauts en parachute et de tours de circuit en voiture de sport. Avec les amateurs de vins et de cigares, il mentionnait les meilleurs crus et l'origine des meilleurs cubains.

C'était comme ça qu'on avançait dans la vie. Par des relations construites sur des goûts en commun. Bien sûr, il avait l'avantage d'être intelligent, et il n'était pas le seul à le dire. Paulson savait qu'il avait le profil parfait. Les entreprises recherchaient des gens comme

lui et elles étaient prêtes à sortir un gros chèque pour l'attirer, ce qu'elles avaient fait bien des fois. Il suffisait de voir son CV.

Diplômé de Stanford et de Harvard. Il avait fait ses débuts comme analyste chez Goldman Sachs avant de passer par la Silicon Valley. Il avait travaillé à l'étranger pour plusieurs entreprises technologiques, ce qui élargissait son impressionnant répertoire et lui donnait également un charmant accent british. Il n'oubliait jamais d'en faire usage quand il voulait séduire. Si seulement il avait su ce qu'il savait maintenant, quand il était étudiant.

Paulson y pensait souvent. C'était son seul regret. Il en avait laissé échapper plus d'une qui ne demandait que ça, sans conclure l'affaire. Mais il n'avait pas eu le temps. *Putain, les poulettes, on peut s'en taper combien ? Jamais assez, c'est ça.*

Mais tout ça allait bientôt changer.

Paulson serra les poings et fit craquer ses phalanges. Il était temps d'en finir, pour qu'il puisse passer à sa nouvelle vie.

Les paradigmes changeaient. Il allait bientôt pouvoir rattraper le temps perdu. Cette routine serait bientôt un mauvais souvenir. Plus besoin de faire le lèche-cul. Bientôt, il serait libre de faire ce qui lui chantait pour le reste de sa putain de vie.

— Je veux savoir qui est cette personne, avait dit Portino. Il ne faut prendre aucun risque.

— Aucun problème, avait répondu Paulson. C'est comme si c'était fait.

CHAPITRE CINQ

James était dans une banlieue dangereuse. Il tenait son cartable en cuir sous le bras et essayait d'avoir l'air le plus naturel possible. Il avait peu de chances d'y parvenir, avec tout ce qui lui était arrivé. Il était tout dépenaillé.

Il avait laissé sa voiture à plusieurs pâtés de maison de là. Il avait vérifié deux fois que les portes étaient bien verrouillées, puis il s'était remis à la providence. Il n'aurait pas été surpris que la voiture soit déjà en pièces détachées. Il avait pris avec lui tous les objets de valeur, ce qui ne représentait pas grand-chose.

Il regarda son BlackBerry, dans l'espoir que la batterie veuille bien donner un signe de vie. Après avoir navigué trois fois dans le menu automatique de sa banque, sans résultat, il avait réessayé d'appeler sa femme. Il devait y avoir un problème de réception : là aussi, la ligne avait coupé avant qu'il ne puisse dire un mot. Il avait mal à la gorge à force de pousser des cris de colère.

Entre-temps, il avait eu la surprise de trouver la station-service fermée. La même station où il s'était rendu auparavant. Il y avait eu une fusillade, apparemment. Un policier était sur les lieux. Le vendeur était en train de répondre à ses questions. James avait été forcé de repartir.

Il passa devant des immeubles abandonnés, à la recherche d'une cabine téléphonique. Il se demandait si cela existait encore. À part dans les aéroports, il n'en voyait jamais. Les gens avaient tous des portables ou des tablettes, de nos jours.

Pourquoi était-il venu dans ce quartier ? Rétrospectivement, cela semblait une mauvaise idée. Il était parti à la recherche d'une autre station-service, et il s'était retrouvé là. Dans ce no man's land. Ça ne ressemblait en rien à la ville de Raleigh telle qu'il la connaissait. Il y avait des magasins condamnés, des affiches en lambeaux sur des palissades pourries, des poubelles renversées dans la rue.

Il s'était fait mal au dos en poussant sa voiture, pour la laisser finalement le long du trottoir. Il espérait que ce n'était pas trop grave ; il n'avait vraiment pas besoin de ça. D'être obligé d'aller chez son chiropracteur toutes les semaines. Il avait laissé sa voiture à côté

des restes d'un parcmètre. Celui-ci avait été arraché et il ne restait qu'un poteau de métal rouillé.

Il y avait des traces de peinture sur le trottoir, ce qui aurait pu signifier une interdiction de se garer, mais le peu qui restait de l'inscription ne permettait pas d'en être sûr. Il n'y avait pas d'autres indications, pas de panneau. Il se demanda ce qui serait pire : que sa voiture soit emmenée dans une casse et démontée pièce par pièce, ou simplement volée telle quelle. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas le choix.

Il n'était jamais tombé en panne d'essence. Jamais.

James se sentit observé. Plusieurs individus louches traînaient devant un restaurant de poulet frit appelé « B & L's », doté de barreaux aux fenêtres. Le restaurant n'était pas encore ouvert. *Que faisaient donc ces gens ?* James passa devant eux avec le sentiment d'être un pilon juteux muni d'un sac plein d'argent liquide.

Si seulement ils avaient pu savoir qu'il était lessivé. Toutes ses économies avaient certainement disparu, à présent. « *En cours.* » Le mot brûlait dans son cerveau. *Combien de temps faudrait-il pour que ces transactions soient débitées de façon permanente ? Vingt-quatre heures ? Quand le délai avait-il commencé ? La nuit dernière ?* Certaines des transactions dataient de la veille, ce qui signifiait que les vingt-quatre heures devaient être sur le point de s'achever.

L'idée d'avoir tout perdu l'empêchait de penser clairement. Il essaya de se raccrocher à l'idée que leur compte était garanti par la banque centrale. Mais qu'est-ce que ça signifiait ? Est-ce que la banque centrale couvrait des pertes comme celles-ci ? Cela semblait peu probable. Le rôle de la banque centrale était d'agir en cas de faillite de leur banque, pas de couvrir les clients qui omettaient de signaler qu'ils étaient victimes d'activités frauduleuses. Et une autre question se posait : le vol se limitait-il à leur banque ? Qu'en était-il de leur compte d'épargne retraite ? Si les voleurs avaient usurpé son identité, pouvaient-ils avoir accès à ces fonds ?

Il avait envie de pleurer. Toutes ces questions, et pas une seule réponse. Et il ne pouvait rien y faire, tant qu'il n'aurait pas trouvé d'essence. Il était impuissant... On l'avait volé... Il n'avait plus rien... Pas d'argent... Pas d'essence... Pas de voiture... Pas de moyen de transport. Il s'apitoyait sur son propre sort. Il vit d'autres personnes devant lui. Elles formaient un groupe devant une épicerie de quartier. Les yeux humides, il aperçut une forme rectangulaire au coin de l'épicerie.

Une cabine téléphonique.

Il eut un regain d'espoir.

C'était une de ces vieilles cabines à demi ouvertes sur l'extérieur. En s'approchant, James vit que le câble de métal pendait : il n'y avait

rien au bout. Des anneaux rouillés, qui avaient dû contenir un annuaire, avaient l'air d'avoir été défoncés à coups de briques. Le boîtier du téléphone était complètement détruit. Quelqu'un avait essayé de faire sauter la paroi en métal pour accéder aux pièces de monnaie.

James serra les dents et se tourna vers l'épicerie. Cela ne lui disait rien, mais comme il n'avait pas d'autre choix, il se demanda si le vendeur le laisserait utiliser le téléphone du magasin. Ou bien peut-être quelqu'un accepterait-il de lui prêter son portable ? Il examina les candidats potentiels.

Il y avait plusieurs clients avec des paquets dans les bras. Ils s'éloignaient tous d'un pas rapide. D'autres se bousculaient pour rentrer. James réalisa qu'ils ne passaient pas par la porte, mais par ce qui avait dû être autrefois la vitrine.

James se sentit stupide de ne l'avoir pas réalisé jusqu'ici. *Ces gens étaient en train de piller le magasin.*

Une femme s'éloignait en portant un paquet de couches et en tenant une petite fille par la main. Un homme avait les bras chargés de conserves. Quelqu'un le bouscula et les boîtes roulèrent sur le trottoir. Les deux hommes s'empoignèrent. D'autres ramassèrent les boîtes et partirent en courant.

James n'en croyait pas ses yeux.

Un homme qui avait les mains vides le regardait fixement. Ses yeux se portèrent sur le cartable de James. *Formidable... On ne lui avait pas encore tout volé...*

James s'éloigna de la scène de pillage et se retrouva sur un trottoir désert. Il accéléra le pas et regarda derrière lui pour voir s'il était suivi. Des gens couraient dans toutes les directions, les bras chargés de marchandises. L'homme qui l'avait regardé fixement n'était plus dans les parages.

James ralentit. Il passa devant des immeubles dilapidés, un parking rempli de mauvaises herbes et un ancien local de prêteur sur gages à l'abandon. Il entendit le son plaintif des sirènes dans le lointain.

Enfin, le bruit de la civilisation. La police arrivait pour rétablir l'ordre. Mais les sirènes s'éloignèrent et disparurent bientôt.

James se demanda ce qui se passait. D'abord la fusillade à la station-service, et maintenant un pillage en pleine journée ? C'était fou. Quelle chance y avait-il pour que cela se produise ? Il se demanda si ce genre d'événements était courant dans le quartier.

Il passa devant une allée et vit, un peu plus loin, une jeune fille et deux hommes. La fille serrait quelque chose dans ses bras. Avec de grands yeux, elle croisa le regard de James. Les deux hommes se tournèrent vers lui.

James détourna les yeux. Ce qu'ils étaient en train de faire ne le concernait pas. Il avait suffisamment de problèmes comme ça. Autant passer son chemin.

— S'il vous plaît.

C'était la fille. Soit elle s'adressait aux deux hommes, soit elle appelait James à l'aide. James s'arrêta. *Passe ton chemin. Ne t'en mêle pas, tu n'as pas le temps.*

— S'il vous plaît.

La voix s'accrochait à lui et ne voulait pas le laisser partir.

— S'il vous plaît.

Il regarda vers elle. Et merde. Il s'arrêta.

Stop, se dit-il. Mais ses jambes le portaient déjà vers l'allée.

CHAPITRE SIX

Paulson avait presque terminé, mais quelque chose le dérangeait. Il fit le point encore une fois : l'intrus avait utilisé une porte de service à l'arrière du bâtiment C. La sécurité y était rudimentaire. Le lecteur de cartes ne contenait qu'un enregistrement partiel, ce qui signifiait qu'il avait été débranché toute la nuit. Ça se produisait parfois quand un imbécile de livreur bloquait la porte le temps de décharger, mais cela ne semblait pas être le cas cette fois-ci. La porte n'avait pas l'air d'avoir été bloquée.

Ensuite, l'intrus avait apparemment pris l'escalier de service pour atteindre le quatrième étage. Là non plus, il n'avait pas utilisé de carte magnétique. Les caméras l'avaient repéré à l'entrée — ce n'était qu'une vue partielle et de dos, mais il apparaissait tout de même que l'individu était un homme aux cheveux sombres. Grâce à la bande bleue peinte sur le mur de l'escalier, Paulson estimait qu'il devait mesurer un peu moins d'un mètre quatre-vingt. Il portait une chemise blanche à manches longues.

Les vigiles avaient fait leur rapport, qui était confirmé par les enregistrements vidéo. Cependant, toutes les caméras qui auraient pu permettre d'identifier l'intrus et de mettre un terme à cette affaire étaient soit débranchées, soit réglées sur une résolution si basse que les images étaient inutilisables. Seize minutes après être entré par l'escalier, l'homme était passé devant le poste de surveillance à l'étage inférieur. Bien sûr, aucun vigile n'était présent. L'intrus était sans doute sorti tout simplement par la porte principale.

Par la putain de porte principale !

En tout, d'après son évaluation, il y avait eu sept failles dans le protocole de sécurité. *Sept !* Ces vigiles étaient vraiment des bons à rien.

Paulson n'avait constaté aucune intrusion dans les secteurs sensibles. Ou du moins rien que les capteurs aient enregistré. L'intrus semblait n'avoir rien emporté. Il avait allumé un ordinateur dans une zone de basse sécurité, mais sans se connecter ni apparemment avoir copié aucune donnée.

Tout cela semblait louche. Pourquoi aller directement au

quatrième étage ? Celui-ci ne contenait que des box et des bureaux du personnel.

Les vigiles avaient répertorié toutes les voitures garées sur le toit. Il n'y en avait que quelques-unes, et leurs propriétaires avaient été contactés. Paulson avait utilisé son imagerie satellite. Sa Cadillac SUV était équipée du système de protection antivol et de repérage de véhicules LoJack. Le concessionnaire lui avait donné une carte qu'il gardait toujours dans son portefeuille. Celle-ci indiquait le numéro de série de la voiture et un mot de passe.

C'était assez cool. Il suffisait d'aller sur le site internet de LoJack, de taper les numéros, et en quelques instants, il avait une vue satellite de sa voiture. C'était comme « Big Brother ». Oubliez ce que vous avez vu dans les films, la technologie d'aujourd'hui est cent fois mieux. En quelques clics, il savait exactement où sa voiture était passée, à quelle vitesse, et toutes sortes d'autres détails, y compris le nom des rues dans lesquelles il s'était garé.

Ce n'étaient pas de vieilles images satellites comme sur Google ou Flash Earth. Non. Le site de LoJack donnait des images instantanées. En direct. À chaque fois qu'il utilisait ce site, il était tout excité. Les images étaient rafraîchies toutes les quelques secondes. Il pouvait compter les voitures garées à côté de la sienne. Celle de gauche était rouge et bleu.

C'était une technologie tellement efficace, elle aurait dû être illégale. Il l'avait montré à Portino quand il avait acheté sa voiture. Ce dernier avait fait la moue, ce qui l'avait agacé bien sûr, jusqu'à ce qu'il découvre que la plupart des Mercedes avaient un LoJack. C'était une option intégrée aux modèles de luxe. Portino avait déjà utilisé le site. En fait, c'était lui qui avait suggéré de mettre des LoJack sur toutes les voitures de l'équipe de Kolinsky.

Cela avait demandé quelques efforts pour obtenir les numéros de série, les enregistrer sous de faux noms, tout cela dans la plus grande discrétion, jusqu'à la pose des RFID (identification de fréquences radio), mais une fois le système en place, il était facile de les garder à l'œil. D'autant plus qu'il avait fallu travailler en dehors des horaires de bureau. Un bel emmerdement. Surtout avec ce coincé de Kolinsky. Un accro du boulot, du lundi au vendredi, il quittait rarement son bureau avant neuf ou dix heures. Pendant trois semaines, Paulson avait pratiquement travaillé de nuit.

Paulson mordit dans son cure-dents. Ça commençait à devenir ridicule. Il n'avait rien trouvé. Deux heures gâchées, et tout ce qu'il avait obtenu, c'était un enregistrement vidéo pourri d'une personne floue en train de courir. *Connard de Kolinsky*. Si son équipe avait fait son travail et installé un flux numérique sur l'interface de surveillance, il aurait déjà identifié l'intrus depuis longtemps.

À moins que...

Paulson se figea. Une idée lui était venue. *Si les caméras avaient fonctionné...*

Un grand poids s'abattit sur lui. Il retourna sur le site de LoJack et sélectionna les numéros de série des voitures de l'équipe de Kolinsky. Un par un, il vérifia les numéros.

Quelques minutes plus tard, il entra dans le bureau de Portino.

— Rex, on a un problème.

CHAPITRE SEPT

C'était une idée stupide, mais c'était mieux que rien. James tenait son BlackBerry devant lui. Il avait branché son oreillette sur le côté et le fil pendait de son cartable. Il pointa le BlackBerry sur les deux hommes qui tenaient la fille.

— Écartez-vous d'elle.

L'un des deux la tenait par le cou. L'autre était devant elle, en train de soulever sa robe. Les deux hommes se tournèrent vers James. Ce simple mouvement le fit frissonner.

— Ce n'est pas une bonne idée, dit James. Laissez-la tranquille.

L'un des deux hommes tenait un couteau à la main. La lame était courte, à peine quelques centimètres. On aurait presque dit un couteau à éplucher les pommes ou les patates.

— Ça ne te regarde pas.

L'autre lança à James un regard menaçant.

— T'as qu'à le planter, on verra s'il se prend toujours pour un héros.

James appuya plusieurs fois sur le bouton qui était sur le côté de son BlackBerry.

— J'ai appelé la police. Vous devriez partir tout de suite, dit James, avant de faire quelque chose que vous pourriez regretter.

— De quoi tu parles ? dit l'homme au couteau. Donne-moi ce machin.

— Je suis en train de vous enregistrer, dit James. J'envoie ces images en streaming au poste de police le plus proche. Je vous conseille de vous en tenir là. Ça finirait mal pour vous.

Les deux hommes froncèrent les sourcils. L'homme qui était derrière la fille lui lâcha le cou. Ils avaient le regard fixé sur le BlackBerry de James.

— C'est juste un téléphone.

— Il a un truc dans son sac, dit l'homme au couteau en plissant les yeux. Tu vois le fil ?

James recula d'un pas.

— Il n'est pas trop tard. Vous pouvez arrêter là et vous en aller. Sinon, vous ne ferez qu'empirer les choses.

— Chope le sac, James.

Un instant, James pensa que le gars s'adressait à lui — comment pouvait-il bien savoir son nom ? Puis il réalisa que l'homme au couteau devait également s'appeler James. Celui-ci fit un pas en avant et l'autre homme cria.

C'était si déconcertant que James cligna des yeux. Lorsqu'il les rouvrit, il vit la fille bouger à toute vitesse. Elle avait quelque chose dans la main. À présent, c'était l'homme au couteau qui poussait un cri. Il lâcha son couteau et se frotta les yeux.

Tout était arrivé si vite. Les deux hommes poussaient des cris. La fille les aspergeait avec quelque chose. Une forte odeur monta aux narines de James.

La fille ramassa quelque chose et courut vers lui.

— Vite ! dit-elle.

James mit une demi-seconde à comprendre. Il la vit partir en courant. Puis il partit derrière elle, le fil de son téléphone pendant de son cartable et fouettant ses jambes, tandis qu'ils dévalaient tous les deux le trottoir, à toute vitesse.

CHAPITRE HUIT

Ils ne s'arrêtèrent pas avant de s'être éloignés de plusieurs pâtés de maison. Les deux hommes devaient encore être dans l'allée, du spray au poivre dans les yeux, en train de se frotter ou de chercher de l'eau pour apaiser la douleur. James s'était assis sur le rebord d'une véranda détruite. Du lierre avait poussé et recouvert la façade et les volets.

La fille n'avait pas dit un mot, depuis le moment où elle avait crié : « Vite ! »

— Ça va ? demanda James.

Elle pinça les lèvres. Elle avait l'air jeune. James lui aurait donné dix-huit ou dix-neuf ans, mais elle pouvait en avoir moins. Sa peau couleur cacao était lisse et brillante, comme vernie ou mouillée. Ses cheveux étaient défaits et elle avait l'air de ne s'être pas lavée depuis plusieurs jours. Elle portait une robe fine, presque transparente, qui s'était déchirée pendant l'agression. Elle l'avait rajustée comme elle avait pu. Elle était assise repliée sur elle-même, les bras croisés.

Son sac était à côté d'elle. C'était un cabas d'un noir brillant et rempli d'objets divers. James distingua un tube de déodorant, un téléphone, des vêtements roulés en boule et, enfoui au milieu, ce qui semblait être un ours en peluche.

L'ours en peluche était une surprise. Il ressentit soudain une profonde tristesse.

— Tu as quel âge ?

Elle tourna la tête vers lui, brusquement. Ses yeux vides brûlaient soudain.

— L'âge qu'il faut, on dirait.

Sa voix cingla comme un fouet.

— Je suis désolé, dit James, je ne voulais pas dire...

Il ne savait pas quoi dire.

— Je m'appelle James. Je ne suis pas du quartier. Je suis tombé en panne d'essence.

Il eut l'impression de devoir ajouter quelque chose.

— Je suis marié et j'ai deux filles. Je suis ingénieur. Je travaille chez ComTek.

— Super.

Elle détourna le regard comme si elle le considérait inoffensif, désormais.

Ses mots sonnaient vides, indifférents. La fille avait le regard tourné vers la rue. Il pensa soudain à ses propres filles et eut envie d'être à la maison pour leur faire un câlin.

— Tu habites par ici ?

— Mmm, fut la réponse.

— Ça veut dire oui ?

Elle se tourna brusquement.

— Je ne vous dois rien, d'accord ?

— Bien sûr. Je suis juste content que tu n'aies rien.

Elle se mordit la lèvre.

— Qu'est-ce que vous teniez dans la main ?

— Mon téléphone ?

— Ouais, vous n'étiez pas sérieux, si ?

James secoua la tête.

— Heureusement que tu avais ce spray.

— Mmm, je croyais qu'il n'y en avait plus. J'ai été surprise que ça marche.

Sa voix avait le ton de l'évidence, comme si ce n'était pas la première fois qu'elle se servait du spray. James n'insista pas. Une vague d'empathie le submergeait — *cette pauvre fille avait failli se faire violer et elle se comportait comme si c'était quelque chose d'habituel.*

— Je peux t'emprunter ton téléphone ? dit-il pour changer de sujet.

— J'ai plus de minutes.

— J'ai de l'argent. Je paierai ton dépassement de forfait. Ça ne sera pas long, en plus, juste deux minutes.

— Vous ne comprenez pas, dit-elle. Il ne marche pas. J'ai utilisé toutes mes unités. Je n'ai pas un forfait, j'ai une offre du réseau *New Call* : *Soyez tranquille, payez quand vous voulez.*

Ses derniers mots devaient être un slogan publicitaire. James n'avait jamais entendu parler de *New Call*.

— Vous non plus ?

— Comment ?

— Vous non plus vous n'avez plus d'unités ?

— Non, c'est ma batterie qui est à plat.

James hésita.

— Dis-moi, tu es sûre que ça va aller ? Parce que, moi, je ne sais pas trop.

Elle se mit à rire, alors qu'il n'avait pas eu l'intention d'être drôle. Elle répondit en souriant :

— Vous êtes loin de chez vous, c'est ça ?

James hocha la tête.

— Je n'ai pas l'habitude de tout ça. Cette journée est vraiment bizarre.

— M'en parlez pas. Tout le monde est complètement fou. Ces deux gars qui ont voulu me violer... Je ne sais pas ce qui leur a pris. Ils ont cru que c'était Noël ou quoi ?

James baissa les yeux.

— Tu as une famille ? Un endroit où aller ?

— Ouais.

Sa réponse était sèche et James eut peur de l'avoir insultée, mais elle se radoucît.

— J'ai une famille. Je vis avec ma grand-mère et mon gosse, pas très loin d'ici.

Elle se leva.

— Ça va aller ?

James la regarda. C'était incroyable, c'était elle qui s'inquiétait pour lui. Il se leva.

— Tu ne m'as pas dit ton nom.

— Taneesha Burke.

— Eh bien, Taneesha, merci de m'avoir sauvé.

Elle fronça les sourcils.

Il expliqua :

— Si tu n'avais pas eu ce spray, je ne sais pas comment je m'en serais sorti.

Son visage, qui était vraiment assez joli, se fendit d'un sourire. James sourit en retour.

— Bon, eh bien, je vais y aller. Tu peux m'indiquer la direction de la station-service la plus proche ?

Elle leva un sourcil.

— Tu te crois où, James ?

Elle réfléchit une seconde.

— Ta voiture est près d'ici ?

James hocha la tête.

— Bon, suis-moi.

Elle sauta les quelques marches qui les séparaient du trottoir et James dut se dépêcher pour la suivre.

Au-dessus, il y avait du fil barbelé. De l'autre côté, une casse. Taneesha avait un morceau de tuyau d'arrosage à la main, qu'elle avait trouvé dans un jardin.

— Fais attention au chien, dit-elle.

— Au chien ?

Elle tira sur le grillage, et James vit que plusieurs mailles avaient été coupées pour permettre le passage.

— Après toi, dit-elle.

— Tu as parlé d'un chien ? demanda James sans bouger d'un pouce.

L'idée de se faire démembrer par un doberman ne lui disait vraiment rien.

— Ça ira, dit Taneesha. Allez, dépêche-toi.

— Tu es sûre que c'est le chemin de la station-service ? dit James. C'est un raccourci ?

Elle se mit à rire.

— T'es marrant. Allez, vas-y.

James regarda de l'autre côté du grillage, guettant le moindre mouvement. Comme rien ne bougeait, il se glissa par l'ouverture, puis il tira sur le grillage pour la laisser passer. Ils se faufilent entre les tas de rouille qui avaient été des voitures autrefois.

— Pas celles-ci, dit Taneesha.

Elle marchait d'un bon pas et James devait faire des efforts pour la suivre. Il regardait sans cesse de part et d'autre, s'attendant à ce qu'un énorme chien hargneux surgisse de derrière chaque voiture. Seul le comportement enjoué de Taneesha l'empêchait de prendre ses jambes à son cou.

Elle semblait s'être complètement remise de son agression. James était admiratif de sa capacité de résilience et de sa verve. Cela semblait bon signe.

Taneesha enjamba quelques débris, et James vit qu'elle avait des jambes fines et musclées. Ça ne lui ressemblait pas de remarquer ce genre de choses. Mais il était difficile de ne pas remarquer Taneesha. Il prit soudain conscience qu'elle était une très jolie jeune fille.

Il eut honte de cette pensée, surtout après l'épreuve qu'elle venait de traverser, et faillit trébucher. Il fallait qu'il soit plus attentif. Le sol était couvert de toute sorte d'ordures. Taneesha se pencha et ramassa une vieille bouteille en plastique. Mais, après inspection, elle la jeta par terre. Un moment plus tard, elle trouva un grand bidon en plastique et le ramassa.

James continuait à guetter le chien. Il se dit qu'il l'entendrait sans doute arriver.

Taneesha poussa un cri de joie.

— Il y en a des nouvelles. Viens !

Elle se fraya un chemin parmi de vieilles traverses de chemin de fer. Il chercha des yeux un grillage qui indique l'autre côté de la décharge, mais le terrain vague semblait continuer à l'infini.

— On va où ?

— Ici, ça ira, dit Taneesha. Je déteste cette partie-là. Fais-le, toi.

Elle lui tendit le morceau de tuyau.

— Essaie de pas en mettre partout, dit-elle en dévissant le

bouchon du réservoir d'essence.

— On va siphonner de l'essence ?

— Ouais.

Taneesha lui tendit le bidon en plastique. L'étiquette disait « eau de source naturelle ».

— Je fais comment ? dit James en regardant le tuyau.

— Commence par l'essuyer, dit Taneesha en introduisant l'autre extrémité dans le réservoir. Pour l'amorcer, il faut que tu tires un grand coup. Mais fais attention. Il faut faire vite. Après tu mets le bout dans le bidon et tu essaies de pas nous éclabousser.

Elle recula d'un pas.

James essuya le bout du tuyau. Il tira dessus un grand coup et le fourra dans l'ouverture du bidon.

Taneesha se mit à rire.

— Gros nigaud. Laisse-moi faire.

Elle prit le tuyau et l'essuya une nouvelle fois. Puis elle le mit dans sa bouche, aspira un grand coup et glissa le tube dans le bidon tandis que l'essence commençait à couler.

James la regarda avec de grands yeux. Il savait que le phénomène était dû à la gravité et à la différence de pression. Pourtant, la vue de l'essence qui coulait le ramena des années en arrière, tel un gamin dans le laboratoire de chimie.

— Cool.

Taneesha attendit que le bidon soit plein et pinça le tuyau.

— Tiens.

Elle lui tendit le bidon plein.

— C'est lourd.

James le prit et elle retira le tuyau. Elle sortit l'autre bout du réservoir et referma le bouchon. Elle regarda autour d'elle et alla ramasser ce qui ressemblait à une vieille chemise. Elle en déchira un morceau et le tendit à James.

— Tiens, pour faire bouchon.

Elle fronça les sourcils.

— Oh, oh.

— Quoi ?

Elle se mordit la lèvre et le regarda d'un air désolé.

— J'entends le chien.

CHAPITRE NEUF

L'homme tira sur sa cigarette sans filtre et regarda par la fenêtre. Ses ongles étaient tachés d'un jaune noirâtre.

— Regarde-moi ça, dit Peter en faisant tomber ses cendres sur le trottoir. C'est seulement avec ces gens-là qu'on voit ce genre de choses.

De la fumée lui sortait des narines.

— Tu vois ces poubelles... C'est quoi, ça, un évier ? Un évier qui sert de poubelle. Ces gens-là, j'te jure. J'te parie qu'si on les mettait dans une cage sans toilettes, au lieu d'aller faire dans un coin comme des gens civilisés, ils chieraient en plein milieu sans réfléchir.

Il tira une nouvelle bouffée.

— Fais voir la photo.

Denis, son partenaire, lui tendit le cliché. C'était un portrait d'homme, coupé à la taille. Peter venait de lire le dossier. Comme d'habitude, il n'y avait pas grand-chose : juste l'âge et quelques signes distinctifs. Mais la différence, cette fois-ci, c'était que l'individu était suivi par le système RFID. Ça, c'était une première.

Leurs amis moscovites avaient d'ordinaire des goûts simples. Ils ne s'embarrassaient pas de ce genre de méthode. Peter en était d'autant plus intrigué. Ils avaient retrouvé le RFID, mais tout de même, il se demandait s'ils n'avaient pas récupéré un de ces plans foireux dont personne ne veut.

Mais peu importait, en fin de compte. Un contrat était un contrat. Leurs amis ne les payaient pas pour poser des questions. Il y avait un boulot à faire, et le plus vite possible.

Les jobs à faire en urgence rapportaient plus. Ils étaient rares.

Peter rendit la photo à Denis. Ce dernier avait ouvert son ordinateur portable. La voiture qu'ils cherchaient n'avait pas bougé. Peter se demanda ce qu'un Blanc venait faire dans ce quartier. C'était peut-être un dealer. En tout cas, il était clair qu'il s'était fait un ennemi de trop.

Peter tira une dernière bouffée et lança son mégot par la fenêtre.

— Ce n'est pas normal.

Ils avaient croisé trois attroupements et un immeuble en feu.

Même pour le quartier, ça commençait à faire beaucoup.

— On est encore loin ?

Denis leva le doigt, ce qui voulait dire qu'ils n'étaient pas loin. Trois pâtés de maisons plus loin, Peter vit la voiture. C'était un modèle récent de marque japonaise, garé le long du trottoir.

— C'est celle-là ?

Denis opina du chef.

— Elle a attiré des cafards.

Peter se gara le long du même trottoir, à quelque distance, et alluma une nouvelle cigarette.

— Cache l'ordinateur sous ton siège.

Ils ouvrirent leurs portières en même temps et se dirigèrent vers la voiture. Trois jeunes adolescents en longs tee-shirts blancs sans manches qui tombaient sur leurs reins dénudés interrompirent ce qu'ils faisaient et se tournèrent vers eux.

— Ça boume ? dit Peter.

Les trois jeunes gens ne se mirent pas à courir, ce qui apprit à Peter que soit ils étaient débiles, soit ils avaient un bon instinct et avaient compris que Denis et lui n'étaient pas des flics. Peter penchait plutôt pour la première solution.

— Vous êtes en panne ?

Les trois se regardèrent de côté.

— Vous arrêtez pas pour moi, dit Peter. On n'en a que pour une minute.

Il fit un signe à Denis qui leur montra la photo.

— Vous l'avez vu ?

Ils restèrent silencieux.

— Alors, vous êtes dans la lune ? Réfléchissez un peu. Ça doit pouvoir être possible. Vous devriez essayer plus souvent. De réfléchir.

L'adolescent le plus proche de Peter fut le premier à bouger. Il fit un geste en direction du revolver qui se trouvait certainement sous son tee-shirt.

— Mauvais choix, dit Peter.

Il fit un geste en direction de son partenaire dont le revolver était déjà tiré.

— Vous voyez mon partenaire ? Ça lui donne une excuse. Il est pas tolérant comme moi, voyez. Alors, on remet ça. Où est le propriétaire de cette voiture ?

— Nique ta mère, fils de pute, dit l'adolescent.

— Tu ne m'écoutes pas bien, dit Peter. Denis, fais-le écouter.

Denis lui tira une balle dans la jambe. Le jeune homme s'effondra en criant. Peter se tourna vers les deux autres qui étaient restés bouche bée.

— Et vous deux, alors ?

— Je ne sais rien de rien, dit l'un d'eux d'une voix haut perchée.

L'autre secoua la tête vigoureusement.

Peter soupira. Il avait cru un instant que ce serait un job facile.

Il n'y avait rien à tirer de ces trois bons à rien. Il regarda autour de lui. Il n'y avait personne d'autre dans la rue. Seulement eux cinq, à côté de la voiture.

Il fit un geste à Denis.

— Nettoie tout ça.

CHAPITRE DIX

Une fois sortis de la décharge, ils éclatèrent de rire. Le chien qui avait fait irruption était un gros vieux toutou édenté qui ne demandait que des câlins. Taneesha l'avait caressé derrière les oreilles.

James et Taneesha marchèrent côte à côte jusqu'à l'endroit où leurs chemins se séparaient. Il proposa de la raccompagner, mais elle soutint que ce n'était pas nécessaire.

James hésita. Il aurait voulu lui venir en aide, mais il ne voulait pas l'offenser. Elle sembla lire ses pensées.

— Ça ira, ne t'inquiète pas.

Il hocha la tête.

— Je sais. J'ai été ravi de faire ta connaissance, Taneesha.

Elle eut un grand sourire et lui dit au revoir. En revenant vers sa voiture, il se sentit plein d'optimisme, pour elle et pour lui, même si dans ce dernier cas, cela semblait un peu fou. Le bidon en plastique contenait deux gallons d'essence. Cela devrait suffire à le ramener chez lui. Une fois chez lui, il pourrait s'occuper de la banque.

Ce bel optimisme disparut lorsqu'il vit les trois adolescents. Tandis qu'il se demandait quoi faire, une voiture noire était apparue. Deux hommes en étaient sortis. Ils étaient tous les deux vêtus de costumes noirs, malgré la chaleur, et ils avaient la même coupe militaire. Le plus grand avait un bronzage rougeâtre. Le plus petit avait un large cou de bodybuilder.

James se dit que ce devait être des policiers en civil. Il était sur le point de sortir de sa cachette lorsque quelque chose le fit s'immobiliser.

Il était trop loin pour entendre ce qu'ils disaient. Le plus petit sortit ce qui ressemblait à un morceau de papier. Quelques mots furent échangés, puis il tira sur un des adolescents.

Merde !

James se dissimula de son mieux. Il y eut plusieurs autres coups de feu. Quelques minutes plus tard, il jeta un regard prudent. Les trois jeunes étaient au sol. Quant aux deux hommes, ils avaient disparu, ainsi que leur voiture.

James mit un instant à réaliser ce qui venait de se passer. Il avait

été témoin de trois meurtres. En partie en état de choc, il s'approcha de sa voiture.

En essayant de maîtriser ses nerfs, il contourna les flaques de sang et s'approcha de sa voiture. Les trois jeunes étaient morts. Les enjoliveurs de sa voiture avaient disparu et un cric se trouvait près de la roue arrière. Il n'était pas monté, et James le poussa du pied. Ce n'était pas le sien.

La portière de sa voiture était ouverte. Il posa son cartable et le bidon d'essence et ouvrit le coffre. À l'intérieur, il y avait un sac en plastique avec deux bidons d'huile, un entonnoir et un rouleau de Sopalin presque terminé. La voiture de James utilisait toujours trop d'huile et il en gardait systématiquement en réserve. À l'aide de l'entonnoir, il transvasa l'essence dans son réservoir.

Quand ce fut terminé, il posa le bidon sur le sol, mais il se ravisa et le ramassa ainsi que le chiffon qui avait servi de bouchon. Ses empreintes digitales devaient être sur le bidon. Avec ce triple meurtre, il ne voulait pas laisser de traces de son passage. Il avait bien sûr l'intention de contacter la police. Il n'avait simplement pas encore décidé la manière dont il s'y prendrait. Il craignait que les flics ne le considèrent comme un suspect. Cela semblait ridicule, mais pourquoi pas ? C'était sa voiture et les cadavres avaient tenté de la fracturer. Il n'avait que sa bonne foi pour prouver que deux inconnus étaient les coupables.

James regarda autour de lui. Il ne semblait pas y avoir de témoins. Il ramassa ses enjoliveurs qui étaient sur le trottoir et les jeta dans le coffre avec le bidon et le chiffon.

Il s'essuya les mains avec du Sopalin, ramassa son cartable et vérifia qu'il n'avait rien oublié. Satisfait, il ferma le coffre. Une minute plus tard, il regardait dans son rétroviseur, mettait son clignotant et déboîtait dans la rue.

CHAPITRE ONZE

« Du Texas ont décrété la loi martiale. Ce sont des images en direct. Sandra est sur les lieux. Sandra, vous nous entendez ? Oui, oui ! Je suis devant un supermarché dans le quartier huppé de Brockwood. Les pillards entrent et sortent sans être inquiétés depuis plus d'une demi-heure. »

Bam, bam !

« Oh mon Dieu, oh mon Dieu... C'étaient des coups de feu. Sandra, vous nous entendez ? Sandra ? Coupez les caméras, coupez les caméras ! Elle est tombée, on lui a tiré dessus ? Je n'ai pas vu... Je ne crois pas. On a perdu le son. C'était horrible. J'espère qu'elle va bien. Rappelez-la ! Vous arrivez à la joindre ? »

Sue, quarante-deux ans, un physique agréable, des cheveux châains que traversaient quelques discrets traits gris, appela les filles. Elle ne voulait pas qu'elles soient dehors, même dans le jardin, avec ce qu'elle venait de voir à la télé.

— Les filles, allez jouer dans votre chambre.

Katie et Hannah commencèrent à grimper les escaliers, mais elles s'arrêtèrent net.

— Maman, pourquoi le monsieur à la télé il a un pistolet ?

Sue éteignit la télévision.

— C'est pour de faux, chérie.

— Maman.

La cadette, Hannah, la regarda d'un air sévère.

— Tu sais bien qu'il ne faut pas raconter des bobards. C'était les informations. C'était pas pour de faux, c'était pour de vrai. Pourquoi le monsieur il avait un pistolet ?

Sue regarda sa fille avec un peu de gêne et beaucoup de tendresse. Elle n'aimait pas que sa fille sache déjà ce qu'était un revolver — elle pouvait remercier le fils des voisins pour ça —, mais la vraie surprise était de l'entendre s'exprimer ainsi, alors qu'il n'y avait pas si longtemps, elle en était encore réduite à des mots d'une syllabe. Elle n'avait pas encore quatre ans et elle parlait déjà comme une petite adulte.

— Tu as raison, chérie, Maman ne devrait pas dire des bobards. Le monsieur avait un revolver pour protéger le magasin.

— Pourquoi est-ce qu'il veut protéger le magasin ? demanda Hannah d'un air sérieux.

— Tu sais, quand on va au supermarché et qu'on s'arrête à la caisse pour payer ?

Hannah approuva.

— Hum, hum.

— Eh bien, cet homme avait un revolver parce qu'il y a des gens qui voudraient partir sans payer et il essaie de les convaincre de ne pas le faire.

— Mais ce n'est pas mal d'avoir un revolver ?

— Si, la plupart du temps.

— Alors c'est un méchant monsieur ?

— Pas exactement, répondit Sue.

Elle savait que ces questions pouvaient continuer à l'infini. Elle s'accroupit et prit Hannah dans ses bras.

— Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point je t'aime ?

— Maman !

— Oui.

— Qu'est-ce que j'ai dit à propos des câlins ?

Sue desserra son étreinte.

— Désolée.

Hannah se dépêcha d'aller rejoindre sa grande sœur à l'étage. Sue sourit et se mordit la lèvre. Ses filles étaient vraiment différentes l'une de l'autre. L'aînée, Katie, adorait les câlins au même âge. Hannah, en revanche, était hyperindépendante et n'aimait pas beaucoup qu'on la touche. Sue était pareille quand elle était enfant, tandis que Katie ressemblait plus à James.

Katie aimait l'ordre et l'organisation. Son côté de la chambre était toujours bien rangé, les poupées alignées et les coussins bien disposés. Le côté d'Hannah, en revanche, était généralement en désordre. Elle adorait laisser ses affaires déborder sur le côté de Katie, ce qui bien sûr se terminait souvent aux cris de « Maman ! »

Sue attendit au pied de l'escalier, guettant l'inévitable. Comme elle n'entendait rien, elle poussa un soupir et passa dans la cuisine. Elle n'arrivait pas à se tranquilliser. Toute la matinée, elle s'était fait du souci pour James. Il avait appelé deux fois, mais elle n'avait rien entendu de ce qu'il disait. Il aurait déjà dû être rentré. Il était largement l'heure. Les embouteillages ne pouvaient pas être si terribles. La plupart des entreprises étaient fermées à cause des événements.

Quand la mère d'Allyson avait téléphoné pour annuler la fête d'anniversaire à laquelle les filles devaient participer, Sue avait allumé

la télévision. James avait appelé au même moment. Elle n'entendait pas bien, mais sa voix semblait fatiguée. Elle avait essayé de le rappeler, mais elle était tombée sur le répondeur.

Quand James avait appelé pour la deuxième fois et que la ligne avait été coupée, elle avait imaginé le pire. Une de ses peurs les plus récurrentes était que ses filles grandissent sans connaître leur père. Elle ne voulait pas que ses filles vivent la même chose qu'elle. Elle n'avait pas connu son père. Même à présent qu'il était à la retraite et qu'il vivait à une heure de chez eux, ils ne se voyaient jamais.

Ce qui convenait très bien à Sue. Elle préférerait qu'il en soit ainsi. Mais elle ne voulait pas que ses filles vivent la même expérience. Si elle avait pu, elle aurait enveloppé leur maison dans du papier bulle pour protéger Katie et Hannah. Heureusement, James et elle étaient sur la même longueur d'onde en ce qui concernait l'éducation des filles. Ils avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour les protéger du monde extérieur.

Les filles avaient des règles strictes concernant la télévision. Une heure par jour seulement et pas n'importe quel programme. Hannah adorait « Speed Racer », que bien sûr elle n'avait pas le droit de regarder. C'était beaucoup trop violent. Des accidents de voiture à répétition, des personnages qui se battaient — c'était vraiment incroyable. Sue avait acheté la vidéo pour faire plaisir à James, qui avait beaucoup regardé cette émission quand il était enfant.

Lorsqu'ils avaient commencé à la regarder avec leurs filles, ils s'étaient sentis tous deux mal à l'aise et ils avaient tout de suite arrêté de la visionner. Sue voulait se débarrasser de la vidéo, mais James l'avait convaincue de la garder, en disant : « Hannah aura l'âge dans un an ou deux. J'adorais « Speed Racer » quand j'étais petit, et ça ne m'a pas rendu violent. » C'était vrai. James était extrêmement doux. On aurait dit qu'il était incapable de brutalité. Ceux qui ne le connaissaient pas n'auraient jamais cru qu'il avait fait de la boxe amateur et qu'il avait pu aller à l'université grâce à une bourse d'études en tant que champion de lutte gréco-romaine.

Le téléphone sonna et interrompit les pensées de Sue.

C'était Ellen, de l'association de voisinage. Il allait y avoir une réunion d'urgence dans une des impasses du quartier. Sue avait à peine reposé le téléphone qu'il sonna de nouveau. Cette fois-ci, c'était Enrique.

Enrique était un collègue de James. Il était déjà venu dîner à la maison. Sa famille vivait à l'étranger. James, qui était son supérieur, l'avait pris sous son aile. Il semblait être quelqu'un de bien et les filles l'avaient pris en affection. C'était étrange qu'il appelle.

— Il n'est pas encore rentré ?

Enrique avait l'air inquiet.

Sue répondit que non, et Enrique lui apprit que ComTek était fermé pour la journée.

— Si vous pouvez, demandez-lui de m'appeler. C'est très important.

Sue dit qu'elle n'y manquerait pas et reposa le combiné. Elle ressentait un léger vertige. L'inquiétude laissait place à la panique. Quelque chose était arrivé à James. Ça ne lui ressemblait pas, cette absence. Il appelait tous les jours pour lui dire à quelle heure il serait à la maison.

Elle se rappela qu'il avait en effet appelé. Au moins, il n'avait pas eu un horrible accident. C'était peut-être juste une panne de voiture. Ce qui était embêtant, c'était qu'elle ne savait pas où il était et qu'elle ne pouvait donc pas l'aider. Mais tout de même, une panne de voiture était préférable aux autres possibilités.

Sue était toujours dans la cuisine quand le téléphone sonna de nouveau. L'écran disait : « Appel depuis un portable », ce qui était le cas quand James appelait depuis la voiture. Elle décrocha rapidement.

— James !

Il y eut un moment de silence.

— Sue ?

Elle ne reconnut pas la voix.

— Qui est à l'appareil ?

— Sue, c'est Papa, tout va bien ?

— Ça va.

— Tu es sûre ? Je m'inquiète pour toi et les filles, avec tout ce qui se passe.

Sue répondit sèchement. Elle était agacée qu'il s'inquiète pour elle et les filles à cet instant précis. Elle raccrocha bientôt, submergée par un flot d'émotions. Elle fit le numéro de James et tomba encore une fois sur son portable.

Elle eut envie de crier, mais Katie fut la plus rapide. « Maman ! »

Sue reprit contenance et monta à l'étage pour arbitrer le conflit.

CHAPITRE DOUZE

James regarda son niveau d'essence. La voiture était au point mort. Devant lui, une file interminable de véhicules à l'arrêt complet. Il devait y avoir un accident sur la route.

Il n'avait aucune idée d'où il se trouvait. Sans doute encore assez loin de chez lui ; il n'était même pas sûr d'aller dans la bonne direction. Il ne connaissait aucune des routes et des sorties qu'il avait vues. Maintenant, il était encore sur le point de tomber en panne d'essence, au milieu de nulle part.

Le camion de livraison qui était devant lui n'avait pas bougé d'un iota. Dans la voie d'à côté, deux voitures plus loin, un homme était sorti de sa voiture. James voyait d'autres personnes dans son rétroviseur qui avaient fait la même chose. Quelqu'un avait le bras pointé vers le ciel.

James regarda par la fenêtre et vit des avions. Beaucoup d'avions. Ils avaient l'air de tourner en rond.

Il regarda attentivement. Il en compta une dizaine, mais il voyait d'autres points dans le ciel, qui devaient en indiquer d'autres. C'étaient des avions commerciaux pleins de passagers ; des milliers de personnes qui tournaient en rond, bloquées dans une situation infernale.

James jeta un coup d'œil à l'emplacement où aurait dû se trouver son autoradio. Il n'y avait plus qu'un trou béant. Les jeunes avaient eu le temps de l'enlever — et il ne s'en était pas rendu compte avant d'avoir quitté les lieux. Il avait d'abord été pris de panique : cela voulait dire que sa radio était restée sur les lieux du crime. Il pensa revenir en arrière, mais il n'était même pas sûr de pouvoir retrouver l'endroit.

Et même s'il l'avait pu, il n'était pas sûr de le vouloir. Ces pauvres garçons. Morts. Dans ces flaques de sang.

Il n'arrivait toujours pas à y croire. Il avançait comme dans un cauchemar, à l'aveuglette. Le monde semblait dérégulé. Il avait vu des immeubles en feu, entourés par des foules en colère. Et maintenant ces avions qui tournaient dans le ciel.

Il aurait vraiment aimé savoir ce qui se passait. Il regarda les

vitres teintées de la voiture qui était à côté de lui. Elles étaient opaques et ne laissaient rien entrevoir. Il fit signe au conducteur de baisser sa vitre. Mais soit celui-ci ne l'avait pas vu, soit il avait décidé de l'ignorer.

Il regarda encore une fois les avions. Il pensa à sa femme et à ses filles. Il n'avait qu'une envie, c'était de pouvoir rentrer chez lui. Le camion devant lui progressa de trente bons centimètres et s'immobilisa.

Il poussa un juron et fut surpris d'entendre sa propre voix. S'il restait là sans bouger, il allait devenir fou, Il ramassa des papiers qui étaient tombés de sa boîte à gants. Ça n'avait aucun sens de se mettre à ranger sa voiture, mais il fallait qu'il s'occupe ou il allait exploser. Il s'attendait à entendre à tout moment le bruit de son moteur manquer d'essence et s'arrêter.

Il remit les papiers dans la boîte à gants. Quelque chose dépassait sous le siège passager. Une sorte de câble. Il tira dessus et réalisa ce que c'était. C'était le chargeur de son BlackBerry.

Il mit un instant à réaliser.

Mon chargeur !

Il sortit son BlackBerry de sa poche et le brancha sur le côté. Puis il brancha le chargeur dans l'allume-cigare.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Pas de problème de ce côté-là.

Une voiture le dépassa par la bande d'arrêt d'urgence. Une autre la suivit. James regarda dans son rétroviseur. Il vit que d'autres conducteurs avaient la même idée. Il regarda le camion devant lui qui ne bougeait toujours pas. Il savait que c'était interdit et qu'il risquait une amende, mais à présent, il s'en fichait pas mal. Il fit tourner les roues et s'engagea sur la bande d'arrêt d'urgence.

Il commença à vitesse réduite, le pied sur la pédale de frein. Un peu plus loin, le bas-côté s'élargissait. James roula sur des morceaux de caoutchouc. Le pneu d'un semi-remorque avait dû éclater et les morceaux s'étaient éparpillés un peu partout. Il entendit des fragments frotter son châssis au passage.

Crispé, il s'attendait à crever un pneu ou à y laisser son pot d'échappement. Il passa sur ce qui ressemblait à un panneau indicateur et, un peu plus loin, sur un morceau de coffre arraché d'un pick-up. Devant lui, un sac-poubelle blanc coincé sous une voiture répandait peu à peu son contenu sur l'asphalte.

Il jeta un œil à sa jauge d'essence. L'aiguille était dans la zone rouge. Tout à coup, une Ford Bronco coincée derrière un semi-remorque s'impatia. Elle surgit tout à coup devant James et faillit l'emboutir. La Bronco heurta quelque chose et cahota plusieurs fois, mais elle ne s'arrêta pas. James chercha du regard ce qu'elle avait

cogné, mais il ne vit que des graviers et du goudron. Le conducteur du semi-remorque klaxonna et James réalisa que la Bronco avait dû le cogner au passage.

Il y avait un parfum de désespoir dans l'air, auquel se mêlait l'odeur âcre des gaz d'échappement, intensifiée par la chaleur ambiante. James était déshydraté et il transpirait. Il n'osait pas utiliser l'air conditionné pour économiser l'essence. Il avait ouvert les fenêtres, mais cela semblait ne faire entrer que des vagues de chaleur et de pollution. James avait la tête qui tournait et se sentait fatigué. Il avait une soif tenace. Ce qu'il n'aurait pas donné pour un verre d'eau !

Au moment où il dépassait une borne kilométrique, un voyant rouge s'alluma sur son tableau de bord. Il allait bientôt manquer d'essence.

Et merde.

Il continua à avancer, sans rien voir d'autre que l'arrière de la Bronco. Sur la roue de secours, un autocollant annonçait : « Jesus loves you. »

La Bronco s'arrêta. Après ce qui sembla une éternité, elle se remit en marche. James vit un panneau qui annonçait une sortie dans moins d'un kilomètre et il reprit espoir. Ce n'était pas un nom qu'il connaissait, mais tant pis. Du moment qu'il ne tombait pas en panne sur cette bande d'arrêt d'urgence.

James suivait la Bronco. Des conducteurs klaxonnaient. Sur la voie de gauche, les gens qui ne pouvaient pas se décaler étaient sortis de leur voiture. James aperçut de la fumée noire qui montait vers le ciel.

Il continua, les mains crispées sur le volant. La fumée semblait venir de plus loin devant lui.

La Bronco commença à se décaler. Le bas-côté s'élargissait. Une voiture rouge s'inséra entre eux, puis une deuxième. Cette dernière faillit le percuter. James raccourcit la distance de sécurité. S'il laissait trop de place, c'était inviter les autres conducteurs impatientes à s'intercaler.

La lumière rouge sur son tableau de bord l'hypnotisait. Il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps. La fois précédente, il s'était passé quinze minutes avant que la voiture ne s'arrête. Il savait que c'était ridicule, mais il ne put s'empêcher de maudire le constructeur. Quinze minutes d'avertissement, ça leur semblait suffisant ? Comme si on pouvait trouver une solution en un quart d'heure.

Plusieurs voitures se décalaient. James les suivit, roulant sur de l'herbe et des graviers. Lorsqu'il se retrouva à nouveau sur l'asphalte, il réalisa que c'était une sortie.

Si seulement...

Les voitures ralentirent, puis s'arrêtèrent. *Et merde, encore !*

Une minute plus tard, elles se remettaient en route. James retenait son souffle. Ils progressaient à vitesse d'escargot, accélérant peu à peu. Le compteur indiquait dix kilomètres heure. James tapotait l'accélérateur.

Il passa près d'une voiture en panne dont le capot dégageait une vapeur blanche. Ça n'allait pas tarder à être son tour. Il pria pour trouver une station-service ouverte. Il allait à quinze à l'heure à présent, bientôt vingt. La sortie s'intégrait à une route à deux voies. Il y avait un accident qui bloquait les voitures plus loin vers la gauche, ce qui expliquait qu'ils pouvaient déboucher sans s'arrêter.

James ne reconnaissait pas les lieux. C'était encore un quartier où il n'était jamais venu. Il y avait des palissades de chantiers le long de la route. Un énorme bâtiment se trouvait plus loin sur la gauche, sans doute une prison. Elle faisait dans les huit étages, et les fenêtres étaient des fentes minuscules. James cherchait une station-service et il crut en apercevoir une un peu plus loin.

Le feu passa au rouge et James dut s'arrêter. Il songea à brûler le feu, mais y renonça. Il devait y avoir des policiers dans le coin. Il ne pouvait pas se permettre de se faire arrêter. Le temps qu'ils rédigent son PV, il n'aurait plus d'essence pour repartir.

Un besoin qu'il avait ignoré jusqu'ici devint plus pressant. Il fallait qu'il aille aux toilettes. *Et puis quoi encore ? Une crise d'urticaire ?* Il avait envie de crier de rage.

En essayant de penser à autre chose qu'à sa vessie, il regarda autour de lui. Il y avait pas mal de monde sur les bords de la route. Certaines personnes marchaient, d'autres couraient. Une grande partie portait le même type de vêtements : une sorte de combinaison.

James regarda de nouveau la prison. Était-ce une sirène qu'il entendait ? Il vit des hommes en combinaison orange.

Sa portière s'ouvrit brusquement.

— Dehors, connard !

James leva les yeux. Il vit un homme au crâne rasé, au visage grêlé, qui portait une barbiche noire et hirsute. Avant que James ne puisse réagir, l'homme l'avait attrapé par le bras et le tirait hors de la voiture. James n'essaya pas de résister. Son pied resta coincé et il chancela sur la route.

L'homme, dont le visage était tordu par la colère, lui cria quelque chose. James ne comprit pas quoi. Il recula d'un pas. L'homme monta dans sa voiture. Sans prendre la peine de fermer la portière, il écrasa la pédale d'accélérateur. La voiture de James bondit au milieu du carrefour. En un éclair, une autre voiture percuta l'arrière de la Nissan de James et partit dans le décor.

Comme si le temps s'était arrêté, James eut l'impression de vivre au ralenti tandis qu'il voyait, sans pouvoir bouger, la voiture qui avait

percuté la sienne traverser les airs devant lui. Elle atterrit contre un muret en béton avec un bruit assourdissant. Les airbags se déployèrent immédiatement.

Du coin de l'œil, James vit sa vieille Nissan faire un tour complet sur elle-même, comme une toupie, avant de s'arrêter. Un instant plus tard, elle repartait. Ses roues arrière lancèrent des graviers et elle partit en trombe. Quelques mètres plus loin, elle se mit à ralentir.

Étourdi et sonné, James regarda l'occupant de la voiture qui avait heurté le muret. L'avant de la voiture était plié en accordéon. De la fumée noire s'échappait du capot.

James s'approcha. Une femme se trouvait à l'intérieur. L'airbag s'était un peu dégonflé et sa tête pendait vers l'avant, les longs cheveux étalés sur l'airbag. Elle avait l'air évanouie.

Une odeur d'essence emplissait ses narines. Le réservoir était en train de se vider sur la chaussée. Le pare-brise s'était craquelé en petits fragments, comme une toile d'araignée. James regarda l'essence qui s'accumulait. Elle formait une grande flaque à présent, avec des petits ruisseaux qui partaient en plusieurs directions. Il regarda autour de lui, mais personne ne venait offrir de l'aide. Il resta là, partagé entre la peur et l'indécision. L'avant de la voiture, ou ce qu'il en restait, avait pris feu. Des étincelles jaillissaient de câbles sectionnés.

James frappa à la vitre, mais la femme ne bougea pas. Il essaya la portière, qui était complètement tordue. Il tira aussi fort qu'il le put, mais soit elle était verrouillée, soit elle était bloquée. En tout cas, elle ne voulait pas bouger. Il n'y avait pas d'accès par le coffre, qui était indépendant. Les vitres étaient intactes.

— Mademoiselle !

Il frappa encore à la vitre, plus fort cette fois-ci.

Il n'arrivait pas à voir si elle respirait ou non. Du sang coulait sur son visage.

James tira une nouvelle fois sur la poignée, mais sans résultat. Il regarda autour de lui et vit une masse de gens et de voitures. Personne ne s'approchait pour l'aider.

Merde.

Il traversa la flaque d'essence pour atteindre l'autre portière. Il fallait qu'il sorte cette femme de là.

De hautes flammes s'élevaient de l'avant de la voiture. James entendit quelqu'un crier, mais n'y fit pas attention. Il glissa et se rattrapa à la voiture. Il continua à avancer, les yeux fixés sur la poignée de la portière.

Il arriva à la portière et tira sur la poignée. Celle-ci émit un claquement et la portière s'ouvrit. Il dut tirer de toutes ses forces pour l'entrebâiller. Le métal grinça, et il parvint à l'ouvrir à moitié. Il regarda les flammes. Il regarda la femme affalée sur sa ceinture de

sécurité. *Oh, mon Dieu.* Il réalisa qu'il allait devoir entrer dans la voiture pour défaire sa ceinture et la sortir de là.

Les flammes léchaient le pare-brise et émettaient une chaleur intense. Le tableau de bord avait été défoncé par le choc. James poussa un cri, mais la femme ne bougea pas. Elle devait être évanouie.

Putain.

Il entra dans l'habitacle et ressentit une vive douleur qu'il ignora. Il dut grimper par-dessus le siège passager pour atteindre la ceinture de sécurité. Il appuya sur le bouton rouge, mais la ceinture resta attachée. Il appuya une nouvelle fois en tirant en grand coup. La ceinture se détacha. Les flammes recouvraient tout le capot tordu.

Elles avaient l'air vivantes. Elles étaient chaudes. On se serait cru dans un four. Le pare-brise commençait à noircir et à former de petites bulles.

James cria de nouveau et la fille ouvrit les yeux. Il repoussa l'airbag et la ceinture de sécurité et l'attrapa. Il la prit par un bras et par les vêtements et tira. Il n'y avait pas moyen d'être délicat. Il savait qu'il pouvait la blesser, peut-être même la paralyser, en la déplaçant comme cela. Mais, s'il ne la sortait pas de là, elle allait mourir. De fait, s'ils ne sortaient pas tout de suite, ils allaient mourir tous les deux.

Il tira aussi fort qu'il le put. Son corps inerte pesait comme un poids mort. Elle glissa un peu en se cognant contre les sièges. Il avait l'impression d'être en feu. La fumée le faisait tousser. Ses yeux le brûlaient, mais il n'osa pas s'arrêter. Il prit la femme par la taille et put la tirer plus efficacement. Il la sortit de la voiture.

Ses pieds retrouvèrent l'asphalte. Il fit quelques pas en arrière, en la portant et en la traînant à moitié. Il faillit glisser sur le gravier, mais il se rattrapa. Ses pieds semblaient bouger d'eux-mêmes. Devant lui, les flammes avaient attaqué les sièges. Il était pris de quintes de toux, mais il ne lâcha pas prise.

Il était à dix mètres de distance quand les flammes léchèrent la flaque d'essence. Le résultat fut immédiat. James et la femme furent projetés en arrière. Tout en tombant, il sentit un éclat de chaleur et de flammes. James entendit comme un rugissement. Il sentit la chaleur brûler son visage. Une vague d'air brûlant le recouvrit.

Sa tête heurta quelque chose et tout devint noir.

CHAPITRE TREIZE

Les disputes ne semblaient pas devoir s'arrêter. Sue ne voulait pas que ses filles entendent tout cela. Elle les prit par la main.

— La police ne va pas nous aider.

La voix était calme. Posée. Elle n'était pas en train d'essayer de couvrir les autres ou d'émerger du brouhaha. Les cinquante personnes présentes semblèrent se calmer. Ellen Marigold, présidente de l'association de voisinage, une femme élégante et bien mise, d'une soixantaine d'années, leva les mains.

— Silence, s'il vous plaît. Qui a dit cela ?

Les gens qui entouraient l'homme firent un pas en arrière. Darren n'était pas du genre bavard, en général. Ce genre de réunion n'était pas trop son truc non plus. Depuis vingt-trois ans qu'il habitait le quartier, ce devait être la troisième réunion à laquelle il assistait. Il vivait en reclus. À la retraite depuis longtemps, il préférait rester au calme.

— On va devoir se débrouiller.

Il avait de profondes pattes d'oie près des yeux. Son dos était fortement courbé.

— Qu'est-ce que vous voulez dire, la police ne va pas nous aider ? demanda quelqu'un. On paye nos impôts, on a le droit d'être protégés.

— Pourquoi pas la garde républicaine ?

— Attendez ! S'il vous plaît, du calme, dit Ellen. Il faut qu'on parle chacun notre tour.

Elle regarda le badge de Darren.

— Darren, vous avez quelque chose à dire ?

Le visage de Darren se figea. Il n'aimait pas être le centre d'attention, mais il devait reconnaître qu'il l'avait cherché en commençant à parler.

— La télévision ne nous dit rien. Sur une chaîne, ce sont les Nigériens. Sur une autre, ce sont les Chinois. Ils n'en savent rien. On risque de ne pas le savoir avant longtemps. C'est comme ça. Quant aux policiers, eux aussi ont des familles. Ceux qui sont encore en service sont dépassés par les événements. Ils ne vont pas venir nous aider.

Vous le savez aussi bien que moi. Tout ce qu'on peut faire, c'est être patient. Rester chez nous et attendre que ça passe.

Darren avait terminé. Il avait dit ce qu'il pensait. Les autres restèrent silencieux un moment. Puis des voix s'élevèrent. Bientôt les disputes reprirent.

— Et pour la nourriture ? Je n'ai plus de lait. Que se passe-t-il quand on n'a plus rien à manger ?

— Vous croyez vraiment que c'est le moment de parler de ça ?

— Taisez-vous ! Écoutez Frank.

Quelqu'un se mit à crier et Sue s'éloigna avec ses filles. Les voix s'estompèrent derrière elles. Katie et Hannah marchaient en silence à côté de leur mère. Sue réalisa qu'elle aurait dû prendre la voiture. Cela faisait beaucoup de marche pour les filles.

— Maman, tu peux me porter ?

— Bien sûr, chérie.

Sue prit Hannah dans ses bras. Elle pensait encore à une conversation qu'elle avait entendue à la réunion.

— *Ça fait un moment que ça nous pend au nez.*

— *Qu'est-ce que vous voulez dire ?*

— *Deux statistiques à propos de cette ville : 185 000 dollars, 6 000 dollars. Vous savez ce que ces chiffres représentent ?*

—...

— *Non ? Je vais vous le dire. Les 20 % de foyers les plus riches, et les 20 % les moins riches. Ce qu'ils gagnent par an.*

— *Vraiment ?*

— *Vraiment. Vous en concluez quoi ?*

— *Que pas mal de monde gagne plus que moi.*

— *Que moi aussi. Ce n'est pas ce qui importe.*

— *Je vois ce que vous voulez dire. Vous êtes sûr pour les moins riches ? On ne peut pas vivre avec 6 000 dollars.*

— *Moins de 6 000. Eh oui, je suis sûr.*

— *C'est complètement fou. 20 %, ça fait...*

— *100 000 personnes, dirent-ils à l'unisson.*

Les deux voisins se regardaient d'un air surpris.

— *C'est bien ça. Vous voyez ce que ça représente.*

Sue regarda son portable pour vérifier que la sonnerie était en marche.

— Maman, ça va ? dit Hannah.

— Mais oui, chérie, pourquoi donc ?

— Parce que j'ai peur.

— Maman, où est Papa ? demanda Katie.

— Il n'est pas encore rentré du travail. Chérie, je peux te reposer un moment ?

Hannah la serra un peu plus fort.

— Non !

— Bon, bon.

Sue avait envie de pleurer, mais elle se retint. Elle savait qu'elle devait être forte. Mais où était passé James ?

CHAPITRE QUATORZE

— Vous m’entendez ?

La voix semblait distante.

C’était un homme âgé. Derrière lui, le ciel.

James se redressa. Il n’était plus sur l’asphalte, à présent, mais sur de l’herbe. Désorienté, il regarda autour de lui. Il y avait des voitures et des gens regroupés sur le trottoir. À une dizaine de mètres, la voiture qui avait explosé brûlait toujours en émettant une fumée noire.

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Vous vous êtes cogné la tête. Comment vous vous sentez ?

James se frotta l’arrière du crâne et sentit quelque chose de poisseux. C’était du sang. Il s’était coupé en se cognant.

— J’ai regardé la coupure, ça n’a pas l’air grave.

— Vous êtes médecin ?

— Non, mais j’étais infirmier, à l’armée... Vous devriez vous faire examiner, bien sûr.

James regarda autour de lui. Il se sentait dans les vapes. Désorienté.

— La dame va bien ?

— Elle va bien. Vous avez fait quelque chose de très courageux.

— Où est-elle ?

— Là-bas.

Il indiqua un attroupement près du trottoir.

— Je l’ai examinée. Elle va bien, mais je devrais sans doute retourner la voir.

James hocha la tête. L’homme s’éloigna en boitant. James s’examina. Son pantalon était couvert de terre et d’une substance qui ressemblait à de la graisse. Il se leva et fit la grimace. Sa cheville lui faisait très mal.

Il se rassit pour la soulager. Il remonta son pantalon et regarda les dégâts. La cheville était gonflée, mais il n’y avait pas de plaie. Il réalisa qu’il avait dû se la fouler quand le prisonnier évadé l’avait sorti de sa voiture.

Il se releva et posa le pied avec précaution. Ce devait être une

entorse. Il pouvait tenir debout, avec une douleur supportable.

James leva les yeux. La scène semblait irréelle. La voiture n'était plus qu'une carcasse en flammes et personne n'essayait de l'éteindre. Les gens la regardaient sans rien faire. Une longue file de voitures attendait. Personne n'essayait de passer à côté.

James inspecta la rue. Elle était presque vide. Il y avait quelques piétons, mais c'était tout. Pas très loin, une voiture était au milieu de la route. Elle était blanche. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que c'était sa voiture.

Sans bouger, il continua de regarder autour de lui.

Puis il se mit à boitiller.

En arrivant à sa voiture, il constata qu'elle était vide. La portière côté conducteur était grande ouverte. Sa cheville lui faisait mal.

Il s'assit et examina l'intérieur. L'homme n'avait rien pris. Même son BlackBerry était encore là, branché au chargeur.

James le prit et l'alluma. L'icône de batterie indiquait un tout petit peu de charge. Il avait des messages. Sept.

James regarda les numéros qui avaient appelé. Il ne gaspilla pas de batterie à écouter les messages. Sa femme avait appelé trois fois. Enrique, du bureau, deux fois. Il ne reconnaissait pas les autres numéros.

James appuya sur le bouton pour rappeler sa femme. Le téléphone se mit à sonner. En attendant qu'elle décroche, James regarda autour de lui et s'efforça de deviner où il était.

CHAPITRE QUINZE

Sue entendit le téléphone sonner à l'intérieur de la maison. Elle tourna la clé, fit entrer les filles et referma la porte. Le temps qu'elle décroche le téléphone, il était trop tard. L'appel était passé sur le répondeur.

Elle regarda l'indicateur qui disait « Appel d'un portable ». Un élan d'espoir la prit. C'était peut-être James !

— Maman, dit Hannah.

— Un moment, chérie.

Sue appuya sur le bouton pour écouter les messages.

— Maman, la porte est ouverte, dit Katie.

— Attends un peu.

Sue serra le téléphone contre son oreille. *Vous avez trois messages*, dit le répondeur.

— Maman.

Hannah tira sur la chemise de Sue.

Katie cria depuis l'autre pièce.

Sue s'arrêta et éloigna le téléphone de son oreille. Elle regarda Hannah, qui était en général la cause des cris de Katie. Ses yeux examinèrent la cuisine et elle vit que la porte de derrière était ouverte.

— Katie ? dit Sue.

— Maman !

Hannah agrippa la jambe de Sue.

Sue la prit dans ses bras.

— Katie, réponds-moi.

Sue passa dans la pièce d'à côté.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il y avait trois hommes dans son salon. Trois hommes qu'elle ne connaissait pas.

CHAPITRE SEIZE

James se traita mentalement d'imbécile. Il venait de laisser à Sue un message complètement inutile. Il aurait dû vérifier où il se trouvait avant d'appeler.

Il examina sa voiture. La tôle était froissée au point d'impact et une partie du pare-chocs manquait, révélant une mousse de polystyrène. Il essaya d'ouvrir le coffre, mais celui-ci était trop déformé.

Il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire. Il pensa à pousser sa voiture sur le bas-côté, mais avec sa cheville gonflée et son dos douloureux, ça ne semblait pas très indiqué. Cela lui faisait déjà assez mal de se déplacer. Il avait de toute évidence une entorse à la cheville. Il avait besoin de repos et de glaçons.

James vérifia qu'il n'avait rien laissé d'important dans sa voiture, puis il laissa un mot et partit en boitant. Il n'aimait pas trop abandonner sa voiture comme ça, mais il n'avait pas le choix. Il n'y avait personne aux alentours pour l'aider à la pousser.

Il eut de nouveau besoin d'aller aux toilettes. C'était un miracle que sa vessie n'avait pas explosé. Il vit une station-service abandonnée et alla se soulager derrière un mur. Une fois libéré de ce souci, il réfléchit à sa situation.

Sa voiture n'était plus qu'une épave abandonnée. Il était sale, seul et perdu, sans moyen de rejoindre sa famille ni de vérifier qu'elle allait bien. Hormis les quelques dollars qu'il avait dans sa poche, il était fauché. Jusqu'à son dernier sou avait disparu, probablement volé par un Hackeur.

Il leva les yeux vers le ciel et vit les avions qui tournaient en rond, menaçants, comme des vautours guettant une charogne. Il n'avait aucune idée de ce qui se passait, mais ça n'avait pas l'air bon. C'était peut-être une attaque terroriste ou quelque chose de ce genre.

Il se demanda s'il avait bien fait de quitter les lieux de l'accident. Il n'arrivait toujours pas à croire qu'il était entré dans une voiture en feu. Il toucha l'arrière de son crâne avec précaution. Il cherchait un panneau et finit par en trouver un, mais la rue transversale n'était pas indiquée.

Super.

Il n'y avait rien d'autre à faire. Il trouva un endroit pour s'asseoir et sortit son BlackBerry. Il ne pouvait plus continuer à marcher.

CHAPITRE DIX-SEPT

Les hommes prirent possession de la maison. Ils verrouillèrent les portes. Ils étaient habillés en noir et portaient des gants. Celui qui avait le cou tatoué s'approcha de la cheminée et y prit un portrait de famille. Il demanda à Sue où se trouvait son mari. Il avait un fort accent slave, le visage osseux et les yeux enfoncés dans les orbites. Sue lui dit que son mari serait bientôt de retour. Elle dit à l'homme de prendre ce qu'il voulait et de s'en aller.

Celui-ci l'ignora et quitta la pièce. Sue ne pensait qu'à ses filles et à leur sécurité. Mais elle craignait aussi ce qui pouvait arriver à James s'il rentrait maintenant.

— Maman, j'ai peur, murmura Katie.

Sue la prit dans ses bras.

— Je sais, chérie, mais tout va bien se passer. Tout va bien se passer.

L'homme au tatouage revint dans la pièce.

— Artem, l'étage. Vasily, au boulot. Tu sais ce que tu as à faire.

Hannah poussa un gémissement et Katie enfonça son visage dans le ventre de Sue.

— S'il vous plaît, dit Sue, mon sac est dans la cuisine. Il y a de l'argent. Prenez-le et partez.

L'homme l'ignora. Il tenait des vêtements à la main. Il passa à côté d'elles et entra dans la cuisine. Sue voyait son reflet dans le miroir qui était au-dessus de la cheminée. Arrivé dans la cuisine, il regarda autour de lui. S'il cherchait le sac à main, il devait être sur le plan de travail juste devant lui. Qu'est-ce qu'il faisait ?

Au lieu de prendre le sac, il enleva sa chemise. Il avait le dos très musclé et couvert de tatouages, comme son cou. Il déboutonna son pantalon et le laissa tomber sur le sol. Ses fesses nues étaient toutes blanches. Il se retourna et Sue aperçut une protubérance hideuse. Au même moment, l'homme croisa le regard de Sue dans le miroir. Il eut un sourire carnassier et Sue détourna vivement les yeux.

Un instant plus tard, l'homme revint dans la pièce. Il portait un pantalon et une chemise qui appartenaient à James. Ils étaient un peu trop larges pour lui, mais lui allaient à peu près. Il se laissa tomber

dans un fauteuil. Il regarda Sue et sourit.

L'estomac de Sue se noua. L'homme eut un rire nasal et alluma la télévision. Il fit défiler les différentes chaînes.

CHAPITRE DIX-HUIT

Enrique, dans sa fougue, avait continué à parler alors que le répondeur de James était arrivé à la fin du message. Ce qu'il disait n'avait aucun sens. Quelque chose à propos d'AngelGuard et du risque qu'ils couraient.

James secoua la tête. Il ne comprenait pas de quoi il s'agissait. Il vérifia sa montre. Il se demanda s'il avait donné la bonne adresse. Le rendez-vous était devant le concessionnaire automobile qui se trouvait de l'autre côté de la rue. Depuis le trottoir d'en face, il réalisa que le 3 était peut-être un 5. On aurait dit un 3, mais ce n'était pas sûr.

Génial, et s'il avait donné la mauvaise adresse ?

Un homme sortit de chez le concessionnaire. James avait cru que le magasin était fermé. Deux autres hommes le suivirent et tous les trois se dirigèrent vers une vieille voiture tout en discutant.

L'un des hommes sortit quelque chose de sa poche. Les deux autres reculèrent brusquement et partirent en courant. L'homme qui restait les regarda partir. Lorsqu'ils eurent disparu, il regarda par terre comme s'il cherchait quelque chose, puis il se tourna et...

Bam !

James n'arrivait pas à détourner les yeux. *Bam ! Bam !*

L'homme venait de tirer dans les vitres d'une voiture vide ? On était où, au Far West ? D'abord il y avait eu les coups de feu à la station-service, puis le pillage de l'épicerie, puis Taneesha, les adolescents assassinés près de sa voiture, l'évasion de la prison...

Mince. Le monde entier semblait devenu fou. Avec un nouveau frisson de peur, James vit que l'homme au revolver le regardait depuis l'autre côté de la rue.

Au même instant, il entendit un bruit de gravillons. James se tourna et vit une voiture de sport approcher. C'était Enrique ! Il conduisait sa vieille Mazda RX-8. La voiture s'arrêta devant James, qui ouvrit la portière et monta.

— Allons-y.

— Tout va bien ?

— Ça va, mais on devrait y aller.

— C'était quoi ce bruit ? On aurait dit des coups de feu.

— C'est pour ça qu'on devrait y aller.

CHAPITRE DIX-NEUF

Puisant son énergie dans la peur et l'adrénaline, Sue fouilla rapidement dans son sac. Elle venait de glisser la clé dans sa poche quand l'homme entra pour la surveiller.

— Qu'est-ce qui prend si longtemps ? dit l'homme d'un ton acerbe.

Son regard était accusateur et exprimait la colère.

— J'ai dû faire couler l'eau pour qu'elle soit froide.

L'homme fronça les sourcils et regarda le robinet et le reste de la cuisine. Ses yeux s'arrêtèrent sur la planche et les couteaux de cuisine. Sue y avait pensé, mais les hommes étaient trois et ça n'aurait fait que les mettre en danger de mort, elle et ses filles.

D'une manière ou d'une autre, cependant, elle allait faire le nécessaire pour que ses filles s'en sortent. Elle se concentra sur ce but et rejeta toutes les autres idées qui l'assaillaient. Elle n'allait pas laisser ces hommes leur faire du mal.

— Dépêche-toi.

L'homme resta là et la regarda remplir les tasses. Lorsqu'elle eut terminé, elle ferma le robinet.

Elle jeta un regard aux habits qui étaient restés sur le sol. Ceux qu'il avait enlevés avant de mettre ceux de son mari. L'homme remarqua son regard.

— Attends, dit-il.

Sue s'immobilisa.

— Pose les tasses.

Elle s'exécuta.

Les yeux de l'homme plongèrent dans les siens.

— Soulève ta chemise.

— Non.

Elle le regarda d'un air de défi.

Il lui attrapa le bras. Ce fut si rapide qu'elle n'eut pas le temps de réagir ni de résister. Il la prit par les poignets. Sa main serrait comme un étau. De l'autre main, il lui souleva la chemise.

Il la regarda longuement, sa taille fine, son soutien-gorge et ses seins généreux. Il eut un sourire lascif et la relâcha.

Sue respira un grand cou et redescendit sa chemise. Elle réalisa avec épouvante qu'elle était sans pouvoir devant lui, comme une poupée. Il était effroyablement fort.

Il ricana.

— Ce n'était pas si difficile que ça.

Elle reprit les tasses. Il la regarda par en dessous. Elle le contourna pour passer dans l'autre pièce. Il ne la laissa pas passer facilement, la forçant à se frotter contre lui. Ce bref contact la fit presque vomir.

Il éclata de rire.

Elle rejoignit les filles à l'étage. Un nommé Vasily les surveillait. Il la regarda avec froideur. Ce n'était pas lui qui allait les aider, pensa-t-elle.

— Maman, dit Hannah.

Son visage était rougi et gonflé par les larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a, chérie ?

— J'ai envie de faire pipi.

Sue hocha la tête et serra les dents. Elle se tourna vers leurs ravisseurs.

— Il faut que j'emmène mes filles aux toilettes.

Elle s'attendait à ce que l'homme aux tatouages refuse, mais il se contenta de hausser les épaules.

— Vasily, tu les accompagnes.

L'homme acquiesça. Sue fit sortir les filles dans le couloir et l'homme les suivit.

Il y avait deux portes au bout du couloir. L'une menait aux toilettes, l'autre au garage. Elle savait que cette dernière était verrouillée, mais elle avait la clé dans sa poche. Elles étaient si près et pourtant si loin. Son cerveau travaillait à plein régime : il fallait qu'elle trouve un stratagème pour réussir à ouvrir cette porte.

Mais elle ne voulait pas révéler ses intentions. Sans traîner, elle ouvrit la porte des toilettes et fit entrer les filles.

— Il faut que je ferme la porte.

L'homme fronça les sourcils et secoua la tête.

— Elles ont besoin d'intimité.

L'homme ne bougea pas.

— S'il vous plaît ?

L'homme émit un grognement et recula d'un pas. Sue ferma la porte et fit signe à Hannah.

— Tu peux y aller, chérie.

— Je ne peux pas.

Il fallut encourager Hannah pour qu'elle arrive à s'asseoir sur la lunette des toilettes. Sue rappela à sa fille la fois où elles avaient pris l'avion et où elle avait été si courageuse.

— C'est pareil cette fois-ci. Tu vas y arriver, chérie.

Les yeux humides, Hannah regardait courageusement devant elle.

— Je t'aime, ma chérie. Tu vas y arriver.

Intérieurement, Sue était en larmes. Avec un soupir de soulagement, Hannah y arriva enfin.

— Je suis fière de toi, chérie.

Sue regarda Katie.

— Tu as besoin d'y aller aussi ?

— Non, Maman.

La lèvre inférieure de Katie tremblait.

En un instant, Sue prit une décision. Elle caressa la clé dans sa poche et regarda vers la porte.

Elle n'aurait peut-être pas de seconde chance.

— Les filles, murmura-t-elle, je veux que vous restiez près de moi. Vous comprenez ?

Les filles hochèrent la tête. Elles se comportaient comme des adultes. Sue était fière de ses filles.

Elle verrouilla silencieusement la porte et ouvrit le placard situé sous l'évier. Celui-ci contenait du papier toilette, des mouchoirs, une ventouse et une bougie parfumée. La ventouse était un modèle bon marché au manche en plastique. Rien de tout cela ne pouvait l'aider.

Sue se mordit la lèvre et referma le placard. Elle regarda autour d'elle. Ses yeux s'arrêtèrent sur le miroir. Il était vissé au mur. Elle se souvenait combien il avait été difficile de le monter. Elle croisa son propre regard. Le visage qui lui faisait face était plein de détermination.

À cet instant, la poignée de la porte bougea.

L'homme essayait d'entrer.

CHAPITRE VINGT

Derrière les barricades, la police tentait de rétablir l'ordre. Un policier avec un mégaphone demandait à tout le monde de garder son calme.

— Je sais, dit Enrique tout en conduisant à petite allure.

Il avait enlevé sa casquette. Ses cheveux noirs étaient coupés court. À l'exception de son léger accent européen, il ressemblait à n'importe quel jeune homme de sa génération.

— Mais je ne vois pas d'autre explication, ajouta-t-il.

La foule se pressait devant la banque. La camionnette d'une chaîne de télévision était garée le long du trottoir. Enrique lui avait fait un résumé de la situation. Il y avait d'autres manifestations dans le reste de la ville. Le gouverneur avait déclaré l'état d'urgence et mobilisé la garde nationale. Le président devait faire une déclaration dans l'heure suivante.

— Les serveurs de paiement, dit Enrique. Et de là, tout s'ensuit.

James s'efforçait d'absorber toutes ces informations. La crise qui s'était développée en moins d'une journée provenait des serveurs de paiement. Les serveurs de paiement... La plupart des gens ne savaient même pas qu'ils existaient. Mais les gens savaient ce qu'était une carte bancaire. Sans serveurs de paiement, les cartes bancaires n'étaient que des morceaux de plastique. Du putain de plastique inutile. Les serveurs de paiement étaient le moteur essentiel du système.

Le travail de James le rendait mieux informé que la moyenne sur ce genre de sujets. Il était familier du traitement des paiements au PDV. Quand on utilisait une carte bancaire, des données étaient envoyées par le réseau téléphonique à des serveurs de paiement qui décodaient une partie de l'information. Les données étaient divisées en segments de taille adaptée au traitement, puis ces segments étaient cryptés. C'est seulement lorsque ceux-ci étaient décodés par une clé cryptographique spécifique que l'argent entrait et sortait des comptes.

Cette série de mesures de sécurité permettait aux transactions commerciales d'avoir lieu sans encombre, en protégeant le consommateur et en garantissant au vendeur qu'il serait payé comme convenu. On pouvait payer par carte bancaire en quelques secondes, tout cela grâce aux serveurs de paiements qui effectuaient les

opérations de calcul et donnaient le feu vert.

C'était ce système qui ne fonctionnait plus. Et ce n'était que le début. De plus en plus de gens rapportaient la disparition subite de leurs économies. Le problème qui affectait les transactions par carte bancaire semblait s'être étendu au reste du réseau bancaire.

James n'était pas le seul. *Des milliers, peut-être des millions de gens avaient perdu tout leur argent.* L'ampleur du phénomène était difficile à évaluer.

L'étalon-or avait disparu depuis longtemps. Le papier-monnaie était presque obsolète. Aujourd'hui, la majorité des achats se faisait par carte bancaire. La richesse était numérisée, stockée dans des serveurs. Les serveurs étaient les coffres-forts d'aujourd'hui.

Et c'étaient ces données qui étaient compromises.

Comme les cartes bancaires ne fonctionnaient plus, les rares magasins encore ouverts n'acceptaient que le liquide. Dans certains cas, les gens faisaient du troc pour obtenir de l'essence et de la nourriture. Les magasins fermaient et embauchaient des vigiles pour protéger leur stock.

Cela expliquait plus ou moins tout ce que James avait vu jusque-là. Les pillages, les coups de feu... Les gens réagissaient plutôt mal. Puisqu'ils ne pouvaient pas acheter d'essence, de nourriture et autres denrées de base, ils avaient recours à d'autres moyens, y compris la violence, pour obtenir ce dont ils avaient besoin. À quelle vitesse une société civilisée pouvait exploser !

Enrique était agité.

— Ça implique d'infiltrer des systèmes autonomes, des réseaux de prestations multicanaux, des authentifications à deux facteurs, des claviers de NIP brouillés, des mots de passe aléatoires. Tu imagines ? C'est impossible sans avoir directement accès aux données sécurisées. Et quelle personne ou quelle entreprise a ce genre d'accès ?

C'était fou, ce qu'Enrique sous-entendait.

James n'avait pas encore digéré ce qu'Enrique lui avait dit quelques minutes plus tôt. Au bureau, Enrique avait remarqué quelques « signatures », ces discrètes traces binaires qui indiquent que quelqu'un est en train d'espionner un système. Au début, Enrique avait pensé être devenu parano.

Mais, une fois qu'il avait installé son propre *spyware* — ce qui était bien sûr formellement interdit — Enrique avait découvert que quelqu'un utilisait ses identifiants. Plusieurs paquets de clés étaient compromis. Les paquets de clés comprenaient les trois clés cryptographiques utilisées dans un algorithme de cryptage triple. Elles ne servaient à rien en elles-mêmes, mais si quelqu'un savait ce qu'il faisait, si quelqu'un connaissait les protocoles et les systèmes, les paquets de clés pouvaient permettre à cette personne d'avoir accès aux

parties sécurisées du réseau.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé plus tôt ? dit James.

— Je te le dis maintenant.

Enrique regarda un groupe de gens qui traversait la route. Sa voix devint plus basse, presque méditative.

— Tu te souviens de ce trader à qui une banque française a fait porter le chapeau pour avoir perdu plus de sept milliards de dollars ? Celui qui a effectué toutes ces transactions en pleine nuit sans que la banque ne s'en aperçoive ?

— Qu'est-ce que ça a à voir avec ça ?

— Ça fait quelques années, mais tu te souviens peut-être qu'il a toujours affirmé être innocent ?

Enrique fit une nouvelle parenthèse. Il parla de l'entreprise appelée AngelGuard, qui avait eu des résultats en bourse exceptionnels. C'était la seule bonne nouvelle à Wall Street au moment de la chute des cours. Dans ses opérations à l'étranger, AngelGuard enregistrerait des bénéfices de 1 000 %.

— 1 000 %, répéta Enrique, comme si James ne l'avait pas entendu.

James connaissait cette histoire. ComTek avait failli acheter cette entreprise quelques années plus tôt. AngelGuard était spécialisée dans la sécurité informatique.

— Il y a des rumeurs qui circulent.

Aucun des systèmes financiers qui utilisaient AngelGuard n'était infecté. Tous les autres systèmes étaient hors-service, même ceux protégés par Symantec, le leader en sécurité informatique.

— C'est quelque chose de viral. Mais même les pires virus ne se répandent pas si vite.

Enrique s'interrompit et regarda James.

— Quel est le plus gros client de ComTek ?

— Ça doit être Wells Fargo ou Bank of America.

— Exactement. Et tu aurais pu mentionner plusieurs autres grandes banques. On a accès à toutes.

La voie se dégagait devant eux. Les manifestants se faisaient plus rares, la plupart avaient disparu.

— Le trader en question ? Et s'il avait vraiment été innocent ? dit Enrique. Ça m'a toujours semblé plus réaliste. Il n'y gagnait rien, à toutes ces transactions. Pourquoi quelqu'un ferait-il ça ? Ça n'a pas de sens. Je vais te dire ce que j'en pense. À mon avis, quelqu'un s'est servi de lui pour détourner l'attention.

Enrique appuya sur l'accélérateur.

— Qui va être le bouc émissaire dans cette crise-ci ? Crois-moi, il va y en avoir un. Quand ils vont réaliser ce qui se passe et commencer à réparer les systèmes, ils remonteront jusqu'au coupable par tous les

moyens.

Enrique passa en seconde.

— Ça ne me dit rien, ce truc au bureau.

Il regarda James.

— Alors, on va où ? Toujours chez toi ? Ou on peut passer par la Chambre forte pour que je te montre ?

CHAPITRE VINGT ET UN

— *Otva li !* Ouvrez la porte.

La porte trembla sur ses gonds. Sue cria d'attendre et déverrouilla la porte. L'homme fit irruption et regarda Sue d'un air menaçant.

— Pourquoi vous avez fermé ?

— Vous leur faites peur. On a presque fini.

Il haussa le ton.

— Pourquoi vous avez fermé ?

— Pour être tranquilles. Donnez-nous un instant.

— Non ! Sortez tout de suite.

Il empoigna Sue par le bras et la poussa violemment dans le couloir. Elle et les filles durent remonter à l'étage rapidement.

L'homme les fit entrer dans la chambre d'amis.

— Silence. Si vous faites du bruit, je vous tue.

Il prit les couvertures qui étaient sur le lit et les jeta sur le sol. Avec le pied, il les poussa contre le bas de la porte. Il leur lança un regard noir.

— Taisez-vous.

Il sortit un couteau pour renforcer son propos.

— Si vous faites le moindre bruit...

Katie poussa un cri. Sue plaqua la main sur sa bouche.

— Elle refait ça, je la tue.

L'homme grimaça.

— Vous comprenez ?

Sue hocha la tête. Le couteau de l'homme brillait dans sa main. Son visage était froid. Sue ne doutait pas qu'il mettrait sa menace à exécution. Elle chuchota à ses filles de garder le silence.

La sonnette retentit.

Puis rien.

Silence.

Sue tenait Katie et Hannah serrées contre elle. Les cheveux de Katie appuyaient contre sa joue. Hannah était serrée contre sa poitrine, son petit corps tout tremblant.

La sonnette retentit à nouveau, deux fois de suite. Encore du silence, puis des bruits de pas. *Quelqu'un montait les escaliers !*

On frappa à la porte et quelques mots furent échangés. Leur gardien ouvrit la porte. Les deux autres étaient dans le couloir. L'un d'eux avait un rouleau de sparadrap à la main.

— Qui a crié ?

Son regard était furieux.

— S'il vous plaît, dit Sue.

L'homme la gifla en travers du visage. Katie cria. La force du coup avait projeté Sue au sol. Elle entendait un sifflement dans son crâne. Un goût de sang apparut dans sa bouche.

Elle se força à se relever. Sa vision était floue. Elle tira les filles vers elle. Puis elle les protégea de son corps.

Les hommes parlaient entre eux, en russe.

Sue se tenait droite, le corps tendu dans un geste de défi.

— Vous ne les toucherez pas.

— Ta gueule. On fera ce qu'on veut.

L'homme aux tatouages déroula un morceau de sparadrap.

— Mets tes mains dans le dos.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Vasily ! Artem !

Ils l'empoignèrent. Sue se débattit, mais c'était peine perdue. Les deux hommes étaient bien plus puissants qu'elle. Sue arrêta de résister.

— Ce n'est pas la peine de m'attacher.

L'homme aux tatouages ne fit pas attention à elle. Il attacha ses poignets avec le sparadrap.

— Maman, cria Hannah.

— Tout ira bien chérie, dit Sue. *S'il vous plaît*, implora-t-elle.

Ses ravisseurs répondirent en la jetant sur le lit et en lui attachant les chevilles.

Katie cria. Sue se mit à pleurer quand les hommes commencèrent à ligoter ses filles.

CHAPITRE VINGT-DEUX

Bob Pulaski fit démarrer son pick-up. Le moteur émit un grondement sourd. C'était un vieux Dodge, une vraie antiquité, mais le moteur tournait encore pas mal. Bob serra le volant de ses grosses mains calleuses. Il regarda la maison de sa fille, de l'autre côté de la rue.

Ce n'était que la deuxième fois qu'il voyait l'endroit où elle vivait. Il était déjà venu une fois, mais Suzie (il savait qu'elle se faisait appeler Sue à présent) lui avait clairement fait savoir qu'il n'était pas le bienvenu. Il en avait souffert, mais il ne pouvait pas lui donner tort. Il était loin d'avoir été un père parfait.

Il avait été absent pendant toute son enfance. Au début, c'était à cause de la guerre. Le Viêt Nam. Il avait été appelé et il avait passé deux ans là-bas. À son retour, il était revenu à ce qu'il savait faire, travailler de ses mains pour faire vivre sa famille. Il avait trouvé du boulot dans l'industrie pétrolière et il avait passé de nombreux mois sur des plates-formes. Cela n'avait pas été facile pour sa famille. Dès le début, c'était mal parti. La mère de Sue avait persévéré plus que de raison, mais finalement elle s'était découragée. Quand elle avait demandé le divorce, il n'avait pas été surpris.

Il était solitaire par nature et il n'avait jamais vraiment adopté le rôle de père et de mari. Les durs à cuire comme lui avaient du mal à supporter l'atmosphère domestique — prendre les repas à table, la porcelaine et l'argenterie, aller à l'église en famille le dimanche. Il avait l'habitude de travailler douze heures par jour tous les jours sur une plate-forme au milieu de l'océan. Même quand il avait progressé dans la hiérarchie, sa vie n'avait pas beaucoup changé. Il était toujours en déplacement.

Il avait eu son côté obscur à combattre. Pendant la guerre, il avait vu des choses, dans la jungle, qu'il aurait préféré ne jamais avoir vues. Pendant des années, il avait essayé de les effacer avec l'aide de ses amis Jack Daniel's et Johnny Walker. Mais ça ne marchait pas. Ses cuites ne faisaient qu'empirer la situation. Il n'avait jamais frappé la mère de Sue, mais quand il était saoul, il l'avait parfois insultée. Il avait dit des choses qu'il avait regrettées plus tard, et fait des choses dont il n'était pas fier.

Il était jeune à l'époque et il manquait de jugeote. Aujourd'hui, ce qu'il n'aurait pas donné pour revenir en arrière et pouvoir arranger les choses ! C'était les deux pires erreurs de sa vie : avoir perdu sa femme et sa fille.

Il était fier de sa fille. Même s'il avait été absent pendant presque toute son enfance, sa mère l'avait tenu informé des moments importants. Il avait gardé toutes ses lettres. Elle se débrouillait toujours pour les lui faire parvenir, où qu'il se trouve sur le globe.

Sa petite fille avait été déléguée de classe au lycée. Elle avait été à l'université grâce à des bourses au mérite. Elle devait tenir son intelligence de sa mère.

Bob, lui, s'était pas mal débrouillé à l'école, et il aurait pu aller à l'université, s'il n'y avait eu le coût financier, mais Suzy jouait dans une autre catégorie. Elle était impressionnante, même quand elle était petite. Il se souvenait qu'elle avait récité, de mémoire, un de ses livres pour enfants quand elle avait trois ans. Il lui avait lu le livre deux ou trois fois, et elle le lui avait pris des mains et s'était mise à lire à voix haute, en tournant les pages. Un instant, il avait cru qu'elle lisait pour de vrai — à trois ans à peine ! Mais elle avait simplement mémorisé le texte en l'entendant deux ou trois fois.

Il s'en souvenait comme si c'était hier. Il était fier de sa petite fille. Il voulait le dire à tout le monde.

Il inspira profondément, s'accrocha à ce sentiment et regarda de nouveau la maison de sa fille.

Elle avait touché le gros lot, avec James. Il semblait être un gars bien, qui l'aimait tendrement. James et lui n'avaient pas grand-chose en commun, mais ce n'était pas grave. James avait fait ce qu'il avait pu pour l'accueillir, la fois où il était venu. Il lui avait présenté ses petites-filles et l'avait appelé « grand-père ». Bob en avait versé une larme d'émotion.

Katie et Hannah étaient magnifiques, comme leur mère. De grands yeux et des visages angéliques — Michel-Ange n'aurait pas pu faire mieux. Elles étaient sans doute avec leurs parents en ce moment. Bob ne voyait pas de voitures devant la maison. Personne n'avait répondu à la porte quand il était allé sonner. Il croisa les doigts, en espérant qu'ils étaient tous en sécurité.

C'était effrayant ce qui se passait. Le monde entier semblait hors de contrôle. Il était venu vérifier qu'ils allaient bien. Ce qu'il avait vu à la télé lui avait fait franchir le Rubicon, sortir de la réserve qu'il avait gardée jusqu'alors. Quand il avait parlé à Suzie au téléphone, elle semblait inquiète. Elle était peut-être seulement fâchée d'entendre sa voix. « Cher Papa » n'était pas ce qui lui venait à l'esprit.

Il regarda la maison encore une fois. Un joli jardin. Un chat, sans doute le leur, grimpa les marches de la porte d'entrée. Il n'avait pas vu

leur chat la dernière fois, mais Hannah avait dit qu'ils en avaient un. Il se souvenait de sa petite voix. Elle n'avait pas été timide, même si c'était la première fois qu'elle le rencontrait. Il n'en revenait toujours pas. Deux ans et demi, et elle parlait déjà comme une grande personne.

Hannah lui avait dit qu'il devrait faire la connaissance de Pétunia. Mais il n'en avait pas eu l'occasion. Suzie était arrivée et l'avait pratiquement mis à la porte.

Il soupira. Il aurait vraiment aimé avoir une deuxième chance. Rattraper le temps perdu avec sa fille. Être le père qu'il aurait dû. Il l'aimait plus que tout et, à présent qu'il avait tout le temps du monde, elle ne voulait plus le voir.

Il desserra le frein à main et enclencha la première. Il allait embrayer quand il s'arrêta subitement. Le chat miaulait sur le perron. Il l'entendait depuis l'autre côté de la rue. Eh bien, se dit-il, elle en a du coffre.

Pétunia. C'était un nom trop délicat pour elle. Avec cette voix, ils auraient dû l'appeler Stentor. Il regarda le chat qui faisait demi-tour, s'étirait et s'allongeait sur le perron pour observer le jardin. Elle avait l'air d'avoir du caractère, à en juger par sa posture. Droite et attentive.

Bob lui lança un clin d'œil et embraya. Le chat le regarda partir. Un homme mûr avec une larme sur la joue.

CHAPITRE VINGT-TROIS

Elle avait du mal à respirer avec le sparadrap sur la bouche. Mais elle pensait surtout à ses filles. Leurs voies nasales n'étaient pas encore entièrement développées. *Comment ces monstres avaient-ils pu leur couvrir la bouche ?* Elles risquaient de s'étouffer.

Sue se débattit sur le lit, pour essayer de les voir. Hannah avait l'air morte de peur. La peau de Katie avait une couleur étrange. *Oh, mon Dieu.* Sue réalisa que Katie commençait à manquer d'oxygène. Elle avait des problèmes de sinus à répétition et elle ne respirait pas bien par le nez. Le docteur avait dit récemment qu'elle avait peut-être une déviation de la cloison nasale, ce qui signifiait une obstruction partielle des voies nasales. Elle pouvait avoir du mal à respirer si ses sinus étaient enflammés. La veille, justement, Katie avait dit avoir mal au nez.

S'il vous plaît, faites que Katie ait assez d'air.

Sue regarda Katie, en essayant de croiser son regard. Katie avait l'air paniqué.

S'il te plaît, chérie, regarde-moi.

Les ravisseurs avaient laissé la porte ouverte. Sue entendait leur voix. Ils parlaient en russe. Sue essaya de bouger les mains. Il y avait un peu de jeu. Elle avait tenu les poignets légèrement écartés pendant qu'ils l'attachaient.

Katie ne semblait pas aller bien. Sa peau était d'un bleu pâle.

Sue fit un effort pour atteindre sa poche de devant. La clé était là. Si elle arrivait à la prendre, elle pourrait l'utiliser pour couper le sparadrap.

Elle essaya, en se tordant le plus possible, mais la poche était trop loin. À force de se tordre, elle commençait à avoir des crampes. Elle abandonna et regarda autour d'elle. Un petit bureau se trouvait non loin du lit. Elle se souvint qu'il contenait des stylos et un coupe-papier. Les ravisseurs s'étaient tus. Elle leva les yeux au moment où l'un d'entre eux passait la tête par la porte.

Il devait bien voir que Katie se sentait mal. Mon Dieu, faites qu'il s'en rende compte.

Montrez un peu d'humanité ! Enlevez le sparadrap !

Sue se tordit sur elle-même pour essayer d'attirer son attention. Elle essaya de parler à travers le sparadrap, mais cela ne donnait qu'un charabia confus. L'homme fronça les sourcils. Son visage se durcit et ses yeux se plissèrent. Il ferma la porte.

Sue ne perdit pas un instant. Elle roula jusqu'au bord du lit. Elle fit passer ses jambes par-dessus le rebord. Elle posa les pieds avec précaution, pour ne pas perdre l'équilibre. Puis elle se décala jusqu'au pied du lit, le plus près possible du bureau.

Pendant qu'elle s'activait ainsi, elle ressentit un léger vertige. Elle s'immobilisa et se força à ralentir sa respiration, en inspirant longuement par le nez. Ses poumons lui faisaient mal et elle commença à paniquer, jusqu'au moment où elle réalisa qu'elle respirait mieux.

En continuant à respirer lentement et profondément, elle continua de se décaler vers le pied du lit. Le bureau n'était plus très loin. Elle était assise à l'extrémité du lit. Le plus dur restait à faire. Il fallait qu'elle se lève sans tomber et qu'elle franchisse les derniers cinquante centimètres qui la séparaient du bureau. Si elle tombait, le bruit attirerait l'attention des ravisseurs. À leur comportement, Sue était certaine qu'ils n'avaient pas l'intention de les garder en vie.

Elle parvint à se lever. Les chevilles attachées, c'était comme d'être en équilibre sur un poteau. De ses mains attachées, elle essaya d'atteindre le bureau. Elle se mit à chanceler. Pendant une demi-seconde interminable, elle eut l'impression qu'elle allait tomber, puis elle parvint à poser le bout des doigts sur le bureau et à se retenir.

Là... Le tiroir.

En se glissant sur le côté, pour avoir la place d'ouvrir le tiroir, elle tira un grand coup. À tâtons, elle en explora le contenu : des stylos et d'autres accessoires de bureau. Elle sentit quelque chose de froid. *Le coupe-papier !*

Avec précaution, elle le sortit du tiroir et referma ce dernier. Elle resta près du bureau pour garder l'équilibre en y appuyant les fesses. Mais ses doigts n'arrivaient pas à contrôler le coupe-papier et celui-ci tomba par terre avec un bruit métallique.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Elle regarda fixement la porte.

Personne n'entra.

Elle chercha de nouveau le coupe-papier. Il était tombé sur le bureau et elle arriva à le récupérer. En le faisant tourner entre ses doigts, elle arriva à le prendre par le manche. Après plusieurs essais, elle parvint à orienter la pointe vers le sparadrap. Ses doigts lui faisaient mal et elle dut faire plusieurs pauses.

Elle surveillait Katie et Hannah en même temps. Katie ne bougeait pas. Hannah remua une fois. Sue ne pouvait pas voir leur

visage.

Mon Dieu, faites qu'elles respirent toujours.

Elle continua, ignorant la douleur. Le coupe-papier avait troué le sparadrap et elle sentait qu'elle faisait des progrès.

Elle perça le sparadrap en plusieurs endroits. À chaque fois, elle écartait ses poignets de toutes ses forces. Le sparadrap se desserrait progressivement. Elle essaya encore et encore. Soudain, elle tira un grand coup et l'une de ses mains se libéra !

Elle ne perdit pas un instant. Elle libéra l'autre main et enleva le sparadrap de sa bouche avant de couper celui qui retenait ses chevilles avec le coupe-papier. Une fois détachée, elle se précipita vers Katie et enleva le sparadrap qui la bâillonnait. Puis elle fit de même avec Hannah.

La poitrine d'Hannah se souleva. *Respire !* Katie se mit à haleter et Hannah inspira un grand coup. Sue leur murmurait des encouragements. Elle coupa rapidement le sparadrap qui retenait leurs poignets et leurs chevilles.

Des larmes coulaient sur les joues de Sue. *Ses filles respiraient ! Elles étaient vivantes !*

Elle les prit dans ses bras. Hannah se mit à pleurer.

Sue posa un doigt sur ses lèvres et murmura :

— Il ne faut pas faire de bruit.

Katie était pâle, mais elle respirait. Sue caressa ses cheveux soyeux et sourit à travers ses larmes.

— Je vais nous sortir de là.

Hannah l'attrapa et ne voulait plus la laisser partir.

— Chérie, je vais aller ouvrir la fenêtre.

Sans faire de bruit, elle souleva la fenêtre, puis le volet. Elle se servit du coupe-papier pour découper la moustiquaire, qu'elle poussa sur le côté.

La fenêtre donnait sur le jardin. Un toit en pente descendait jusqu'à six mètres du sol. En dessous, il y avait des buissons, qu'elle ne pouvait pas voir de là où elle était. Elle ne voyait que le toit et le rebord de la gouttière, qui ne supporterait sans doute pas son poids. Peut-être celui des filles ?

Elle respira profondément, puis elle s'adressa aux filles.

— Voilà ce qu'on va faire.

Elle leur exposa son plan.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

0 0 1 1 0 L 0 À 0 0 0 0 C 0 0 1 H 1 0 0 À 1 1 1 0 M 0 0 B 0 1 R 1 E F 1
0 1 0 1 1 R 1 0 T 1 1 E 0 1 1 0 1

Le petit monument indicateur n'indiquait que l'adresse. Pas de nom d'entreprise. Rien qui indique le genre d'endroit qui se trouvait plus loin.

Un autre panneau se trouvait un peu plus loin : « Propriété privée — Défense d'entrer ». Enrique sortit une carte et la barrière se leva pour les laisser entrer. Ils approchèrent de plusieurs bâtiments à deux étages. Pour un œil non averti, le « site de secours » ressemblait à un banal complexe de bureaux.

C'était fait exprès.

Un grillage de trois mètres de haut faisait le tour du périmètre. Des panneaux « Défense d'entrer » y étaient accrochés à intervalles réguliers.

À vingt mètres du grillage, une berme dissimulait une série de cercles de béton concentriques. Chacun d'eux faisait le tour du complexe. Il y en avait trois imbriqués l'un dans l'autre.

Au premier regard, on aurait dit des trottoirs normaux, hormis autour d'eux se trouvait de l'herbe et non de l'asphalte. Chaque trottoir avait une hauteur et une largeur différente. Le dernier faisait soixante centimètres de haut et autant de large. Vus ainsi, ils n'avaient pas l'air de servir à grand-chose. Il était facile de les enjamber.

En revanche, un véhicule pouvait difficilement les franchir. En fait, chacun des trottoirs aurait suffi à arrêter net la plupart des voitures. C'était en réalité des poutres de béton qui disparaissaient dans le sol. La première s'enfonçait à trois mètres de profondeur, la deuxième à quatre mètres cinquante et la troisième à six mètres. À part un *monster truck*, aucun véhicule ne pouvait franchir ces trottoirs.

Cependant, le rôle principal de ces anneaux concentriques n'était pas d'arrêter les véhicules. Ils étaient conçus comme une protection contre les tremblements de terre. Plus particulièrement contre les ondes sismiques qui se propageaient à la surface en cas de tremblement de terre.

Non que l'endroit soit dans une zone à grand risque sismique.

Mais il vaut mieux être prêt à tout. C'était l'état d'esprit. En cas de tremblement de terre, ces anneaux concentriques, dont chacun correspondait à une fréquence différente liée à sa taille, formeraient un bouclier autour des bâtiments qui se trouvaient en leur centre. En théorie, les anneaux agiraient comme un rocher au milieu d'une rivière rapide. Les ondes sismiques s'écouleraient de part et d'autre des bâtiments, sans les détruire.

Un moyen de protection qui n'était pas donné. En particulier parce que la méthode n'avait jamais été testée en situation réelle. En théorie, cela fonctionnait dans un laboratoire. C'était à la pointe des recherches dans le domaine. Le principe venait des avions furtifs qui s'en servaient pour absorber et dévier les ondes radios. C'était une question de longueur d'onde et de la manière dont l'énergie latérale s'écoule sur une surface plane.

Trois anneaux concentriques, dont le sommet seul était visible, comme des icebergs.

Sous la surface, il y avait deux autres anneaux invisibles. Le quatrième était juste sous la surface et le plus proche des bâtiments. Il était entièrement composé de pneus recyclés, dont le caoutchouc absorbait les vibrations. Le dernier était enterré plus profondément. Il était en plastique recyclé, extrait de millions de bouteilles d'eau.

Ces cinq anneaux étaient disposés autour de cinq bâtiments à l'aspect banal. Ceux-ci étaient en brique ocre, avec des vitres teintées. Rien de particulier. Des bureaux ordinaires. Comme des milliers d'autres dans n'importe quelle banlieue.

À une ou deux exceptions près.

Les toits des bâtiments étaient en fait de gigantesques panneaux solaires. L'ensemble pouvait produire 1,9 mégawatt. Ce qui suffirait à fournir deux mille maisons en électricité.

Impressionnant. Pourtant seulement une fraction de l'énergie nécessaire ici.

Les fenêtres étaient une autre étrangeté. C'étaient des verres de tympan opaques. La différence n'était pas évidente, on aurait dit du verre normal. Mais ce n'était qu'une illusion. Personne ne pouvait regarder par ces fenêtres, que ce soit dans un sens ou dans l'autre.

Au-dessus de ces fenêtres se trouvaient des persiennes. De loin, on aurait dit qu'elles étaient là pour faire de l'ombre. Elles faisaient le tour complet des bâtiments.

En fait, les persiennes étaient des bouches d'aération. Les bâtiments, qui étaient plutôt des coquilles, abritaient des centaines de refroidisseurs par absorption, des modèles les plus récents. Ceux-ci fonctionnaient la nuit, quand l'électricité était moins chère. Ils étaient reliés à un système de stockage thermique qui permettait de refroidir les lieux toute la journée.

Il y avait beaucoup à refroidir.

Encore une fois, tout cela était invisible. De l'extérieur, l'endroit ressemblait à des bureaux ordinaires. Il ne manquait pas d'endroits autour de Raleigh où se trouvaient des bâtiments apparemment similaires.

Le parking était entièrement vide. C'était inhabituel, pensa James. Normalement, il y avait toujours quelqu'un sur les lieux.

Ils se garèrent près d'un des bâtiments et sortirent de la voiture d'Enrique. Il y avait un recoin, près de la porte d'entrée, qui ressemblait un peu à un distributeur de billets. À l'intérieur, un clavier et un endroit pour poser la main. C'était un scanner biométrique. James posa la main sur le lecteur et tapa un code d'accès. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit.

Ils entrèrent dans un petit hall. Il n'y avait pas de moquette ni de tableaux sur les murs. Seulement du béton nu.

La seule décoration était une ligne blanche peinte sur le sol. Une caméra filma leur entrée. En face d'eux se trouvait un bureau, où normalement s'asseyaient les agents de sécurité. Il était vide. James fronça les sourcils. Il avait l'intention de respecter le protocole. Mais si personne n'était là, ça n'allait pas être facile.

Ils passèrent dans un réduit qui ressemblait à un couloir, à part les barreaux en métal et le verre blindé. C'était un autre scanner, celui-ci à identification rétinienne. James plaça le front contre un petit coussin beige et laissa la lumière rouge parcourir son visage.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit. James et Enrique longèrent un couloir et entrèrent dans la salle de décontamination.

La salle de décontamination était divisée en deux. Une partie pour les femmes et l'autre pour les hommes. Chacune avait l'aspect d'un vestiaire. Un vestiaire particulièrement stérile.

Dans un grand placard, ils prirent chacun une blouse à usage unique. Ils s'assirent sur les bancs et se déshabillèrent. Ils enfilèrent les blouses et les ajustèrent. Puis ils remirent leurs chaussures et glissèrent des chaussons par-dessus, avant de ranger leurs vêtements dans les placards.

Tout cela était la routine. James avait procédé ainsi des centaines de fois, depuis la construction de ce bâtiment. Cela lui semblait naturel, à présent, comme de porter un casque sur un chantier ou une cravate au bureau.

— Prêt ? dit James.

— Ouai, répondit Enrique.

Ils entrèrent dans le sas.

CHAPITRE VINGT-CINQ

Derrière eux, les portes se refermèrent hermétiquement. Au bout d'un couloir se trouvaient deux ascenseurs aux portes en acier inoxydable. Ils pouvaient déjà sentir les vibrations dans le sol.

L'apparence et la taille des bâtiments étaient trompeuses. De l'extérieur, l'endroit ressemblait à un complexe de bureaux, mais ce n'en était pas un. Quant à la taille, la Chambre forte était bien plus grande qu'il n'y paraissait. Cela était dû au fait que la plus grande partie du site était souterraine.

Ils entrèrent dans l'ascenseur. Enrique appuya sur le bouton pour descendre à l'un des sous-sols.

— Comment va ta cheville ?

— Ça va.

James évitait de poser son poids dessus, dans la mesure du possible.

À mesure qu'ils descendaient, les vibrations s'intensifiaient. Le vrombissement perpétuel de machines invisibles. Tout était entièrement automatisé. Les opérateurs n'avaient pas grand-chose à faire, seulement vérifier que les systèmes tournaient normalement. Depuis l'affaire Siemens, quand les serveurs de sécurité n'avaient pas fonctionné pendant des mois, de nouvelles mesures de contrôle avaient été mises en place pour éviter que ce genre de problème ne se reproduise.

Les entreprises qui se servaient de la Chambre forte étaient trop nombreuses pour toutes les nommer. Aujourd'hui, une crise avait créé une tempête dans le système financier. Demain, elles viendraient toutes frapper à la porte de la Chambre forte pour se sortir d'affaire. Cette fois, ce n'était pas la Banque fédérale qui leur viendrait en aide à coups de milliards, comme quelques années plus tôt, c'était ComTek avec leurs données.

Toutes leurs données... les références de comptes, les montants, et tout le reste.

La fonction principale de la Chambre forte était de protéger les données. C'était le dernier niveau de protection pour la plupart des clients. Les grandes entreprises, en général, utilisaient leur propre

système de protection des données. Mais, depuis les dernières avancées en termes de techniques de compression et de duplication, des quantités presque infinies de données pouvaient être envoyées aux quatre coins du pays en quelques secondes, et de nombreuses entreprises avaient commencé à utiliser ComTek à la place, ou en complément de leur système propre. Le coût était négligeable, en tenant compte des prix abordables et des réductions que leur accordaient les compagnies d'assurances pour les récompenser de ce double niveau de protection.

La Chambre forte sauvegardait et protégeait en permanence des données venues de milliers d'endroits différents. Le procédé de cryptage utilisé était de première classe. Même si une lame de serveur venait à être dérobée, elle ne servait à rien sans les clés cryptographiques qui permettaient de lire les données. Ces clés étaient protégées par une matrice complexe que seul le client final contrôlait. Les clients n'avaient aucune raison de s'inquiéter pour leurs données. Toute l'information contenue dans la Chambre forte était à l'abri des attaques algorithmiques les plus sophistiquées.

Ce lieu méritait bien son surnom de « Chambre forte ». L'endroit n'avait pas d'égal en termes de stockage de données sécurisé. Une installation de type Tier 5. La seule en son genre. On ne faisait pas mieux.

L'ascenseur s'immobilisa.

Un instant plus tard, les portes s'ouvrirent. Ils entrèrent dans un environnement stérile où résonnait la vibration des serveurs et prirent la direction de l'Aquarium. Cette pièce était entièrement vitrée. Ils entrèrent, et la porte en verre de quatre centimètres d'épaisseur — en fait, ce n'était pas du verre, mais un matériau composite semblable au Pyrex — se referma derrière eux, et le vrombissement des serveurs laissa place au silence.

Enrique s'assit devant l'un des terminaux. Au-dessus d'eux, une rangée de moniteurs transmettait les images des caméras de surveillance. C'était étrange d'être les seules personnes sur les lieux. Même le jour de Noël, il y avait normalement une petite équipe de techniciens et du personnel de sécurité.

— Dépêchons-nous.

James voulait aller retrouver sa famille. Il remettait déjà en question sa décision de venir ici.

Enrique bougea la souris et tapa sur le clavier.

— Ça ne prendra que quelques minutes.

James ressentit une douleur intense à la cheville et grimaça.

— *Putain de cheville.* Je reviens. Je vais à la cafétéria chercher des glaçons.

CHAPITRE VINGT-SIX

Sue se glissa entre le mur et l'armoire et poussa de toutes ses forces. L'armoire tomba devant la porte avec un grand bruit. Sue savait qu'elle n'empêcherait les hommes d'entrer qu'un instant. Elle rejoignit les filles dans le placard et ferma la porte coulissante. À travers les planches, elle pouvait voir ce qui se passait. Elle entendit les hommes crier.

Elle attira les filles contre elle.

— N'ayez pas peur. Je suis là.

L'intérieur du placard avait une odeur de cèdre. Les manteaux d'hiver et d'autres habits étaient suspendus au-dessus d'elles. Leur maison avait été construite trente ans plus tôt et elle était pleine de détails étranges. Ce placard en faisait partie. Il avait une double fonction. Pour économiser de l'espace, il était conçu pour s'ouvrir sur deux pièces : celle qu'elles venaient de quitter et la pièce adjacente, une ancienne chambre qui était devenue le bureau de James.

Sue et les filles se blottirent entre les manteaux. Elles entendaient les hommes frapper à la porte.

— Maintenant, Maman ? dit Katie.

— Non, on attend un peu.

Sue regarda à travers les planches, cette fois en direction du bureau. Elle vit l'ordinateur de James. Il était allumé. Normalement, il l'éteignait toujours quand il n'était pas là. Sur la droite, la porte était ouverte.

Elle entendit un bruit de bois qu'on défonce et elle en profita pour ouvrir la porte du placard du côté bureau. Elle repassa entre les manteaux pour observer la pièce qu'elles avaient quittée. L'armoire tremblait fortement. Le cadre de la porte était arraché. Ils avaient réussi à casser la porte et elle savait qu'il ne faudrait pas plus de quelques secondes pour qu'ils parviennent à pousser l'armoire de côté.

Elle rejoignit ses filles.

— Maintenant.

Elle poussa Hannah et Katie vers la sortie.

Il y eut un grincement puis un grand bruit de chute. L'armoire avait dû tomber. Elles sortirent du placard et Sue avança jusqu'à la

porte ouverte. Elle tenta sa chance et jeta un coup d'œil dans le couloir. Elle aperçut les hommes qui entraient dans l'autre pièce. Elle se retourna vers les filles.

— Je suis juste derrière vous, murmura-t-elle.

— Maman ?

Les lèvres d'Hannah tremblaient.

— Tout va bien, chérie. Je suis juste derrière vous.

Les filles sortirent de la pièce et descendirent les escaliers. Sue les suivit. Elles arrivèrent sur le palier. Une bonbonne de gaz était posée contre le mur. Elles se faufilèrent et passèrent dans le couloir, en direction de la porte du garage.

À l'étage, les hommes poussaient des cris.

Katie et Hannah atteignirent la porte. Sue sortit la clé. Elle parvint à ouvrir la porte et à la verrouiller derrière elles. Elle savait que ça ne les ralentirait pas longtemps. Mais c'était tout ce dont elles avaient besoin.

Les filles étaient à côté du monospace. Sue s'approcha de l'établi. Ils gardaient des clés de rechange pour leurs deux voitures dans un pot de confiture caché derrière la boîte à outils de James.

Sue poussa la boîte à outils et chercha le pot de confiture.

Il n'était pas là.

CHAPITRE VINGT-SEPT

James termina sa deuxième bouteille d'eau et revint vers l'Aquarium avec un sac de glaçons. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Enrique avait intérêt à être prêt. Sinon, ils s'en allaient, qu'il y ait ou non une conspiration en cours. Il avait allumé la télévision dans la cafétéria, et ce qu'il avait vu l'avait horrifié. Un accident d'avion s'était produit et des débris étaient tombés sur un quartier à cinq kilomètres de chez lui. Les tours de contrôle tentaient tant bien que mal de guider les avions sans les systèmes informatiques dont elles se servaient normalement. Un porte-parole des autorités aériennes avait refusé de commenter la situation, hormis pour dire qu'ils faisaient face à plusieurs difficultés concomitantes.

Il y avait des émeutes dans toutes les grandes villes des États-Unis. Le niveau de criminalité atteignait des niveaux jamais vus depuis les années 1970. La garde nationale était mobilisée et un couvre-feu était en place.

Il fallait qu'il rejoigne sa famille, au lieu de mener l'enquête avec Enrique. Enrique avait raison : c'était un virus qui allait bientôt être neutralisé. AngelGuard avait déjà préparé un patch, ce qui voulait dire qu'ils avaient identifié le virus. Les systèmes infectés devraient simplement être isolés, puis restaurés dans leur état antérieur à l'infection. Ce n'était pas vraiment aussi simple, bien sûr. Mais, à quelques détails près, c'était ce qu'il fallait faire. Quand un système crashait ou que des données étaient perdues, il était possible de tout récupérer à condition d'avoir mis en place un système de protection efficace.

Et il était un peu réconfortant de ne pas être les seuls à avoir perdu tout leur argent. Il avait d'abord pensé qu'ils étaient victimes d'un vol d'identité. Dans ce cas, ils auraient eu bien du mal à récupérer leurs pertes. Ils auraient même sûrement dû renoncer à en revoir une partie.

Mais ça...

Cet effondrement global des systèmes bancaires était une autre affaire. Cela garantissait que les banques mettraient en place une solution d'ensemble : en substance, renflouer les comptes de leurs

clients afin qu'ils retrouvent le niveau qu'ils avaient vingt-quatre heures plus tôt. Toutes les transactions postérieures à l'infection seraient effacées. Ce ne serait pas facile. Certaines banques, les plus petites, celles qui n'avaient pas de système de protection en place, devraient subir des pertes. Mais sa banque, qui était cliente de ComTek, pourrait effectuer cette opération, y compris pour ses comptes et ceux de Sue.

Du moins était-ce ainsi que cela aurait dû fonctionner, en théorie. Mais la Chambre forte n'avait jamais été mise à l'épreuve à cette échelle. James contempla les rangées de serveurs vrombissants qui l'entouraient. Cet endroit, qui faisait penser à un monde souterrain post-apocalyptique, allait devoir prouver ses capacités.

La plus grande partie de son travail quotidien consistait en une routine monotone. Cela donnait à réfléchir, de se retrouver dans cette situation extrême. Même s'il n'avait pas un poste impressionnant, ni un salaire mirobolant, ce qu'il allait apporter à ComTek dépassait toute évaluation monétaire.

Des billions de dollars étaient protégés par cette installation.

Bien qu'il souhaitât avant tout rentrer chez lui, il était tout de même tracassé par un détail critique. Il était surpris que cet endroit, qui allait bientôt devenir l'endroit le plus important de la planète, soit désert, à part Enrique et lui.

Il aurait dû y avoir des agents de sécurité.

Une équipe d'opérateurs aurait dû être là pour vérifier que le site fonctionnait bien. *Où étaient-ils tous passés ?*

Il était dans une ville fantôme.

CHAPITRE VINGT-HUIT

Sue chercha avec l'énergie du désespoir, mais le pot de confiture qui contenait les clés du monospace n'était nulle part. Le cœur battant, elle chercha sur les autres étagères.

Les années passant, le garage s'était rempli de toutes sortes d'objets divers. James faisait ce qu'il pouvait pour organiser tout cela, mais Sue savait qu'il faudrait des heures pour fouiller tout le garage et elle n'en avait pas le temps.

Elle regarda la porte du garage. Elle ne pouvait pas l'ouvrir non plus. La télécommande qui l'ouvrait était à l'intérieur du monospace. L'interrupteur qui aurait dû servir à cela n'avait jamais fonctionné depuis qu'ils avaient acheté la maison. C'était sur leur longue liste de projets, mais d'autres urgences — un nouveau toit, une chaudière et un climatiseur, un four à micro-ondes, un broyeur à ordures, et la liste continuait — avaient eu la priorité.

Sue appuya sur le bouton au cas où, mais rien ne bougea.

Si la porte du garage s'était mise à s'ouvrir, le bruit se serait répandu dans toute la maison. Il n'aurait fallu aux hommes qu'une seconde, une fois qu'ils l'auraient entendu, pour se mettre à leur poursuite. Il faudrait qu'ils ouvrent d'abord le verrou. Ça ne pouvait pas leur prendre très longtemps. Sue et les filles auraient eu moins d'une minute pour atteindre la maison d'un de leurs voisins.

Ce n'était pas très long. Sue regarda par les petites fenêtres de la porte du garage. Ils avaient un grand jardin et la rue était loin. De l'autre côté de la rue, il y avait la maison de M. Stevens. Sur la gauche, de l'autre côté du ruisseau asséché qu'elle ne pouvait pas voir de là où elle était, la maison des Wahl.

Sue attrapa le câble de la porte et tira d'un coup sec. Ce câble était censé permettre de désactiver le moteur électrique pour ouvrir la porte manuellement. Elle tira sur la poignée de la porte, mais rien ne bougea. Elle essaya en tirant plus fort, mais sans succès.

Elle vérifia le câble, mais il n'y avait rien d'autre à faire. Le moteur avait au moins quinze ans. Il était déjà là quand ils avaient acheté la maison. Elle savait que la porte pesait plus de cent kilos. Elle n'y arriverait jamais sans le système de contrepoids.

Elle était en train de perdre un temps précieux.

Elle abandonna l'idée d'ouvrir la porte.

Elles ne pouvaient pas rester cachées là. Les hommes allaient bientôt réaliser — si ce n'était pas déjà fait — qu'elles n'étaient pas sorties par la fenêtre, une fois qu'ils auraient inspecté le toit et vu la chute que cela représentait. Il ne faudrait que quelques minutes pour qu'ils se mettent à fouiller la maison.

Si elle cassait la fenêtre du monospace pour prendre la télécommande, le bruit allait sûrement les attirer. Elles n'auraient pas le temps de s'échapper. Sue se mordit la lèvre et prit une décision. Elle dit aux filles de se cacher derrière le monospace.

Hannah poussa un gémissement.

— Ne t'inquiète pas, Katie est avec toi. Katie, prends soin de ta petite sœur. Je reviens tout de suite.

Katie hocha la tête. Elle était si courageuse. Katie prit sa sœur par la main et l'emmena derrière le monospace. Sue attendit qu'elles soient cachées, puis elle tourna le verrou et entrouvrit la porte.

Elle inspira profondément et entra dans le couloir, une clé à molette à la main. Elle se dirigea vers la cuisine où se trouvaient son sac à main et les clés de la voiture.

CHAPITRE VINGT-NEUF

Il ne s'était passé que quelques minutes depuis que Sue et les filles avaient quitté leur cachette à l'étage. Les ravisseurs devaient toujours être en train de contrôler le toit. Elle ne pouvait qu'espérer que ce soit bien le cas. Elle s'arrêta dans le couloir pour écouter, mais elle n'entendit rien.

Son cœur battait si fort qu'elle craignait qu'ils ne l'entendent. Elle progressait rapidement et en silence. Elle serrait dans sa main la lourde clé à molette qu'elle avait prise sur l'établi de James. Si on lui avait demandé, il y a quelques jours, si elle se croyait capable de frapper quelqu'un avec une clé à molette, elle aurait répondu que c'était impossible. Jamais ! L'idée l'aurait horrifiée.

Mais c'était un phénomène étrange, d'être mère. Cela donnait une autre perspective. Ces hommes avaient ligoté et bâillonné ses filles. Elle se sentait capable de faire n'importe quoi pour protéger ses enfants. *N'importe quoi*. Elle serra la clé à molette plus fort dans son poing.

Sois forte.

Elle atteignit le bout du couloir. Elle n'entendait rien venir de l'étage. Elle jeta un coup d'œil dans le salon. Il n'y avait personne. Elle fit un pas dans la pièce.

La télévision était en sourdine. Il y avait un sac de sport noir sur le canapé. Elle vit des bâches en plastique et des rouleaux de sparadrap. Elle trembla en pensant à ce pour quoi ils étaient prévus. S'il lui restait le moindre doute, à présent elle était certaine. Ces hommes n'avaient pas la moindre intention de les épargner.

Les placards et les tiroirs de la cuisine étaient ouverts. Ils avaient tout fouillé. Elle eut un pincement au cœur en constatant que son sac n'était plus là où elle l'avait laissé. Elle regarda autour d'elle et vit qu'il était à côté de la cuisinière. Ils l'avaient juste déplacé. Elle s'approcha et elle allait le prendre, lorsqu'elle y réfléchit à deux fois.

Elle ne prit que son téléphone portable et ses clés. Elle avait besoin d'avoir les mains libres. Et il ne fallait pas qu'elle s'encombre avec un sac qui pourrait faire du bruit.

Elle glissa le téléphone dans sa poche. Elle serra les clés dans son

poing pour qu'elles ne fassent pas de bruit. La clé à molette dans l'autre main, elle retourna vers le garage. En entrant dans le salon, elle entendit quelqu'un descendre les escaliers. L'individu approchait rapidement. *Elle n'arriverait jamais jusqu'au couloir sans qu'il la voie !*

Elle rebroussa chemin et se cacha dans la cuisine. Elle mit les clés dans sa poche pour pouvoir tenir la clé à molette à deux mains. La poignée était chaude et glissante. Ses mains transpiraient. Elle s'essuya les mains et reprit la clé à molette.

Elle entendit l'homme bouger. Il était dans le salon. Il semblait venir vers la cuisine.

Mon Dieu, rends-moi forte.

CHAPITRE TRENTE

Enrique s'arrachait les cheveux.

— Je te jure que c'était là.

James, résigné à écouter Enrique jusqu'au bout, suggéra qu'ils fassent une recherche. Ils réglèrent les paramètres et se concentrèrent sur les fichiers récents. La recherche ne retiendrait que les fichiers qui avaient été modifiés dans les dernières vingt-quatre heures. Il n'y eut aucun résultat, et ils élargirent leur recherche.

Comme ils étaient toujours bredouilles, James suggéra qu'ils examinent les références aux fichiers de mémoire interne. Le central informatique, où Enrique avait découvert les anomalies, était dupliqué dans la Chambre forte. Des répliques des données y étaient conservées temporairement avant d'être effacées. Ces données devaient correspondre les unes aux autres. Sinon, cela leur dirait où concentrer leurs recherches.

Repérer des divergences dans les octets de données — la fameuse aiguille dans une botte de foin — c'était quelque chose que James aimait faire. Quand des bugs apparaissaient, c'était un travail de détective à l'ancienne pour les identifier. Parfois, il fallait employer la rétro ingénierie. Déconstruire l'objet en question et essayer de le reconstruire.

Les méthodes de James n'étaient pas toujours des plus classiques, mais elles donnaient généralement des résultats. Au fil des ans, il avait écrit des programmes conçus pour repérer les anomalies. Son équipe avait pour rôle de protéger l'infrastructure de ComTek. À cette fin, James devait parfois se mettre dans la peau d'une personne mal intentionnée.

Bien qu'il soit plutôt d'un tempérament à respecter les règles — du moins, en dehors d'un cadre purement théorique — il lui était facile de penser comme un hacker.

En fait, c'était même assez amusant de jouer ce rôle.

D'être le chasseur plutôt que la proie.

Les hackers recherchaient en général une faille, l'une de ces portes dérobées qui étaient inévitables dans la plupart des programmes informatiques. James savait intuitivement où chercher,

ce qui dans ce domaine était le plus important.

Après avoir fait tourner deux programmes renifleurs en même temps, James formula une première conclusion. Quelqu'un avait fait un effort considérable pour cacher toutes traces de son passage. Et il y était presque parvenu.

Presque...

Bingo.

— Putain, patron, bien joué.

Ce n'était qu'une divergence mineure, mais elle confortait les soupçons d'Enrique. Les historiques de James et Enrique, ainsi que de plusieurs autres membres de leur équipe, avaient été modifiés. Ni James ni Enrique ne pointaient leur temps de travail — ils étaient cadres tous les deux —, mais des historiques étaient générés automatiquement quand ils se connectaient sur le système. D'après les fichiers de sauvegarde, cela faisait plusieurs semaines que James et Enrique avaient chacun une ombre ; c'est-à-dire une tierce personne qui utilisait leur signature pour accéder à la passerelle NAS.

Normalement, il n'aurait pas été trop difficile de retrouver, à partir de là, les touches qui avaient été tapées en amont, mais toutes ces informations étaient effacées. Quelqu'un, qui savait ce qu'il faisait, avait éliminé les preuves ainsi que les fichiers cryptés qui auraient permis de retrouver les commandes, les chemins d'accès, enfin tout ce qui avait été tapé sur le clavier.

De nombreuses mesures de sécurité étaient en place pour protéger l'infrastructure du réseau de ComTek. Il était inquiétant que quelqu'un ait pu se servir des signatures de James et d'Enrique pour y pénétrer. La passerelle NAS était au centre du système entier.

Certes, il était impossible qu'un seul opérateur puisse modifier des données ou des programmes sans autorisation. ComTek avait des mesures de sécurité comparables à celle de l'armée. Tout comme il fallait deux officiers pour lancer un engin atomique avec leur clé et leur mot de passe, il fallait l'autorisation numérique de deux responsables de ComTek pour modifier certains fichiers ou y accéder.

Ces mesures de contrôle étaient destinées à empêcher que des fichiers confidentiels puissent être consultés, modifiés ou déplacés. Il n'était possible d'accéder à la passerelle NAS que par le central informatique ou depuis la Chambre forte. James continua à creuser et constata que les problèmes d'historique n'étaient que le début. Certains programmes de recherche avaient trouvé des divergences secondaires. Qui, au premier abord, n'avaient rien à voir avec des failles de sécurité.

James explora les ramifications du problème, en cliquant sur plusieurs dossiers.

ComTek, comme beaucoup d'entreprises, avait des règles de

conduite bien définies. Certains comportements entraînaient un renvoi immédiat, comme le harcèlement sexuel, l'usage d'injures racistes, la consommation d'alcool ou de drogue au travail, ou le vol de matériels appartenant à l'entreprise. D'autres délits secondaires pouvaient faire l'objet d'un avertissement, ou d'un renvoi si l'infraction causait tort à autrui. La consommation de matériel pornographique en ligne faisait partie de cette seconde catégorie.

ComTek appliquait la tolérance zéro. James et Enrique le savaient tous les deux.

— *Ce que vous faites au travail, votre employeur le saura.*

Les ressources humaines en informaient tous les nouveaux employés le jour de leur arrivée. Les e-mails individuels étaient considérés comme appartenant à ComTek et pouvaient être consultés sans préavis.

Le service informatique était un peu comme Big Brother. Quelqu'un pouvait sans doute parvenir à contourner les filtres et à consulter des sites inappropriés, mais le cacher au service informatique était une autre affaire.

Enrique jeta un regard intrigué à James. Ce qui n'était pas surprenant, compte tenu de ce que James venait de découvrir. Au cours des trois derniers mois, d'après l'historique, il s'était connecté à plusieurs salles de « chat » depuis son ordinateur portable professionnel. Il avait aussi accédé à des sites qui, d'après leur nom (TropJeune.com, MineureXXX.com et d'autres du même genre), appartenaient à la veine pornographique.

James consulta quelques données des salles de « chat ». D'après l'information qui apparaissait sur l'écran, son pseudo était « ViensVoirPapa ». Il semblait chatter surtout avec des mineures. Un regard rapide au contenu des conversations donna des résultats troublants.

James secoua la tête. Il était évident que la personne qui avait utilisé sa signature n'avait pas effacé toutes ses traces. Ces historiques de connexion auraient facilement pu être effacés, au moins en surface, mais aucun effort n'avait été fait en ce sens. On aurait même dit que la personne cherchait à se faire prendre.

— Ouah, dit Enrique.

James fronça les sourcils et se tortilla sur sa chaise.

— Ce n'est pas moi.

— Ils disent tous ça.

James regarda Enrique.

— Je plaisante, patron. C'est évident que vous ne seriez pas si stupide.

James enleva le sac de glaçons de sa cheville et se rapprocha de l'ordinateur.

— Pourquoi faire une chose comme celle-là ? Voler mon mot de passe pour regarder du porno ? Ça n'a pas de sens.

La recherche indiquait d'autres divergences. D'autres signaux d'alerte.

Le front de James se plissa.

— Je vais vérifier deux trois choses. Voilà ce que tu vas faire.

James indiqua à Enrique où il devait commencer. Puis il se remit à creuser.

CHAPITRE TRENTE ET UN

Comme ils étaient dans une équipe de spécialistes, James et Enrique avaient des privilèges d'accès importants, encore plus que leurs collègues du service informatique. Chaque année, ils devaient se soumettre à des tests de dépistage de drogues et à une enquête de personnalité. Les sept membres de l'équipe de James devaient être *clean* sous tous les rapports. En contrepartie, les fichiers propriétaires inaccessibles aux autres étaient pour eux à portée de souris. Ils avaient tous un statut d'administrateur complet, ce qui leur donnait accès à tous les fichiers confidentiels du système.

Sur l'écran s'affichaient les dossiers de toutes les évaluations de James depuis qu'il était employé par ComTek. Un de ses programmes renifleurs indiquait que plusieurs de ces fichiers avaient été modifiés dans les semaines précédentes. Il ouvrit l'un des fichiers.

Il n'avait jamais consulté ces évaluations. Celle qu'il ouvrit datait de neuf ans plus tôt. C'était une des premières, deux ans à peine après son embauche. Il passa le formulaire en revue. C'était un formulaire standard divisé en deux parties : compétences et comportement. Les parties étaient divisées en plusieurs catégories.

Compétences et comportement

Intégrité :

Attention au client :

Résolution de problèmes :

Créativité :

Collaboration/Esprit d'équipe :

Prise de responsabilité :

Communication :

Connaissances techniques :

Capacités de management :

Pour chacune de ces catégories, son superviseur avait noté un score numérique ainsi que des commentaires. Même si l'évaluation était assez ancienne, il reconnaissait les scores élevés qu'il avait réalisés et les remarques qu'il avait reçues. Il était félicité pour le

logiciel de duplication qu'il avait créé.

C'était l'un de ses plus grands succès. Cela représentait un progrès important pour l'entreprise, « important » étant un euphémisme.

Il avait fait économiser des dizaines de millions de dollars à l'entreprise.

Par an.

Il avait aussi ouvert une nouvelle source de revenus pour ComTek. En fait, ce logiciel était en partie responsable de ce que la Chambre forte était aujourd'hui. Mais sa contribution n'avait jamais été reconnue. C'était sa création, mais c'était son superviseur qui avait récolté les louanges et reçu une promotion. Le logiciel augmentait la capacité de stockage de l'entreprise de presque 1 400 %.

C'était énorme.

Plus qu'énorme.

À cette époque, James était certain de progresser rapidement. *Aide ton patron à réussir, et ce sera bientôt ton tour. Le talent est toujours récompensé. Il faut payer son droit d'entrée.*

Ces principes résonnaient toujours dans son crâne. Son superviseur et le patron de son superviseur, qui était le chef de la branche, avaient employé des expressions semblables.

Tu es un champion.

L'avenir est devant toi, fiston.

Tu es dans la bonne voie.

Ils lui avaient donné une copie de son évaluation, ce qui était la procédure habituelle. Il regarda au bas du formulaire. C'était bien sa signature. Le superviseur et lui-même avaient signé le formulaire pour indiquer qu'ils approuvaient les notes et les commentaires. L'évaluation ferait partie de son dossier, que l'équipe dirigeante pouvait consulter à tout moment.

Le formulaire sur l'écran était identique à celui dont il se souvenait, à une exception près. La dernière partie. Celle intitulée « Capacités de management ». Dans la colonne où pouvaient être ajoutées des remarques se trouvaient trois mots :

Ne pas promouvoir.

Il n'y avait pas plus d'explication. L'arrêt était sans appel. Deux paires d'initiales se trouvaient à côté. Celles de son superviseur et du patron de celui-ci.

James sentit une boule se former dans sa gorge.

Il referma le formulaire et regarda l'historique du fichier. *Quelqu'un avait dû modifier le fichier récemment, ce n'était pas possible autrement.* Les logiciels de ComTek gardaient un historique précis des changements apportés à tous les fichiers. Si quelqu'un l'avait modifié, il en trouverait la trace. Mais l'historique du fichier n'avait qu'une

seule entrée, celle marquant la création du fichier. Les mots étaient authentiques.

Ne pas promouvoir.

James secoua la tête. Il était en train de se laisser distraire. Ce n'était pas pour cela qu'il était venu ici.

Au prix d'un important effort mental, il passa à autre chose. Il se concentra sur les fichiers qui avaient été modifiés pendant les dernières semaines. Il cliqua sur le plus récent, qui datait du vendredi précédent, jour de son évaluation annuelle. En le parcourant rapidement, il reconnut l'endroit où son patron lui avait demandé de se décrire. Curieusement, la réponse où il mentionnait son « professionnalisme » était soulignée. James regarda les commentaires de son patron.

James avait un bon rapport avec son patron, avec qui il travaillait depuis cinq ans. Ils n'étaient pas de grands amis, mais leurs rapports étaient cordiaux, et James savait que son patron tirait profit du bon travail de son équipe. Il avait récemment été promu vice-président, en grande partie grâce au succès de plusieurs initiatives prises par l'équipe de James.

Cela semblait un thème récurrent dans la carrière de James.

La lecture des commentaires n'apporta pas ce que James attendait. Elle ne correspondait pas non plus au formulaire qu'il avait signé.

James est incapable de s'auto-évaluer convenablement. Son attitude est entièrement déconnectée de sa performance. Ces derniers mois, James a fait preuve d'un comportement décousu au cours de plusieurs projets. Je me fais du souci pour sa santé mentale. Je tiens à souligner qu'à ce jour James a refusé toute forme de soutien psychologique. Le sujet a été abordé avec lui précédemment (voir les évaluations #23-1 et #24-8). Je recommande de lui retirer l'accès aux données sensibles et de commencer une procédure de licenciement.

James eut une bouffée de chaleur. Il y avait un « code jaune » sur le fichier, ce qui signifiait que l'évaluation devait encore être approuvée par la direction.

Tout cela était pur mensonge. *Comportement décousu ? Soutien psychologique ?*

Il relut le dernier mot sans pouvoir y croire. *Licenciement ?* James inspira profondément. Il se tourna vers Enrique.

— Tu trouves quelque chose ?

— Pas encore. Et toi ?

— Vérifie le système de double authentification. Je crois que tu vas découvrir que j'ai accédé à ces paquets de clés dont tu me parlais tout à l'heure.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Fais ce que je te dis !

Enrique eut un regard surpris face à cette montée d'humeur.

James se mit à taper sur son clavier à toute allure. Si son hypothèse était juste, ce qu'il avait découvert n'était que la partie émergée de l'iceberg.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

L'homme faisait quelque chose dans la pièce d'à côté. Sue entendit le bruit d'une fermeture éclair. *Il était à côté du sac de sport.*

Sue tendit l'oreille, en retenant son souffle. Pendant un instant, elle n'entendit rien. Il avait peut-être emmené le sac à l'étage ?

Elle jeta un regard à la porte de la cuisine. Elle pouvait la déverrouiller et partir en courant. Elle pourrait ramener de l'aide. Ses filles étaient cachées ; les hommes ne la retrouveraient pas avant un certain temps. *Mais abandonner ses filles ?* Elle ne pouvait s'y résoudre, même si c'était peut-être leur meilleure chance de survie.

Elle serra la clé à molette et écouta.

Elle n'entendait toujours rien. Avait-il quitté la pièce ? Ce silence était insoutenable. Elle avait l'impression d'entendre les battements de son cœur... si fort que si l'homme était toujours dans la pièce d'à côté, elle avait peur qu'il ne l'entende. Elle se prépara. Il était temps de regarder dans l'autre pièce.

— *Da !*

Il était toujours là !

— Compris, je m'arrangerai pour qu'il y ait du sang sur les vêtements, mais on a un problème. Non, non. On s'en occupe. Oui... Pas de soucis. Ça sera fait.

Il y eut une nouvelle pause.

— Quoi ? Notre faute ? Ça suffit ! On a fait notre partie du boulot. On a téléchargé le marqueur. Maintenant on nettoie... et on s'en va. On n'attend plus que vous avec le mari, que vous le terminiez. Okay ? *Da !*

— Vasily ! Artem !

Sue entendit un cri et la voix de l'homme s'éloigna. Il semblait quitter la pièce... *C'était le moment !* Elle jeta un coup d'œil et ne le vit pas. Elle bondit et traversa le salon. Elle entendait des cris à l'étage.

En arrivant dans le couloir, elle vit du coin de l'œil quelqu'un qui descendait les escaliers. Il arrivait vite ! Elle se dépêcha d'atteindre la porte du garage. Ses chaussures claquèrent sur le plancher.

Elle atteignit la porte et sortit la clé. Juste au moment où elle l'enfonçait dans la serrure, elle entendit un cri. Elle se retourna. C'était

le nommé Artem, et il courait dans sa direction.

CHAPITRE TRENTE-TROIS

James regarda l'écran et sentit un grand poids s'abattre sur ses épaules. Il lui semblait que son univers s'effondrait. Des fichiers de données avaient été modifiés sur l'ordinateur d'Enrique et sur ceux des autres membres de l'équipe. La personne responsable avait effacé ses traces. Elle y était parvenue pour l'essentiel, mais si James savait une chose, c'était que rien n'était jamais entièrement effacé dans le monde virtuel. Une trace, même minime, demeurait toujours.

Le *malware* et le code malicieux venaient de son ordinateur. Sa signature avait été effacée, mais James était parvenu à en repérer la trace. D'après ce qu'il avait découvert, c'était *lui* qui avait infecté les ordinateurs de son équipe, ainsi que des centaines d'autres dans le réseau. *Lui* qui avait créé des esclaves — un *botnet* —, une armée d'ordinateurs zombies, pour mener son assaut.

Ceux qui avaient orchestré tout cela avaient tout fait pour qu'il semble être le responsable. Ils avaient fait de leur mieux pour effacer leurs traces et rendre leur mensonge crédible.

Une opération à ce point sophistiquée et si bien dissimulée était l'œuvre d'un esprit tortueux. C'était comparable au fait de braquer une banque avec le revolver de quelqu'un d'autre, puis de jeter l'arme dans une rivière, mais, au lieu de la jeter au milieu du courant, la jeter au contraire dans un endroit peu profond où la police ne manquerait pas de la trouver. Au prix de quelques efforts, bien sûr, pour que les enquêteurs n'aient pas l'impression d'avoir été manipulés.

Quelqu'un voulait lui faire porter le chapeau.

Un programme de chiffrement masquait les vrais objectifs de l'opération. James contourna de faux codes d'authentification destinés à lancer les enquêteurs sur de fausses pistes. Les tentatives de nettoyage étaient extrêmement sophistiquées, mais James parvint à utiliser des chemins de traverse et à déterminer ce que son « double » était réellement venu faire.

Ce n'était pas joli.

James suivit l'utilisation de sa signature. Hier à 23 h 03 min 45 s, il avait lancé une série de commandes exécutables. Quelques minutes plus tard, à 23 h 09 min 10 s, une deuxième salve de missiles était

lancée, suivie par d'autres à 23 h 09 min 12 s, 23 h 09 min 15 s, 23 h 09 min 18 s...

Cela continuait toutes les trois secondes pendant trois heures. Chaque message était porteur d'une pièce jointe. Le premier fichier s'appelait LeProfitTue.jwtlive. Le deuxième s'appelait LeProfitTue.jwtRedux ; le troisième LeProfitTue.jwtRepeat. À chaque fois, c'était une nouvelle variante.

James réalisa qu'il s'agissait d'une attaque complexe, et si l'on en croyait toutes les indications, c'était *lui* qui en était responsable.

— Merde, *hombre*.

Enrique avait le visage fermé.

James inspira profondément. Cela expliquait tout. Une fois cette attaque effectuée, tous les systèmes avec lesquels elle entrait en contact seraient infectés. Pas seulement les destinataires, mais tous les membres de leur réseau.

Tout ce qui était en train de se passer, tout ce bordel, la crise bancaire, les cartes bancaires en panne... même l'accident d'avion pouvait avoir été causé par ce virus.

Vu la façon dont c'était organisé, les destinataires qu'il voyait sur l'écran... cela pouvait se répercuter partout. Infecter des réseaux entiers. Si le virus s'étendait à des réseaux comme celui des contrôleurs aériens, il pouvait empêcher les tours de contrôle de communiquer avec les avions. Tout ce qui était connecté à Internet, relié à un réseau, était vulnérable. Et tout partait de ce qui se trouvait sur son écran — ces fichiers nommés « LeProfitTue » avaient provoqué tout ce chaos.

Et tout indiquait que James en était responsable.

Il avait le regard fixé sur l'écran.

— James ?

Même son nom lui semblait étrange.

— James ?

— Ouais ?

— Il y a quelqu'un.

James sortit de sa transe et regarda sur sa gauche. Un des voyants du panneau de contrôle clignotait. C'était le système d'alarme passive qui clignotait à chaque fois qu'un véhicule approchait de l'entrée. Il regarda les écrans de surveillance.

Deux camionnettes blanches étaient arrêtées à l'entrée.

— On dirait la sécurité. Qu'est-ce que tu veux faire ?

James inspira profondément. Ce qu'il avait découvert était écrasant. Il lutta contre l'angoisse qui menaçait de le paralyser.

Une douzaine d'idées lui vinrent en même temps — des variables et des probabilités — chacune revenant à la même conclusion.

Quelqu'un l'avait piégé.

— J'ai besoin de plus de temps.

— Okay. Je vais aller prévenir la sécurité qu'on est là. Ça les mettra à l'aise.

James se tourna vers Enrique.

— Tu sais que ce n'est pas moi ?

Enrique approuva d'un air franc.

— Bien sûr. Ne t'inquiète pas, je reviens.

Enrique s'éclipsa et James ferma les yeux. Il respira profondément plusieurs fois et se massa les tempes. Il ouvrit les yeux et regarda l'écran.

Au travail.

James sentit quelque chose de chaud dans son ventre. Il réalisa ce que c'était.

C'était de la colère.

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

Sue claqua la porte derrière elle. Avant qu'elle ne puisse refermer le verrou, la poignée tourna dans sa main. La porte fut poussée si violemment que Sue partit en arrière en chancelant. Elle se rattrapa à l'établi de James. Elle ressentit une vive douleur à l'avant-bras et plusieurs outils tombèrent au sol.

Elle leva les yeux et vit Artem qui se tenait dans l'embrasure de la porte. Son visage avait une expression amusée et cynique. Il n'était pas grand, mais il avait une carrure compacte qui indiquait une puissance considérable.

Ses yeux balayèrent le garage.

— Alors, c'est là que tu te caches.

Sue avait lâché la clé à molette qui était tombée sur le sol. Artem lui jeta un regard indifférent et avança vers Sue. Sue posa les mains sur l'établi dans son dos.

— Du calme.

Il tendit les mains, les paumes vers l'avant. Malgré son accent, sa voix se voulait apaisante. C'était le ton qu'on aurait employé avec un enfant.

— Je déteste devoir faire ça. Crois-moi, je n'y prends aucun plaisir. Mais pense à tes filles. C'est inutile de les faire souffrir.

Sue sentit un poids s'abattre sur elle et elle baissa la tête. Un sourire narquois se forma sur les lèvres fines d'Artem.

— Voilà. Je suis content que tu comprennes.

Sue ne fit pas un geste et il continua d'approcher sans se méfier.

— Je promets...

Il tendit les mains vers elle calmement.

Tout à coup, elle pivota et lui planta un tournevis au creux du cou. Artem poussa un cri. Elle arracha le tournevis et Artem recula.

Ses mains essayaient de bloquer le sang qui jaillissait de son cou.

Il tomba en arrière.

Sue se détourna et regarda frénétiquement autour d'elle.

— Hannah ! Katie !

Elles sortirent toutes deux de derrière le monospace et la regardèrent avec de grands yeux. Sue courut vers elle et les dirigea

vers la portière. Elle ouvrit le monospace et les poussa à l'intérieur. Elle grimpa sur le siège conducteur et verrouilla les portières. Elle appuya sur la télécommande du garage et introduisit la clé.

Katie poussa un cri.

Un bruit sourd indiqua que quelque chose avait heurté la vitre latérale. Sue se retourna et vit Artem, le visage et le cou tout ensanglantés. Son visage était tordu par un rictus sardonique. Il frappa de la main contre la vitre, laissant une longue trace de sang.

La vitre résista. Sue tourna la clé et le monospace démarra. La porte du garage, derrière elle, ne bougeait pas. Elle appuya une nouvelle fois sur la télécommande.

Artem empoigna la poignée de la portière. Sa blessure saignait abondamment. Sa chemise était imbibée de sang. Il frappa à la vitre à nouveau et regarda autour de lui.

La porte du garage ne bougeait toujours pas. Dans un frisson d'horreur, Sue réalisa qu'elle avait désenclenché le moteur quand elle avait essayé de l'ouvrir manuellement.

Artem se saisit d'une bêche qui était posée contre le mur. Il la souleva des deux mains et se mit à chanceler, comme s'il était sur le point de tomber.

Quelque chose heurta la vitre du côté opposé, côté passager. Sue se retourna et vit Vasily. Celui-ci frappa à la vitre. Il tenait un revolver dans son autre main.

Il pointa le revolver sur elle.

— Sors de là !

Artem fit tourner la bêche. Celle-ci heurta le pare-brise qui se fendilla en mille morceaux. Mais il tint bon. Artem chancela et se prépara à frapper de nouveau.

— Artem ! cria Vasily.

Sue appuya à fond sur l'accélérateur et l'arrière du monospace heurta la lourde porte du garage. La force de l'impact projeta Sue et les filles contre leur siège.

— Maman !

Sue enfonça à nouveau l'accélérateur.

Il ne se passa rien.

Le monospace avait calé. La porte du garage s'était brisée vers l'extérieur et de la lumière entraînait dans le garage. Elle tourna la clé de contact et entendit un bruit effroyable. La vitre côté passager explosa. Les filles crièrent.

Il y avait du verre partout sur le tableau de bord. Sue tourna la tête et vit Vasily. Son revolver était pointé sur elle. Le long silencieux fumait.

— Dehors ! Tout de suite !

Sue lâcha le volant.

Baaaam !

Le bruit fut assourdissant. Un autre coup retentit presque immédiatement.

Sue cligna des yeux, puis regarda autour d'elle. Vasily n'était plus là. Ni Artem. Elle se retourna et vit quelqu'un qui entrait à travers les débris de la porte du garage. Dans la lumière du dehors, ce n'était qu'une silhouette sombre.

L'homme s'approcha. Il avait un fusil à pompe à la main. Il fallut une seconde à Sue pour réaliser qui c'était.

— Papa ?

CHAPITRE TRENTE-CINQ

Enrique traversa le sas, puis la salle de décontamination, et se dirigea vers l'entrée principale. Ce que James avait fait sur l'ordinateur était vraiment extraordinaire. Il savait que son patron était doué, mais il n'avait jamais vu personne résoudre une faille de sécurité en si peu de temps. La façon dont il avait démonté une infiltration complexe était magistrale.

Ouais, ce gars était doué.

Enrique marchait rapidement. Il ne savait pas combien de temps ils avaient. Il s'arrêta brièvement pour faire un signe à l'une des caméras de sécurité. Il savait que James l'observait.

Les hommes étaient en train de sortir de la première camionnette. Ils étaient sept.

— On n'a pas beaucoup de temps, expliqua Enrique. Il a découvert ce qui s'est passé. J'aurais préféré ne pas le laisser seul. Il faut qu'on se dépêche.

Les hommes opinèrent du chef et suivirent Enrique à l'intérieur.

CHAPITRE TRENTE-SIX

Quelque chose n'était pas normal. James jeta un regard aux écrans de surveillance. Enrique avait dit quelques mots aux vigiles et maintenant ils se dirigeaient par ici.

Ce n'était pas ce qui était prévu.

Qu'est-ce qu'Enrique fabriquait ?

Les hommes avaient traversé la salle de décontamination sans se changer et avaient continué jusqu'au sas. Ils marchaient d'un pas décidé, sans s'arrêter. Enrique ne faisait plus de signes amicaux aux caméras.

Ça ne sentait pas bon.

James éteignit l'ordinateur. Il fallait faire vite. Ils seraient là dans moins de trois minutes.

CHAPITRE TRENTE-SEPT

Bob Pulaski, qui avait utilisé sa dernière cartouche, observa les dégâts. Les hommes sur lesquels il avait tiré n'étaient plus que des tas informes sur le sol en béton du garage. Ils ne bougeaient pas et, à leur aspect, il semblait bien qu'ils étaient morts.

Il pouvait voir Sue à travers le pare-brise cassé du monospace. Il y avait du sang partout dans le garage.

Il eut un coup au cœur. Il s'approcha d'elle. Elle fit un geste quand il avança la main pour ouvrir la portière.

— Suzy ?

— Papa ?

Il lui toucha le bras et elle se mit à pleurer.

— Mes filles !

— Où ?

— À l'arrière. Elles d'abord.

Bob ouvrit la portière coulissante et prit tendrement Katie et Hannah dans ses bras. Elles n'avaient rien, seulement peur.

— Tu vas nous faire du mal ? dit Hannah d'une voix tremblante.

Bob secoua la tête.

— Non, bien sûr que non.

Sue attrapa Bob par le bras.

— Combien ?

Il la regarda, interloqué.

— Tu en as tué combien ?

— Deux.

Sue ouvrit grand les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Bob.

Tout en disant ces mots, il aperçut le reflet d'un homme dans la vitre du monospace.

CHAPITRE TRENTE-HUIT

— Il est où ?

— Là, quelque part, dit Enrique.

Il regarda les écrans de surveillance.

— Il ne peut pas se cacher. Tout le bâtiment est surveillé.

— Je ne le vois pas.

L'homme qui venait de parler s'appelait Savic. Son visage avait un aspect sauvage : les cheveux longs, le nez crochu et le cou noueux, comme si des cordes s'étaient trouvées juste sous sa peau. À cet instant précis, il n'était pas content.

— Un instant, dit Enrique. Je vais regarder les autres caméras.

Enrique fit bouger la souris, mais l'écran ne s'alluma pas. Surpris, il lui fallut une minute pour réaliser que l'ordinateur était éteint.

Il appuya sur le bouton pour le remettre en marche. Rien.

Enrique fronça les sourcils et vérifia que les câbles étaient bien connectés. Il n'y avait rien d'anormal de ce côté-là. Il suivit les câbles jusqu'en dessous de la table.

Enrique eut un rictus, en voyant ce que James avait fait. L'un des principaux câbles d'alimentation était débranché. *Bien essayé, James*. Il s'agenouilla et rebrancha le câble en question.

Il se rassit dans son fauteuil et appuya sur le bouton de démarrage. La LED clignota et la machine s'éveilla avec un vrombissement. Un écran bleu apparut sur le moniteur et resta là, inchangé.

— Merde.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Savic se pencha vers l'ordinateur.

— Rien. Donne-moi une minute, dit Enrique.

Il recula sa chaise et regarda de nouveau sous la table. Ce faisant, il remarqua quelque chose sur son pantalon, qu'il repoussa d'un revers de main. C'était un morceau de plastique transparent. Du pied, il en écrasa un second. *Qu'est-ce que... ?*

Le sol était couvert de petits morceaux de plastique transparent. Il remarqua alors que sur les côtés, certains câbles de données n'étaient pas branchés. Il tira sur un des câbles Ethernet et vit que la

prise était détruite.

— Merde !

Enrique devina ce qui s'était passé. James avait arraché tous les câbles de données et en avait écrasé les prises !

Enrique serra la mâchoire.

— Ça va me prendre quelques minutes. Il faut que je rétablisse la connectivité.

Savic regarda ses hommes.

— Dispersez-vous et trouvez-le.

— Attendez ! dit Enrique. Je vais réparer ça.

Savic fronça les sourcils et sortit son revolver.

Enrique regarda le revolver d'un air surpris.

— Pourquoi tu sors ça ?

Savic regarda sa montre.

— Tu as envoyé la vidéo ?

— Dès que je suis arrivé ici. Pour quoi tu sors ton gun ?

— Tu perds ton temps. Répare les caméras.

En maugréant, Enrique alla chercher de nouveaux câbles.

CHAPITRE TRENTE-NEUF

James pénétra dans les profondeurs de la Chambre forte. Il était dans l'un des conduits d'aération qui distribuaient les réseaux de gaines dans tout le complexe. Des boîtiers marqués « haute tension » étaient répartis çà et là. Il avait quitté l'Aquarium juste à temps. Il ne pouvait pas courir avec sa cheville. Au mieux, il pouvait marcher vite en traînant la jambe.

Il avait l'impression que son univers s'effondrait.

Enrique était un des leurs.

James n'arrivait pas à y croire. Ce qu'il avait découvert, l'importance de la faille de sécurité ; le fait qu'on essayait de lui faire porter le chapeau.

Enrique était un des leurs.

Cela, au moins, était certain. Il avait guidé ces hommes droit vers James. Lorsqu'il commença à se faire à l'idée, James vit la logique de l'affaire. Il n'était venu ici qu'à cause d'Enrique.

Enrique avait bien organisé son plan. Il l'avait mené jusqu'à la scène du crime. Au lieu de rejoindre sa famille, en cette journée d'émeutes, James était venu s'enfermer dans un complexe sécurisé. Cela lui donnait l'air coupable. Si la sécurité le trouvait, ils allaient l'arrêter et vu les preuves qui s'accumulaient contre lui, il aurait bien du mal à se défendre.

Enrique et ceux pour qui il travaillait (son patron ?) avaient bien manigancé leur coup. Tout portait à croire que c'était James qui avait organisé les attaques en utilisant les ordinateurs de son équipe. Ils avaient prévu jusqu'au moindre détail : les évaluations, l'utilisation de sites pornographiques au travail, les chats avec des mineures. L'ensemble était accablant.

D'une précision qui n'était pas sans élégance.

Sa crédibilité était détruite et de là tous les aspects de sa vie étaient remis en question. Sous l'apparence d'un père de famille respectable, chacun allait se demander ce qu'il cachait d'autre.

Il n'aurait aucune chance de réfuter les accusations qui seraient portées contre lui. Il serait enterré vivant. Et maintenant, ils étaient venus l'arrêter. Les agents de sécurité étaient à sa recherche à cet

instant précis. Pour gagner du temps, il avait déconnecté Phalanx, le bouclier de sécurité global qui gérait les caméras de surveillance. Enrique arriverait peut-être à redémarrer le système. Mais une surprise ou deux l'attendaient une fois que les ordinateurs seraient remis en marche.

Sans les caméras, les agents allaient devoir fouiller les étages systématiquement. Cela prendrait du temps. L'endroit ne manquait pas de recoins où se cacher. James réfléchit rapidement. Il était conscient que la moindre décision, à présent — à droite ou à gauche, vers le bas ou vers le haut —, était comme les derniers mouvements décisifs d'une partie d'échecs. Selon les choix qu'il faisait, la partie se terminerait plus ou moins vite.

Il passa à côté d'un mur vertical de câbles à haute tension. Il avait l'impression que son esprit était en chute libre. Il n'avait rien vu venir. Tout cela n'avait aucun sens. James se força à réfléchir calmement. Il fallait qu'il imagine un plan.

Il passa par une ouverture en forme de tube et entra dans un espace caverneux. Il regarda par-dessus la rambarde et se mit à descendre. Sa cheville tenait le coup, mais il ne savait pas pour combien de temps.

Il atteignit le palier inférieur. Sur le côté, il y avait une série de placards. Les techniciens laissaient leurs outils sur place. James s'immobilisa. Une idée, ou le début d'une idée, s'était formée sous son crâne.

Il trouva un sac de sport dans un des placards et commença à le remplir d'outils. À l'aide d'un tournevis, il fit sauter le cadenas qui fermait l'un des placards et en sortit deux ordinateurs portables, plusieurs rouleaux de câbles et du sparadrap.

Ainsi équipé, il pénétra plus avant dans les entrailles du bâtiment.

CHAPITRE QUARANTE

Bob l'avait rencontrée à Saigon, à Quang Tri et dans un certain nombre d'endroits au Viêt Nam. Il l'avait à nouveau rencontrée sur une plate-forme pétrolière au large de la Côte d'Ivoire. Plusieurs de ses hommes étaient morts sous les balles de pirates nigériens.

Rencontrer la mort était toujours une surprise et ce d'autant plus lorsque c'étaient vos propres mains qui la causaient. Une poussée d'adrénaline envahissait votre conscience, mettant la pensée en suspens. Plus tard, à la réflexion, l'horreur de ce que vous aviez fait vous envahissait. Des visages, des émotions, un sentiment de culpabilité venaient vous hanter. Mais, sur le moment, les démons et les voix n'existaient pas.

— *Qu'est-ce qu'il y a ?*

Ses propres mots...

Auxquels le reflet dans la vitre venait répondre... ainsi que la peur dans les yeux de Sue.

Si le temps avait pu s'arrêter...

Être vu sous un autre angle.

Bob n'avait pas une carrure impressionnante. Il n'était pas grand ni d'un gabarit très développé. Mais trente-cinq années passées sur une plate-forme pétrolière, à creuser des kilomètres de conduites, à transporter des outils dangereux, tout cela lui donnait une force invisible au premier abord. Seul un observateur avisé aurait remarqué ses poignets noueux et ses mains calleuses.

Il avait soixante-deux ans. Presque le double de l'homme qui se trouvait derrière lui.

Cet homme, dont l'image se reflétait dans la vitre, qui avait survécu à des batailles rangées avec des gangs tchéchènes rivaux, était soldat dans la confrérie Solntsevskaya et venait de voir deux de ses camarades, Vasily et Artem, tués par les coups de fusil de Bob. Cet homme était confiant au possible. Il était une machine à tuer et son bras tendu, revolver fermement pointé sur le crâne de Bob, signifiait un travail bientôt terminé. Demain, il enterrerait ses camarades défunts ; aujourd'hui, il ferait sauter la cervelle d'un vieil homme.

Il n'aurait pas pu être plus loin de la vérité.

Bob réagit instinctivement, avec une rapidité qui n'était plus de son âge. La crosse de son fusil à pompe s'écrasa sur la mâchoire du Moscovite. Ladite mâchoire se fracassa sous l'impact. Un coup de revolver partit, alors que l'homme tombait au sol. La balle manqua les filles et alla se loger dans une poutre au-dessus de leur tête.

Bob agit rapidement, en un éclair. L'homme était au sol, mais pas hors de combat. Il le désarma, en lui cassant un doigt au passage. L'homme essaya de se relever, mais Bob le mit hors d'état de nuire par un bon coup de coude à la tempe.

L'homme se recroquevilla sur lui-même. C'était terminé.

— Il est mort ? dit sa fille, la main sur la bouche.

Bob s'agenouilla et prit le pouls de l'individu.

— Il est vivant.

Il y eut un instant de silence, puis Sue se mit à pleurer. Bob se releva et resta là, les bras ballants. Il aurait voulu aller vers elle et la consoler, mais il se sentait paralysé, tout à coup. Il avait épuisé toute son énergie et il ne se sentait pas capable de faire un mouvement pour consoler sa fille.

Il resta immobile tandis que Sue serrait ses filles contre elle.

Des larmes coulèrent.

Bob eut un pincement au cœur. Il savait que leur innocence était affectée à jamais. Cela le rendait triste pour Katie et Hannah. Lui aussi avait vu la mort à un jeune âge et il savait ce que cela faisait. C'était comme si le ciel perdait de ses couleurs et qu'une grisaille persistante envahissait le monde de l'enfance.

Bientôt, le flot de larmes s'arrêta et Sue se releva et fit rentrer les filles dans la maison. Bob resta en arrière pour s'occuper de l'homme qu'il avait assommé. Il trouva du sparadrap et lui attacha les bras et les jambes. C'est en le ligotant qu'il découvrit les tatouages.

Ces tatouages le surprirent. Il en avait déjà vu de semblables, en Ukraine. L'homme qui portait ces tatouages était l'employé d'un magnat du pétrole.

Un mauvais pressentiment s'empara de Bob. Il entra dans la maison.

Sue était dans le salon. Elle essayait quelque chose sur le bras de sa fille.

— Ils ont coupé les lignes de téléphone, dit-elle. J'ai essayé avec mon portable, mais ça sonne occupé.

Bob hocha la tête et posa son fusil à pompe, ainsi que les revolvers qu'il avait récoltés.

— Qui étaient ces hommes ?

Sue secoua la tête.

— Je ne sais pas.

Elle leva les yeux vers lui.

— Si tu n'étais pas arrivé au bon moment...

Elle ne termina pas sa phrase.

— Comment tu as su ?

— Le chat.

Elle le regarda d'un air interloqué et Bob expliqua. Il dit qu'il avait sonné à la porte et pensé qu'elles n'étaient pas là. Il allait partir quand il avait vu leur chat miauler sur le perron.

— Je suis revenu. J'ai pensé que vous n'auriez pas abandonné votre chat. Pas avec ce qui se passe en ce moment.

— Alors c'est toi... qui as sonné à la porte ?

Bob acquiesça.

— Pétunia ? cria Hannah.

— Maman, ouvre la porte...

— D'accord...

Sue ouvrit la porte d'entrée et les filles appelèrent leur chat. Quelques instants plus tard, un gros chat calico grimpait les marches, en miaulant à tue-tête.

— Salut, Crieur, dit Bob.

Le chat fit le dos rond.

— Elle s'appelle Pétunia, dit Hannah d'un ton sévère.

Sue leva les yeux vers Bob.

— Tu penses qu'elles s'en remettront ? murmura-t-elle.

Bob hocha la tête.

— Tout ira bien... elles sont jeunes.

Il savait que c'était ce qu'elle avait besoin d'entendre.

Il y avait de la douleur et de la souffrance dans son regard, et Bob aurait aimé pouvoir les en faire disparaître. Il sentit l'émotion le gagner et il se détourna. Il fit le tour de la pièce. Il y avait des bâches en plastique sur le sol. Le contenu d'un sac de sport était répandu sur le canapé. Ça ne ressemblait pas à un cambriolage ordinaire. Il y avait quelque chose d'autre.

Le mauvais pressentiment le reprit.

— Ça ne te dérange pas si je fais le tour de la maison ?

CHAPITRE QUARANTE ET UN

Il était minuit passé dans Moscou enneigé et le bar enfumé était rempli d'habituez. Semion Mihajlovic écrasa sa cigarette Davidoff et en alluma une autre.

C'était un homme trapu avec des grosses joues. Des sourcils proéminents donnaient à son visage un air primitif. Son costume était cher et sur mesure ; sa bague portée à l'auriculaire et sa montre en or étaient incrustées de diamants. En tant que chef de la Solntsevskaïa Bratva, ou confrérie Solntsevskaïa, le groupe du crime organisé le plus puissant de Moscou, Mihajlovic était loin des petits criminels qui pullulaient dans les rues de la ville.

Lui et ses hommes étaient différents des autres familles russes qui adhéraient à un système archaïque dans lequel être un *vory v zakone* (voleur dans la loi) était considéré comme un honneur. Pour ces dernières, des codes rigides et anciens régissaient leur activité. La Solntsevskaïa Bratva avait dépassé ce genre d'état d'esprit. Elle vivait avec ses propres règles et ses opérations s'étendaient dans le monde entier.

La Solntsevskaïa Bratva n'avait rien à envier aux grandes multinationales. C'était une organisation au chiffre d'affaires de plusieurs milliards de dollars, bien plus puissante que la Cosa Nostra ou que les cartels sud-américains. Avec plus de vingt mille membres en Asie, en Europe et en Amérique, ils agissaient en toute impunité et sans craindre la loi. Ils trempaient dans tous les trafics, aux quatre coins du monde.

Leurs spécialités étaient la prostitution, le trafic d'êtres humains, la vente d'armes et de drogues, mais ces dernières années, ils avaient étendu leur activité à des domaines pseudo-légaux et ils se considéraient à présent comme de vrais hommes d'affaires.

C'était une attitude encouragée, vantée même, par Mihajlovic. En apparence — gardes du corps, Rolls blindée, niveau de vie luxueux avec des demeures à Moscou, à Venise et à Nice —, il était un simple homme d'affaires actif dans l'immobilier, les matières premières et les cours à terme du pétrole.

Il avait constamment son téléphone portable, un modèle unique,

à l'oreille. Quand il n'était pas en train de parler, il le tenait à la main, dans l'attente du prochain appel. La plupart de ses affaires se passaient au téléphone. Même quand une de ses filles s'occupait de lui, il le gardait à la main. C'était son truc.

En ce moment, il n'était pas content.

— Comment ça, tu n'as pas de nouvelles ?

À l'autre extrémité, la voix était couverte par des parasites ; c'était un appel transatlantique. Mihajlovic renifla. C'était souvent un signe avant-coureur des explosions de colère dont il était coutumier.

Les deux hommes qui se tenaient près de sa table lui lancèrent un regard. Ils se tenaient debout à quelques pas de lui. Chacun d'eux était bâti comme un tank et pointait à plus de cent trente-cinq kilos.

Mihajlovic renifla à nouveau.

— Et pour AngelGuard ? On en est où ?

Il hocha la tête.

— Et les comptes ? L'argent ? Hmm. *Da !*

Mihajlovic raccrocha. Il tira une bouffée et s'affala en arrière. Son ventre rond menaça de faire sauter les boutons de sa chemise. Son regard parcourut la pièce. Près du bar en Lucite, qui brillait d'une lueur violette, il vit une nouvelle *Krasivaya*. Elle avait l'air tchèque : le visage rond, le corps long et souple. Il fit signe à l'un de ses hommes, qui opina du chef, et se pencha vers lui.

Mihajlovic dit quelques mots et l'homme hocha la tête avant de se diriger vers le bar.

Mihajlovic se pinça les lèvres et joua avec sa bague à l'auriculaire. Il n'aimait pas attendre. Il avait besoin de se détendre, de se changer les idées. Il observa la fille qui approchait. Elle chancelait légèrement, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas encore l'habitude des talons aiguilles.

Mihajlovic passa un nouveau coup de téléphone.

— Rappelle-les encore. Si pas de contact, envoie d'autres gars.

Il raccrocha au moment où la fille, presque une adolescente, glissait son joli derrière dans le fauteuil en face de lui.

— Tu t'appelles comment ?

Elle le lui dit.

— Tu sais qui je suis ?

Elle approuva.

— Bien. Champagne ?

La fille sourit et révéla une dentition en désordre. Mihajlovic renifla, dépité.

— Tu n'es pas jolie, jolie, hein.

Il eut un grand rire.

— Ne t'en fais pas, je ne vais pas te jeter. Mais garde la bouche

fermée.

Il leva un doigt.

— Victor, champagne ! *Shevelis* !

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

Les visiteurs venus du siège avaient parfois ce genre de commentaires. La Chambre forte était un endroit qui ne laissait pas indifférent. « Irréel » était un terme souvent utilisé. Il y en avait d'autres. « Puissant. » « Futuriste. » « Balèze. »

James, quant à lui, pensait souvent au film « Alien », en particulier les premières fois où il était descendu dans les niveaux inférieurs. Il avait vu le film quand il était enfant et il en était sorti terrifié.

Il n'y avait pas le même aspect humide, visqueux. Et certainement pas la même rouille. Mais il y avait les mêmes échelles de cursive, les sols en grilles métalliques, les monte-charge ouverts, les énormes câbles qui longeaient le plafond et les murs.

Il y avait aussi le bruit. Le souffle constant des bouches d'aération et la vibration des serveurs. Tout était là. Industriel et fruste.

La Chambre forte était un endroit unique. Sans parler du son en stéréo.

Whoosh...

Le refroidissement nécessaire était incroyable. On aurait dit une soufflerie.

Le bruit était constant.

Écrasant.

On n'en était protégé que dans l'Aquarium. La plupart des techniciens portaient des bouchons d'oreille. Certains portaient même des casques comme dans les stands de tir. Les niveaux de décibels variaient selon la distance à laquelle on se trouvait des bouches d'aération et des grappes de serveurs. À certains endroits, le bruit atteignait quatre-vingt-un décibels. Il fallait presque crier pour se faire entendre.

Un des techniciens avait donné les détails à James. Apparemment, le gouvernement s'intéressait au problème à partir de quatre-vingt-cinq décibels. Dans ce cas, les entreprises devaient protéger leurs employés, c'était une limite légale, avait-il précisé. Le technicien avait même dit qu'il apportait un sonomètre pour vérifier.

Il n'avait pas eu gain de cause. Il manquait quatre décibels.

ComTek avait écouté sa requête et l'avait rapidement ignorée.

L'entreprise avait dépensé deux milliards de dollars pour construire cet endroit, mais le coût d'un petit équipement pour protéger les oreilles de ses employés était simplement excessif. *Il faut bien qu'il y ait une limite*, avait-on dit au technicien. *Débrouillez-vous.*

James n'était pas surpris. C'était un comportement fréquent. Les comptables disaient toujours non.

Le technicien avait sa propre théorie. Il comprenait leur raisonnement. Il était logique d'économiser vingt dollars en accessoires de sécurité. Quant aux autres dépenses, elles étaient toujours inversement proportionnelles au degré auquel elles répondaient aux besoins de la direction.

Par exemple, les séminaires pour vice-présidents et au-dessus nécessitaient un fonds spécial de deux cent quatre-vingt-neuf mille dollars par an. Et un seul jet privé ne suffisait pas au PDG. Il lui en fallait deux. Cela coûtait trois cent trente-trois mille dollars. Par mois !

Et si je vous disais ce que ça coûte de redécorer le bureau du PDG. Vous voyez, on est dans une période cruciale...

Le technicien était doué pour les imitations. Il faisait un PDG parfait. *C'est cela, « cruciale ». Il faut faire remonter l'action. Impossible d'y parvenir dans ce bureau pourri. Putain de merde. Vingt mille pour un tapis ? C'est parti ! Douze mille pour une cage à lapins ! Putain, oui ! C'est donné. Elle appartenait à Dennis Kozlowski et il avait payé bien plus que douze mille.*

Sans déconner. Sérieux. Elle avait appartenu à Dennis Kozlowski. *Kolinsky ? Attends, vous êtes cousins, peut-être ?*

Le technicien avait le sens de l'humour.

Les problèmes étaient les mêmes dans les différents secteurs. James avait du mal à obtenir des fonds pour son équipe. De nouveaux logiciels pour remplacer leur système de sécurité vieux de trois ans, presque obsolète ? Pas moyen. Débrouillez-vous avec ce que vous avez.

Trouvez une solution.

Soyez créatifs.

Des phrases toutes faites, entendues mille fois.

Whoosh...

Ce n'était pas loin d'ici que le technicien lui avait fait son discours. *Tu le crois, ça ? Il m'a dit d'aller chez Castorama. Et de l'acheter moi-même.*

James avait approuvé avec un sourire. Il aimait bien Jerry.

Peu de temps après, il avait appris que Jerry était parti « afin d'évoluer professionnellement ».

Mais c'était vrai, Jerry avait raison.

Le bruit de soufflerie n'était pas juste agaçant. Il créait une

pression croissante dans le crâne. C'était difficile de s'entendre penser.

Ce n'était pas bon. Surtout pas maintenant. James devait réfléchir efficacement.

Il jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule.

Une longue rangée de placards, peints de couleur orange vif, suivait toute la longueur du mur. Le plafond, à trois mètres de hauteur, était couvert de câbles protégés par des conduites en acier inoxydable. D'autres conduites traversaient l'espace verticalement. Un peu plus loin, il y avait une balustrade en métal. James distinguait encore les poutres de métal peintes en bleu qui soutenaient les plaques de béton et les passerelles métalliques. De nouveaux espaces caverneux s'ouvraient ensuite.

On aurait dit le ventre d'un vaisseau futuriste.

James continua à progresser. Il se souvenait en avoir vu une non loin d'ici. Une des stations.

Elles étaient réparties dans tout le bâtiment, à l'intention des techniciens. Elles pouvaient toutes faire l'affaire, à ceci près qu'il fallait en trouver une qui ne soit pas trop en vue. La plupart l'étaient.

James ne pouvait pas s'en servir. Les vigiles étaient à sa poursuite. Il fallait qu'il se trouve un coin discret. Un endroit à l'écart, mais à proximité des conduites.

C'était essentiel.

Soyez créatifs.

Aucun problème.

James ralentit. L'endroit lui semblait familier. Il était venu ici avec Jerry.

Là, dix pas plus loin, comme il s'en souvenait. Invisible jusqu'au moment où vous tombiez dessus. Elle était contre le mur, entièrement cachée par les placards orange. Une des stations de diagnostic.

James posa son sac de sport et sortit certains des objets qu'il avait pris dans le vestiaire.

Un tournevis à la main, il se mit au travail.

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

Ce ne fut pas long. James fit un pas en arrière pour admirer son œuvre.

L'ordinateur portable de service, qu'il avait inséré dans la conduite, était entièrement dissimulé. La grille était remise en place comme avant. Un fil discret sortait de la conduite, scotché de manière à courir derrière le matériel et à disparaître.

James vérifia l'autre ordinateur portable pour vérifier qu'il recevait bien le signal. Tout semblait fonctionner. La batterie était presque entièrement chargée.

Tant mieux, il allait en avoir besoin. Il mit l'ordinateur en veille et remit les outils dans le sac de sport. Le sparadrap avait été utile.

Rien de plus utile que du sparadrap.

Il s'assit. Il enleva sa chaussure et en enroula un long morceau autour de sa cheville. Encore un bon usage du sparadrap. Prudemment, il testa le résultat. Il ressentait toujours une vive douleur en posant le pied, mais c'était tout de même mieux. Il fallait simplement qu'il évite de marcher, qu'il élève le pied et y mette de la glace. Plus facile à dire qu'à faire, bien sûr.

Il remit sa chaussure, se débarrassa des chaussons, ramassa le sac de sport et se remit en marche. Il avait mal à la tête, à l'endroit où il s'était cogné. La blessure s'était refermée et ses cheveux étaient collés par du sang séché. Son dos lui envoyait des signaux de détresse. À part ces petits soucis, il était en pleine forme.

Il eut un moment de lucidité où il réalisa l'ironie de la situation. Un simple rhume pouvait le rendre grincheux et irritable. Sue disait toujours qu'il était — et elle utilisait parfois le pluriel pour parler des hommes en général — un vrai gamin. Les filles attrapaient un rhume et continuaient vaillamment leur journée, mais si James sentait le moindre signe avant-coureur, il se plaignait et se mettait au lit.

En général, cependant, James n'était pas du genre à se plaindre. Il avait grandi à Philadelphie, dans un quartier populaire. Pas un endroit pour les mauviettes. Il se faisait de l'argent de poche en faisant le ménage chez son oncle après l'école. Son oncle avait un club de gym et de boxe. James avait passé pas mal de temps sur le ring. La

douleur, disait son oncle, c'est dans la tête.

Ce qui n'était pas entièrement faux. James s'était entraîné avec des boxeurs de talent, y compris plusieurs qui avaient fait une carrière pro. James était un adolescent maigrichon, mais il avait un bon jeu de jambes. Il aimait la boxe, mais c'était pour la lutte qu'il était vraiment doué. Il avait un talent naturel, qui combinait agilité, vitesse et percussion.

C'était difficile à croire aujourd'hui. Il faisait vingt kilos de plus que le gamin d'autrefois. Ses réflexes n'étaient plus les mêmes, loin de là. Quelques heures plus tôt, il avait permis à un homme de le sortir de sa voiture sans même résister.

Vingt ans plus tôt, ça ne se serait pas passé comme ça.

Il avait changé.

Cela dit, malgré tout, les muscles avaient une mémoire. Rien ne disparaissait jamais vraiment. Le corps se souvenait de tout. Il résistait peut-être quand on le poussait trop, mais il finissait par oublier son atrophie passagère.

James n'avait pas mangé de la journée, mais il n'avait pas faim. Il devait puiser sur ses réserves. Il était en train de se souvenir de qui il était. Quelqu'un qui n'abandonnait jamais. Un battant.

Comme quand il était jeune.

Il avait obtenu une bourse d'études à Penn State grâce à ses talents de lutteur et il avait obtenu un diplôme de mathématiques. C'était un choix inhabituel pour un athlète, mais le sujet le passionnait. Il avait continué jusqu'à obtenir un master en informatique.

Après ses études, il avait reçu des propositions intéressantes de la part de plusieurs grandes entreprises, mais, au lieu de suivre le chemin classique, il avait tenté sa chance dans une start-up californienne. Celle-ci n'avait jamais décollé, mais James ne s'était pas laissé décourager. Il avait pris des parts dans une autre start-up, puis il avait créé la sienne. Sue, sa copine depuis l'université, avait partagé ces épreuves avec lui.

Ils vivaient dans un tout petit appartement en location. Ils s'étaient mariés — une petite cérémonie avec juste quelques amis et la famille proche — et avaient attendu pour faire des enfants que les projets de James se concrétisent. Il avait fait de son mieux.

Les années avaient passé. Le travail de Sue payait les factures. Celui de James, non.

À trente-deux ans, après huit ans de faux départs et de faux espoirs, James avait traversé un moment de crise. Il n'avait pas les moyens de s'acheter un billet d'avion pour aller à l'enterrement de son père. Ils avaient épuisé leurs cartes de crédit. Leur voiture était une épave incapable de traverser le pays. Sa mère, qui avait un revenu

modeste, avait dû lui prêter de l'argent, à sa grande honte.

Peu après, James avait pris un emploi chez ComTek. L'entreprise était située à Raleigh, en Caroline du Nord. C'était un emploi stable avec un salaire fixe, au lieu de la promesse toujours renouvelée d'un gros bonus l'année prochaine.

Ils avaient essayé d'avoir des enfants, mais après quelques années, ils avaient réalisé que quelque chose n'allait pas. Ils avaient consulté un médecin qui leur avait appris que Sue ne pourrait pas avoir d'enfants. James s'en était voulu. C'était à cause de lui qu'ils avaient remis ce projet à plus tard. Ils avaient raté le coche. *Parfois la nature ferme boutique rapidement*, avait dit le médecin.

Sue ne lui avait fait aucun reproche. Même après le diagnostic du médecin, Sue avait refusé d'y croire. *Je vais avoir un enfant de toi*, disait-elle. James se sentait alors plein d'amour pour elle, malgré la souffrance que ces mots exprimaient.

Deux ans plus tard, un jour pluvieux de décembre, Sue avait annoncé la nouvelle à James. Elle était en larmes.

Ils avaient tous les deux trente-sept ans et ils allaient avoir un enfant.

Leurs sentiments étaient indescriptibles. Mais leur bonheur ne s'arrêta pas là. Quand Katie était arrivée, en voyant son petit visage plissé, James avait eu une révélation, Il s'était dit qu'il ne mettrait jamais plus sa famille en danger.

Il avait arrêté de se consacrer à ses projets annexes. Les logiciels qu'il écrivait après le boulot ; le nouveau système d'exploitation qu'il voulait créer ; le site qu'il essayait de faire financer. Cela faisait presque quatorze ans qu'il essayait. Il était temps de regarder la réalité en face.

Cela n'allait pas changer tout à coup.

Mais il refusa de se laisser abattre. Il prit une décision et redoubla ses efforts au travail. Il y avait d'autres moyens de réussir.

Il avait dû rattraper le temps perdu, bien sûr. Il n'était plus un jeune loup, mais le monde de l'entreprise allait lui permettre d'offrir une vie décente à sa famille. Une vie stable avec un revenu fixe.

Ils mettaient de l'argent de côté pour leurs vieux jours et pour les études de leur fille. Ils rembouraient leurs dettes petit à petit. Ils se serraient la ceinture. Ils ne partaient pas beaucoup en vacances. Ils se contentaient de plaisirs simples.

Deux ans plus tard, un autre miracle eut lieu et Sue donna naissance à Hannah.

James aimait son nouveau rôle de père de famille. Ce n'était pas ce dont il avait rêvé, mais c'était parfait d'une autre façon. Il avait bien quelques regrets quant à ses échecs, mais il ne regrettait en rien les choix qu'il avait faits. Les rêves d'absolu sont pour les gens sans

enfants. Il ne pouvait pas faire courir de risques à sa famille, à partir à l'aventure dans des projets qui ne se réaliseraient peut-être jamais.

Il ne voulait pas être un père absent. Il travaillait dur et ses journées étaient longues, mais le week-end, il était toujours là pour sa famille. Il passait du temps avec sa femme et ses filles.

Il pensait avoir bien fait. Pris les bonnes décisions. Et voilà où il se retrouvait, à quarante-deux ans. Respecter les règles — ne pas prendre de risque — ne l'avait pas mené exactement à l'endroit attendu. Quelqu'un lui avait volé cette sécurité. En le prenant en traître.

Ils avaient mis sa famille en danger. Ils voulaient lui faire porter le chapeau pour un crime qu'il n'avait pas commis, et qui risquait de l'envoyer en prison pour des années. On allait l'enlever à sa femme et à ses filles.

Mais les gens qui l'avaient mis dans cette situation avaient oublié un petit détail.

Le genre d'homme qu'il était.

James Kolinsky n'était le larbin de personne. Il avait peut-être échoué à réaliser ses rêves, mais il n'allait pas échouer lorsqu'il s'agissait de protéger sa famille. Sue et les filles étaient ce qui comptait le plus pour lui. Plus que ses rêves. Il avait réalisé cela en bordant ses filles tous les samedis et dimanches soir. Avec sa femme, elles étaient toute sa vie et il n'allait pas se laisser enlever à leur affection.

Pas moyen.

James trouva un coin tranquille, près d'un commutateur. Le bruit y était plus supportable.

Il sortit l'ordinateur portable du sac de sport. L'autre ordinateur, celui qu'il avait caché dans la conduite, était patché sur le système. Il avait préconfiguré l'interface pour contourner les mesures de sécurité. La connexion Wi-Fi de son portable devrait pouvoir communiquer avec l'autre ordinateur, qui servirait en fait de routeur. Du moins en théorie.

Il attendit quelques secondes pendant que son ordinateur cherchait la connexion...

Il était connecté.

Jusque-là, tout allait bien. Il avait accès au réseau principal. Il pouvait à présent se connecter depuis n'importe quel endroit du bâtiment, pas uniquement depuis les stations.

Premier défi résolu. Il pouvait se déplacer.

Il évalua ses options. Il y avait des sorties de secours à plusieurs points de la Chambre forte. Celles-ci déclencheraient des alarmes dès leur ouverture. Il savait que la sécurité était en train de fouiller les étages au-dessus de lui. Mais où ? Telle était la question. Il lui fallait

plus d'informations s'il voulait leur échapper.

Il fit aussi vite que possible. Par ailleurs, indépendamment de ce qu'il faisait, il ruminait le fait de ne pas avoir reconnu les vigiles. Il y avait trois équipes de sécurité qui alternaient à la Chambre forte. James pensait en connaître tous les membres. Les hommes qu'il avait vus sur l'écran de surveillance lui étaient inconnus.

Cela introduisait une nouvelle variable. Le problème n'était pas limité à Enrique et à une ou deux autres personnes. Il y avait tout un groupe impliqué dans cette affaire. Ils ne travaillaient pas de façon isolée. Il y avait trop de facteurs en jeu. Il fallait un effort coordonné pour accomplir ce qu'ils avaient accompli. D'autres — et des gens familiers de l'entreprise — avaient œuvré dans le même but.

Mais pourquoi ?

Une autre question à résoudre.

Il commençait à entrevoir la marche à suivre. Ces criminels, quels qu'ils soient, pensaient avoir trouvé le parfait bouc émissaire.

Eh bien...

Pas s'il avait son mot à dire.

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Premier ordre du jour, il fallait qu'il arrive à les localiser. Il avait déconnecté Phalanx, mais il y avait d'autres moyens de surveiller la Chambre forte.

Il fit apparaître plusieurs images sur son écran. Il s'agissait de formes colorées, formées à partir des données des capteurs. Les images thermographiques représentaient des degrés de température : blanc était le plus chaud, rouge et orange étaient tièdes, et bleu était froid. Les capteurs infrarouges, ou FLIR, étaient disposés un peu partout dans le bâtiment.

Les banques de serveurs émettaient une chaleur importante et les systèmes de refroidissement étaient surveillés de près. Les FLIR permettaient de les réguler. C'était un système fait maison, très intuitif ; les composants PDM fonctionnaient de manière autonome et n'avaient jamais besoin d'entretien.

Il savait qu'Enrique n'était pas formé à ce système. S'il l'avait été, il aurait pu utiliser les mêmes données pour chercher James. Les FLIR pouvaient aussi, en plus de contrôler la température, repérer le mouvement de manière rudimentaire. James pouvait voir où ses poursuivants se trouvaient. Ce n'était pas extrêmement précis, mais c'était mieux que rien.

Il repéra un groupe qui était en mouvement. Ils étaient deux étages au-dessus de lui et ils exploraient les couloirs de manière systématique. *Ils étaient cinq. Non, six.*

Les autres étaient dispersés. Deux étaient dans l'Aquarium. Un près d'une masse de chaleur qui devait être un véhicule, dans l'aire de chargement. Un dixième homme se trouvait au premier étage.

Il passa à d'autres points de vue, faisant défiler les images.

Il y avait des dizaines de milliers de serveurs dans le bâtiment. Ils étaient tous alignés comme les étagères d'une bibliothèque. Sur l'écran, on aurait dit des coulées de lave rouge et orange. Les serveurs étaient l'élément essentiel de l'installation. C'était là que les données étaient stockées.

D'autres équipements émettaient de la chaleur. Les commutateurs, les transformateurs PDU, les onduleurs UPS, les

batteries de secours et toutes les autres parties de la grille d'alimentation. Plusieurs câbles à quatre cent quatre-vingts volts alimentaient l'ensemble. L'endroit avait une consommation d'énergie qui défiait l'imagination. Quatre-vingts mégawatts. Il fallait une centrale électrique entière, à deux kilomètres de là, pour faire fonctionner la Chambre forte.

Toute cette puissance et tout ce stockage de données produisait de la chaleur. Beaucoup de chaleur.

James examinait les images.

Dans d'autres parties du bâtiment, des masses bleues indiquaient les systèmes de refroidissement. Les caissons thermiques remplis de boules de glace Cryogel. Les refroidisseurs fonctionnaient avec un mélange d'eau et de glycol à 28 %. Les boules de Cryogel, des sphères en polyéthylène de huit centimètres de diamètre, étaient congelées pendant la nuit. Elles refroidissaient la solution eau et glycol pendant la journée.

Les énormes réservoirs, les échangeurs d'air, les équipements mécaniques, les conduites... Tout cela était visible sur l'écran. En couleurs bleu et orange.

James continua à chercher. Il trouva les derniers hommes. Des traces blanches et rouges. Toutes deux en mouvement. Ils étaient près des générateurs. Des engins de la taille de wagons. Au deuxième étage.

Cela faisait douze.

Enrique était sûrement l'un des hommes qui se trouvaient dans l'Aquarium. Les onze autres signatures thermiques étaient celles des vigiles. Des vigiles qui avaient traversé la salle de décontamination sans respecter le protocole. James avait pu les observer une minute avant de débrancher Phalanx. Ils ne ressemblaient pas aux vigiles habituels ; certains d'entre eux avaient des tatouages. Aucun ne lui était familier. Ils portaient les chemises grises de l'agence de sécurité, mais c'était tout.

Il n'en reconnaissait aucun. Pas un seul.

Une équipe de sécurité était normalement composée de six vigiles. Six, c'était le nombre habituel. Six. Pas onze. Et ils n'avaient pas mis de combinaison.

Onze hommes embauchés récemment ? Ça ne semblait pas très probable.

James les observait. Des taches blanches et rouges qui bougeaient sur l'écran. Deux étages au-dessus de lui.

Il avait un peu de temps.

Il porta son attention sur les traces laissées par le virus. L'attaque, dont il était apparemment l'orchestrateur, était partie de centaines d'e-mails. Chacun envoyé d'un ordinateur différent. Le tout coordonné depuis un point central.

Les ordinateurs infectés avaient accompli leurs instructions, envoyant des messages toutes les trois minutes. Il regarda les fichiers joints.

LeProfitTue.jwtlive LeProfitTue.jwtRedux LeProfitTue.jwtRepeat
Avec de nouvelles variantes à chaque fois.

Ils étaient envoyés aux adresses hôtes de plusieurs clients de ComTek. Il regarda les notations CIDR.

192.168.100.1/24

192.168.100.1/25

192.168.100.1/26

Il s'agissait de préfixes de routage. Les adresses IP des réseaux. Il consulta la base de données de ComTek et vérifia les adresses. Les préfixes de routage étaient ceux des clients de ComTek.

Parmi eux, il y avait des banques : Wells Fargo ; Bank of America ; J.-P. Morgan ; Citigroup ; SunTrust.

Toutes les banques qui sous-traitaient à ComTek avaient reçu des e-mails. Ils étaient envoyés aux serveurs internes. ComTek envoyait souvent des mises à jour de sécurité de cette façon. Tout était automatisé. Cela permettait de protéger les systèmes et de garantir leur fonctionnement. ComTek sauvegardait les données de ses clients de manière transparente vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, trois cent soixante-cinq jours par an.

Mais ces e-mails n'étaient pas des mises à jour normales.

Ils contenaient un ver.

Un ver qui avait infiltré les systèmes de sécurité des banques, en contournant leurs triples pare-feu. Il se dupliquait en pénétrant chaque niveau. Une série de programmes malfaisants le suivait.

Des fichiers confidentiels étaient compromis. Les informations des comptes étaient modifiées. Les comptes numérotés étaient programmés pour se renuméroter toutes les quelques secondes.

Le résultat était extrêmement destructeur. Les réseaux ne fonctionnaient plus. James réalisa que ce qu'il avait observé sur son propre compte en banque était en train de se produire à grande échelle. Des millions de transactions se répercutaient de compte en compte. Le résultat aboutissait à mélanger tous les comptes entre eux.

Dans son cas, les transactions avaient donné un résultat négatif. Mais l'inverse se produisait également. D'autres comptes se gonflaient de manière obscène, nourris par des centaines de transactions aléatoires. Des dépôts, des virements, venus de comptes inconnus.

Le virus redistribuait tous les fonds qu'il trouvait de manière aléatoire. Certains gagnaient. D'autres perdaient. Une grande loterie pour tous. *Viva Las Vegas.*

James inspira profondément. L'échelle de cette cyberattaque était époustouflante. Cela réduisait les attaques du passé à des proportions

ridicules. Nimda, Code Red, MyDoom, Sasser. Ces virus avaient tous interrompu le trafic Internet et causé bien des problèmes. Mais aucun d'entre eux n'avait causé de dégâts de cette ampleur. Et tout cela était son œuvre. Ses empreintes digitales numériques se trouvaient à chaque étape de ce cauchemar.

Il eut un moment de voyage astral.

Il regarda autour de lui. Les machines vibraient doucement. *Dans l'œil du cyclone*, se dit-il. Cette partie de la Chambre forte était relativement isolée des bruits habituels. De là où il se trouvait, il n'entendait même pas les bouches d'aération.

Mais il y avait autre chose. En dehors de la Chambre forte, dans le monde réel. Une épidémie financière dont il était la cause. Un virus qui se répandait comme une nuée de sauterelles. Toute l'infrastructure bancaire était menacée. Une traînée de destruction, comme un cyclone, pouvait se répandre à sa suite, frappant d'autres systèmes... Tout ce qui était relié aux banques de près ou de loin. Les serveurs de paiement, les cartes bancaires, les banques en ligne, les systèmes de ventes des magasins...

En clair, tout ce qui touchait au commerce.

Les répercussions étaient si vastes qu'elles en devenaient presque difficiles à imaginer. Il fallait qu'il se concentre. Il ne pouvait pas se laisser aller à de longues rêveries à ce sujet.

Il s'étira le cou. Il était resté trop longtemps concentré sur l'écran, absorbé par ses découvertes.

Un peu trop absorbé.

Il revint aux détecteurs infrarouges et regarda les images. Les six hommes n'étaient plus au même endroit qu'auparavant, deux étages au-dessus de lui. Il lui fallut un moment pour les retrouver. Il repéra leurs traces thermiques, blanches et rouges, qui se déplaçaient.

Ils n'étaient plus qu'à un étage au-dessus. D'après la direction qu'ils avaient prise, ils venaient de commencer à fouiller cet étage. *Bon, il avait le temps*. Ils n'étaient pas encore près d'arriver jusqu'à lui.

En quelques clics, il revint à l'écran précédent.

Il fallait qu'il en sache plus.

CHAPITRE QUARANTE-CINQ

Des flocons de neige. C'était une bonne comparaison. Tous identiques, jusqu'au moment où vous y regardiez de près.

James réalisa que tout n'était pas tel qu'il y paraissait. En comparant plusieurs versions du ver, il réalisa que l'une d'entre elles avait une porte dérobée.

Coucou !

Cela changeait tout. Ce n'était plus simplement une opération de destruction sauvage. Il y avait de l'ordre dans le chaos. La présence d'une porte dérobée signifiait que le virus pouvait être contrôlé.

Le contrôle. Le but suprême du hacker.

En dernière analyse, c'était l'enjeu ultime. Le contrôle, ou les moyens d'avoir le contrôle. Manipuler, envahir, m'approprier *ton* serveur, *ton* ordinateur.

Je *te* contrôle.

James examina le code. Il était nettement différent des autres. Ce n'était pas qu'une copie avec quelques modifications. Ce code-ci contenait une série de directives.

James les isola. Il fallait pour cela déconstruire l'ensemble en ses différentes parties. Cette variante du ver exploitait une faiblesse des réseaux bancaires. On aurait dit quelque chose tiré des kits de *malware* en vente sur Internet.

Non, ça aurait été trop facile, mais le résultat était là. C'était une faille basique. Élémentaire.

Une attaque jour zéro. Les banques utilisaient de vieux serveurs.

C'était une blague ?

James secoua la tête. Ça semblait impossible. N'importe quel audit de sécurité aurait repéré ce genre de faiblesse en quelques secondes. Tous les serveurs, peu importe lesquels, avaient des faiblesses. Même les plus chers du marché. Tous. Rien n'était complètement sécurisé. Il y avait toujours des faiblesses qu'un *cracker* pouvait exploiter. L'important était de les repérer. Et de fabriquer des patchs avant de mettre les serveurs en ligne.

C'étaient de vieux serveurs. Certes, c'étaient des serveurs internes, mais ça n'avait pas d'importance. C'était une erreur

fondamentale, et trois des sept plus grandes banques du pays les utilisaient.

Cela expliquait que leurs systèmes se soient effondrés. Le petit ver avait trouvé les failles.

Et il avait amené ses amis.

James vérifia une deuxième fois. Cela semblait fou, mais les faits étaient là. Il avait vérifié toutes les variantes du ver. Il y en avait des centaines. Il en avait trouvé deux qui lui avaient semblé suspectes. Les deux contenaient une porte dérobée. Encore une fois, selon une technique qu'on aurait dite trouvée sur Internet.

Ceux qui avaient créé ces petits monstres avaient reçu de l'aide. Ils étaient allés au « Castorama des hackers » pour acheter des outils.

Il examina le code binaire. Cela venait certainement d'un kit. Du moins la section qu'il avait sous les yeux. Sans doute l'un des kits Zeus. N'importe qui pouvait les acheter en ligne. Tout apprenti hacker pouvait se les procurer. L'économie souterraine en était pleine.

Il y avait d'autres producteurs de logiciels criminels ou *crimeware*. Fragus. SpyEye. Ils vendaient tous le même produit. Les kits donnaient des instructions qui permettaient de personnaliser du code malicieux. En gros, un cours pour débutants et amateurs, qui leur apprenait à voler des informations confidentielles. Cela ouvrait grand la porte. N'importe qui pouvait devenir un cybercriminel.

Les kits avaient gagné en popularité ces dernières années. Ils étaient partout sur la Toile. À cause d'eux, il y avait maintenant des milliers de nouvelles variantes de virus dans la nature.

Et James en avait à présent trois sous les yeux.

Intéressant.

Peut-être cette attaque n'était-elle pas *si balèze que ça*. Pour parler comme Enrique. *C'est toi qui as fait ça, Enrique ?*

Enrique était doué, mais il avait tendance à copier le travail des autres. La plupart de ses meilleures idées étaient des copies. James savait comment Enrique travaillait. Il avait tendance à prendre des raccourcis. Il n'aimait pas faire trop d'efforts, s'il y avait un moyen d'arriver plus rapidement au même résultat.

Ça ressemblait à de la paresse. James le lui reprochait parfois. Car cela pouvait l'amener à faire des erreurs.

SAR, hein, Brutus. Système d'activation réticulaire.

James croyait profondément au pouvoir du SAR. Une fois que son esprit repérait quelque chose, c'était comme si son champ d'action s'élargissait. Comme s'il pouvait voir les choses dans leur contexte.

Le SAR était un phénomène naturel. Médicalement, c'était la capacité qu'avait le cerveau d'avoir une perception affûtée du corps et de l'environnement. Tout le monde en était capable.

Vous achetez une voiture. Vous croyez faire un choix un peu original, peut-être à cause du modèle ou de la couleur. Mais, dès que vous êtes au volant, vous commencez à voir les mêmes partout. Comme si à présent tout le monde conduisait une Volvo moutarde.

En fait, elles étaient déjà là avant. Mais vous ne les aviez jamais remarquées. Elles n'étaient pas sur votre radar. Pour vous, elles étaient invisibles. Jusqu'à ce que vous en achetiez une.

SAR.

Il ne fallait qu'un peu de stimulation. Une fois que vous étiez lancés, vous arrêtiez de vous concentrer sur les détails et c'était comme la possibilité de voir en 3D. Vous voyiez ce qui était *aussi* là, mais qui avant était aplati par une vision en deux dimensions. Étendez ces dimensions à une troisième, et soudain vous trouvez ce que vous cherchiez.

Il ne fallut pas chercher longtemps. C'était là. James sourit.

Un programme tertiaire, caché dans le code.

Il savait ce que la porte dérobée accomplissait. Mieux, il en avait la clé. Une faiblesse qu'il pouvait exploiter.

Il y avait une liste de règles de base dans le domaine de la sécurité informatique. Rien n'est entièrement sûr. Tout peut être hacké. Aucun pare-feu n'est inviolable. Aucun code n'est indécryptable.

La même chose était vraie pour les vers munis d'une porte dérobée. Leurs créateurs croyaient toujours les contrôler. Ce qui était principalement vrai. Sauf si quelqu'un leur prenait les commandes.

Renversait la situation.

Tu me contrôles.

Et je te renvoie l'ascenseur.

Le contrôle était une notion relative, relative à qui s'y prenait le mieux.

James s'interrompit un instant.

L'excitation de la chasse l'avait distrait. Il avait laissé le temps s'écouler. C'était imprudent.

Il revint aux FLIR.

Merde.

Son front se plissa. Les vigiles n'étaient plus à l'étage du dessus. En quelques clics rapides, il examina les autres images.

Merde.

Vous êtes où, les gars ?

Il lui fallut un moment. Puis il les trouva. Six traces thermiques qui fouillaient un autre étage, en progressant méthodiquement. Il y avait une septième trace non loin d'eux. Celle-là ne bougeait pas.

James mit un instant à réaliser pourquoi.

La septième trace, c'était lui.

CHAPITRE QUARANTE-SIX

L'inventaire était effrayant : du sparadrap, de l'eau de Javel, du détergent, du film plastique, une bâche en plastique, des sacs de chantier, deux scies à métaux, des instruments techniques d'usage inconnu, plusieurs clés USB de dix gigas, une panoplie d'armes à feu, plusieurs boîtes de munitions, un couteau au manche enveloppé de film plastique, et enfin une lettre pliée en quatre.

Sue la lui tendit. Bob en relut les premières lignes. C'était une page de journal intime, imprimée depuis un ordinateur.

Pardonne-moi, Sue, pour ce que je m'apprête à faire. Je sais que toi et les filles serez bientôt dans un monde meilleur. Ce monde n'est pas pour nous...

Le texte, daté de la veille, annonçait ensuite la fin de ce journal intime. Quelque chose était imprimé de l'autre côté. C'était une recette de saumon aux épices.

— Il y avait du papier dans l'imprimante.

La page avait été imprimée sur l'ordinateur de l'étage. James faisait des économies de papier en réutilisant le verso des feuilles.

Sue lui dit qu'elle avait découvert le texte sur l'écran, en faisant sortir l'ordinateur de veille. Elle avait essayé de consulter les pages précédentes, mais une demande de mot de passe était apparue et avait fermé le fichier. Celui-ci semblait crypté.

— James n'avait pas de journal intime.

— Que tu saches.

— Je connais mon mari. Ce sont eux qui ont écrit ça. Ils voulaient donner l'impression que c'était James qui l'avait écrit. Mais ce n'est pas lui.

Bob fronça les sourcils. Il jeta un œil par la fenêtre et observa le jardin. Son pick-up était devant le garage. À droite et à gauche, la forêt. Il y avait une maison de l'autre côté de la route, et une autre vers la gauche, mais à part ça, ils étaient relativement isolés.

En fait, Bob réalisa que la maison était plus coupée de son voisinage qu'il n'y paraissait. Les coups de feu auraient dû attirer l'attention, mais personne n'était venu prendre des nouvelles. Ni la police, ni un voisin inquiet. Aucun signe de vie à l'extérieur. Toute la

ville semblait avoir été bunkérisée et ce quartier ne faisait pas exception.

Sue essaya de nouveau d'appeler la police, sans succès. Elle réessaya les pompiers.

— Ça sonne occupé.

Le regard de Bob se porta sur les clés et les téléphones portables qu'il avait pris aux agresseurs dans le garage. Les clés étaient celles d'une Mercedes, mais la voiture n'était pas visible depuis la maison. Les hommes n'avaient pas de papiers d'identité.

— Il faut qu'on s'en aille, dit Bob.

— Je sais, répondit Sue.

CHAPITRE QUARANTE-SEPT

Peter n'était pas content. Il venait de voir dix mille dollars lui filer entre les doigts.

— Ils nous ont décommandés ?

Denis hochait la tête.

Une heure plus tôt, ils avaient laissé la voiture de leur cible derrière eux. Elle avait eu un accident et on l'avait abandonnée sur le bas-côté. À partir de là, ils avaient perdu sa trace.

Peter regarda son partenaire.

— Je n'aime pas qu'on me taquine.

Denis haussa les épaules.

— Cinq mille, c'est cinq mille.

— Mais ce n'est pas quinze mille.

— Non.

Peter tira une bouffée de sa cigarette et jeta le mégot par la fenêtre. Il n'avait pas envie de laisser tomber.

— Il y a son adresse dans le dossier ?

Denis grogna affirmativement.

— Mets-la dans le GPS.

CHAPITRE QUARANTE-HUIT

James n'y pensait pas explicitement, mais c'était en arrière-plan dans ses réflexions. Il en avait déjà parlé avec des collègues. Les hackers étaient une espèce à part.

Les hackers étaient réputés pour leurs personnalités multiples. Ils étaient des codes indéchiffrables, des ectoplasmes, des feuilles vierges. Individuellement, ils échappaient aux catégories. Ils étaient qui ils voulaient. Ils changeaient à volonté.

En tant que groupe, cependant, ils devenaient plus définissables. Ils avaient une vision romantique de leur profession, si on pouvait l'appeler une profession. Ils considéraient même que c'était un métier honorable. Ils se voyaient comme les porteurs d'une mission unique au monde. Comme des libérateurs. Des créateurs de liberté. Des héros populaires.

Les hackers étaient des leaders. Ils multipliaient mille par mille. Ils étaient un et ils étaient un million.

Il y avait un aspect communautaire dans leur idéologie. Pour eux, la connaissance était faite pour être partagée. Toute connaissance cachée, déniée à la communauté générale, devait être révélée par tous les moyens.

Il fallait faire la lumière sur les recoins les plus obscurs.

Les hackers étaient des gens paradoxaux.

Ils vivaient selon leurs propres règles. L'ironie était que, tout en brisant les règles, ils croyaient au pouvoir des règles. Le fait de savoir comment les choses fonctionnaient, les règles qui donnaient $2 + 2 = 4$ ou $x \times y = z$, leur permettait de manipuler ces règles comme ils l'entendaient.

Les hackers étaient des artistes.

Les maîtres d'une discipline artistique immémoriale. Leur talent n'avait rien de nouveau. Sa naissance précédait celle des ordinateurs. Pas de quelques décennies, de plusieurs millénaires. Les romantiques parmi les hackers faisaient remonter leur lignée à la Grèce antique. Pythagore et son théorème, ouvrant la voie à la géométrie euclidienne. Révéler le fonctionnement du monde. Révéler ses secrets.

Révéler la vérité.

Les hackers recherchaient la vérité. Collectivement, ils respectaient un « code d'éthique » qui valorisait avant tout l'amour de la logique. Leur but final était la libre circulation de l'information. Rendre toute l'information accessible aux masses. Car, avec la connaissance, on gagnait une meilleure compréhension du monde.

Pythagore, à son époque, avait poursuivi le même objectif.

« La connaissance pour chacun. La connaissance pour tous. »

Les hackers étaient des puristes.

La poésie. Le haïku. Ils se sentaient reliés à ces domaines artistiques, le point commun étant la recherche de l'élégance dans le code.

La brièveté. Utiliser un minimum d'octets pour dessiner une image. Tout comme le haïku, ou la poésie, avec les mots.

Des leaders, des paradoxes, des artistes, des puristes. Les hackers étaient tout cela.

James était un hacker.

Mais il ne le savait pas encore.

Son travail en tant qu'ingénieur de sécurité informatique était de protéger et de policer. Il était un hacker qui ne s'était pas encore libéré. Mais il avait le don que partageaient tous les hackers. Car il y avait encore une autre vérité absolue.

Les hackers étaient des arnaqueurs. Ils adoptaient toutes sortes de fausses analogies.

« Le lapin qui se prend pour un loup finit toujours mal. »

James était collé à l'écran de son ordinateur, comme un papillon sur une lampe, les ailes battant leurs effets pyrotechniques. Il vit la trace thermique qui était lui, qui ne bougeait pas.

Qui était lui.

Une vérité.

Il y avait six autres traces thermiques. Qui bougeaient. Qui bougeaient toutes dans sa direction.

Une autre vérité.

Il revint à lui.

Idiot.

James glissa son ordinateur dans le sac de sport. Il s'engagea dans le couloir, derrière le commutateur.

Il avait des yeux, mais il ne s'en servait pas.

Les vigiles lui avaient coupé la voie. Il l'avait vu sur son écran. Il l'avait calculé instantanément. Il avait visualisé les mouvements, comme dans une partie d'échecs. Le bâtiment ne manquait pas d'ascenseurs et d'escaliers, mais James les avait laissés s'approcher trop près.

Il était cerné. À court d'options. Impossible d'atteindre les escaliers les plus proches. Impossible également d'atteindre le noyau

central.

Il était piégé. *Va vers le nord, idiot, et jusqu'au bout. Arrête-toi aux réservoirs de Cryogel et attends qu'ils te trouvent.* James évaluait à cinq minutes le temps nécessaire pour cela. S'il mettait sa cape d'invisibilité et claquait trois fois des talons.

Merde.

Il s'était laissé aller. Et il le regrettait.

Les règles de base. Il y en avait une qui était importante : classer les menaces par ordre de priorité. À chaque fois qu'il effectuait une analyse de sécurité sur un nouvel équipement — un nouveau serveur ou un routeur —, cette règle était présente à son esprit. De quoi faut-il s'inquiéter en premier ? En deuxième ? En troisième ?

Il était essentiel de faire une liste. Même si la liste était infinie, cela permettait de ne pas perdre de vue les menaces les plus importantes.

Première menace, deuxième menace...

Okay...

Première menace : la sécurité te cherche. Ils t'attrapent, c'est fini.
Game over.

La prison. Dis au revoir à ta femme et à tes enfants. Passe le reste de tes jours dans une cellule de deux mètres sur trois. Deviens intime avec Bubba, ton codétenu de cent cinquante kilos qui insiste pour avoir le lit du haut.

C'est clair ?

Il était tellement en colère contre lui-même qu'il avait envie de se donner des claques. De se faire souffrir physiquement.

Calme-toi. Ça ne sert à rien.

Ils ne le tenaient pas encore. Tant que c'était le cas, tout n'était pas perdu. Il fallait juste réfléchir. Première option : se cacher. Deuxième option...

Réfléchis, James. Il visualisa le plan de l'étage. Les réservoirs de Cryogel étaient le meilleur endroit où aller.

Il ramassa le sac de sport. Il prit sur la gauche au bout du couloir. Puis rapidement à droite, derrière les placards à outils. À quelques mètres de là s'ouvrait une grande pièce caverneuse où se trouvaient les réservoirs.

Pas le choix. Pas d'autres endroits où se cacher. Il entra dans la pièce.

Le lapin sortait de son trou.

Salut, les méchants loups, essayez de m'attraper.

Il avait la tête pleine d'une bouillie de bêtises spontanées.

La pièce était pleine de vibrations.

Vmmmmm...

Un écho primordial, éternel. James croyait se souvenir que,

d'après Jerry, c'était l'endroit le plus bruyant de la Chambre forte. Quatre-vingt-un décibels.

Cela semblait encore plus bruyant. Même si James n'était pas un expert. Le seul bon côté : il n'avait pas à craindre que les outils dans son sac de sport fassent du bruit. Il aurait pu claquer des mains et taper des pieds, personne ne l'aurait entendu.

En réalité, il avait envie de crier.

Mais il n'avait pas de temps à perdre.

James traversa rapidement la pièce. Il se sentait vulnérable. Les vigiles n'étaient pas loin. S'ils atteignaient cette pièce, il ne pourrait rien faire.

Il ne voulait pas que cela se termine ainsi. Pas maintenant. Il était si près du but. Il avait commencé à entrevoir la solution.

La porte était entrouverte. La porte dérobée qui allait révéler la vérité. Exposer la machination dont il était victime.

La vérité.

La réponse à ses questions.

CHAPITRE QUARANTE-NEUF

L'espace à découvert semblait interminable. James alla aussi vite qu'il le pouvait. Ce n'était qu'une vingtaine de mètres, mais il se sentait si vulnérable que cela sembla beaucoup plus long.

À bout de souffle, il atteignit les réservoirs de Cryogel et se cacha derrière le plus gros d'entre eux. De près, ils étaient énormes.

Fabriqués en acier ASME, ils ressemblaient à des silos à grain. Alimentés par des câbles isolés, ils étaient la partie essentielle du système de stockage thermique Cryogel™. Les câbles étaient reliés à une série de refroidisseurs qui se trouvaient au sommet du réservoir. Les refroidisseurs tournaient pendant la nuit pour économiser de l'énergie. L'énergie coûtait cher. Cela aurait coûté le double de les faire tourner pendant la journée. Et la facture électrique atteignait déjà des dizaines de millions de dollars par an.

L'électricité ne se conserve pas. Il faut l'utiliser ou elle se perd.

C'est là que le stockage thermique intervenait. La solution contenue dans les réservoirs, dans laquelle infusaient les boules de Cryogel, stockait l'énergie et la faisait circuler. Cette énergie était utilisée en permanence sous forme d'air conditionné.

Il y avait des échelles métalliques sur les côtés des réservoirs. James leur jeta un regard et sentit une vague de nausée l'envahir. Il regarda autour de lui. Il était à peine caché. Les vigiles le verraient immédiatement en faisant le tour des réservoirs.

Il inspira profondément. *Tu peux le faire.*

Il agrippa l'une des échelles par le barreau inférieur. Il se hissa jusqu'au barreau suivant et se mit à grimper. Au-dessus de lui, le sommet des réservoirs semblait toucher le plafond métallique. Le sac de sport à l'épaule, il continua son ascension.

Il avait le vertige depuis qu'il était tout petit, et ça ne s'était pas amélioré avec l'âge. Il avait toujours des sueurs froides quand il fallait nettoyer les gouttières de sa maison avec la grande échelle. Et ce n'était qu'à deux étages de haut. Ces réservoirs faisaient l'équivalent de quatre étages.

Le vertige était un phénomène étrange. Prenez une planche de quinze centimètres de large et demandez à quelqu'un de la traverser,

n'importe qui peut le faire facilement. Mais placez la même planche à dix mètres de hauteur et demandez à la même personne de faire la même chose. C'est une autre affaire.

James avait le vertige. Point.

Il prenait l'avion à reculons. Il fermait toujours la fenêtre, pour ne pas voir le sol. Il avait les mains moites pendant le décollage et l'atterrissage. À chaque fois. Il avait toujours mal au ventre pendant les heures qui suivaient un vol. Tous ces sucus gastriques qui continuaient de remuer dans son estomac.

Il grimpait lentement, échelon par échelon. Sans regarder en bas. C'était interminable.

Les échelons métalliques glissaient dans ses paumes moites. Il avait mal à la cheville. Il continua. Repoussant tout. Le bruit. La peur.

Juste les échelons. Concentre-toi sur les échelons.

Il était presque arrivé. Plus que quelques échelons. Le sac de sport se mit à glisser. *Merde*. En s'agrippant d'une main, il remit le sac en place de l'autre.

Ce faisant, il regarda vers le bas. Mauvaise idée. Il perdit sa concentration. Au lieu de regarder la peinture blanche émaillée qui était devant lui, il fixait le point de chute tout en bas qui accélérerait comme dans un saut à l'élastique. Sa vision commença à devenir floue.

C'était une sacrée hauteur. Les barreaux de l'échelle devenaient de plus en plus petits. Il se sentait mal, désorienté, mais ce n'était pas le pire.

En bas, il vit quelque chose bouger.

Merde.

C'était un vigile.

CHAPITRE CINQUANTE

À trois étages et demi de haut, James s'immobilisa, tentant de se fondre dans la masse du réservoir. L'homme n'avait pas encore regardé vers le haut. S'il le faisait, il n'aurait aucun mal à repérer James.

James sortit de son vertige. *Bouge-toi.* Il se saisit du barreau suivant et monta d'un échelon. Le bruit... *Vmmmm...* recouvrait tout le reste. James continua. Le sommet était proche.

Il regarda vers le bas. Le vigile s'était déplacé vers la gauche et n'avait toujours pas regardé vers le haut. James se hissa sur les derniers échelons et atteignit le sommet. Il franchit le rail de sécurité et se retrouva au sommet du réservoir.

Il était si proche du plafond qu'il pouvait presque le toucher. Depuis le sol, il avait cru que le sommet des réservoirs atteignait presque le plafond métallique. Une fois au sommet, cependant, il réalisa qu'il y avait presque trois mètres de distance entre les deux. En sautant, il arriverait sans doute à toucher le plafond.

Mais rien que d'y penser lui redonna le vertige. Il s'accroupit au sommet du réservoir pour reprendre son souffle.

Okay... il fallait qu'il regarde en bas. Il se glissa jusqu'au bord et jeta un regard rapide. Le vigile s'était déplacé vers le réservoir suivant.

James le regarda, fasciné.

Un vigile. Ou quelqu'un qui faisait semblant d'être un vigile. L'homme s'arrêta, regarda autour de lui. Il toucha son oreille et eut l'air de parler à quelqu'un.

Tout à coup, il regarda vers le haut.

Merde. Après un temps de surprise, James recula la tête.

L'homme l'avait-il vu ? Il avait certainement regardé dans sa direction. Même s'il n'avait pas fixé ce point précis, il avait pu l'apercevoir du coin de l'œil. *Putain.*

Pourquoi avait-il passé la tête pour regarder ? Parce qu'il était un idiot. Une fois de plus, il se mettait tout seul dans le pétrin. Il fallait qu'il fasse plus attention. Il y avait d'autres moyens de regarder.

James ouvrit le sac de sport et en sortit l'ordinateur portable. Il appuya sur un bouton pour le sortir de veille. Il ouvrit les images

thermiques. L'écran était déjà réglé sur l'endroit où il se trouvait.

Les réservoirs semblaient plus petits sur l'écran. C'était une vue du dessus. Ils ne formaient que de petites masses bleues.

Il zooma. Les réservoirs s'agrandirent. Il ajusta les réglages, en jouant sur trois coordonnées. Ce logiciel était assez cool. C'était comme de voir en trois dimensions.

De grandes masses bleues. Les réservoirs étaient bien isolés. Leur revêtement extérieur était fait d'une double épaisseur d'acier. La valeur d'isolation était encore augmentée par une couche de spray isolant. Mais, collectivement, ils étaient représentés par une large tache bleue.

Bleu. Froid.

James en prit conscience. Le réservoir était froid. Sa blouse jetable, faite de Tyvek® fin comme du papier, ne le protégeait pas beaucoup. Le sommet du réservoir semblait émettre une vague de froid.

Il posa la main sur la surface métallique et la retira aussitôt. C'était plus que froid. C'était glacial.

James commença à sentir le froid à travers les semelles de ses chaussures. Il n'y fit pas attention et se concentra sur les signatures thermiques. Il était là, au sommet du réservoir. Et le vigile près du réservoir suivant, quinze mètres plus bas. L'homme était au même endroit. Il n'avait pas bougé.

James chercha les autres vigiles. Il les trouva, tous les cinq, dispersés dans le reste de l'étage.

James observa l'homme qui était au pied du réservoir. Peut-être celui-ci ne l'avait-il pas vu. Sinon, il serait en train de bouger. De grimper à l'échelle.

James continua d'observer le vigile en retenant son souffle. Que faisait-il ? Il se tenait toujours au même endroit.

James fit apparaître plusieurs images simultanément. Ce n'était que des aperçus. Trop petits pour voir les détails, mais assez pour voir les mouvements.

Les cinq autres bougeaient tous. L'homme que James avait aperçu ne bougeait pas. C'était comme dans un jeu vidéo. Des points blancs et rouges qui bougeaient de manière aléatoire. Deux de ces points ne bougeaient pas. L'un d'entre eux était James. L'autre était le vigile qui l'avait peut-être repéré.

James avait un mauvais pressentiment. Les points semblaient bouger de concert. Il lui fallut une seconde pour réaliser. Ils bougeaient tous dans la direction de l'homme qui restait immobile.

Ça ne sentait pas bon.

Cela voulait dire que l'homme l'avait vu. Il avait appelé les autres. Sans doute juste après l'avoir vu. James avait vu l'homme se

toucher l'oreille. Il devait avoir un moyen de communiquer. Une de ces oreillettes Bluetooth ou quelque chose comme ça.

Merde.

Ils se dirigeaient tous clairement vers l'homme immobile. Plusieurs d'entre eux sautèrent d'une image à l'autre. James ferma les autres aperçus. Il ne lui fallait plus qu'une image à présent. Ils étaient tous les six à côté du réservoir.

De son réservoir.

Les signatures thermiques donnaient des taches informes, mais en zoomant au maximum, James arrivait à distinguer leur silhouette. Des bras, des jambes. Ils étaient debout, proches les uns des autres.

L'homme qui n'avait pas bougé était au centre du groupe. Soudain, il leva le bras.

Vmmmmm...

Le bruit. Le froid sous ses pieds. James s'y sentit soudain habitué.

Il vit l'homme baisser le bras. Il resta immobile tandis que les cinq autres se séparaient. Qu'est-ce qu'ils faisaient ?

James eut bientôt la réponse.

Il y avait cinq réservoirs de Cryogel. Cinq hommes. Ils grimpaient chacun à une échelle.

CHAPITRE CINQUANTE ET UN

L'esprit a parfois des ressources insoupçonnées. Il peut vous surprendre aux moments les plus inattendus. Au moment même où les vigiles se dirigeaient vers les échelles, l'esprit de James se mit en mouvement, énumérant les choix possibles.

Un.

Le sac de sport contenait des outils. Que James pouvait jeter pour créer des distractions. Mais le vacarme du lieu rendait cette méthode inefficace. Le bruit qu'ils feraient en tombant serait couvert par le vacarme ambiant. Impossible de produire un bruit suffisant et, même dans ce cas, cela ne ferait que renforcer leur détermination à fouiller l'endroit minutieusement.

Deux.

Le sommet des réservoirs était un petit espace clôturé de quatre mètres de diamètre. Sans aucun abri. Une fois arrivé au sommet de son réservoir, chaque vigile aurait une vision dégagée du sommet de tous les autres. Pas moyen de se cacher.

Trois.

Au-dessus de James, il y avait le plafond. Une poutre en métal était à sa portée. Il pouvait sauter et s'y accrocher. Se hisser. Et après ? Il serait toujours visible et encore plus vulnérable. Ses yeux suivirent la poutre. Même s'il parvenait à vaincre son vertige et à progresser le long de la poutre (une prouesse physique dont il n'était pas sûr d'être capable), la poutre ne menait nulle part. Il aurait dépassé deux réservoirs, mais ce serait tout. Pas de solution de ce côté-là...

Sur son écran, les vigiles avaient atteint le pied des échelles. Ils commençaient à grimper.

Quatre.

James pouvait ramper jusqu'au rebord du réservoir et se laisser pendre. Il faudrait qu'il soit du côté opposé à celui où se trouveraient les vigiles. Ses mains seraient rapidement gelées au contact du réservoir. Il pourrait sans doute tenir trente secondes, avant que ses mains ne soient complètement engourdies. Et il n'y avait nulle part où il serait bien caché. Quand l'un des vigiles arriverait au sommet d'un autre réservoir, il le verrait pendouiller. Ça ne pouvait pas marcher.

Tant mieux car cette option ne lui disait rien.

Cinq.

James regarda rapidement l'écran de son ordinateur. Son esprit allait plus vite que lui, entrevoyant déjà une nouvelle possibilité. Il commença à taper à toute vitesse et il lança le logiciel fait maison qui contrôlait les systèmes IMDS qui surveillaient les sorties de secours.

En quelques clics, il entra dans l'interface utilisateur. Il passa d'un module à l'autre et trouva les endroits qui contrôlaient cet étage. Toutes les sorties de secours étaient reliées au système. Il y avait une fonction manuelle qui permettait d'effectuer des tests. Cela servait normalement à vérifier le bon fonctionnement du système.

James introduisit deux erreurs. Elles se communiqueraient au système instantanément. D'après les moniteurs, l'une des sorties de secours présentes à cet étage venait d'être ouverte. Cela ne provoquait pas d'alarme visuelle ou sonore dans le bâtiment. Mais une petite alarme sonore allait se déclencher dans l'Aquarium, à deux étages de là.

L'Aquarium.

Enrique était dans l'Aquarium.

James revint aux capteurs thermiques. Il ne pouvait plus rien faire qu'attendre. Il pensait avoir environ vingt secondes avant que le premier vigile n'atteigne le sommet d'un des réservoirs.

CHAPITRE CINQUANTE-DEUX

Sue relut la page de journal intime. Les dernières lignes étaient aussi étranges et dérangeantes que le reste.

« Ceci est mon dernier message. Demain, le monde va comprendre. Le fils d'un fils d'immigrant, à qui on n'a donné que les restes et qui était censé s'en contenter, va dire : « Ça suffit ! » Demain, je vais faire couler votre sang vert, enfoirés de profiteurs infâmes ! »
JK

Elle savait que ce n'était pas James qui avait écrit cela. Sans comprendre l'ensemble de la situation, elle ne doutait pas que ce journal ne soit destiné à être compris comme une confession. Ces hommes avaient eu l'intention de les tuer et de désigner James comme le coupable.

Elle se souvint de ce qu'elle les avait entendus dire :

« *On a fait notre partie du boulot. On a téléchargé le marqueur. Maintenant, on nettoie...* »

Ils avaient introduit cette fausse preuve dans l'ordinateur.

« *Maintenant, on nettoie...* »

Ce qu'ils voulaient dire par là ne faisait aucun doute.

La bonbonne de gaz qu'ils avaient détachée du grill dans le jardin était à présent au milieu des escaliers. Ils avaient commencé à couvrir les portes avec du plastique. Et il y avait les autres instruments découverts par Sue et Bob, les scies à métaux, le couteau...

L'homme avait dit : « *Je m'arrangerai pour qu'il y ait du sang sur les vêtements...* »

Du sang. Cela voulait sans doute dire le sien et celui des filles. Sur les vêtements de James. Une autre preuve falsifiée pour compléter l'horrible tableau. Ils avaient été interrompus. Sue avait emmené les filles juste à temps.

Elle eut un frisson en pensant à ce qui avait failli arriver. Mais pourquoi ? Pourquoi étaient-ils venus les tuer ? Quel pouvait bien être leur motif ? Un tel acte de haine... Tuer une maman et ses filles...

— Tu es prête ? dit Bob.

Sue souleva le sac qu'elle avait préparé. Elle y avait jeté des vêtements, des affaires de toilette et d'autres objets de base. Elle ne

savait pas quand elles pourraient rentrer. Elle avait essayé d'appeler James, mais elle n'avait pas pu le joindre ni même laisser un message. Elle n'aimait pas partir comme ça, mais elle savait qu'elles n'étaient pas en sécurité si elles restaient là. Les ravisseurs n'avaient pas fini leur travail, et ils semblaient ne pas travailler seuls.

— Venez, les filles.

Elles se dirigèrent vers la porte.

— Attendez, dit Bob.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Dehors, une Suburban noire venait de se garer devant la maison.

Sue regarda son père, de la peur dans les yeux. Ils avaient attendu trop longtemps.

— La porte de derrière, dit Sue. Vite !

CHAPITRE CINQUANTE-TROIS

Depuis son poste de commandement dans l'Aquarium, Enrique poussa un juron. L'alarme passive s'était déclenchée. À deux étages de là, les vigiles avaient ratissé les lieux sans trouver trace de James.

Enrique regarda l'écran : l'alarme indiquait clairement qu'une porte s'était ouverte à l'un des niveaux inférieurs, deux minutes plus tôt.

— Ce n'est pas possible, dit-il en ajustant son oreillette Bluetooth. Il devrait être là.

— Tu avais dit que les caméras seraient réparées ! dit Savic.

Au-dessus d'eux, les écrans de surveillance n'affichaient qu'un bleu uniforme. Les caméras étaient inutilisables pour localiser James.

— J'ai besoin de plus de temps, dit Enrique.

Il n'arrivait pas à comprendre ce que James avait fait. Il avait essayé tout ce qu'il pouvait pour remettre Phalanx en ligne. Le système marchait quand il était parti. James n'avait eu que quelques secondes pour le saboter — ça devait être quelque chose de simple.

Une autre alarme se déclencha. Les réflexions d'Enrique furent interrompues. L'alarme indiquait l'ouverture d'une porte à l'un des niveaux supérieurs.

— Il est à un étage au-dessus de vous, près des serveurs, quadrant trois !

Il avait à peine dit ces mots qu'il réalisa son erreur. Cette porte était de l'autre côté du bâtiment. James ne pouvait pas avoir ouvert les deux portes en moins de deux minutes !

Enrique se frotta les tempes. Il avait un féroce mal de crâne. Ce n'était pas ce qui était supposé se passer. Son job était d'amener James ici. Il avait fait son job et il était temps de conclure et...

Enrique s'immobilisa. L'écran qui était en face de lui venait de s'éteindre. *Quoi ?*

— Putain de merde ! s'écria-t-il.

CHAPITRE CINQUANTE-QUATRE

Ils coururent jusqu'à la cuisine. Sue ouvrit la porte. Le jardin donnait sur la forêt. Il y avait une pelouse qui, à présent, semblait interminable. Ils n'arriveraient jamais à atteindre le couvert de la forêt à temps.

— On peut se cacher sous la maison, dit Sue.

Ils descendirent quelques marches et se retrouvèrent sous l'escalier. La maison était légèrement surélevée et une palissade en bois entourait le périmètre. Il était possible de passer par un trou derrière les buissons. Sue écarta une planche qui était mal attachée.

— Allez, les filles.

Les filles se faufilèrent dans l'ouverture sans hésiter.

— Je vais partir dans les bois, pour les attirer sur une fausse piste, dit Bob.

Sue secoua la tête.

— Non, entre, il y a de la place.

Sa voix était ferme. Son père la regarda, et un sourire grave traversa son visage. Il approuva. Il s'accroupit et passa par l'ouverture. Il y parvint tout juste ; le passage était étroit. Il rejoignit les filles, en rampant sur le ventre. Sue les suivit, en s'arrêtant un instant pour remettre la planche en place.

— Maman, il y a une araignée, dit Katie.

— Ce n'est pas grave, elle ne va pas te faire de mal. Il ne faut pas faire de bruit, murmura Sue.

Il y avait une soixantaine de centimètres entre le sol et le plancher de la maison. Par endroits, le sol n'était pas plat et l'espace se réduisait. Ils étaient tous à plat ventre. Il y avait une forte odeur, comme si un cadavre d'animal s'était décomposé un certain temps dans cet endroit.

— Il faut qu'on aille plus loin, murmura Sue.

— Maman, je n'aime pas ça, gémit Hannah. Il y a des bêtes, ici. Et ça pue.

À certains endroits, ils voyaient à travers la palissade. À d'autres, des piles de béton et des poutres en bois leur bloquaient la vue. Sue aperçut un mouvement près de la palissade. Bob lui fit un signe et

pointa du doigt.

Les hommes qui étaient arrivés en Suburban faisaient le tour de la maison !

CHAPITRE CINQUANTE-CINQ

James se cacha entre deux colonnes de béton. Son niveau d'adrénaline acceptait juste de redescendre. Ce n'était vraiment pas passé loin, à plusieurs moments.

C'était déjà incroyable d'avoir réussi à descendre du réservoir de Cryogel en un seul morceau. Ajoutez à cela tout le reste, et il était surpris que son cœur n'ait pas lâché. Son rythme cardiaque avait été tellement élevé, pendant que les vigiles grimpaient aux échelles ! Il s'attendait à être découvert à tout moment.

Quand cela n'arriva pas et qu'il devint évident qu'ils étaient en train de redescendre, le cœur de James avait bondi dans sa poitrine. Il avait inspiré profondément plusieurs fois. Il avait réussi.

Okay.

Maintenant, au boulot.

Il était à un bon endroit. Les vigiles avaient déjà fouillé cette partie du bâtiment. Ils n'allaient pas revenir de sitôt. La seule signature thermique un peu proche se trouvait au niveau du dessus, et complètement à l'opposé du bâtiment.

Il était en sécurité pour l'instant. *Mais il s'était déjà trompé une fois à ce sujet.*

Il retourna à sa piste numérique. Entrouvrit la porte dérobée. *Maintenant, voyons ce que vous fabriquez, mes vilains...*

Il ne lui fallut pas longtemps pour retrouver où il en était. Comme un déclic d'interrupteur dans son cerveau. Il revint au code tertiaire, pour déterminer ce à quoi il servait.

Certaines personnes avaient un talent inné pour le chant, d'autres pour le dessin. James avait coutume de dire qu'il était doué pour les langues. Ce qui était en partie vrai.

Il avait étudié l'espagnol pendant six ans, trois au lycée et trois à l'université. Il pouvait à peine s'exprimer, même après la sixième année qui était censée être celle où l'on parlait couramment. Il n'avait pas l'oreille.

Mais, visuellement, c'était autre chose. James lisait assez bien l'espagnol. Il se débrouillait aussi pour l'écrire. Il y arrivait toujours, vingt ans plus tard, si besoin.

Il avait l'œil pour les langues. C'était son talent à lui. Difficile à expliquer. La meilleure comparaison était peut-être celle de l'idiot savant qui se révèle être un génie des mathématiques.

Les nombres, les mots, les symboles...

Sur l'écran ou sur le papier, tous ces caractères se fixaient dans le cerveau de James. Mais les langages qu'il connaissait n'étaient pas des langues vivantes.

Pascal, Basic, Pseudo code, HyperTalk, JavaFX Script...

Il en connaissait plus de trente. Des langages de programmation. Sur le bout des doigts.

Si jamais les robots prenaient le contrôle de la planète, il ferait un interprète modèle. Il suffirait de lui donner une interface clavier.

Il laissa ses doigts s'exprimer. Il utilisa un composant d'interface utilisateur `< s : token >`. Il fallait d'abord qu'il sécurise ses formulaires JSF contre les attaques XSRF — Cross Site Request Forgery. C'était une simple sérialisation. Passée dans le `javax.faces`. Réglage des paramètres ViewState.

Tout un charabia. Mais James le comprenait. Il continua à taper.

`sha1 (signature = viewId + «,» + formClientId, salt = clientId)`

Il utilisait des identifiants uniques...

Il voulait être sûr que l'on ne puisse pas remonter jusqu'à lui. C'était un des secrets. Quand vous utilisez des portes dérobées, il faut être discret. Ne pas laisser de traces de pas. Pas quand vous voulez emmener les clés et laisser la porte fermée.

Le contrôle.

Je te tiens.

James s'interrompt. Il savait à quoi servait le code tertiaire.

— Ouah.

Il lança un algorithme pour le vérifier.

— Ouai.

— Waouh.

Putain de Dieu.

CHAPITRE CINQUANTE-SIX

La demeure, blottie dans un quartier où les maisons valaient entre cinq et dix millions de dollars, était entourée d'un haut mur de briques. Un grand portail en fer forgé s'ouvrit devant une voiture noire qui avançait jusqu'à la maison.

— Ils sont là, dit Nick Paulson.

Rex Portino approuva. C'était un homme sportif à la peau mate et aux traits aquilins. Ses cheveux, d'un blanc surnaturel, lui donnaient un style distingué. Quand ses yeux se plissaient, ses pattes-d'oie formaient de sombres crevasses.

— Alanna, occupe-toi d'eux.

La fille, une jolie brune, acquiesça et quitta la pièce.

Portino termina son coup de fil.

— Dans deux heures. Oui. On le fera à ce moment-là. Je vous tiens au courant.

Il reposa le téléphone.

Paulson lui lança un regard hautain.

— Comment vont nos amis new-yorkais ?

Portino répondit par une attitude dédaigneuse.

— Tu ne devrais pas être occupé quelque part ?

Paulson haussa les épaules.

— C'est terminé... Pas de problème.

Portino haussa un sourcil.

— Ne t'inquiète pas, dit Paulson. Quand l'enquête aura lieu, ils ne verront rien d'autre que lui. La location de la camionnette est à son nom. Enrique a fait ce qu'on voulait.

— Je n'aime pas les imprévus.

Paulson haussa à nouveau les épaules.

— Bon, il n'a pas fait exactement ce qu'on pensait. C'était un gars si routinier, il était censé rentrer directement chez lui.

— Il semble avoir fait pas mal de choses qui n'étaient pas prévues.

Paulson secoua la tête.

— Tout est réglé.

— Tu as intérêt à en être sûr. Mes associés ont certaines attentes

et il vaut mieux ne pas les décevoir.

— Oui, il vaut mieux, dit Paulson avec un sourire.

Les yeux de Portino se plissèrent.

— J'ai dit que tout était réglé.

Paulson eut un grand sourire.

— Ils attendent. Tu es prêt ?

CHAPITRE CINQUANTE-SEPT

Les hommes qui sortirent de la Suburban noire étaient armés d'Uzis, qu'ils portaient en bandoulière. Deux d'entre eux entrèrent dans le garage. Les trois autres encerclèrent la maison pour sécuriser le périmètre.

Ils se déplaçaient d'un seul mouvement, en regardant régulièrement leur montre. Ils fouillèrent la maison et le jardin. Les deux qui étaient entrés dans la maison ressortirent en portant le blessé russe. Ils le mirent dans la Suburban et retournèrent prendre les deux cadavres. Les hommes étaient petits, mais ils n'avaient aucun mal à manipuler les sacs en vinyle qui pesaient près de cent kilos chacun.

Ils empilèrent les corps à l'arrière de la Suburban. Leurs trois acolytes les rejoignirent. Ils échangèrent quelques mots rapides en mandarin et sortirent des sacs de sport du coffre.

De retour dans la maison, ils nettoyèrent toutes les pièces systématiquement, à grand renfort d'eau de javel et de détergent. Toute trace de sang disparut rapidement. Les analyses d'ADN, si jamais elles étaient réalisées, ne donneraient rien.

À l'aide d'aspirateurs, le garage fut bientôt nettoyé : cartouches, chevrotine et autre débris compromettants. Les éléments soupçonneux qui restaient dans la maison furent jetés dans des sacs en plastique. Le tout termina dans la Suburban.

Ils grattèrent une allumette et montèrent rapidement dans la Suburban. Le feu commençait tout juste quand ils déboulèrent dans la rue. Le temps que leur voiture disparaisse, le garage était en flammes.

Le tout avait pris moins de douze minutes.

CHAPITRE CINQUANTE-HUIT

C'était pire que ce qu'il pensait. Et il n'en pensait déjà rien de bon. James avala sa salive. Il commençait à avoir une vision d'ensemble.

C'était balèze.

Et c'était un euphémisme.

Il n'y avait pas d'écran assez grand pour tout y faire apparaître. Même avant cette journée, James était du genre parano. C'était un aspect de sa personnalité obsessionnelle compulsive. Que cela lui plaise ou non, la paranoïa faisait partie de son ADN. Il disait toujours que c'était la faute de son travail, mais il savait que ce n'était qu'en partie le cas.

En partie seulement, car il était paranoïaque bien avant de devenir ingénieur de sécurité informatique. Bien sûr, son travail n'avait rien fait pour améliorer la situation. C'était comme un alcoolique qui travaillerait dans un bar. Ce qu'il voyait tous les jours ne faisait qu'empirer les choses. Son point de vue sur le monde consistait à se tenir au courant des dernières techniques de hameçonnage et de piratage. Il avait vu de ses propres yeux de vrais cybercriminels en action.

Et, à chaque fois, il y avait un facteur commun : les attaques étaient anonymes. Venues de nulle part. C'était la triste réalité de son domaine d'activité.

Les menaces qu'il repérait auraient pu venir d'adolescents, d'étudiants, ou de grands-mères de quatre-vingts ans. Il n'en savait rien. Les hackers étaient anonymes. Sans visage. Ils n'agissaient pas depuis un point fixe, mais à travers des portails dynamiques, en mouvement perpétuel, qu'il était presque impossible de localiser. L'Internet était le terrain de jeu de ceux qui souhaitaient rester anonymes. Il était trop facile de cacher son identité.

Par exemple, avec les « routeurs oignons ». « TOR », en clair. TOR était un réseau à faible latence de deuxième génération, qui permettait à ses utilisateurs de communiquer anonymement sur internet.

Un gros merdier, voilà ce que c'était.

Ça se jouait au niveau du flux TCP. Des messageries instantanées, les Internet Relay Chats (IRC) et les navigateurs Internet pouvaient

s'en servir. Ça donnait à tout un chacun un permis de faire de mauvaises actions. De voir de mauvaises choses. D'être mauvais.

Ça cachait qui vous étiez.

Comme des poupées russes — les *matriochkas* traditionnelles qui s'imbriquent les unes dans les autres —, chacun pouvait se faire passer pour quelqu'un d'autre, qui se faisait passer pour quelqu'un d'autre... C'est ce que permettaient les routeurs oignons. Les poupées russes continuaient, jusqu'à ce que l'identité d'une personne soit impossible à retrouver avec le moindre degré de précision.

Le grand public voyait généralement les hackers comme des menaces mineures : des intellos frustrés qui opéraient depuis le grenier de leurs parents ; des individus isolés qui faisaient des bêtises davantage qu'ils ne commettaient des crimes. James soupçonnait que ce n'était pas le cas, pour la plupart des attaques qu'il rencontrait. En mettant de côté les kits de *crimeware*, la plupart des tentatives étaient trop coordonnées, trop sophistiquées pour être le travail d'amateurs. Il savait qu'il y avait des groupes organisés, extrêmement compétents qui visaient les entreprises et les gouvernements.

C'était son côté paranoïaque qui prenait son vol. Mais l'oiseau avait des ailes.

Des ailes de ptérodactyle.

Et il en voyait des signes régulièrement. Il n'y avait pas très longtemps, l'un des concurrents de ComTek avait subi une importante faille de sécurité. Les données de deux millions de clients d'une importante banque nationale avaient été volées. James l'avait particulièrement remarqué, car ce n'était pas si différent de la fois où ComTek avait perdu des données (ou que l'équipe de nettoyage les avait jetées).

Mais, dans le cas de leur concurrent, les données n'avaient pas traîné dans la poubelle ou dans une décharge à ordures. Une organisation extérieure était venue les prendre de manière délibérée. La faille de sécurité n'avait jamais été rendue publique, du moins pas jusqu'à récemment.

James en avait entendu parler dans un article de la presse spécialisée. Les journaux grand public en avaient à peine parlé. En fin de compte, il n'y avait eu qu'un petit entrefilet à la page 7 du *Wall Street Journal*.

Pour James, cette nouvelle était venue confirmer tous les soupçons paranoïaques qu'il avait depuis des années. C'était la partie émergée de l'iceberg, et en dessous se trouvait un monstre que personne ne voyait. Caché, mais visible, du moins pour James.

Il avait les yeux grands ouverts.

Paranoïa, paranoïa, attention...

Il savait à quoi s'en tenir.

La page 7 du *Wall Street Journal* était un bon exemple. En trente minutes, quelqu'un avait retiré trente millions de dollars à des distributeurs de billets situés dans vingt-sept pays différents. Ce qui était incroyable, c'était que chaque retrait ne faisait que trois cents dollars. Pour donner le contexte : il avait fallu fabriquer cent mille fausses cartes bancaires, les distribuer et les utiliser simultanément dans vingt-sept pays différents, pour retirer ce total.

Une organisation criminelle avait dû chapeauter l'opération. Quelques personnes isolées n'auraient pas pu s'en tirer. D'un simple point de vue logistique, il aurait fallu des centaines de personnes — mules et soldats — pour aller aux distributeurs et faire tous les retraits. Quand James avait lu cet article, il avait été horrifié. Des multinationales auraient eu du mal à faire la même chose. Il y avait des organisations criminelles capables de mettre en œuvre des opérations d'une complexité et d'une sophistication difficiles à imaginer.

Et à présent, ce chiffre semblait dérisoire — comme un enfant de cinq ans qui vole des bonbons dans un supermarché — en comparaison avec ce qu'il venait de découvrir.

À première vue, les virus qu'« il » avait créés avaient fait de réels dégâts. « Créer le chaos complet » était une autre façon de le dire. Mais, sous la surface, c'était bien plus méchant.

C'était criminel.

Ce programme tertiaire, enfoui dans le code, extrayait des montants minuscules de chaque compte à chaque fois qu'il faisait une opération. Là aussi, les montants étaient dérisoires, juste des centimes, mais ils étaient prélevés sur des millions de comptes par seconde. À ce rythme, chaque minute correspondait à des centaines de milliers de dollars. Le programme était réglé pour fonctionner pendant vingt-quatre heures, dont vingt-deux étaient déjà passées. À la fin, s'il continuait ainsi, cela ferait un peu plus de trois cents milliards de dollars.

James avait utilisé un algorithme pour le vérifier.

\$ 300 000 000 000.

Le nombre de zéros était considérable. C'était une somme difficile à imaginer.

Trois cents milliards de dollars.

C'était un chiffre impressionnant. Suffisant pour choquer qui que ce soit, y compris James. Mais il aurait dû s'en douter. L'argent était nécessairement la motivation primordiale. La cybercriminalité se résumait toujours à cela, l'argent.

Trois cents milliards. Un sacré paquet. Mais, en réalité, même ce chiffre incroyable était relatif. On pouvait le mettre en perspective. Cela ne représentait qu'à peu près 6 % du montant total des cinq

billions de dollars entreposés dans les banques et les fonds d'investissement qui utilisaient les systèmes de sécurité de ComTek (et donc la Chambre forte).

L'argent était divisé en un nombre presque infini de minuscules unités de données. Ces unités, mesurées en octets et en bits, représentaient les fonds de chaque compte. Aucun coffre-fort au monde ne contenait ce genre de somme.

Globalement, si l'on considérait la somme d'argent en circulation aux États-Unis, parfois appelée « M0 » ou la « base monétaire », il y avait moins d'un billion de dollars en circulation, en liquide. La majorité de l'argent circulait sous forme électronique, en comptes courants, comptes d'épargne, fonds en actions et mises en pension à court terme.

Aujourd'hui, tout était électronique. Quand les entreprises payaient leurs employés, ce n'était pas en liquide, mais avec des chèques qu'ils déposaient sur leur compte.

Tout comme les marqueurs d'aujourd'hui, ces chèques étaient déjà de l'argent virtuel. C'était ainsi que fonctionnait le système bancaire. Tout était électronique. L'argent était juste des octets de données. Et ces blocs de données étaient en train d'être découpés et tranchés des milliers de fois, tandis qu'en même temps des montants minuscules étaient prélevés et entreposés dans ce qui semblait être des comptes de dépôt temporaires.

Temporaires...

Des octets dans le vide.

James regarda ce qui apparaissait sur son écran. C'était un magma illisible de chiffres, de lettres et de symboles. Des données qu'il avait interceptées à l'une des portes dérobées.

Pas exactement Western Union, mais quelque chose d'autre. FedWire représentait le nombre de banques qui effectuaient des virements, en particulier de grosses sommes en liquide. La Chambre forte entreposait ce genre de données. Mais ce n'était pas ça.

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

C'était un trou noir. Et tout cet argent liquide était en train d'y disparaître. *Miam.*

Trois cents milliards de dollars.

Eh bien... Il était peut-être trop tard pour arrêter le code malicieux, mais James pouvait encore faire quelque chose. Le suivre. Découvrir où allait l'argent. D'après ce qu'il voyait, la trace informatique passait par plusieurs vortex. Cinq, plus précisément. L'argent disparaissait dans ces trous noirs intermédiaires. Des comptes de séquestre sans fonds visible.

Intéressant.

James s'interrompt. Il avait le sentiment d'être sur le point de

réussir. Les trous noirs allaient bientôt se refermer. Dans deux heures à peu près, l'opération allait prendre fin. Alors, il serait trop tard. L'argent aurait disparu. *Si ce n'était pas déjà le cas.*

Il fallait qu'il en ait le cœur net. Il y avait une trace, discrète, mais qu'il devrait arriver à suivre.

Évidemment...

Il revint aux FLIR et serra les dents. Juste à temps. Au moment où il allait pouvoir frapper au cœur du problème.

Il fallait qu'il bouge à nouveau.

James remit son ordinateur dans le sac de sport. Plusieurs idées se développaient en parallèle dans son esprit. Il avait plusieurs choses à faire, et vite.

Classer par priorité. Menace numéro un, menace numéro deux...

D'un pas décidé, il se dirigea vers les serveurs.

CHAPITRE CINQUANTE-NEUF

Il fit un léger détour. Dans deux heures, les trois cents milliards de dollars auraient disparu. Mais pas s'il pouvait y faire quelque chose. Ils avaient essayé de lui faire porter le chapeau. Ils allaient voir.

James commençait à avoir une vision d'ensemble. Il y avait un terme qui était utilisé dans la sécurité informatique... « Exploits en chaîne ».

Le chemin le plus facile d'un point à un autre n'était jamais le plus court. Il ne fallait pas entrer par la porte principale, si vous vouliez repartir les bras chargés. Il valait mieux arranger une séquence d'actions, organisée en une « chaîne d'exploits ».

James était un des maillons de cette chaîne. Ceux qui avaient organisé cette opération — Enrique et consorts — avaient mis James en danger. Ils l'avaient exploité. Ils l'avaient mis en charge des opérations. Ou, du moins, ils avaient tout fait pour que cela semble être le cas.

Quand l'enquête commencerait dans quelques jours — *voire dans quelques heures* — James serait le coupable idéal. C'était simple. Il avait perdu la tête. Et fait un maximum de dégâts. Il était *mentalement instable*. C'était dans son dossier.

Tous ces vers qui créaient le désordre. C'était une diversion. Un vacarme artificiel, qui détournait l'attention de ce qui était vraiment en train de se passer.

On allait voir ce qu'on allait voir.

James arriva au niveau des batteries de secours. La Chambre forte était gourmande en énergie. L'énergie, plus précisément l'électricité, était ce qui faisait tourner la machine.

Quatre-vingts mégawatts, ce n'était pas rien. Une petite ville peut tourner sur ce genre de puissance. Ce qui était sûr, c'est que les centres de données comme celui-ci étaient loin d'être écolos. Leur empreinte carbone était effroyable. Les usines qui rejetaient des nuages de fumée noire n'étaient rien à côté des centres de données. En particulier un de cette taille.

C'était le vaisseau amiral des centres de données. Dépensant de l'énergie sans souci du lendemain. *Au rythme où allaient les choses, ce*

n'était pas si bête. Les lendemains ne semblaient pas très prometteurs.

Surtout pour James.

James regarda autour de lui. La grille d'alimentation était une bête monstrueuse. Les batteries de secours n'étaient qu'une petite partie de l'ensemble. Les armoires des batteries pesaient plus de quatre tonnes. Et il y en avait des douzaines.

Il y avait aussi les générateurs ; ils se trouvaient dans une autre partie du bâtiment. Chacun d'entre eux avait la taille d'un wagon. Ajoutez à cela les autres UPS (alimentation électrique ininterrompue), les PDU (unités de distribution de l'alimentation), les commutateurs, les câbles de distribution et les autres éléments, et vous aviez un énorme tas d'appareillage électrique.

Qui fonctionnait sur des lignes à quatre cent quatre-vingts volts. Chacune avait assez de puissance pour électrocuter un éléphant. Pour en faire une chips craquante.

James savait ce qu'il avait à faire. Il trouva le manuel. On l'appelait « le Livre » et personne ne devait y avoir accès. Il avait dû faire sauter le verrou pour ouvrir le placard.

C'était un sacré pavé. Quarante pages d'avertissements et d'instructions de sécurité. Cent dix pages qui détaillaient la séquence de mise hors tension.

Ils auraient pu prévoir un interrupteur. C'était la loi de Murphy : rien n'était jamais facile.

James se mit au travail.

CHAPITRE SOIXANTE

Les centres de données ont une relation d'amour — haine avec l'électricité. James connaissait bien le sujet. Son travail nécessitait une bonne compréhension des questions d'énergie. Ce que l'énergie permettait de faire, ce qu'il fallait éviter, et ce qu'il ne fallait jamais faire.

Il était sur le point d'ouvrir la porte numéro trois. *Ce qu'il ne fallait jamais faire.*

Couper le courant. Mettre le système hors tension. Appuyer sur l'interrupteur.

Plus précisément, selon le Livre, ce n'était pas un seul interrupteur, mais toute une série. L'opération était taboue. Ce n'était pas pour rien qu'il y avait trois niveaux de sauvegarde redondants. Le but était de ne jamais éteindre un centre de données.

Jamais.

L'électricité faisait tourner la machine. C'est ce qui empêchait que les données soient *perdues* ou *corrompues*. Il n'était pas recommandé d'éteindre un centre de données.

Des mots comme « secousse », « sous-tension », « surtension », « tension de crête », ces mots avaient l'air innocent. Mais non. Concernant l'électricité, ils n'annonçaient rien de bon.

Les variations de tension étaient à éviter. *Coupures, fléchissements, augmentations, distorsions de courbe, fluctuations de voltage*. D'autres termes électriques. Rien de bon non plus.

S'il fallait couper le courant, alors c'était avec d'innombrables précautions. À défaut, il pouvait y avoir des conséquences, comme des explosions par exemple.

Normalement, dans un endroit comme celui-ci, il aurait fallu ne jamais couper le courant.

Le courant. Un courant continu sans interruption. C'était l'objectif. La continuité.

Les centres de données ne devaient pas être débranchés.

Bien sûr, cela arrivait tout le temps. Dans les installations de Tier 1, 2 et 3. Parfois non, rarement dans les installations de Tier 4. Mais dans une installation de Tier 5 comme la Chambre forte ?

Ça ne devait jamais arriver.

Jamais.

De la vie.

Eh bien, comme on dit, il y a une première fois pour tout. James espérait simplement ne pas s'emmêler les pinceaux.

L'heure de la vengeance avait sonné.

Il inspira profondément. Et encore. *Oh, mon Dieu...*

Pourquoi est-ce qu'il se lançait dans ce genre de projet ?

Sans doute parce que, d'après sa dernière évaluation de performance, il montrait « un comportement erratique » et qu'il avait besoin de « soutien psychologique ».

CHAPITRE SOIXANTE ET UN

Il n'agissait pas à tort et à travers. Il avait une vision d'ensemble. *Du moins c'est ce que tu crois, chef.*

James se trouvait à côté du principal commutateur. C'était un long ensemble qui ressemblait à une série de placards peints en gris. Sauf qu'au lieu de portes en métal normales, ils étaient couverts de LED clignotantes, de voltmètres et d'autres cadrans qui rendaient ridicule le système hi-fi le plus sophistiqué. C'était du sérieux de chez sérieux. Réservé aux ingénieurs électriciens formés et certifiés à la manipulation d'un tel équipement. Pas aux ingénieurs en sécurité informatique. Pas formés et pas certifiés à la manipulation d'un tel équipement. *De qui se moquait-il ?*

Il se croyait vraiment capable de faire ça ?

Il avait intérêt à être sûr de lui. Il venait d'éteindre la première série de disjoncteurs. Il était trop tard pour revenir en arrière.

Il passa au tableau suivant. Le Livre, il fallait lui reconnaître ce mérite, était formulé de telle façon que le plus complet néophyte pouvait s'y retrouver. Il y avait même des illustrations en couleur qui indiquaient quoi faire, à quel endroit. Il n'y avait qu'à suivre les étapes.

Les symboles de têtes de mort et d'éclairs disséminés un peu partout sur les pages ajoutaient à l'ambiance. Ça voulait dire danger de mort. Surtension. Explosion. Ne pas faire ça.

Certains passages étaient soulignés par des caractères gras. *[Une fois initiée, la séquence des étapes 1 à 5 doit être menée à son terme. Tout retard ou interruption risque de créer une secousse].*

James s'interrompit : on écrivait bien « interruption » avec deux « r », pas deux « p » ?

Il en était presque sûr.

Concentre-toi. Il était en train de se laisser distraire. Ce n'était pas le moment. Ce mot à l'aspect innocent, « secousse », n'était pas à prendre à la légère. Une secousse était un vrai danger. Il mesurait l'ampleur du risque. S'il ne coupait pas correctement la charge inductive, la séquence serait interrompue et il pouvait causer une perte. Une corruption de données.

Toutes ses conversations avec Jerry lui avaient bien mis ça dans le crâne. C'était un endroit sérieux. Pour des couillus de première.

Boum !

Le sens de l'humour de Jerry revenait le hanter. Il avait crié ça sans prévenir en ouvrant l'un des panneaux.

James se reconcentra et se remit en tête son objectif final. Il fallait qu'il accomplisse cette tâche. Sans merder. Sans explosions.

Cinq minutes plus tard, il avait terminé les étapes 1 à 12. Plus que quatre-vingt-deux étapes.

Il vérifia les FLIR. *Merde.*

Il avait intérêt à se dépêcher. Il y avait trois signatures thermiques dans la zone 13. C'était un étage en dessous de lui. Juste en dessous. S'ils prenaient l'ascenseur, il était dans le pétrin.

Grave.

Il regarda autour de lui. Le murmure des machines dissimulait un voltage surpuissant, qui aurait suffi à ranimer Frankenstein. Bizarrement, il ne trouvait pas ça drôle. Car, en arrière-plan, il gardait à l'esprit la raison pour laquelle il faisait tout cela.

Ce n'était pas un jeu.

C'était sérieux au possible. Les hommes qui le cherchaient étaient motivés. Ils avaient trois milliards de raisons de vouloir le trouver.

CHAPITRE SOIXANTE-DEUX

Il y était presque. Plus que cinq étapes avant d'avoir terminé le processus. Il avait mis le réseau hors tension. C'était presque fini. Il ne restait qu'à conclure.

Les batteries de secours, y compris les trois UPS et les Silicon 500, avaient commencé à s'éteindre. Dans sept minutes, le bâtiment entier serait sans courant.

Nerveusement, il regarda les FLIR. Il n'allait pas y arriver. Les vigiles seraient là dans quelques instants. Ils ne faisaient plus attention aux alarmes que James déclenchait. Ils devaient en avoir assez de poursuivre des fantômes. Ils avaient compris ce qu'il faisait. Qu'il les déclenchait à distance.

Peut-être qu'Enrique avait réussi à remettre Phalanx en marche. James leva les yeux vers l'une des caméras. Peut-être qu'Enrique le regardait, à cet instant même.

Il fit un doigt d'honneur à la caméra.

Mais ça ne lui fit aucun plaisir. Il avait un goût amer dans la bouche. Le goût de la défaite.

Remballe la pleureuse, espèce de diva. Ce n'était pas fini. Pas encore.

La partie n'était pas terminée. Il fit au plus vite. Ferma la dernière série de disjoncteurs.

Le bruit des serveurs l'aidait à se concentrer. Il y était presque. Extinction des feux.

Comme sur le Titanic.

OOOOmmmmm...

Étape 93.

Clic, clic, clic...

Étape 94.

Il jeta un regard aux FLIR. Il la jouait serré.

Les abaisseurs de tension faisaient toutes sortes de bruits. Des clics, des buzz, des chtomps, des ksss...

Il ferma une dernière série de relais. Les LED vertes s'éteignirent. C'était fini.

De plus d'une façon.

Il prit son ordinateur et le sac de sport et se mit à courir au mépris de sa cheville enflée.

CHAPITRE SOIXANTE-TROIS

Il les entendit se lancer à sa poursuite. C'était l'avantage des grilles métalliques. Elles faisaient un boucan terrible.

James courut jusqu'au bout du couloir, en restant sur les parties en béton. Il prit vers la gauche. Vingt mètres plus loin, il prit à droite et fonça vers les escaliers. Il entendait toujours ses poursuivants, mais les bruits semblaient plus lointains. Il reprit espoir. Il arriva aux escaliers et commença à grimper. C'était une série de brefs paliers. En soufflant de plus en plus, il arriva au sommet. Il regarda vers le bas. Aucun signe de ses poursuivants.

Il posa le sac de sport par terre et l'ordinateur par-dessus. Puis il se plia en deux, à bout de souffle.

Mazette. Il était trop vieux pour ce genre d'exercice. Il ferma les yeux. Souffla profondément. Il y eut un bruit bizarre, comme un ronronnement, puis des clics rapides.

Ses paupières enregistrèrent le changement de luminosité. Il ouvrit les yeux.

Une obscurité totale. *Et voilà.*

La Chambre forte était en black-out.

Il ne voyait plus rien. Il tendit la main et la bougea en face de lui. Rien. Même pas un vague contour.

Il n'y avait plus aucune lumière.

Ça devait être comme ça dans les grottes. Dans les catacombes, à des centaines de mètres sous la surface. Pas de lumière. Même pas un soupçon.

L'obscurité la plus totale.

Les gars qui étaient à sa recherche devaient être en train de faire dans leur froc ! Dommage qu'il ne puisse pas faire durer la situation un peu plus longtemps.

Cela dit...

Il faisait vraiment sombre.

James compta mentalement. Ça ne devrait pas tarder. Les photomètres devaient capter ce qui se passait. Et envoyer aux lampes un signal électrique de très faible voltage.

Bingo.

L'obscurité changea. Ce fut brusque et soudain. Une étrange fluorescence bleue devint la nouvelle norme. Grâce aux générateurs Bugeye.

L'éclairage de secours était entré en fonction. Impossible de le couper. Il y avait quelques autres équipements auxiliaires qui devraient aussi fonctionner.

Le réseau avait trois alimentations de secours. Il les avait toutes débranchées. Mais il ne pouvait pas supprimer le quatrième niveau de sécurité. Pas sans aller directement à la source.

Il y avait des batteries de secours pour les ascenseurs, pour l'éclairage d'urgence, pour certains ventilateurs et certains serveurs, y compris ceux qui faisaient marcher la passerelle NAS. À part ça, l'endroit était au point mort. Les circuits d'aération et de refroidissement, les serveurs à haute densité, et tous les équipements électriques s'étaient éteints quand il avait initié la mise hors circuit. C'était pour cela qu'il y avait tant d'étapes à respecter.

Impossible d'éteindre la Chambre forte avec un seul interrupteur. Il y avait trop d'installations sensibles — et trop chères — pour cela.

C'était doublement le cas pour les blocs.

James se força à respirer calmement. Inspiration, expiration. Il ouvrit l'ordinateur portable et vérifia les FLIR.

Puis il se mit en mouvement.

Cinq minutes plus tard, il était à l'endroit qu'il voulait atteindre.

Les blocs.

L'endroit ressemblait à une bibliothèque, dans la mesure où les serveurs étaient alignés sur des étagères, comme des livres. Rangée après rangée de serveurs haute densité, bien organisés, qui s'élevaient jusqu'à hauteur d'homme. Chacun d'entre eux contenait une douzaine de fines lames de serveurs.

L'endroit sentait le métal ; l'odeur reconnaissable des machines électriques qui un instant plus tôt étaient encore sous tension. James était dans un passage entre deux rangées. Si on avait pu le voir du dessus, l'endroit aurait été assez impressionnant. La surface au sol était celle d'un grand gymnase.

La Chambre forte contenait vingt-huit autres pièces identiques à celle-ci, sur sept étages divisés chacun en quatre quadrants. Dix terrains de football auraient pu tenir sur cette surface. Quatre hectares huit.

Le labyrinthe de Dédale n'était rien en comparaison.

Même si les plafonds faisaient quatre mètres de haut, on se sentait claustrophobe. James essaya de ne pas y penser. Il ne devait pas se laisser distraire.

Il vérifia qu'il était au bon endroit. Les serveurs étaient numérotés. C'était là. Il sortit le serveur, dont le boîtier s'ouvrait pour

donner accès aux différentes lames qui devaient de temps et temps être remplacées. Il trouva celle qu'il cherchait et la déconnecta.

C'était un boîtier noir avec un circuit imprimé protégé par un cadre ajouré. L'avant du boîtier ressemblait à un amplificateur stéréo — comme un récepteur, mais sans boutons. Le genre qui existait dans les années 1980 et 1990, avant que l'iPod ne les rende obsolètes.

C'était sa police d'assurance, au cas où il arriverait à sortir d'ici. Il la déposa délicatement dans son sac de sport. L'objet faisait moins de trente centimètres de large, une quarantaine de centimètres de long et deux centimètres d'épaisseur. Il pesait à peu près cinq kilos, principalement le poids des microprocesseurs et des modules de mémoire.

Il remit le serveur en place. Il vérifia à nouveau les FLIR. Tout allait bien.

Il s'assit par terre et s'adossa contre une rangée de serveurs. Pas très confortable, mais ça irait. Il était temps de taquiner certains de ces trous noirs. De voir où partait l'argent.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATRE

Cinq trous noirs. Cinq pistes. Ce n'était pas grand-chose. Et pourtant...

Il se concentra sur le premier.

Le truc, avec les poupées russes, c'était qu'elles avaient beau être différentes les unes des autres, c'était tout de même des variations sur un même modèle. Il fallait qu'elles tiennent les unes dans les autres. Collectivement, elles formaient une chaîne. Une séquence.

Une séquence qui n'était pas infinie. Tôt ou tard, il était possible d'atteindre la dernière poupée. Cela pouvait prendre du temps, mais c'était une série finie.

L'argent n'avait pas disparu. Il ne s'était pas évanoui. Il était parti quelque part.

James le suivit à la trace. Les failles exploitées, les directives du code tertiaire... c'étaient des miettes de pain numériques qu'il pouvait suivre dans la forêt. Les adresses IP ne pouvaient pas être effacées. Ces nombres en 128 bits étaient révélateurs.

Une longue série de chiffres, apparemment infinie. Il y en avait tellement. Chacun était une poupée russe. Chacun avait quelque chose à dire. Dans ces chiffres se trouvaient les emplacements des nœuds source et destination.

Petits, petits...

Il suivit le premier à la trace. S'il trouvait la fin, il trouvait l'argent.

Les criminels qui avaient créé ce monstre avaient caché leur origine précise, mais le chemin qu'ils avaient pris pouvait être déterminé, à l'aide des adresses IP et des ccTLD (domaines nationaux de premier niveau).

Cela lui prit un moment. Au premier abord, il ne semblait pas y avoir de logique, mais il se rapprochait à chaque instant. Il fit une pause, pendant que des chiffres, des lettres et des symboles défilaient sur l'écran. Et c'est alors qu'il apparut, vers la fin, brillant comme un néon rouge.

Simple. Unique. Juste trois caractères. Le point compris. C'était le code du pays.

.cn

La Chine.

Clink.

James leva les yeux de l'écran. Avait-il entendu un bruit ? C'était lointain, comme un petit objet métallique tombant sur le sol. *Clink.* Encore.

Le bruit s'arrêta. James tendit l'oreille. Il attendit, mais le bruit ne recommença pas. Il regarda les FLIR. Les serveurs, même éteints, émettaient encore beaucoup de chaleur résiduelle. Sur l'écran, on aurait dit des coulées de lave. Il regarda s'il y avait autre chose. Une forme moins rectiligne signifierait un être humain.

Il n'y avait rien. Rien que les blocs et leurs radiations rouges et orange.

Ce devait être ses nerfs. Le son métallique était sans doute celui des serveurs qui refroidissaient. Le châssis de métal dans lequel se trouvaient les lames se contractait suite au changement de température.

James revint à son écran et suivit le deuxième chemin. À nouveau, il dut creuser profondément. Franchir les détours, les boucles infinies et la masse écrasante de chiffres et de lettres.

Il moulina dur. Suivit la trace. Jusqu'à obtenir la réponse. Deux réponses, en fait. Qui voulaient dire la même chose.

.uk

.gb

Le Royaume-Uni.

La piste ne s'arrêtait pas là. Il restait beaucoup à faire...

Il se mit au travail. Un autre bruit. Métallique. *Clink, clink.* C'était un bruit de pas.

Il revint rapidement aux FLIR. Une forme se trouvait sur l'écran. Une forme non rectiligne. Une tache blanche, rouge et orange. Qui approchait de lui.

CHAPITRE SOIXANTE-CINQ

James ferma l'ordinateur portable. La forme approchait depuis sa gauche, à quelques rangées de là. Il souleva le sac de sport qui contenait la lame de serveur. Il s'éloigna dans la direction opposée. Ça n'allait pas passer loin. Il ne pouvait pas aller trop vite sans risquer de faire du bruit.

D'où cette personne était-elle sortie ? James avait vérifié les FLIR deux minutes plus tôt et il n'y avait personne à cet étage. Deux minutes ? Ou plus ? Il était tellement plongé dans ce qu'il faisait. Il avait pu ne pas voir le temps passer. Cela lui arrivait quand il était trop concentré.

James entendait les pas derrière lui. La personne n'était plus sur une grille métallique, mais sur le ciment, d'après le bruit. S'était-il mis à courir ? Est-ce qu'il avait repéré James ?

James s'accroupit derrière une rangée de blocs. Il était dans le couloir opposé à présent. Les pas étaient lourds. L'homme s'était mis à courir. Le bruit de ses pas augmenta, augmenta, puis se mit à diminuer. Il devait avoir tourné dans une autre direction. James posa son sac de sport, sortit l'ordinateur portable et regarda les FLIR. Il repéra la forme colorée. Cela confirma ce qu'il avait entendu. L'homme s'éloignait rapidement par l'autre couloir.

Ça n'était pas passé loin. James inspira profondément et vit que son ordinateur tremblait. C'était à cause de ses mains qui tremblaient également.

Ne craque pas, pas maintenant.

Il reporta son attention sur l'écran. Il vit l'homme pénétrer dans une nouvelle section. Il continuait de s'éloigner.

James regarda les autres vues, évaluant rapidement la situation. Les autres vigiles se trouvaient dans d'autres secteurs. Aucun n'était proche.

Okay. Il fallait qu'il fasse plus attention. Il s'était laissé absorber par sa tâche. Ça ne devait pas se reproduire. Il fallait qu'il vérifie les FLIR toutes les minutes, sans faute. Il pouvait créer une alerte dans son calendrier.

James pénétra plus loin dans l'allée et se remit au travail. Il lui

fallut quelques secondes pour créer l'alerte. Cela semblait ridicule, mais il ne pouvait pas se faire confiance. Il lui arrivait d'être distrait. De se laisser happer par l'un des trous noirs.

Ceux-ci n'étaient pas si difficiles que ça à explorer. Il y avait de quoi faire. Il se mit en chasse des trois autres. Bientôt, il lui sembla que son alarme apparaissait toutes les secondes, plutôt que toutes les minutes.

Des chiffres, des lettres et des symboles défilaient sur l'écran. Un par un, il les identifia.

.ch

La Suisse.

.us

Les États-Unis.

.ru

La Russie.

D'étranges complices. L'opération venait des quatre coins du globe. Et elle se nourrissait de gains mal acquis comme une hydre à cinq têtes.

James revint en arrière et passa à l'étape suivante. C'était une chose de les suivre à la trace. Une autre était ce qu'il se mit à faire sur son écran. Ses doigts tapaient si vite que ses yeux avaient du mal à suivre.

C'était une question de finesse, à ce stade. Bientôt, les organisateurs de cette opération allaient rencontrer des difficultés qu'ils n'avaient pas anticipées. Ce genre de jeu pouvait aller dans les deux sens.

Ils allaient sentir le vent changer de sens...

Le travail de James à ComTek l'avait confronté à toutes sortes d'attaques. Il bloquait quotidiennement des tentatives de hackers, dont la plupart venaient d'adresses IP du monde entier. Il avait concocté des moyens inventifs de leur renvoyer l'ascenseur.

Il réagissait en général de manière proportionnée. À ce stade, il envoyait une réponse aux cinq parties en présence. Il savait qu'il ne devrait pas y prendre de plaisir, mais c'était parfois difficile de s'en empêcher. Ça devait faire partie de sa personnalité. Il devrait y faire attention.

Quelques clics de plus et il eut fini. James prit l'ordinateur d'une main et de l'autre souleva le sac de sport. Il était temps de mettre les voiles. Il vérifia les FLIR encore une fois. Les blocs irradiaient toujours leur chaleur résiduelle.

Il se mit à marcher rapidement, en contrôlant son écran toutes les quinze secondes. Il arriva dans une section qui était principalement rouge et orange. Sans électricité, l'air conditionné s'était arrêté. Les serveurs, même éteints, avaient continué d'émettre de la chaleur

résiduelle et créé des zones chaudes. Il s'agissait de l'une d'entre elles. Les FLIR étaient inutiles dans cette section.

D'après ce qu'il avait vu quelques instants plus tôt, personne n'était aux alentours en ce moment. Il se déplaça aussi rapidement que sa cheville le lui permettait.

Il contrôla l'écran. Celui-ci n'indiquait toujours que ces coulées de lave.

Il avançait en aveugle à présent. La section suivante était pire. La chaleur y était intense.

James dépassa de nouvelles rangées de serveurs. Devant lui se trouvait l'un des escaliers métalliques. Il jeta un coup d'œil prudent. Comme il ne voyait personne, il inspira profondément et s'engagea dans le couloir principal.

Il avançait rapidement, se sachant exposé. Il atteignit l'escalier. C'était la partie la plus délicate. Une fois sur l'escalier, il serait visible depuis une multitude d'endroits. Il mit le pied sur la première marche.

— *Zhópa !*

La voix s'était élevée sur sa droite. James s'immobilisa. Il se tourna lentement. Là, à quelques pas de lui, à l'extrémité d'une rangée de serveurs, se trouvait un homme vêtu de la chemise grise des vigiles. Mais la langue qu'il avait utilisée n'était pas l'anglais.

James n'était pas linguiste, mais il aurait dit que c'était du russe.

CHAPITRE SOIXANTE-SIX

Nick Paulson aurait fait un bon joueur de poker. Son visage au charme indéniable s'animait d'un sourire éclatant, qui masquait entièrement ce qui se passait dans son esprit machiavélique.

Une partie des événements dépassait ses attentes.

Le virus s'était répandu, infectant plus de systèmes que prévu. Les systèmes de sécurité des prisons, les systèmes de navigation aérienne... La liste s'allongeait. En plus des institutions bancaires, le virus était en train de faire pas mal de dégâts. Tant mieux.

Mais il était en train de leur créer des complications inattendues.

Paulson n'avait pas pu joindre ses acolytes depuis quarante minutes, ce qui était mauvais signe. Il ne savait pas ce qui se passait avec ses deux équipes. Ils n'avaient pas prévu que les téléphones portables arrêteraient de fonctionner. Toute la population du pays devait être en train d'appeler en même temps. Il n'arrêtait pas d'essayer, mais à chaque fois, il obtenait une voix enregistrée qui disait « En raison d'un grand nombre d'appels, votre demande ne peut aboutir. Nous vous remercions de renouveler votre appel... »

Il essaya encore une fois.

« En raison d'un... »

Clic.

Putain de chiotte.

Paulson s'adossa à son siège et réfléchit à ses options. Il était prévu que l'opération se déroule sur pilote automatique, mais tant que la Chambre forte n'était pas au point, il restait encore un gros risque de dérapage. Sans compter James Kolinsky.

Que cela leur plaise ou non, à présent il était un élément essentiel de leur plan. Paulson ressentit un peu de pitié pour ce bon à rien... l'espace d'une demi-seconde. Dès qu'il repensa à l'énorme paquet de blé qui était en jeu, il n'en eut plus rien à faire de ce qui arrivait à Kolinsky ou à sa famille.

Disons que c'étaient des dégâts collatéraux... Rien à foutre. Il y avait toujours quelques crétins qui devaient tomber sous les balles pour que les autres puissent rentrer se la couler douce. C'était comme ça.

Il tripotait distraitement son téléphone portable. Il appuya sur le bouton d'appel.

« En raison d'un... »

Clic.

Il devait se reconnaître un certain sang-froid. La plupart des gens, dans sa situation, auraient eu des sueurs froides en se demandant ce qui était en train de se passer. Mais ce n'était pas son style.

À cet instant, il songeait plutôt à ce qu'un beau gars comme lui désirait naturellement faire pour se détendre. Appelez ça une pause relaxation... Cela faisait trois jours qu'il bossait sans arrêt sur ce projet et il était à point.

Il regarda la secrétaire de Portino, Alanna, qui était assise en face de lui, les jambes modestement croisées. Ils étaient dans l'aile sud de la demeure de Portino. La pièce était aménagée en bureau — si le terme convenait à une pièce de quatre-vingt-dix mètres carrés. C'était ce que l'argent pouvait vous offrir. Un luxe extravagant. Le mobilier était à la hauteur : le bureau où était assis Paulson, un plateau de verre posé sur un moteur en acier chromé, valait probablement le prix d'une voiture de sport.

Paulson était capable d'apprécier ça. Bientôt, il pourrait faire la même chose. Et se payer une secrétaire sexy comme celle de Portino.

Elle avait une apparence délicieuse. Une coupe au carré. Un tailleur dont la coupe soulignait ses amples courbes. Le doux gonflement de ses seins apparaissait de manière tentante sous son chemisier décolleté. *Mazette*. Il voulait y enfouir le visage et les mordre. Ses jambes étaient d'une longueur interminable. Sans compter les talons aiguilles et le petit cul musclé...

Viens ici, chérie, et montre-moi ce que tu sais faire.

Paulson tapa une adresse Internet. Il envoya un sourire à Alanna. Elle ne le lui rendit pas. Son visage n'avait eu aucune réaction, mais Paulson connaissait le genre. Sous cet air hautain, elle ne demandait que ça — c'était juste sa tactique de séduction.

Il visualisa quelques pages de porno, passant d'une poulette à une autre. Il cliqua sur un site appelé « Putes slovaques ». Il trouva rapidement une fille qui ressemblait à Alanna. Il sourit ; en fermant un œil, on aurait dit sa jumelle. Un grand homme noir avec une bite énorme était en train de la prendre par-derrière.

— Tu veux voir quelque chose ?

Elle fit semblant de ne pas l'entendre.

— Alanna ?

— Oui.

Son ton dénotait la froideur et l'indifférence.

Le téléphone de Paulson émit un bip. Il leva l'index et lui fit un clin d'œil.

— Attends une seconde.

Il décrocha.

— Quoi de neuf ?

C'était Enrique. *Il était temps.*

Ce qu'Enrique lui communiqua ne lui fit pas plaisir. Ils n'avaient toujours pas fini. Mais il y avait une bonne nouvelle. Ils avaient trouvé Kolinsky.

— Finissez-moi ça rapidement. Ça devrait être réglé depuis longtemps. Rappelle-moi quand c'est fait.

Il raccrocha.

— Bon, où en étions-nous ?

Il lança à Alanna son sourire le plus charmeur. Si Paulson savait faire une chose, c'était envoyer le charme.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Viens voir.

Elle traversa la pièce avec un roulement de hanches. C'était à son tour de faire la maline. Putain, se dit Paulson, il avait l'œil ou quoi ? Elle ne demandait que ça. *Belle salope.*

Il cliqua plusieurs fois pendant qu'elle approchait. Elle se pencha à côté de lui et regarda l'écran.

— Oh, dit-elle.

Elle avait un parfum super-sexy. Paulson se demanda quelle serait son odeur après une bonne séance de baise.

— Il te plaît ?

— Oui, il est trop mignon.

Paulson cliqua sur une autre image de chiot.

Alanna soupira.

Et voilà. Plus elles sont froides, plus elles fondent vite.

Le téléphone de Paulson fit un nouveau bip.

Putain, tout le monde pouvait appeler sauf lui ? Irrité, il y jeta un œil pour voir qui appelait. Mais c'était un e-mail. L'objet était « ComTek ».

Il fronça les sourcils et l'ouvrit.

[C'est quoi le topo ?]

Sans comprendre, Paulson regarda l'adresse de l'émetteur. C'était la sienne.

— Tu m'en montres un autre ? dit Alanna.

— Une minute, chérie.

Paulson tapa sur l'écran et ouvrit sa boîte mail. Elle disait la même chose. D'après elle, il s'était envoyé un e-mail à lui-même une minute plus tôt.

Paulson fronça les sourcils encore plus.

Alanna fit la moue.

— Fini, les petits chiots ?

Paulson lui toucha légèrement la cuisse.

— Mais non, chérie.

Il minimisa la boîte mail et cliqua sur d'autres images.

— Oh, celui-là est super.

Alanna gloussait presque. Paulson jeta un coup d'œil à son téléphone, en se demandant... ?

— Tu sens bon, dit-il.

Elle leva un sourcil intrigué.

— C'est ton parfum ou ton odeur naturelle ? En tout cas, c'est délicieux.

Elle fit une moue coquette.

— Je sais ce que tu es en train de faire.

— Ah bon ?

Il joua l'innocent.

Elle sourit.

Il sourit en retour.

— C'est juste que j'adore les petits chiens.

Ses yeux firent un détour par sa poitrine.

— Je ne m'en lasse jamais.

Elle fit semblant d'être irritée.

— Tu n'es pas supposé être en train de travailler ?

— Mais je travaille. Rex m'a dit de te trouver un petit chien. C'est bien ce que tu veux ?

Elle rit et son regard se porta sur les chiots qui faisaient leur petite danse rigolote.

Il commençait déjà à oublier l'étrange e-mail.

CHAPITRE SOIXANTE-SEPT

Ils attendirent plus longtemps qu'ils ne l'auraient dû, ne sachant pas si les hommes étaient partis. Lorsqu'ils sentirent l'odeur de fumée, le feu s'était déjà étendu.

Hannah et Katie étaient serrées contre leur mère. Bob regardait le tube en métal qui passait à côté d'eux, entre les poutres. Il n'était pas isolé comme les autres. C'était l'arrivée du gaz.

— Ils ont mis le feu à la maison, murmura Sue à l'intention de Bob.

Il hocha la tête. Il serrait dans son poing le revolver qu'il avait pris à l'intérieur.

— Ils sont peut-être encore là.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— On ne peut pas rester là.

Ils étaient sous la maison, au centre de la structure. Ils s'étaient réfugiés le plus loin possible, pour être invisibles de l'extérieur. Des piles de bois cachaient l'avant de la maison. Derrière eux, des rayons de lumière traversaient la palissade. Celle-ci semblait très loin à présent.

— Les filles, il faut qu'on retourne vers l'entrée.

Ils se mirent à ramper. De la fumée noire passait à travers les planches. L'air devenait de plus en plus chaud.

Hannah gémit, mais continua de ramper.

— Maman, je n'y vois plus rien.

— Je suis juste derrière toi, chérie. Tu te débrouilles très bien. On y est presque.

Un grand bruit et soudain des flammes apparurent.

— Maman !

— Katie, ne t'arrête pas.

Sue regarda derrière elle sans arriver à voir son père.

Il y avait de la fumée partout. Elle leur brûlait les yeux. Des larmes coulaient sur les joues de Sue. Elle était obligée de fermer les yeux de temps en temps.

— Les filles, ça va ?

— Maman ? dit Katie. Ça fait mal, je n'y vois rien.

— Continue, dit Sue.

Il y eut un autre bruit. Plus près, cette fois. Le plancher s'effondrait. Une vague de chaleur, comme quand on ouvre un four, les assaillit par-derrière. Sue en eut le hoquet. Elle toussa. La fumée était épaisse et l'empêchait de respirer.

— Papa ? *Keuh...*

Pas de réponse. Sue toussa encore une fois et poussa ses filles vers l'avant.

— Maman, je ne peux plus continuer, cria Hannah.

Sue essaya d'ouvrir les yeux, mais la fumée la brûlait et la forçait à fermer les paupières. Elle poussa ce qui devait être Hannah vers l'avant.

— Maman ? *Keuh, keuh...*

Sue avançait à l'aveugle. Ses filles avaient arrêté de ramper.

— Continuez à avancer !

Ses filles n'avançaient toujours pas.

— Aidez-moi ! Je n'arrive pas à l'ouvrir, dit Katie.

Elle devait avoir atteint la palissade.

— Attends, dit Sue en toussant sans pouvoir s'arrêter.

Elle tendit les mains et sentit la palissade. Elle poussa, sans arrêter de tousser, mais ça ne suffit pas. Elles devaient être à l'endroit où elles étaient entrées.

Il n'y avait pas moyen de savoir exactement où elles étaient. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le feu était trop proche. Sue en sentait la chaleur derrière elle.

Elle poussa plus fort. Les planches de bois, rugueuses et pleines d'échardes, plièrent mais sans casser. Elles étaient clouées aux poteaux et renforcées au sommet et à la base. L'extrémité inférieure n'était qu'à quelques centimètres du sol. Pas moyen de se glisser en dessous.

Hannah et Katie étaient prises par des quintes de toux. Sue se retourna et se mit à donner des coups de pied dans la palissade. Elle commençait à avoir des vertiges. Elle tapa plus fort. Derrière elle, un autre bruit d'effondrement.

Sa jambe passa à travers la palissade. Elle avait réussi à casser plusieurs planches. Quand elle essaya de retirer la jambe, elle sentit le bois lui griffer la peau et s'enfoncer profondément. Elle dut s'aider de ses mains. Puis elle repoussa les morceaux de planches. Les clous qui les reliaient à la bordure s'étaient défaits.

— Les filles, essayez de passer.

Elle poussa la palissade vers l'avant, pour créer une ouverture. Ce n'était pas grand-chose, mais ça pourrait peut-être suffire. Katie passa la première et parvint à se faufiler à travers l'ouverture. Puis ce fut au tour d'Hannah. Sue l'aida, sans arrêter de tousser. Elle avait un mal de crâne terrible. Elle essaya d'ouvrir les yeux, mais la brûlure de la

fumée la força à les refermer.

Hannah était passée.

À son tour, maintenant.

Sans réfléchir, Sue poussa la palissade vers l'avant en essayant d'agrandir l'ouverture. C'était trop étroit. Les filles étaient beaucoup plus petites qu'elle. Elle n'allait pas réussir à passer. Elle n'arrivait même pas à passer la tête.

Elle eut un hoquet. Elle sentait l'obscurité se refermer sur elle, son crâne prêt à éclater. Pas comme ça, pensa-t-elle...

— Sue !

Son nom lui parvint du fond d'un abysse. Les planches furent arrachées devant elle, dans un grand bruit de bois brisé.

— Allez !

Une main venue de nulle part la saisit. Sue poussa avec les pieds et la main la tira à travers le trou. Elle toussait et hoquetait. De grandes mains l'attrapèrent et la sortirent complètement.

Il y eut un nouvel effondrement. Sue cligna des yeux malgré la douleur et vit que c'était son père qui la tirait.

— Les filles ?

— Elles sont là, ne t'inquiète pas.

Sue toussa et se retourna vers la maison. Des flammes sortaient des fenêtres et venaient lécher le toit. La chaleur était forte.

Des petites explosions se firent entendre. Une fenêtre de l'étage se brisa tout à coup.

— Oh, mon Dieu, dit Sue.

Il y eut un éclair et une explosion. Sue ferma les yeux et ne vit que du rouge.

— Les filles, cria-t-elle.

— Maman !

CHAPITRE SOIXANTE-HUIT

Zürich, Bahnhofstrasse

À des milliers de kilomètres de là, une scène des plus tranquilles se déroulait pendant ce temps. Le monde n'était pas encore réveillé dans cette partie du globe. C'était le milieu de la nuit et la plupart des gens dormaient.

Le bureau avait une apparence froide, efficace et directoriale, ce qui convenait très bien à son occupant. Ce n'était pas un homme extravagant. Les volets étaient fermés. Ils étaient toujours fermés. Même pendant la journée, il les gardait fermés. Car, contrairement à d'autres, la vue si prisée de la Paradeplatz, une place célèbre près de la fin de la Bahnhofstrasse, ne l'intéressait pas.

Le quartier était célèbre pour son activité financière et bancaire, et les deux plus grandes banques de Suisse y avaient leur siège. L'homme avait choisi cet endroit neuf ans plus tôt, et cette adresse prestigieuse avait bien contribué à l'ascension de sa petite banque, ces dernières années. En un laps de temps relativement court, ce qui était rare dans un secteur plutôt frigide, où les banques mettaient des années, voire des siècles, à établir leur réputation, sa banque privée avait gagné ses galons auprès d'une clientèle exclusive qui attendait le service le meilleur. Il était pour cela indispensable d'avoir ses bureaux dans ce quartier ; ce n'était pas une option.

C'était ce qu'il y avait de mieux au monde. Ses clients étaient des créatures sensibles. Il les comparait parfois à d'irritants petits insectes.

Le hall d'entrée de sa banque, avec ses arcades anciennes, correspondait précisément aux attentes de ses clients et les accueillait immédiatement dans une ambiance de luxe, lorsqu'ils en franchissaient les larges portes en bois. L'impression était un peu celle d'un salon de beauté de grand luxe. Les clients pouvaient même faire du sport et se doucher dans les vestiaires privés.

Il trouvait ce genre de dépenses frivoles et agaçantes. Mais ses clients payaient au prix fort l'usage de ces « libéralités ». Et il leur laissait volontiers les chocolats et les paniers de fruits dans le hall, commandés à leur intention à la confiserie Sprüngli un peu plus loin

dans la rue, en échange de leurs millions.

Bien sûr, il fallait qu'il réalise des profits alléchants pour attirer toujours plus de clients et nourrir l'appétit vorace de sa banque. Ces derniers temps, ces profits s'étaient faits plus rares. Mais tout cela serait bientôt arrangé.

Gottlob !

Bientôt, son problème de liquidités serait résolu et il serait enfin débarrassé des soucis et des angoisses qui le tenaient éveillé la nuit et le faisaient venir au bureau à cette heure tardive, quand la plupart des gens raisonnables dormaient.

Il était en train de rédiger une note à l'intention de ses employés quand il reçut l'e-mail. Normalement, il ignorait les e-mails et laissait à ses deux secrétaires la tâche de les recevoir. Mais celui-ci captura son attention, car il venait de son compte personnel, celui auquel ses secrétaires n'avaient pas accès.

L'objet de l'e-mail était « ComTek ».

Il eut un frisson en voyant ce mot s'afficher sur l'écran. Il regarda longuement l'e-mail sans l'ouvrir. Ça ne faisait pas partie de l'accord.

Il n'était pas prévu de communiquer. Pas pendant soixante-douze heures. Il resta plus d'une minute à regarder l'écran. Il avait dû se passer quelque chose, pensa-t-il.

Il ouvrit l'e-mail avec impatience.

[C'est quoi le topo ?]

Londres, Canary Wharf

Les oiseaux de nuit ne vivaient pas qu'à Zürich. Tandis que la nuit reposait comme une lourde couverture sur la Tamise, tout le monde n'avait pas quitté les immeubles luisants qui surplombaient le fleuve sombre et froid.

Le nom sur la plaque de cuivre à l'extérieur était des plus banals. Il aimait ce qui était banal. Il avait choisi le nom dans ce but.

La banalité était une garantie de discrétion, d'anonymat. Elle n'attirait pas l'attention et se fondait dans le décor comme un costume sombre à un enterrement.

Banal.

John Smith.

Mais, à part le nom, il n'y avait pas grand-chose de banal chez l'homme qui était assis sur un canapé dans son immense bureau vitré.

À une époque, il était considéré comme un sorcier des finances, un maître de l'univers au talent inégalé. Quand le marché était au plus haut, avant le crash, il n'avait pas son pareil pour créer et vendre des produits structurés complexes, CDO, SIV, etc. Il avait gagné des

sommes faramineuses. En une année, il avait gagné plus que le PIB d'un petit pays. L'année suivante, il avait perdu le double. Bien sûr, ce n'était que l'argent de ses investisseurs. Le sien était à l'abri. Il n'aurait jamais poussé le vice jusqu'à investir ses propres fonds dans les produits qu'il proposait à ses clients. En fin de compte, il s'était retiré du jeu avec une belle fortune.

Mais son nom avait souffert. Le *London Evening Standard*, le *Financial Times*, le *Sun*, le *Daily Telegraph* et tous les autres torchons qui se prétendent des journaux s'étaient fait une joie de participer au lynchage. À cause de détails techniques, comme le fait d'avoir investi dans certains produits sans l'autorisation de ses clients, il lui était interdit de travailler dans la finance. Ça ne l'aurait pas gêné, si ce métier n'avait pas été la seule chose qui l'intéressait. Il avait replongé. Mais à présent, il utilisait un pseudonyme — *John Smith* — et une nouvelle identité.

Il n'aurait jamais cru avoir une opportunité comme celle qui se trouvait devant lui. Mais le destin était plein de surprises. Il faisait partie de ces hommes destinés à brasser des milliards.

C'était le sens de sa vie, croyait-il fermement. Gagner de l'argent, faire circuler de l'argent, dépenser de l'argent. L'argent était son univers. Tant qu'il était en contact avec l'argent, tout allait bien. C'était son objectif.

Entre autres.

En face de son bureau en zingana, six écrans plasma 55 pouces étaient réglés, sans le son, sur des chaînes d'information en continu qui couvraient la crise mondiale qui était en cours. Il ne leur prêtait aucune attention.

Il en avait assez vu et cela commençait à l'ennuyer. Dans une petite heure, il pourrait quitter son bureau. Pour l'instant, il était en train de feuilleter un catalogue relié en cuir qui présentait les derniers modèles de jets privés Gulfstream. Les images montraient les magnifiques aéronefs, leur double moteur Rolls-Royce, le cockpit de haute technologie, les lignes souples et raffinées. L'engin avait une vitesse maximale de Mach 0.925 et une autonomie de sept mille milles nautiques. Le prix n'était que de quarante-cinq millions de livres sterling. Une misère.

Il avait envie de remplacer son vieux G5. Le G6 était beaucoup mieux. Le nouveau paradigme du bling. La frime totale, tandis que ses rivaux restaient sur le carreau, aussi fades qu'un champagne sans bulles.

Les images d'une émeute à Los Angeles apparurent sur l'écran. La foule pillait un Walmart tandis que la police restait là sans rien faire. Un reporter à Shanghai interviewait les clients d'une banque qui attendaient pour retirer leurs économies. La queue faisait deux

kilomètres. Une Japonaise donnait des nouvelles de Tokyo. Toutes les générations étaient dans la rue. C'était un bordel sans nom.

Et ainsi de suite, bla-bla-bla.

Dans quelques heures, le monde aurait changé. *C'était amusant.* Dans une semaine, tout serait fini. Un petit mois, et il aurait son G6 pour regarder le monde depuis les nuages.

Il sourit. Il pourrait bientôt acheter tout ce qu'il voudrait, mais cette fois ce serait sans limite, quel que soit le prix de l'objet ou de l'île qu'il convoiterait.

Il allait être plein aux as. Plus riche qu'un émir. Capable d'écarter n'importe quel obstacle de son chemin.

Tandis qu'il rêvassait ainsi, l'ordinateur qui était sur son bureau s'illumina. Il avait reçu un e-mail. Bien sûr, il continua à lire son catalogue doré sur tranche. Il s'imaginait assis dans un des sièges, bien plus confortablement que dans son appareil actuel, regardant l'océan par le hublot.

Ah... il s'y croyait presque. Il sentait déjà le parfum de l'argent.

Pékin

Lo San venait de tabasser une vieille dame. Il avait laissé ses hommes la finir. Cela faisait quelque temps qu'il n'avait pas mis les mains dans le cambouis. Il avait oublié à quel point c'était agréable.

Il n'avait plus le temps de s'offrir ce genre de petits plaisirs. Il avait trop de choses à gérer pour pouvoir s'occuper du travail de terrain. C'était le problème quand on était le « maître de la montagne ». En tant que chef de la triade la plus puissante du continent, sa vie se composait de réunions interminables et d'obligations fiduciaires, toutes liées au fonctionnement de sa holding. Et plus celle-ci se développait, tout en devenant légale, moins il prenait de plaisir à la diriger.

Il était nostalgique de l'époque où il était un jeune « Bâton rouge » ambitieux, sorti du ruisseau et gagnant en réputation à chaque assassinat. Aujourd'hui, tout était trop facile. Le trafic d'êtres humains, la fausse monnaie, le blanchiment d'argent sale, l'extorsion, et toutes les activités légales : fabrication de jouets, usines textiles, entreprises de logiciels... Tout son empire fonctionnait presque sans lui.

Parfois, quand il avait vidé une bouteille de cognac de cent ans d'âge, il avait des moments de lucidité étrange où il avait envie de tout quitter et de recommencer. Pour revenir à l'époque où il avait vraiment soif de vaincre.

Peut-être le ferait-il un jour, pensait-il en se resservant un verre. Mais pas aujourd'hui.

Il essuya un morceau de peau qui était resté collé à sa manche de chemise, laquelle était maintenant toute tachée de rouge. Le rouge portait bonheur. C'était bon signe. La journée allait être bonne.

Une journée à soixante milliards de dollars.

Fêng !

Il avait des couilles énormes, comme un taureau. Il sentait leur puissance le traverser.

Son téléphone interrompit ses réflexions.

Il avait un e-mail. L'objet n'était pas en mandarin, mais en anglais. Il reconnut le nom.

« ComTek. »

CHAPITRE SOIXANTE-NEUF

— *Poékhali !* cria Savic.

Il poussait des jurons tandis que ses hommes terminaient leurs préparatifs.

Enrique regarda Savic avec dédain. Cette alliance avec les partenaires russes ne lui plaisait pas. Ces gars-là étaient des voyous qui ne comprenaient pas les subtilités de l'opération.

Pour ne rien arranger, la situation empirait aussi dans son propre camp. Enrique venait de parler à Paulson au téléphone. Paulson voulait que tout soit réglé rapidement — *comme si c'était lui qui décidait*. Quel crétin. Enrique ne comprenait toujours pas pourquoi Portino avait insisté pour l'utiliser à nouveau. C'était un connard arrogant et Enrique ne lui faisait pas confiance.

Il commençait à regretter d'avoir établi les canaux de communication de cette manière. Il avait le sentiment que le plan allait partir en vrille. Ils en étaient à leur deuxième décision improvisée. Ça lui rappelait l'opération « MicroLan » en Allemagne, qu'ils avaient foiré deux ans plus tôt.

Ils avaient eu de la chance. Ils avaient pu s'en aller quand les choses avaient mal tourné. Mais ils n'auraient pas la même possibilité cette fois-ci.

Pas avec cette opération. Les autorités américaines allaient entrer en action. Et, au lieu d'exécuter simplement leur plan, comme ils l'auraient dû, ils étaient en train d'improviser. Ce qui introduisait de nouvelles variables. De nouvelles variables, cela signifiait de nouveaux risques... Cela ne plaisait pas à Enrique.

Pas du tout.

Il se mordit la lèvre inférieure, en regardant l'aire de chargement. L'endroit était gigantesque et ressemblait vaguement à un hangar d'aviation, à ceci près qu'il était souterrain, avec une rampe qui montait vers la surface. Les générateurs de secours se trouvaient ici. Des objets énormes qui ressemblaient à des conteneurs. Ils emplissaient l'espace caverneux d'un bruit assourdissant. À côté d'eux, un grand réservoir portait l'inscription « Inflammable » en lettres rouges.

Deux camionnettes blanches identiques étaient garées à proximité. La plus proche du réservoir était en marche. Enrique réalisa que Yuri aurait dû être revenu depuis un moment.

Savic dit quelque chose en russe. Sa voix formait une suite ininterrompue de sons gutturaux. Il parlait même comme un voyou, se dit Enrique.

Enrique n'entendait plus que de la friture dans son oreillette Bluetooth. Elles étaient toutes réglées sur la même fréquence pour qu'ils puissent communiquer entre eux, mais la réception était pourrie. La plupart de leurs conversations étaient des mots perdus dans la friture, et leurs téléphones portables ne marchaient que sporadiquement depuis qu'ils étaient arrivés.

Tout cela était mauvais signe.

Quelques minutes plus tôt, Yuri avait envoyé un court message disant qu'il avait trouvé James et qu'il était en chemin pour les rejoindre. Il aurait dû être là depuis un moment. Qu'est-ce qui lui prenait tout ce temps ?

L'opération dans son ensemble aurait dû prendre vingt minutes maximum. Quatre-vingt-six minutes plus tard, ils étaient toujours là, à perdre un temps précieux à la poursuite de James. Il était incroyable qu'il ait pu leur échapper si longtemps. L'endroit était grand, mais il n'y avait pas tant de cachettes que cela. Pas avec une douzaine d'hommes pour mener les recherches.

Enrique devait reconnaître cela à son boss, il était plein de ressources. Presque trop. Qui sait ce qu'il avait fabriqué pendant tout ce temps... Mais quelque chose d'autre inquiétait Enrique. James avait coupé le courant. Qu'est-ce qu'il avait pu faire d'autre ?

— Il faut qu'on se dépêche.

Savic lui jeta un regard méchant.

— Ne me dis pas...

Il s'interrompt, car les oreillettes avaient émis un craquement.

— Yuri ?

Pas de réponse.

Savic fronça les sourcils. Il regarda deux de ses hommes et fit un geste à Enrique.

— Viens.

— On va où ? dit Enrique.

— Le chercher.

Savic dévisagea Enrique.

— Tout ça est de ta faute.

— De ma faute ?

— Si tu avais su réparer les caméras, on n'en serait pas là. Allez !

Enrique se retint de répondre. Il suivit Savic et les autres dans la Chambre forte.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX

L'ascenseur s'arrêta. L'homme arracha l'oreillette Bluetooth de son oreille et poussa un juron. Même s'il ne pouvait pas l'entendre, James se doutait de ce qui l'énervait ; il ne devait recevoir que de la friture. Les murs en béton de soixante centimètres d'épaisseur rendaient la réception inégale. Ils devaient se trouver dans l'une des zones mal couvertes. Ou alors l'homme utilisait une mauvaise fréquence. Les plaques de protection des serveurs pouvaient affecter les transmissions.

Enrique ne le savait sans doute pas. C'était encore un des trucs que Jerry avait appris à James. Les serveurs étaient protégés par un blindage contre les IEM (interférences électromagnétiques). Cela devait dérégler les Bluetooth.

L'homme fit signe à James d'avancer, en pointant son revolver vers l'avant. Son sac de sport à la main, James sortit de l'ascenseur en boitant.

Ils venaient de monter trois étages. Il semblait que l'homme était en train de l'emmener à l'aire de chargement. Mais il ne devait pas connaître le chemin le plus court. Ils avaient fait un long détour, et cela faisait deux fois qu'ils devaient rebrousser chemin.

L'homme avait dû se perdre. Ce n'était pas facile de s'y retrouver dans ce labyrinthe. Même les gars qui travaillaient ici disaient parfois en plaisantant qu'ils s'étaient perdus, quand ils arrivaient en retard. Si on n'était pas familier de l'endroit, il était facile d'être désorienté.

Quatre-vingt-douze hectares — en s'y prenant bien, il était possible de marcher des kilomètres sans jamais passer deux fois au même endroit. Le plan était pourtant très carré, organisé en modules. Une fois qu'on en comprenait le principe, ainsi que le fait que chaque quadrant était identique à ceux des étages inférieurs et supérieurs, il n'était pas très difficile de s'y retrouver. Mais pour un nouveau venu, cela pouvait sembler labyrinthique. Les blocs de serveurs étaient identiques, rangée après rangée. À chaque quadrant, vous retrouviez exactement la même chose.

— Stop.

James regarda derrière lui.

L'homme sortit quelque chose de sa poche et regarda le panneau indicateur affiché sur le mur. Pour un non initié, cela ressemblait à du chinois.

02-DD-884120-AZ <

02-DD-758916-AZ >

Les deux premiers chiffres indiquaient le numéro de l'étage, les lettres suivantes indiquaient le quadrant, et les chiffres suivants correspondaient aux serveurs qui se trouvaient dans chaque direction. D'après l'expression qui s'inscrivait sur son visage, l'homme n'avait aucune idée d'où il se trouvait.

— Vous voulez m'emmener où ?

— Ta gueule.

L'homme fit signe d'avancer, avec son revolver.

— Ma cheville me fait mal.

— J'ai dit ta gueule.

— Qu'est-ce que vous allez faire de moi ?

Le visage de l'homme se tordit. Il avait un visage qui correspondait peu au reste de sa personne. Le visage était rond avec de grosses joues. Le corps était celui d'un ours. Rien de doux dans son apparence. Le tee-shirt gris de la sécurité était à peine à sa taille. Tout son corps semblait une masse de muscles durs comme le roc. Son cou était couvert de tatouages. Il surplombait James d'une bonne tête.

L'homme agita son revolver.

— Encore un mot et je te dégomme l'oreille.

Il avait un fort accent slave.

Il devait être russe. James en était presque sûr. L'homme avait dit quelques mots dans sa langue maternelle dans l'oreillette Bluetooth quelques minutes plus tôt. D'après les informations qu'il avait découvertes auparavant sur son ordinateur, James ne doutait pas que l'homme avait l'intention de le supprimer. Il ne l'avait pas encore fait, mais ce n'était pas une raison pour se réjouir. Il attendait probablement juste d'être à l'endroit adapté pour cela.

James réajusta le sac de sport sur son épaule et se remit en marche. Le Russe le suivit. Dans une minute, ils seraient arrivés à l'aire de chargement. James savait qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps.

— Ah ! !

James s'effondra sur le sol. Le sac de sport tomba de son épaule. Il prit sa cheville à deux mains en grimaçant de douleur. Il s'assit et se massa la cheville.

Le Russe le regarda avec une grimace de dégoût. Il glissa son revolver dans sa ceinture et poussa un juron. Il empoigna James par le bras.

— Lève-toi. *Tělka* !

James se sentit soulevé de terre.

— C'est bon, je me lève.

Le Russe recula d'un pas. James fit la grimace. Il regarda le Russe, qui était toujours un peu penché en avant. Leurs positions respectives étaient presque parfaites. Ils étaient face à face. James commença à se lever.

Mais au lieu de continuer son geste, James baissa la tête et partit vers l'avant. Il passa le bras entre les jambes de l'homme et poussa vers l'entrejambe, empoignant fermement le tendon du jarret. Au même instant, il attrapait l'homme au-dessus du coude, de son autre main. Il avait deux prises fermes, les poignets contractés. James pivota de quatre-vingt-dix degrés, les genoux fléchis, et projeta son épaule dans le ventre de l'homme. Au même moment, il tira de toutes ses forces sur le coude et tourna le torse, en fléchissant encore plus ses genoux et en se jetant sur le côté.

Le tout en un seul mouvement. Ça s'appelait une « levée de pompier », et c'était une affaire de levier. James tombait et l'homme était obligé de le suivre. Sauf que, dans ce cas, la tête de l'homme était projetée à toute vitesse vers le sol en béton. L'homme n'avait pas le choix. La direction dans laquelle il tombait ne lui donnait aucune échappatoire. Il chuta comme un poisson de cent dix kilos, avec un bruit de craquement.

Ça faisait peur à entendre. Un lutteur expérimenté aurait anticipé la chute en rentrant le menton. Mais pas lui. Il n'avait jamais arrêté de résister. Il n'avait pas rentré la tête.

Grave erreur. Son crâne avait heurté le sol en plein et il avait immédiatement perdu connaissance.

James essuya la sueur de son front et inspira profondément. Il n'avait pas oublié sa technique.

C'était difficile à croire. James n'avait plus sa forme d'antan. Il faisait très peu de sport et ne mangeait pas sainement. Mais il avait de beaux restes.

À Penn State, il y avait plus de vingt ans, il avait combattu dans les moins de soixante-douze kilos. Sa dernière année, il avait été finaliste du championnat universitaire. À l'époque, il était un sérieux concurrent. Il avait des abdos en béton, il courait dix kilomètres par jour, sans compter les séries de sprint pour le souffle.

Mais son physique d'aujourd'hui n'avait plus rien à voir. Il devait approcher les quatre-vingt-cinq kilos. Pas autant que le Russe, mais pas loin.

Bien sûr, dans son cas, ce n'était pas du muscle. Plutôt des bourrelets. Mais les kilos en trop avaient leur avantage. Cela lui donnait un poids supplémentaire pour faire levier. Il avait réussi à soulever un gorille. De près, le gars faisait peur à voir, tout en

muscles. James était surpris par la facilité avec laquelle il l'avait projeté. Même avec sa cheville gonflée, il avait facilement exécuté un geste technique complexe, qu'il n'avait pas fait depuis des années. C'était toujours un automatisme.

Il prit le pouls de l'homme pour s'assurer qu'il ne lui avait pas cassé le cou. Il y avait toujours un pouls. L'homme respirait, il était juste évanoui. Avec sans doute un sacré traumatisme crânien.

James lui fit les poches. Il n'y avait rien. Pas de papiers d'identité. James récupéra le revolver sur le sol, à quelques pas de là, où il était tombé puis avait dû glisser pendant leur chute.

Le revolver ne semblait pas endommagé. Encore heureux qu'un coup ne soit pas parti dans la chute. James l'examina. Il n'était pas un expert, mais il savait s'en servir. Il avait appris quand il avait treize ans. C'était son père qui lui avait appris, dans un terrain vague. Mais l'arme de son père ne ressemblait pas à celle-ci. On aurait dit un semi-automatique.

Il portait une inscription.

Austria 9 x 9. LOCK.

Un cercle entourait l'indication LOCK. James réalisa que le cercle formait un G.

Putain. C'était un Glock. Une arme dont James avait entendu parler. Elle avait beaucoup plus de coups que le .38 sur lequel il avait appris. Une quinzaine, pensait-il se souvenir.

James vérifia le cran de sécurité. Il semblait être enlevé. Il l'enclencha et appuya sur la détente pour vérifier. Celle-ci résista. La sécurité était mise. Non sans une certaine réticence, il glissa l'arme dans sa poche. Il ne pouvait pas se permettre d'avoir des principes. Il n'en était plus là. Il savait ce qui était en jeu. Ces hommes étaient armés.

James laissa l'homme étendu sur le sol et ramassa son sac de sport. Les lumières de secours projetaient leur halo bleu. Il descendit quelques marches et trouva un recoin derrière des placards. Il fallait qu'il voie ce que les autres fabriquaient.

Il ouvrit le sac de sport et en sortit l'ordinateur portable. Il constata avec effroi qu'il avait été abîmé dans sa chute. La lame de serveur également. Il y avait une grosse griffure et un morceau s'était cassé.

Merde.

C'était censé être son assurance. Il avait extrait des données des serveurs principaux et les avait mises sur cette lame. Ces données lui permettraient de prouver son innocence, si jamais il se sortait de là. Il examina la lame et évalua les dégâts. Plusieurs morceaux manquaient. Elle était hors-service.

James ouvrit l'ordinateur. Lui aussi était hors d'usage. L'écran

était cassé. Plus moyen de consulter les FLIR. Plus moyen de voir où se trouvaient les autres. Il était comme eux, aveugle.

Ce n'était pas bon.

Il se mordit la lèvre inférieure. Il ne pouvait pas partir. Pas encore.

Il fallait qu'il trouve un autre ordinateur. Il fallait qu'il soit connecté. Et pas uniquement pour repérer ses poursuivants. Il fallait qu'il voie si sa première salve — *c'est quoi le topo ?* — avait porté ses fruits.

Il quitta son recoin et se dirigea vers les niveaux inférieurs.

CHAPITRE SOIXANTE ET ONZE

Moscou, Russie

Mihajlovic s'éveilla d'un sommeil profond. Ses yeux bouffis se posèrent sur les cheveux blonds étalés sur l'oreiller à côté de lui. Il regarda sans intérêt le dos à moitié couvert par les draps de soie de sa dernière *Krasivaya*. D'une poussée de ses bras musclés, il s'assit sur le lit. Son corps grassouillet et poilu le faisait ressembler à un ours.

— L'est quelle heure ? grommela-t-il.

— Trois heures et demie.

L'homme qui se trouvait à côté de son lit était maigre, avec des traits féminins. Il n'accorda pas un regard au corps nu de la fille.

— Une bonne nouvelle, j'espère. Vas-y, crache le morceau.

— Il faut que vous voyiez ça.

CHAPITRE SOIXANTE-DOUZE

James trouva un nouvel ordinateur portable dans la même pièce que les précédents. Il ne resta là que le temps de se reconnecter au système infrarouge. C'était ce qui lui donnait l'avantage. Cette fois, il ne les laisserait pas approcher.

Il évita soigneusement les zones chaudes où l'infrarouge ne lui servait à rien. C'était trop risqué et il ne manquait pas d'autres endroits où se cacher. D'autres endroits où il pourrait passer à l'action.

Passer à l'action. C'était étrange de penser en ces termes, mais il ne s'y attarda pas trop longtemps. Il avait du travail.

Il trouva un endroit pour s'asseoir dans une des pièces d'entretien. Elle était cachée derrière des tuyaux. Il n'y avait plus le *whoosh* habituel de l'aération pour le distraire. Il pouvait s'entendre penser.

Se concentrer. Passer aux choses sérieuses.

Sa première tentative, de l'hameçonnage inversé, avait donné des résultats. Les e-mails qu'il avait envoyés, avec « ComTek » comme objet, avaient mieux réussi qu'il ne l'espérait. Caché dans le corps des e-mails — *c'est quoi le topo ?* — se trouvait un logiciel malicieux.

Il n'y avait pas besoin d'ouvrir une pièce jointe. Pas même besoin que la personne lise l'e-mail. Il suffisait que celui-ci parvienne à la boîte de réception en évitant les filtres antispam. Rien de bien méchant à première vue...

James avait passé une bonne partie de son existence à se former au fonctionnement des virus. Il savait que la mesure du succès était inverse à celle de l'exposition médiatique. C'étaient ces virus-là qui l'intéressaient le plus, ceux qui ne faisaient pas parler d'eux. Un bon virus pouvait être assez beau : parfaitement construit, comme un flocon de neige.

Un flocon de neige.

La comparaison lui semblait bonne. Cela révélait la beauté de l'organisme. Mais une autre analogie, peut-être plus précise, était celle des bourgeons blancs et roses de la glycine. Chaque bourgeon était une variation — comme un flocon de neige — différent du prochain. Mais ces fleurs qui ressemblaient à des pois de senteur n'étaient pas de

simples fleurettes. Les tiges pouvaient enserrer d'autres plantes et les tuer. Même des arbres. Leurs feuilles vertes oscillaient dans la brise et prenaient le contrôle. Suçant l'énergie et la lumière des pauvres arbres condamnés.

Même les pins ne pouvaient pas résister à la glycine. Les tiges creusaient le bois tendre. Empêchaient le cambium d'apporter l'eau. Étranglait les arbres jusqu'à les tuer.

Belle, mais dangereuse.

Les virus étaient similaires. Ils étaient construits avec soin. La brièveté de leur code touchait à l'élégance. Certains ne faisaient que quelques octets. Pas assez pour faire des dégâts.

Du moins, c'est ce qu'on aurait pu supposer.

Ce n'était pas sans raison que les définitions des virus devaient être mises à jour constamment. Les virus se propageaient et se multipliaient sans fin. Ils étaient faciles à créer. En particulier les plus simples. Une modif faite en deux secondes pouvait transformer un ver Sasser ou un virus MyDoom préhistorique — du moins pour l'ère Internet — en quelque chose de neuf, une nouvelle variante qui pouvait franchir sans encombre les filtres antivirus.

James pensait que les meilleurs virus étaient ceux qui n'attiraient pas l'attention. Ceux qui ne faisaient rien en surface et laissaient l'ordinateur travailler normalement. Ceux qui s'infiltraient et qui observaient.

Des pousses de glycine qui avançaient à tâtons...

L'important était de mettre ce premier pied dans la porte. Même si l'ouverture était minime, une fois qu'elle était là, ce n'était plus qu'une question de temps avant de trouver des failles à exploiter.

James envoya deux nouvelles salves de messages. Au début, il agissait à l'aveugle, mais à chaque envoi, il se rapprochait de l'identité de ses destinataires. Il s'infiltrait et il observait, avec une rapidité et une précision chirurgicales.

Les apprentis sorciers qui étaient derrière tout ça ne pouvaient pas entièrement effacer leurs traces. Il leur fallait un lien ; un moyen d'orchestrer les parties de leur plan. James suivit ce fil, l'octet commun qui les connectait. Il remonta la chaîne des *matriochkas* et utilisa leurs propres identités — les adresses IP/TCP masquées — contre eux-mêmes.

L'argent n'était pas caché. Loin de là. Il était entièrement à découvert.

James l'avait trouvé. Maintenant, il suffisait de laisser la glycine faire son travail. L'entourer de ses tiges. Laisser la plante l'étreindre de son amour à sens unique.

CHAPITRE SOIXANTE-TREIZE

Il se remit en mouvement. Cette fois, il voulait trouver un endroit où il pourrait rester un certain temps. Il aurait dû y penser la première fois.

C'était un endroit proche des blocs du niveau 3. Suffisamment loin pour que la chaleur n'y soit pas trop élevée. C'était une grande pièce, avec une estrade et des chaises en rangs compacts.

La pièce n'était plus utilisée. Ses murs étaient conçus pour l'isolation sonore, aussi bien dans un sens que dans l'autre. C'était des murs doubles avec des panneaux d'accès. Certaines des cavités entre les deux murs étaient suffisamment grandes pour qu'une personne puisse s'y tenir.

Ça frisait la claustrophobie, mais James commençait à savoir contrôler ses peurs. Jusqu'ici, il y parvenait plutôt bien. C'était surtout une question d'état d'esprit. James aurait dû réaliser cela bien plus tôt.

Il venait de comprendre quelque chose. Il avait d'autres outils à sa disposition. Pas juste ses outils habituels. Le Web couvrait le monde entier. Il pouvait contacter n'importe qui.

Il lança Skype. Le téléchargement était gratuit, et le programme permettait à n'importe qui de communiquer vocalement sur Internet.

Il avait un appel à passer.

CHAPITRE SOIXANTE-QUATORZE

Les flammes s'élevaient de plus en plus haut. Les voisins, qui ne s'étaient pas montrés quand il y avait eu des coups de feu, sortaient à présent de chez eux et regardaient depuis la rue.

Sue, le visage couvert de crasse et de suie, avait les yeux perdus dans le vide. Des parties de la maison s'effondraient, à mesure que le feu engloutissait toutes les possessions de sa famille. Des années de souvenirs.

Dans la maison se trouvaient des photographies, des décorations de Noël faites maison, les robes de baptême des filles, leurs premières paires de chaussures, les dessins qu'elles avaient faits en grandissant, le coffre à trousseau que James et elle avaient acheté au marché aux puces au moment où ils avaient emménagé. Dans ce coffre, Sue avait entreposé des objets à valeur sentimentale, les poèmes que James lui avait écrits quand ils étaient à l'université, les passeports qu'ils n'avaient utilisés qu'une seule fois, les édredons brodés à la main par la grand-mère de Sue qui avait vécu en Pologne...

Leur maison.

La joie de devenir parents, ils l'avaient vécue là, entre ces murs — les murs qui, à présent, n'étaient plus que des cendres et des braises rougeoiantes.

Sue serra ses filles contre elle. Elles avaient le visage gonflé d'avoir tant pleuré. Sue savait que l'important était d'être en vie. Ce qui leur était arrivé était un cauchemar. Des hommes avaient essayé de les tuer. Elle était sonnée, comme si la chaleur qui émanait de la maison lui avait donné une insolation.

Elles étaient vivantes.

C'était ce qui comptait, la seule chose qui comptait. *Les biens matériels peuvent être remplacés.* C'était une phrase toute faite, mais elle sonnait vrai. Elle avait devant elle des années de souvenirs qui partaient en fumée.

Bob lui toucha le bras :

— On devrait y aller.

Il avait le visage couvert de suie. Il se tenait là, rigide. Une force émanait de lui qui la réconfortait.

Du réconfort. Ce n'était pas un sentiment qu'elle avait l'habitude de ressentir pour son père. Il lui avait sauvé la vie, deux fois. Il avait sauvé ses filles.

Il avait aussi eu l'intuition de protéger son véhicule. Il l'avait garé suffisamment loin de la maison pour que les explosions ne l'atteignent pas. Il était en marche, à présent, prêt à les emmener loin d'ici...

— *Oh, mon Dieu.*

— *J'ai essayé d'appeler, mais je n'arrive pas à avoir les pompiers.*

Les voisins discutaient en arrière-plan. Sue les entendait à peine. Certains étaient venus exprimer de la sympathie, tandis que d'autres s'inquiétaient simplement pour leurs maisons voisines. Quelques minutes plus tôt, elle avait entendu quelqu'un dire qu'elle devrait faire quelque chose. Comme si c'était sa faute que sa maison était en feu et que c'était à elle de l'éteindre.

— *Rien à faire, mais qu'elle fasse quelque chose !*

Des voix qui tournoyaient, dansaient avec les flammes. Sue jeta un dernier regard à sa maison. Le jardin qui avait été joli, dans lequel les filles avaient si souvent joué. Le gazon dont James prenait tant de soin le week-end, ajoutant du désherbant et de l'engrais à l'automne et au printemps, pour que ses filles puissent jouer sur de l'herbe bien verte.

Le gazon était fichu. Parsemés de petits feux dont les cendres couvaient encore. Des morceaux de la maison et du monospace — qui avait explosé — étaient répandus un peu partout.

Mais elles étaient en vie. C'était ce qui comptait.

Sue tourna le dos à la triste scène et aida Hannah et Katie à monter dans le véhicule. Bob les aida à attacher leur ceinture. Il n'y avait pas de siège enfant et ils firent de leur mieux pour les attacher convenablement.

— Prêtes ?

Sue acquiesça. Elle se sentait si fatiguée. Épuisée.

Bob démarra. Ils croisèrent d'autres voisins qui venaient profiter du spectacle. Certains les regardèrent avec des expressions de curiosité ou d'inquiétude, tandis que d'autres continuaient à marcher, le regard fixé sur les flammes.

Quelques maisons plus loin, ils passèrent à côté d'une voiture noire qui était garée le long du trottoir. Deux hommes étaient assis dans la voiture. L'un d'eux la regarda droit dans les yeux. Sue réprima un frisson subi.

— Ça va ? demanda Bob.

Sa jambe tremblait. Il lui fallut un moment pour réaliser ce que c'était. Elle changea de position et sortit son téléphone.

Elle fronça les sourcils.

— Un appel ?

— Oui.

— Ne réponds pas.

Mais elle avait déjà décroché.

Elle essaya de contenir l'émotion qui perçait, mais c'était inutile.

Tout sortit en un seul mot.

— James !

CHAPITRE SOIXANTE-QUINZE

— Tu l’as ?

— Ouai.

Denis terminait de noter la plaque minéralogique.

— Une plaque, ancien modèle.

— Ouai.

Peter tira sur sa cigarette.

— Le dossier dit quelque chose sur la famille ?

— Pas grand-chose. Une femme, quarante-deux ans, deux filles, trois et cinq ans.

— C’est tout ?

— Ouai.

Peter jeta sa cigarette par la fenêtre. Il regarda la maison en feu et fit démarrer la voiture.

CHAPITRE SOIXANTE-SEIZE

James avait l'impression d'avoir travaillé pendant des heures, mais en regardant l'horloge de son ordinateur, il réalisa qu'il devait encore faire jour au dehors. Les émotions qui l'envahissaient — comme de la vapeur d'eau dans une bouilloire — étaient si intenses qu'il craignait d'exploser s'il n'arrivait pas à les contrôler.

Ils avaient essayé de tuer sa femme et ses filles.

Ils avaient brûlé sa maison.

Ce n'était plus juste lui qu'ils avaient attaqué. Ils s'en étaient pris à sa famille.

À sa femme et à ses filles.

En téléchargeant Skype sur son ordinateur, il avait réussi à passer un appel. Ça n'avait pas marché la première fois et il avait dû répéter l'opération. Quand il avait réussi à installer le programme et à joindre Sue, elle lui avait raconté ce qui s'était passé d'une voix qui tremblait d'émotion.

Des hommes étaient entrés chez eux. Ils parlaient russe. Ils avaient voulu les tuer. Sue avait donné des détails. La façon dont ils les avaient attachées. Les filles qui avaient failli s'étouffer. Comment elle les avait libérées et les avait emmenées dans le garage. Son père qui était arrivé pour les sauver.

Elle l'avait appelé « Papa ». Sa femme ne parlait plus à son père, et maintenant elle était avec lui et elle l'appelait *Papa* ?

La ligne téléphonique était mauvaise. La friture sur la ligne l'empêchait de bien entendre, mais James arrivait à comprendre quand même. Il demanda à parler à Hannah et à Katie et il leur dit qu'il les aimait. Il les entendit l'appeler : « Papa ! »

Il en avait eu le cœur brisé. Il voulait être auprès d'elles. Les prendre dans ses bras et les protéger.

Ces monstres avaient essayé de tuer ses filles.

Il fallait qu'il maîtrise sa colère... Cette énergie terrible, qui autrement risquait de le consumer. *Ces monstres.*

Il fallait qu'il se concentre.

Qu'il se détache de la situation.

Il lui fallut faire un véritable effort, cette fois-ci. Comme pour

faire taire un millier de voix qui résonnaient en même temps dans son crâne. Mais il y parvint. Son cerveau ne fonctionnait pas comme celui de certaines autres personnes. C'était presque comme s'il avait un interrupteur on/off dans sa tête. C'était sans doute ce qui lui permettait de faire aussi bien son travail. Il pouvait allumer cet interrupteur et être parfaitement concentré pendant des heures. À sa place, d'autres auraient été complètement dépassés et auraient fini par abandonner.

Sue le trouvait parfois distant. Cela l'avait inquiétée au début, surtout avant qu'ils n'aient des enfants, car il se consacrait pleinement à sa start-up. Il travaillait toute la semaine, tous les mois, toute l'année, presque sans aucun repos.

Il était un drôle d'oiseau et il en avait conscience. Sa famille était ce qui lui permettait de garder les pieds sur terre. Ce qui lui permettait de rester normal. De ne pas devenir fou. Sans elles, il serait certainement planqué quelque part à essayer de faire démarrer une autre start-up. À essayer encore une fois de réussir l'impossible, ou l'improbable. De monétiser un concept altruiste. *Vert.com, DeuxièmeChance.com*

De beaux rêves. Tant d'énergie dépensée. Tant de temps à travailler pour des échecs. Quatorze années de sa vie.

Quatorze ans à se heurter contre un mur. Il avait échoué tellement de fois qu'il avait commencé à perdre confiance en lui. En fin de compte, il avait été difficile de ne pas se considérer comme un perdant. Il avait été de défaite en défaite pendant si longtemps, qu'il avait fini par ne plus y croire, sous son vernis optimiste. Même si cela semblait paradoxal, dans sa guerre intérieure, le perdant avait gagné.

Il avait créé des concepts, packagé des idées. Conçu des logiciels. Inventé de nouveaux algorithmes pour que tout fonctionne mieux. Et plus vite.

Il s'était investi pleinement dans toutes les étapes, jusqu'à la conception du site Internet. L'interface utilisateur était intuitive. Le service proposé était potentiellement utile. Les gens pourraient apprécier de l'avoir à disposition. C'était peut-être le prochain « carton ».

Mais, une fois qu'il avait mis son produit sur le marché, il n'avait pas trouvé preneur. Il n'avait jamais rencontré des gens qui comprenaient sa vision. Qui pourraient lui permettre de changer d'échelle, avec le financement approprié.

Tous les investisseurs qu'il s'était débrouillé pour rencontrer — même juste pour deux minutes — l'avaient éconduit.

Ce n'est pas pour nous.

Non, merci.

Essayez les financements publics.

Bon courage, en tout cas.

À chaque refus, à chaque rejet, il avait un peu plus perdu confiance. Cela l'avait changé. Il avait commencé par un enthousiasme illimité. À l'université, il était convaincu qu'il arriverait à faire quelque chose de grand. À imprimer sa marque. À se créer une existence fantastique qu'il pourrait partager avec Sue : ils pourraient voyager, profiter des luxes et des plaisirs de la vie. Sans avoir de soucis financiers. Sans devoir se demander comment payer telle ou telle facture ou comment financer leur retraite.

Pour lui, l'objectif était d'être libre. De ne pas avoir à travailler pour quelqu'un d'autre. Être son propre patron. Édicter ses propres règles.

Il ne fallut pas très longtemps — incroyable comme les années passent vite — pour se retrouver dans la situation d'un joueur de poker qui a tout perdu. Il était nettoyé. Il avait « fait tapis », et les cartes étaient mal tombées. Son énergie intérieure, son attitude positive, qui lui avait permis de supporter les pires moments, avaient fini par disparaître.

Il avait eu de la chance de trouver un job ; c'était sa deuxième chance. Il avait gardé quelques projets personnels, mais en réalité, tout ça était fini.

Cet homme — l'homme qu'il était devenu et qui travaillait pour ComTek — était une proie facile. L'échec l'avait amolli. L'avait rendu humble. Il se contentait de ce qu'on lui donnait. Il avait peur... peur de perdre son poste.

Un homme déjà vaincu fait une victime de choix. Les responsables — quels qu'ils soient — avaient bien choisi. Ils lui avaient pris son argent, son job, sa maison, et ils étaient sur le point de lui prendre le peu de liberté qui lui restait.

Mais ils en voulaient encore plus.

Ils s'en étaient pris à ses filles.

James eu l'impression de sortir d'un cauchemar. Il se redressa et releva la tête. Il savait ce qu'il devait faire. Il n'allait pas se laisser abattre. Il allait mettre ses talents en action. *Fini de faire le délicat.* Il irait jusqu'au bout.

Il s'attaqua au problème d'un point de vue purement objectif, comme il l'aurait fait de n'importe quelle autre tâche professionnelle, sauf que cette fois il décida d'évacuer toutes les règles. Les règles qui avaient fait de lui un perdant.

Les règles ne lui avaient servi à rien. Il avait toujours dû respecter des règles fixées par d'autres. C'était nager contre le courant. Il avait dépensé tellement d'énergie pour offrir à sa famille une vie meilleure, acceptant un travail qu'il n'aimait pas, espérant jusqu'au bout une promotion qui n'était jamais arrivée, employé par une

entreprise qui le voyait simplement comme un instrument.

Les gens qui l'avaient choisi comme bouc émissaire étaient encore pires. Ils croyaient avoir choisi une victime facile, faible. Quelqu'un qui ne se défendrait pas. Qui ne comprendrait même pas ce qui lui arrivait avant qu'il ne soit trop tard.

Ils pensaient avoir trouvé le coupable idéal pour leur casse du siècle.

Que valait la vie d'un homme et de sa famille ? Effacez-les et pensez à autre chose. Froids et efficaces. C'était sans doute ainsi qu'ils étaient et qu'ils voyaient le monde.

Bon.

Ils voulaient la jouer comme ça ?

Eh bien, les règles avaient changé. À partir de maintenant, il n'y avait plus de règles. Il n'était plus l'ancien James. Il serait une nouvelle version améliorée. James 2.0. Ils n'avaient encore rien vu.

Il inspira profondément pour se calmer et canaliser son énergie, puis il se mit au travail.

Il avait toute une panoplie dans laquelle puiser. Chevaux de Troie, portes dérobées, renifleurs, rootkits, exploitations, dépassement de tampon, injections SQL... Et ce n'était qu'un échantillon.

Jusqu'à présent, il avait mis des gants dans tout ce qu'il avait fait. Ce n'était rien en comparaison avec ce qu'il s'appropriait à faire.

Une réponse proportionnée, c'était trop gentil pour eux. Il était temps de monter d'un cran. De passer aux choses sérieuses. Pas de prisonniers. Pas de quartier.

Tu m'appartiens.

Il n'avait fait qu'effleurer la surface. Réunir des informations. Bien. Il était temps de passer à la suite. Utiliser les adresses TCP/IP les unes contre les autres. Laisser les cannibales se manger entre eux.

L'adresse IP de Moscou reçut un e-mail de son correspondant à Pékin. L'adresse IP en Suisse reçut un e-mail de son partenaire londonien. Après une cinquième et une sixième salve qui étaient restées invisibles, James avait accès à leur réseau. Son programme intégré avait ouvert les portes dérobées dont il avait besoin.

En quelques instants, il prit le contrôle de leurs sites Internet, qui étaient indirectement liés à leur adresse IP. Une entreprise moscovite spécialisée dans les matières premières et le trading sur les futures. Une holding d'investissement basée à Pékin. Une banque privée d'investissement située à Zürich. Un homme d'affaires londonien. Et pour finir, ComTek, par l'intermédiaire d'une adresse IP anonyme qui provenait des serveurs de ComTek.

Anonyme, plus pour longtemps.

Quelque part, de l'autre côté du globe, quelqu'un avait vu une image de Mickey apparaître sur son écran. À Pékin, un message

défilait sur un drapeau communiste de l'époque soviétique, avec le marteau et la faucille.

Ces monstres n'étaient plus anonymes. Il les avait débusqués un par un. Il savait où ils habitaient.

Ils avaient chamboulé son univers et maintenant c'était à son tour.

Il envoya une troisième série d'instructions, et, autour de lui, la lumière revint tout à coup. La Chambre forte était de nouveau opérationnelle, sans l'aide des générateurs de sécurité. Les serveurs se remirent à émettre leur ronronnement.

Exploits en chaîne.

Il venait d'ajouter un maillon à sa chaîne. Il n'avait coupé le courant que temporairement. Cela faisait partie de son plan.

Ils allaient voir.

Il inspira profondément. Encore quelques clics et il eut terminé. Du moins pour l'instant. Il attendrait leur réaction : quand ils essaieraient de se défendre, c'est à ce moment-là qu'il porterait le coup fatal.

James sortit de sa cachette dans l'espace creux de la paroi. Il regarda autour de lui.

Une scène, comme celle d'un petit théâtre.

Personne pour assister à sa petite représentation. Eschyle aurait été fier. Personne, seulement des chaises vides alignées en éventail.

La pièce n'était plus guère utilisée. Si elle l'avait jamais été. C'était un anachronisme. Même ici, dans la Chambre forte, elle n'était pas à sa place. Dans un endroit qui représentait une vision du futur. Un futur sombre, souterrain. Ce à quoi le monde ressemblerait si tout partait à vau-l'eau.

Cette pièce, plus encore que la Chambre forte, était en avance sur son temps. Surnommée « la pièce du Jedi », c'était une salle de conférences holographique en trois dimensions. Elle pouvait communiquer avec le central informatique, avec n'importe laquelle des antennes régionales de ComTek, ou avec n'importe quelle entreprise qui utilisait la même technologie. Elles n'étaient pas nombreuses. L'installation n'était pas à la portée de tous.

C'était un système dernier cri, du genre « Star Wars », et l'installation de tous les éléments nécessaires coûtait une petite fortune. Cela permettait de projeter une image holographique d'un intervenant, laquelle pouvait être reproduite dans une pièce identique située n'importe où dans le monde — du moment que le système était le même. L'image était criante de vérité, on pouvait voir les gouttes de transpiration sur le front des gens tant l'image était nette.

ComTek avait développé cette technologie quelques années plus tôt et avait lancé une campagne de vente agressive à destination des

grandes multinationales. Mais ce n'était pas une vente facile. Ça n'avait pas marché. Le projet avait été abandonné.

Peu d'entreprises voulaient vraiment dépenser deux millions de dollars dans un nouveau système de vidéoconférence. C'était une invention en avance sur son temps, comme tant de concepts innovants. Une de ces idées qui échouaient de peu à s'imposer.

Un anachronisme grandeur nature.

James était familier du concept, se serait-il dit s'il avait eu le temps d'y penser. Mais il n'avait guère le temps de penser à tout ça. Il regarda autour de lui. La pièce avait rempli son rôle. Elle lui avait permis de se cacher le temps de mener son projet à bien.

Quelque part, loin d'ici, il avait rendu plusieurs personnes très malheureuses.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-SEPT

L'homme avait le nez qui saignait. Il regarda Semion Mihajlovic d'un air craintif, avec le seul œil qu'il pouvait encore ouvrir. Il n'avait pas la réponse que son patron voulait.

— Je ne sais pas où est l'argent.

Sa voix n'était plus qu'un murmure. Il inclina la tête et attendit le coup de feu inévitable.

Mihajlovic cracha sur le sol et poussa un juron. Ses yeux, sous son front massif, se portèrent sur les autres hommes présents dans la pièce. Chacun d'eux évita de croiser son regard. Mihajlovic, tel un ours, fit le tour de la pièce. Celle-ci était pleine d'ordinateurs.

Mihajlovic fit un geste avec le canon de son revolver.

— Sortez !

Les hommes disparurent comme des cafards soudain exposés à la lumière.

Mihajlovic resta immobile. Sa poitrine énorme se gonflait et se dégonflait. Son regard devenu vague se perdit sur les rangées d'ordinateurs.

Des chiffres.

Ses parts d'AngelGuard, dont il était l'actionnaire principal, avaient disparu. Des parts qui, sur le papier, avaient gagné près d'un milliard de dollars en vingt-quatre heures.

Les autres écrans qui permettaient de suivre le reste de ses investissements, racontaient une histoire encore plus incroyable. Sa fortune personnelle, qui s'élevait à plusieurs milliards d'euros quelques heures plus tôt, avait disparu. Des transferts et des opérations qu'il n'avait jamais approuvés s'affichaient sur les écrans.

Comment ? !

Pas de réponse. Ses hommes n'avaient pas d'explication. Ils s'étaient contentés de ramper comme des chiens.

Cette journée aurait dû être celle d'une grande victoire. D'une grande accumulation de richesse. Soixante milliards de dollars !

Mais au lieu de ça, il était confronté à ce...

À ça ? !

Le visage de Mihajlovic se tordit en un rictus malicieux. Il pencha

la tête en arrière et poussa un grand cri.

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-HUIT

Lo San n'était pas d'humeur à rire. Devant lui, la ville de Pékin s'étendait à perte de vue. Son bureau somptueux se trouvait au soixante-dixième étage. Un nuage de pollution, comme un voile endeuillé, cachait le soleil.

Fendant l'horizon, des gratte-ciel luisaient faiblement. Des grues bougeaient pesamment au loin. Mais le regard de Lo San était perdu au-delà de l'univers visible. Il était plongé dans ses pensées, méditant sur ce dont son directeur informatique avait omis de l'informer.

Cent programmeurs informatiques, sortis des meilleures universités, travaillaient d'arrache-pied à l'étage du dessous. Ils faisaient de leur mieux pour combattre l'attaque DDoS (attaque par déni de service) qui avait paralysé le réseau. Le directeur informatique avait appelé ça « le ping de la mort ».

C'était une tactique que les hackers utilisaient parfois pour détruire un réseau. Un ping faisait normalement quatre-vingt-quatre octets. Les ordinateurs ne pouvaient gérer des paquets de pings qu'en dessous d'une taille limite, environ soixante-cinq mille. L'envoi d'un paquet de ping d'une taille supérieure pouvait faire crasher le système.

Apparemment, cette attaque avait pu franchir les pare-feu parce qu'elle était fragmentée de manière à sembler plus petite qu'elle n'était. Un dépassement de tampon avait eu lieu qui avait temporairement fait crasher le réseau.

Ils avaient réparé le réseau, mais immédiatement, un deuxième « ping de la mort » l'avait replanté. Puis un troisième, un quatrième... Ils étaient envahis par un flot de pings qui empêchait le trafic normal d'atteindre le système. C'était une attaque DDoS coordonnée.

Le directeur informatique avait dit que, dans ces conditions, ses équipes ne pouvaient poursuivre l'opération. La situation était ingérable. Ils ne pouvaient plus lancer de virements à distance. Ils étaient paralysés. Incapables de fonctionner. De continuer les étapes nécessaires à la réussite de l'opération.

— Je ne mérite pas votre confiance, avait dit le directeur informatique.

Lo San regarda son bureau. Son écran montrait un drapeau russe

flottant au vent. Un message traversait son écran en continu.

Nyet. Je garde tout... Ha... Ha... ha...

Le visage de Lo San était d'une rigidité métallique. Le seul point faible dans son armure était le tic qui agitait sa paupière inférieure droite.

Nyet. Je garde tout... Ha... Ha... ha...

CHAPITRE SOIXANTE-DIX-NEUF

C'était un bordel pas croyable. Paulson avait la tête comme un melon. La remarque de Portino l'avait irrité au plus haut point.

« Vous étiez où ? »

Il s'était absenté dix minutes maximum, et il se prenait un savon.

Près de la porte, Portino donnait des instructions à son chef de la sécurité. Au portail de la propriété, une explosion avait eu lieu. Des vandales étaient en train de piller le voisinage.

Des vandales ? ! *Putain de merde, qu'est-ce qui pouvait encore foirer de plus ?*

— Qu'est-ce que vous faites encore là ? demanda Portino.

— J'ai presque terminé, répondit Paulson.

Il se retint de lui dire d'aller se faire voir.

Il n'en croyait pas ses yeux. Tout le système était parti en quenouille. À chaque fois qu'il essayait de se connecter, il recevait un message d'erreur différent. Il lui aurait fallu du temps, du temps qu'il n'avait pas, pour se pencher sur le problème. Toujours pas de nouvelles d'Enrique. Portino râlait en disant que ses partenaires devaient essayer de le contacter.

Ses partenaires.

Portino ne se prenait pas pour rien. Il semblait considérer que c'était son projet, exclusivement. Paulson et Enrique faisaient tout le gros du travail, et c'est comme ça qu'ils étaient récompensés.

« Vous étiez où ? »

Il aurait voulu répondre du tac au tac, « *en train d'enculer ta secrétaire* », mais la pute ne lui avait pas donné ce plaisir. Elle avait demandé sept mille. Pour quoi ? Pour une petite chevauchée rapide ?

Faut pas t'y croire comme ça, grosse pute. Quand ce serait terminé, il pourrait s'en payer vingt des comme elle. Il ne détestait rien tant qu'une allumeuse. Le rendre dur comme du bois, puis se tirer à la sauvette. Il aurait dû la pousser contre le mur et la violer illico. Ça n'aurait pas été la première fois.

Paulson prit ses clés.

— Emmenez mes gars, dit Portino.

Le fils de pute continuait à lui donner des ordres. *Mais qu'est-ce*

qu'il faisait pour améliorer les choses ? Paulson sortit de la pièce. Le chef de la sécurité le suivit.

— Le patron veut que je vienne avec vous.

— Non, on prend deux voitures.

— Okay, mais je viens avec vous.

Le fils de pute ne lui faisait pas confiance. Il envoyait ses gros bras pour le contrôler. Paulson ravala le goût amer qui était apparu dans sa gorge. *Si cette opération donne le moindre signe de partir en vrille...*

Paulson lui lança ses clés.

— Si tu viens, tu conduis.

Il s'assit à l'arrière et regarda son iPhone. Il fit défiler les e-mails encore une fois. Qui pouvait bien les lui envoyer ?

CHAPITRE QUATRE-VINGT

Le bureau était fermé et plongé dans l'obscurité. Les stores étaient tirés et les meubles étaient peu nombreux.

— On peut valider l'authenticité ?

— Non.

— C'est venu d'où ?

— On y travaille... je ne sais pas encore.

— Va vérifier.

— C'est peut-être une autre fausse piste.

— Compris. Je veux que tu t'en occupes.

— D'accord. Je prends Martinez et Chambers.

— Je veux un rapport quand tu arrives sur les lieux.

L'homme acquiesça et quitta la pièce.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-UN

Des pensées confuses. Des souvenirs. Dont certains étaient récents.

James se souvint de la première et seule fois où il avait fait du camping avec ses filles. Hannah et Sue s'y étaient habituées immédiatement, mais Katie et lui n'avaient pas aimé du tout. Ils avaient passé la moitié du temps à avoir peur du noir et des bêtes qui se baladaient partout. Dans la campagne, la nuit, il n'y avait pas les lumières de la ville pour illuminer le ciel. L'obscurité devenait complète et vous avalait presque.

Ce n'était pas le moment dont James était le plus fier. Il n'avait pas été le père héroïque, inflexible, protégeant ses filles. Il avait eu aussi peur pour Katie, qui avait quatre ans à l'époque. Sue le taquinait encore, plus d'un an après, et ils n'étaient pas près de recommencer.

C'était une drôle de pensée à avoir maintenant. Sortie de nulle part. À moins que...

Un point commun avec la situation présente, c'était que James n'était en général pas à l'aise dans de nouvelles situations. Le changement avait tendance à le déconcerter. Il réagissait mal à la nouveauté. Il était doué pour le cacher, pour présenter une apparence stoïque, mais intérieurement, c'était une autre histoire.

Il avait parfois des accès de panique, quand le travail devenait trop intense. Cela lui arrivait en général la nuit, juste avant de s'endormir. Il pensait à tout le travail qui lui restait à faire et aux difficultés qui l'attendaient au matin. Il se parlait tout seul et cela pouvait le tenir éveillé pendant des heures.

James aimait la routine. Quand les choses sortaient de leur cours habituel, il ne fonctionnait pas bien. Cela le secouait. Le déséquilibrait.

Compte tenu de tout ce qui s'était passé, il aurait dû être sur le point de perdre la boule, à présent. Mais non. Il ne savait pas pourquoi. Des hommes étaient à sa recherche, avec la ferme intention de le tuer et James ne s'en faisait pas plus que ça. Il fonctionnait bien. Il ne se sentait pas paralysé. Il pensait et réagissait au quart de tour.

James avait fonctionné comme ça toute la journée. Depuis le matin, à ComTek, quand il avait effacé ses traces en hackant le

système. Puis quand il avait sorti Taneesha d'un mauvais pas. Et quand il avait tiré la femme de la voiture en feu.

Tous les événements bizarres qui avaient eu lieu aujourd'hui auraient dû lui faire perdre la tête. Il aurait dû être au bout du rouleau. Mûr pour l'hôpital psychiatrique.

Mais non. Il avait tellement été poussé hors de son élément que son corps avait réagi, s'était remis à zéro, avait trouvé un nouvel équilibre. Au lieu d'être en déséquilibre, il était posé et s'il osait le dire...

Calme.

Ce n'était pas un mot qu'il aurait normalement utilisé pour se décrire, même dans un environnement plus détendu. En général, il était stressé, nerveux, intense. Il avait un trac terrible avant ses combats de lutte, quand il était jeune. Même après toutes ses victoires, il vomissait toujours avant chaque compétition.

Mais rien de cela ne lui arrivait à présent. Son esprit était étrangement lucide. Il voyait les choses de plusieurs points de vue à la fois. Comme s'il était omniscient.

À ce moment précis, sept hommes le cernaient. James était déjà revenu sur ses pas. C'était comme s'ils savaient où il se trouvait. Ils se rapprochaient et il n'avait nulle part où aller. Ils allaient le trouver d'une minute à l'autre. Le trouver et le tuer. Il avait un revolver ; ils en avaient sept, et ils étaient entraînés à tuer. Pas lui. Mais, étrangement, James n'avait pas peur.

Il était prêt.

Calme.

C'était incompréhensible.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DEUX

Les nouvelles à la télé n'étaient pas bonnes. Le présentateur parlait de l'interruption du réseau téléphonique. Les serveurs du pays étaient affectés par un virus qu'ils appelaient *LeProfitTue*.

Dites-moi quelque chose de nouveau. Enrique avait mal à la gorge à force de crier de rage.

Cela faisait plus d'une heure qu'il essayait d'entrer en contact avec Paulson et Portino, mais aucun de leurs moyens de communication ne fonctionnait. Son système Bluetooth et son portable ne servaient à rien. Pas question d'utiliser l'e-mail. Il était coupé du réseau.

Lorsqu'ils avaient organisé cette opération, Enrique avait reçu des instructions très précises. L'une d'entre elles était que James ne devait pas rester dans la Chambre forte. C'était crucial. Il ne fallait pas le laisser ni le tuer dans la Chambre forte. La mise en scène avec sa famille... les lieux et la chronologie des événements... tous les éléments étaient coordonnés pour rendre plausible le scénario qu'ils avaient préparé. Pour cela, il fallait que James soit au bon endroit au bon moment.

Cette instruction gravée dans son crâne était à présent ce qui mettait tout en danger. Rien n'allait plus comme prévu. Du tout. Le lait avait tourné et l'odeur empirait rapidement.

Un peu plus d'une heure plus tôt, ils avaient découvert Yuri inconscient. Il avait fini par revenir à lui. James avait sorti un tour de son sac et l'avait mis au sol. Ça n'avait aucun sens. James était un ingénieur bedonnant de quarante ans. Il passait sa vie devant un ordinateur. Comment avait-il pu battre Yuri au corps à corps. Yuri était énorme et carré.

Enrique regarda les serveurs qui ronronnaient. Ils étaient activés et faisaient leur travail. *Qu'est-ce que James fabriquait ?* Enrique avait essayé de se reconnecter au système mais il avait été incapable d'effectuer la moindre opération. James l'avait surclassé. Enrique était bloqué. À chaque fois qu'il essayait de se connecter, il recevait un message d'erreur.

Il y avait un moniteur en mille morceaux sur le sol derrière lui.

Enrique l'avait jeté dans un accès de colère. Il n'arrivait pas à comprendre ce que James avait fait. James semblait lui avoir retiré ses autorisations d'accès. Il n'avait plus accès à la passerelle NAS. Il n'avait même plus accès à Internet. Il recevait tout le temps le même message :

Merci d'entrer votre mot de passe.

Il avait envie de s'arracher les cheveux.

Son Bluetooth crachota.

Enrique se tapota l'oreille.

— Paulson !

— Tu es où ?

La voix de Paulson semblait venir de très loin.

— Je suis à la Chambre forte.

— Quoi ? ! Elle est encore debout ?

— Il y a un problème. On a perdu James.

Il entendit des parasites. Paulson dit quelque chose qu'Enrique n'entendit pas.

Savic entra dans la pièce.

— Il y a une voiture à la porte. Trois hommes. Il va peut-être falloir les éliminer.

Enrique tapota son Bluetooth. Toujours rien d'autre que des parasites. Il regarda Savic.

— Un instant, qu'est-ce que tu as dit ?

— Une voiture au portail. On dirait la police. Peut-être le FBI ? S'ils essayent d'entrer, j'envoie mes hommes.

— Non, c'est vraiment la dernière chose à faire. Laisse-moi m'en occuper. S'ils entrent, j'irai leur parler.

Savic leva un sourcil.

— Et tu leur diras quoi ?

— J'expliquerai que tout va bien. Je les ferai repartir. On ne veut surtout pas qu'ils appellent des renforts. Tu as dit une seule voiture ?

— Ouais.

— Alors ils explorent juste.

Savic avait l'air agacé.

La voix de Paulson les interrompit.

— Enrique !

— Je t'entends, et toi ?

— Ouais. Pourquoi est-ce que cette putain de Chambre forte est encore entière ?

— Écoute-moi. Il faut que tu viennes.

Enrique se mit à parler rapidement. Paulson prit le contrôle de la conversation, comme il en avait l'habitude.

Enrique hocha la tête, approuvant gravement le nouveau plan.

— Okay. Quand tu arrives.

Il leva les yeux vers Savic, mais celui-ci avait disparu.

Putain, il avait intérêt à ne pas...

CHAPITRE QUATRE-VINGT-TROIS

Il était fait. Cette fois-ci, c'était sûr. L'insecte qui les avait harcelés était sur le point d'être écrasé comme la vermine qu'il était.

Les hommes de Savic avancèrent. Ils travaillaient ensemble depuis des années. La Solntsevskaya Bratva avait une discipline similaire aux meilleures branches de l'armée russe, comme les *spetsnaz*.

Ils étaient durs au combat. Ils avaient tous une expérience du corps à corps. Ils étaient formés au maniement du couteau depuis leur plus jeune âge. Les rues de Moscou étaient une école exigeante. Ils avaient appris. Avaient façonné leur cruauté et une volonté de fer.

Ils savaient traquer et tuer. Quel que soit l'ordre, ils l'exécuteraient avec froideur et efficacité. La Solntsevskaya Bratva avait de nombreuses règles que ses membres devaient suivre rigoureusement. Ils n'hésiteraient pas à tuer. À faire ce qu'on leur demanderait, quoi que ce soit.

Violer. Amputer. Démembrer. Quoi que ce soit. Ça ne faisait aucune différence.

Ils n'étaient pas mariés. Le mariage leur était interdit. Les enfants leur étaient interdits.

Ils pouvaient avoir des maîtresses, mais leur famille était la Bratva. Les femmes ne servaient qu'à assouvir leurs besoins charnels. L'amour ne faisait pas partie de leur vocabulaire. C'était un truc de tapette. Ils n'étaient pas des tapettes. Ils voyaient le monde d'un point de vue bien particulier.

La réputation d'un homme était essentielle. Tout signe de faiblesse était un anathème.

C'était le monde dans lequel vivait Yuri.

Il était parmi les premiers. Il avait toujours mal au crâne, depuis tout à l'heure. Il était de mauvaise humeur. Il avait été humilié par un *súka*. Un *blován*. Il n'allait pas laisser passer ça. Cet homme n'était rien et il avait ridiculisé Yuri.

Yuri bouillait intérieurement.

Ses camarades et lui pénétrèrent dans une grande pièce. Il y avait des rangées de sièges — presque comme un auditorium — arrangés

autour d'une petite scène. Leur gibier était sur la scène.

Cet homme de rien du tout. Yuri serra la mâchoire.

L'homme tenait un revolver. Celui qu'il lui avait pris. Le visage de l'homme avait une expression de surprise. Pas de peur, ce qui était inhabituel.

L'homme posa son arme. Il leva les bras lentement.

— Je me rends. Amenez-moi...

Yuri grimaça. *Tant pis pour les ordres.* Il déchargea son revolver sur le connard de *súka* qui était devant lui.

Bam ! Bam ! Bam !

Les coups de feu continuèrent. Ses camarades aussi s'étaient mis à tirer.

Les armes chauffèrent. Les ailes de la mort traversèrent l'espace. Ils avaient atteint leur cible.

Le bruit était assourdissant.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATRE

Le bras droit de Savic, un dénommé Motka, cria au milieu du vacarme. Le bruit des coups de feu était amplifié dans cet espace réduit, et devenait assourdissant.

— *OstýD ! Arrêtez ! Arrêtez !*

Les hommes arrêterent de tirer, mais il était trop tard. Une pluie de balles qui aurait suffi à tuer un rhinocéros s'était abattue.

Motka savait ce que cela signifiait. Ce n'était pas bon. Savic avait été très clair. Il fallait l'attraper vivant. Vivant ! Pas l'abattre comme un chien.

Motka regarda ses hommes et poussa un juron. Mais il était trop tard pour revenir en arrière.

Il regarda l'homme sur lequel ils avaient tiré. *Da nu !* L'homme était toujours debout.

Il cligna des yeux, et l'homme avait une arme à la main.

Motka sortit son arme, mais l'homme avait déjà posé la sienne.

L'homme leva les mains lentement.

— Je me rends. Amenez-moi à Enrique.

Quoi ?

Motka monta sur la scène. Il avança la main et celle-ci passa à travers l'homme. Il n'était pas réel. C'était...

Un fantôme ?

Non.

Quelque chose d'autre.

— Qu'est-ce que c'est ?

Motka regarda vers le plafond, d'où descendaient des faisceaux de lumière multicolores, qui convergeaient tous vers l'endroit où se tenait l'homme. Les lumières créaient une image holographique en trois dimensions.

Lípa. Qu'est-ce que c'était que ce truc ?

Motka fronça les sourcils.

— Déployez-vous... trouvez-le. Cette fois-ci, prenez-le vivant, ou vous aurez affaire à moi.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-CINQ

Le bruit ne laissait pas place au doute. La Chambre forte avait des murs épais et une bonne isolation. Même ainsi, il était clair que c'était des coups de feu.

Enrique n'était pas inquiet : impossible d'entendre le bruit depuis l'extérieur. Mais cela voulait dire qu'ils avaient trouvé James. Enrique enleva sa blouse jetable. Il était dans la salle de décontamination. Rien ne s'était passé comme prévu.

Il finit de lacer ses chaussures. Savic, après avoir disparu quelque temps, l'avait informé qu'il y avait des hommes à l'extérieur en train de couper les chaînes.

- Mes hommes seront prêts quand tu donneras le signal.
- Il faut que tu te débrouilles pour que tes hommes soient partis.
- On fera notre boulot, dit Savic.

Enrique serra les mâchoires. Il sortit accueillir les visiteurs.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SIX

La ruse avait fonctionné. Une diversion. Quand les hommes s'étaient mis à tirer, James s'était échappé. Il n'était plus cerné.

Il se doutait des intentions de ces hommes, mais leurs tirs venaient le confirmer. Les dernières barrières tombaient dans l'esprit de James, ce qui lui permettait d'évoluer. De voir les choses dans leur contexte. En noir et blanc. Il n'était pas trop fan de la peine capitale. Il pensait que c'était inutilement cruel, mais il acceptait qu'il soit parfois nécessaire de tuer. Il y avait de vrais criminels en ce monde. Et ces hommes-là avaient tout à fait le profil.

Ces hommes et ceux qui avaient attaqué ses petites filles travaillaient pour une organisation assez malfaisante. James en avait assez vu quand il avait organisé ses portes dérobées. Il n'avait pas toutes les pièces du puzzle, pas encore. Mais il avait une assez bonne idée des gens à qui il avait affaire.

La partie russe de l'opération était le fait de Semion Mihajlovic. C'était l'une des poupées russes. James avait suivi sa trace sur internet.

Au début, ce n'était qu'un nom, mais après quelques recherches, il avait saisi la personnalité de cet individu. Les journaux russes le considéraient comme intouchable. C'était un chef mafieux sans pitié, à la tête d'une organisation appelée la Solntsevskaia Bratva.

Avant de lancer ses attaques, James avait lu rapidement les articles les plus récents.

Juste un échantillon...

[Réseau de prostitution d'adolescents fugueurs attribué à la Solntsevskaia Bratva. // Un juge et sa famille tués dans l'explosion de leur voiture — une attaque bien dans le style de la Solntsevskaia Bratva. // Uranium disparu, les indices pointent vers la Solntsevskaia Bratva.]

Deux heures plus tôt, James n'avait jamais entendu parler de cette organisation. Il avait vite rattrapé son retard sur Wikipédia.

Putain, il avait vraiment touché le gros lot.

James se dirigea vers la plate-forme logistique. Il était temps qu'il s'en aille d'ici. Le coin n'était plus très sûr.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEPT

C'était une voiture récente, compacte, de marque américaine. Trois hommes en sortirent. Ils portaient des costumes bleu foncé et des chemises blanches. Ils avaient l'air athlétique.

Enrique vint à leur rencontre. Ils venaient de couper les deux chaînes que les hommes de Savic avaient installées sur le portail.

— Vous êtes de la police ? Paulson vous a appelés ?

L'homme sortit son badge.

— Non... FBI. Agent Hockney. Voici mes collègues, les agents Martinez et Chambers.

— Je suis content de vous voir. Je ne savais pas quoi faire.

Enrique fit de son mieux pour avoir l'air désorienté, ce qui n'était pas trop difficile étant donné les circonstances.

— Du calme, fiston. Qu'est-ce qui se passe ?

— Il est à l'intérieur. Il ne sait pas que je suis là.

— Qui est à l'intérieur ?

— Mon patron. Il m'a fait sortir.

Enrique regarda les chaînes coupées. Il fallait qu'il soit convaincant.

— Ce n'est pas illégal ? Vous avez le droit de faire ça ?

— L'article 16 du PATRIOT Act nous en donne le droit...

Le bruit de véhicules en approche les interrompit. Ils se retournèrent. Une Cadillac Escalade blanche suivie d'une Suburban noire approchait du portail.

— Vous attendez des visiteurs.

Enrique approuva.

— J'ai appelé un de nos ingénieurs.

L'homme sembla hésiter. Les deux véhicules étaient à une cinquantaine de mètres. Il fit un signe à son collègue qui avait un téléphone à l'oreille.

Celui-ci lui rendit son signal.

— Okay, Mac. Mais je n'ai pas de réseau. Autant que tu le saches.

L'agent Hockney fit la grimace.

— Restez vigilants.

Il revint vers Enrique.

— Ne bougez pas d'une semelle, compris?

—Pas de problème, dit Enrique.

Il jeta un regard à sa montre. Le soleil était presque couché et les éclairages automatiques étaient en train de s'allumer. Enrique vit la voiture de Paulson approcher et s'arrêter.

C'était le moment crucial. *Paulson, gros salaud, tu as intérêt à réussir ton coup.*

CHAPITRE QUATRE-VINGT-HUIT

Son pantalon en Tyvek était déchiré. Il n'était pas fait pour le type d'utilisation à laquelle James l'avait soumis ces dernières heures. La déchirure était à l'intérieur des jambes et on voyait son caleçon.

James ne s'en faisait pas trop. Ce n'était pas comme si ComTek allait lui reprocher son indécence. Il avait des problèmes plus importants à résoudre, comme le fait de sortir de là en un seul morceau.

La Chambre forte se trouvait en rase campagne. À une vingtaine de kilomètres en dehors de Raleigh. Il aurait pu marcher deux kilomètres dans n'importe quelle direction sans rencontrer de maison ni même de caravane.

L'endroit était choisi à dessein. La Chambre forte gagnait à rester discrète. Il valait mieux ne pas avoir de voisins trop proches. De plus, la topographie était idéale pour rester isolé. Une dense forêt entourait l'endroit, juste de l'autre côté des grillages.

James pouvait sortir discrètement de la Chambre forte, mais atteindre les arbres sans être repéré était une autre affaire. L'éclairage extérieur était important. Il n'y avait nulle part où se cacher sur près de deux cents mètres. C'était aussi difficile que de s'échapper de prison.

James considéra deux options. La première était de se cacher et d'attendre qu'ils partent, la deuxième était plus audacieuse et représentait un certain risque. James aurait bien aimé attendre, mais il y avait un petit problème.

Clic.

Ou plutôt deux petits problèmes.

James entendit l'homme avant de le voir. Il pensait être seul — il avait vérifié les FLIR une minute plus tôt —, mais ce n'était pas le cas. L'homme avait ouvert la portière de la camionnette. Celle que James était en train d'admirer. Celle qui était en marche près de la sortie.

— *Ba-boum !*

— *Ha, ha.*

C'était ce que les deux hommes avaient dit, quelques minutes plus tôt.

James regarda vers la sortie — il faisait nuit, mais l'éclairage extérieur était perceptible. Il y avait soixante-dix mètres jusqu'à la sortie, et il ne pouvait pas les parcourir en courant, pas avec sa cheville dans cet état.

Pendant ce temps, les deux hommes qu'il avait entendus étaient probablement en train d'installer des explosifs pour faire sauter le bâtiment.

James inspira profondément. Ça limitait pas mal ses options. Rester ici et mourir ? Ou essayer de s'échapper et se faire descendre ?

Quelle était la troisième option ?

Ni l'un ni l'autre.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-NEUF

Paulson donna sa carte à l'agent Hockney. « Nick Paulson, directeur de la sécurité informatique. »

L'agent Hockney fronça les sourcils et regarda l'équipe de sécurité qui se tenait derrière Paulson. Il jeta un regard à la carte.

— Vous travaillez pour ComTek ?

— Oui. On vient de découvrir la faille. Un de nos employés a fait de gros dégâts dans notre système. On vient de se mettre au travail. Je suis content que Rex vous ait averti.

— Qui est Rex ?

— Rex Portino ? Notre directeur général. Il devait vous appeler. Ce n'est pas pour ça que vous êtes là ?

— Un instant, dit l'agent Hockney. Nous sommes là parce que nous avons reçu des e-mails d'un de vos employés. Un certain James Kolinsky.

— Mais c'est lui qui est le responsable, dit Paulson bouche bée. Il vous a contactés ?

— Kolinsky est mon patron, intervint Enrique. C'est lui qui est à l'intérieur.

— Du calme, dit l'agent Hockney. Pas tout le monde à la fois.

— Responsable de quoi ? intervint l'agent Martinez.

L'agent Hockney lui lança un regard agacé.

— De tout ce qui est en train de se passer.

Paulson réalisa qu'il devait rapidement contrôler la situation.
Merde. Kolinsky les a contactés ?

— Kolinsky travaille pour nous. Nous venons de détecter des activités illégales de sa part. On allait le renvoyer vendredi.

— Vous alliez ? dit l'agent Hockney.

— Vous savez comment sont les ressources humaines. Ils préfèrent faire ça le vendredi. Mais ce qu'on avait trouvé était de peu d'importance. On ne réalise que maintenant ce qu'il faisait vraiment. Je suppose qu'il a découvert qu'on allait le renvoyer et que ça l'a poussé à accélérer son plan.

Paulson se lança dans le discours qu'il avait préparé pendant tout le trajet. Il resta détendu ; il ne voulait pas que ça ait l'air récité.

— Il travaille pour nous depuis onze ans. Il connaît nos systèmes mieux que quiconque, moi compris. Il sait exactement comment contourner nos mesures de sécurité, les filtres internes, les pare-feu...

Paulson essaya de lire le visage des agents, mais ils étaient impassibles. Ils avaient tous les trois l'air d'avoir un balai dans le cul. Postures rigides, la tête droite. L'un d'entre eux prenait des notes.

— Quant à ses motivations, je n'en ai aucune idée. Je crois qu'il avait un suivi psychologique. Je me trompe peut-être — mais c'était dans son dossier, dit Paulson.

— Je crois qu'il avait des problèmes personnels, dit Enrique.

L'agent Hockney se tourna vers Enrique.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Je sais que ça ne me regarde pas, mais je crois qu'il avait une liaison.

— Vous l'avez vu avec une autre femme ? dit l'agent Martinez.

— Non, mais une fois ou deux je l'ai entendu dire à sa femme au téléphone qu'il devait travailler tard, et puis il partait.

— Il partait du bureau ?

Enrique approuva.

— Oui.

— Et il devait être renvoyé ce vendredi ? dit l'agent Hockney.

— Tout à fait.

Paulson se mordit la lèvre. Ils avaient l'air de mordre à l'hameçon. Il regarda Enrique et lui donna le signal. Enrique mit ses mains dans son dos, ce qui était sans doute le signal qu'attendaient les hommes de Savic. Okay. Ils avaient deux minutes.

Ce n'était pas le plan d'origine, mais ça tenait la route. C'était même un assez bon concours de circonstances. Paulson garda un visage impassible en sortant son téléphone. Il n'avait pas vibré, mais les agents ne pouvaient pas le savoir.

— Excusez-moi.

Il fit semblant de décrocher.

— Ici, Nick.

Il attendit un instant, comme si on lui disait quelque chose.

— Quoi ? Quand ? Vous plaisantez. Je suis là.

Paulson hocha la tête et regarda l'agent Hockney.

— On vient de regarder les caméras vidéo. Ce n'est pas bon. James Kolinsky a une camionnette garée à l'intérieur. Il est peut-être armé. Je ne sais pas.

— Une camionnette ?

— Oui.

Paulson ajouta quelques mots et fit semblant de raccrocher. Il secoua la tête.

— Il a déjà fait tellement de dégâts. Pourquoi il est revenu ? Ça

n'a aucun sens.

— C'est par là pour entrer dans le bâtiment ?

Paulson leva les yeux. Parfait, le visage de l'homme exprimait ce qu'il voulait. Il avait cru à son histoire.

— Oui. On peut passer par l'entrée de service. C'est par là.

Le téléphone de Paulson vibra, pour de vrai cette fois-ci. L'agent Hockney baissa les yeux.

— Un appel ?

Paulson fronça les sourcils.

— Oui, désolé.

Il décrocha rapidement.

— Ici, Nick.

— *Il nous le faut vivant*, dit la voix à l'autre bout du fil.

— Rex.

— *L'argent a disparu. Qu'est-ce qui se passe, putain ? Je viens de parler à deux de nos partenaires.*

— Disparu ? C'est impossible.

— *Vivant ! Attrapez-le vivant.*

Paulson raccrocha.

Un coup de feu retentit.

Les agents pivotèrent rapidement et dégainèrent leurs armes.

— Ça venait de l'intérieur.

Paulson avait la nausée. Il était sur le point de vomir. *L'argent avait disparu ?*

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX

James enfonça l'accélérateur. La camionnette émit un hurlement plaintif et partit à toute vitesse. Il lança son revolver sur le siège passager.

Il avait laissé l'homme allongé sur le sol. Le fait d'avoir tiré avait montré qu'il était sérieux. Il était content de ne pas avoir dû l'abattre. Il n'avait pas envie de tuer s'il n'y était pas obligé. Même un ennemi.

Mais il savait que ses prochains adversaires n'auraient pas le même genre de scrupules. Il se prépara à se cacher derrière le tableau de bord. La camionnette atteignit un carrefour. Il ralentit, mais ce n'était pas assez. Il allait encore trop vite. La camionnette passa sur le dos-d'âne et faillit s'envoler. Il y eut un bruit sourd à l'arrière. James jeta un œil dans le rétroviseur, mais reporta vite son attention sur les hommes qui étaient devant lui, à côté de l'autre camionnette.

Ils étaient plusieurs. En comptant rapidement... Six. Ils étaient à côté de la portière ouverte de la camionnette. Le véhicule était au milieu du chemin, au niveau du portail. Il lui bloquait le passage. Et ils l'auraient criblé de balles avant même qu'il n'arrive à leur niveau.

James prit une décision instinctive. Il tourna les roues et enfonça l'accélérateur. La camionnette n'était pas très puissante, mais elle accéléra. Il fit le tour du bâtiment et se dirigea vers l'autre portail.

Il s'attendait à entendre des tirs, mais les hommes ne semblaient pas vouloir faire usage de leurs armes. Une seconde plus tard, il tournait au coin du bâtiment, dans un grincement de pneus.

Il traversa le parking. La voiture d'Enrique était toujours sur le côté, là où ils l'avaient laissée. En face de lui, le portail principal. Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Il y avait quatre véhicules à côté de la guérite.

Merde.

Il vit des hommes debout un peu plus loin, des armes à la main. Il continua. Il était trop tard pour faire demi-tour. La barrière en bois était descendue pour lui barrer le passage.

James passa au travers et dépassa la guérite. Vingt mètres plus loin, le portail se rapprochait. Les hommes pointèrent leurs armes sur lui. Le portail était entrouvert.

Les hommes sautèrent sur le côté. Dans un grand bruit, James enfonça le portail. Celui-ci céda aussitôt. James vit des voitures et des hommes passer à toute allure. Il maintint le pied au plancher.

Son regard se porta sur le rétroviseur. Les voitures et les hommes devenaient de plus en plus petits. Les lumières s'éloignaient derrière lui. Il n'y avait pas encore de véhicules à sa poursuite.

Il avait réussi !

Mais sa joie fut brève. Un bruit venu de l'arrière attira de nouveau son attention. Il jeta un regard derrière lui. Il y avait quelque chose dans le coffre.

Il regarda le tableau de bord, en cherchant un moyen d'éclairer l'arrière. Après une seconde, il trouva le bouton. Une lumière s'alluma et il regarda dans le coffre. Celui-ci contenait plusieurs gros tonneaux, connectés par des câbles électriques.

Ses yeux s'écarquillèrent. Le coffre était une énorme bombe.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-ONZE

— Ici l'agent Hockney, nous sommes à la poursuite d'un suspect. Nous pensons que c'est Kolinsky.

L'agent Chambers était au volant. Ils avaient sauté dans leur voiture dès qu'ils avaient vu la camionnette passer à toute allure. Enrique avait dit que Kolinsky était au volant. Le dénommé Paulson avait crié quelque chose que Mac Hockney n'avait pas bien entendu.

Mac Hockney avait trente ans d'expérience au FBI. Ses deux collègues étaient des jeunots en comparaison. Mais eux avaient compris ce que Paulson avait dit quand il s'était mis à parler technique.

Mac n'était pas un génie de l'informatique. Il pensait que la vie avait le don de vous surprendre et sa carrière en était un bon exemple. Deux ans plus tôt, il avait été promu chef de l'équipe de cyberdéfense au sein du FBI.

Depuis, il avait fait son possible pour combler ses lacunes, tant au sujet des ordinateurs que de la blogosphère. Mais c'était peine perdue. Ce pour quoi il était doué, c'était ce genre d'action.

Poursuivre des criminels. Travailler sur le terrain. Attraper les méchants.

— Je le vois, dit l'agent Martinez.

L'homme avait abandonné la camionnette, les phares allumés.

— Pile, pile ! cria l'agent Martinez.

Même leur argot était trop moderne pour Mac.

L'agent Chambers freina et vint s'arrêter derrière la camionnette. Ils sortirent tous les trois et se mirent à courir après le suspect. Celui-ci avait atteint l'orée d'une forêt. Il ne courait pas vite. Il avait l'air de boiter.

— Pas un geste ! cria Mac.

Le gars ne s'arrêta pas. Il progressait lentement.

Qu'est-ce qu'il fabriquait ?

Mac portait ses chaussures les plus confortables. Il aurait pu courir un marathon. Il sauta par-dessus une branche cassée et atteignit l'orée du bois. Un bruit assourdissant retentit derrière lui.

Mac n'eut pas le temps de réagir. Il se retrouva instantanément

pris dans une masse de feu infernale.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DOUZE

Le souffle de l'explosion projeta James sur le sol. Les sommets des arbres s'enflammèrent tout à coup comme des allumettes. James avait dû s'évanouir, car, quand il se réveilla, il y avait un arbre effondré à côté de lui. Les branches lui étaient tombées sur les jambes. Il se dégagea de dessous le conifère.

James remarqua l'épaisseur du tronc. À quelques mètres près, il se serait fait écraser. La scène qui l'entourait était cauchemardesque.

D'autres arbres s'étaient effondrés. Une odeur âcre flottait dans l'air.

James se dirigea en trébuchant vers l'endroit où il avait laissé la camionnette. Derrière les arbres se trouvait une scène de guerre. Un paysage noirci, des arbres effondrés, des herbes et des buissons en feu. Derrière tout cela, il ne restait plus qu'un cratère à l'endroit où s'était trouvée la camionnette.

Bon Dieu.

L'autre voiture avait disparu elle aussi. Celle qui s'était arrêtée. Juste avant l'explosion, James avait entendu quelqu'un crier. Il chercha qui c'était, mais il ne voyait qu'une gigantesque dévastation.

Il fallait qu'il s'en aille. Il avait croisé d'autres voitures quand il avait foncé avec la camionnette. Ces hommes-là pouvaient arriver d'une minute à l'autre.

Juste au moment où il allait s'éloigner dans les bois, il aperçut quelque chose dans les décombres. C'était un homme. Étendu sur le ventre.

Il faut que tu t'en ailles, lui disait sa voix intérieure.

Il l'ignora. L'homme était blessé. Il alla vers lui pour voir s'il était vivant.

Il sentit un poulx. L'homme semblait évanoui. À moins d'un mètre de lui, un arbre effondré brûlait. James hésita. Il fallait qu'il s'en aille. Mais il y avait cette autre voix intérieure qui ne le laissait pas s'en aller.

Il prit l'homme sous les aisselles et le tira hors de portée des flammes. L'homme poussa un gémissement.

— Ça va ? dit James.

L'homme ne répondit pas. Il portait un costume noirci et déchiré.

— Vous êtes blessé ? demanda James.

L'homme regarda James. Il semblait désorienté, le regard vide. James entendit un véhicule approcher et il aperçut la lumière des phares. Il ne pouvait pas rester là.

— Qui êtes-vous ? La police ?

L'homme ferma les yeux. James vit quelque chose de brillant à l'intérieur de sa veste. C'était un badge du FBI.

Les phares se rapprochaient.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-TREIZE

— Putain de merde !

Paulson sentait son monde s'effondrer. Il ralentit quand il vit ce qu'il y avait devant lui.

— Ouah, dit le chef de la sécurité de Portino.

— Un vrai merdier, ouais.

L'explosion avait fait trembler le sol. Comme un petit tremblement de terre. Paulson avait retenu ses hommes. Il ne voulait pas être à la poursuite du véhicule au moment où il exploserait.

Les agents du FBI étaient partis devant. Paulson avait vu leur voiture. Elle était retournée et en flammes. À peu près à cent mètres du cratère. Ils avaient dû rejoindre la camionnette ou être tout près au moment où elle avait explosé.

Paulson arrêta le véhicule. Il laissa les phares allumés et sortit de la voiture.

— Donne-moi ton flingue.

— Quoi ?

— Ne discute pas, donne-le moi.

À regret, l'homme le lui tendit. Paulson vérifia qu'il était chargé. Il enleva le cran de sûreté.

Il se mit à marcher en explorant le sol couvert de débris. Maintenant que l'explosif était parti en fumée, ils allaient avoir du mal à détruire la Chambre forte. *Comment est-ce qu'ils allaient s'en sortir ?*

— Putain de merde !

Son monde s'effondrait. Trois cents milliards de dollars, partis en fumée ? C'était possible ?

— Putain de Kolinsky !

Il allait trouver son corps calciné et tirer toutes ses balles dans son cadavre. Puis il allait lui pisser dans le crâne, droit dans les cavités orbitales !

Il se dirigea vers le cratère. Il sentait le sol émettre de la chaleur résiduelle. L'explosion avait tout brûlé dans un rayon de cent mètres.

L'essence et l'engrais donnaient un mélange explosif. Il ne distinguait pas les restes de la camionnette. Elle semblait avoir complètement disparu.

Paulson n'aurait sans doute pas le plaisir de trouver les restes de Kolinsky. Il était probablement éparpillé un peu partout. En petits morceaux comme des crottes d'oiseau.

Putain de merde !

— En voilà un ! cria le chef de la sécurité de Portino.

Paulson détourna le regard du cratère.

Les autres hommes, y compris ceux de Savic, étaient arrivés et sortaient de leurs voitures. Le chef de la sécurité de Portino était à une cinquantaine de mètres du cratère, près d'un arbre.

Paulson le rejoignit. C'était un des agents du FBI. Il était encore en vie, mais de peu.

— En voilà un autre.

Paulson leva les yeux. Le deuxième était à une dizaine de mètres de là. Ils étaient beaucoup trop loin de leur voiture. Ils avaient dû en sortir. Ils avaient couru jusqu'ici ?

Pourquoi auraient-ils fait ça ? Ils ne savaient pas qu'il y avait une bombe dans la camionnette. À moins que...

À moins qu'ils n'aient été en train de courir après quelqu'un.

Paulson se tapa dans la paume avec le canon de son arme. Kolinsky était vivant !

— Il ne peut pas être loin, dit Paulson.

Il cria des instructions aux autres pour qu'ils se mettent à chercher.

— Il faut l'attraper vivant. Vivant !

— Qu'est-ce qu'on fait avec eux ?

Le chef de la sécurité de Portino regardait le deuxième agent. Comme le premier, il respirait encore. Son visage était tout brûlé. L'homme essayait de dire quelque chose, mais il grommelait de manière incompréhensible.

Paulson marcha jusqu'à lui.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Il pointa le canon de son arme sur le visage de l'agent. *Bam !*

— Désolé, je ne t'entends pas bien.

Paulson revint au premier agent. Celui-ci essayait de se relever. *Bam !*

— Hé, mec, c'est mon flingue, dit le chef de la sécurité de Portino. Pourquoi tu as fait ça ? Ils sont du FBI.

— Qu'ils aillent se faire enculer. On mettra ça sur le compte de Kolinsky. Comme tout le reste.

Paulson regarda autour de lui.

— Quelqu'un voit quelque chose ?

— Pas encore, répondit une voix.

— Cherchez dans la forêt ! Qu'est-ce que vous attendez ! Trouvez-le !

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUATORZE

À moins de trente mètres de là, James et l'agent du FBI étaient cachés par un arbre en feu. Sinon, ils auraient été tout de suite repérés.

— Vous pouvez marcher ? demanda James en murmurant.

— Il a tué mes hommes.

— Je sais. Il faut qu'on y aille. Vous pouvez marcher ?

L'homme essaya, mais il arrivait à peine à tenir debout. James savait qu'il ne pouvait pas le laisser là. Ces hommes — c'était la voix de Nick Paulson ! — le tueraient à coup sûr.

— Vous pesez combien ? demanda James.

L'agent du FBI le regarda sans comprendre.

James regarda le champ. Les hommes, y compris Paulson, se dirigeaient vers la forêt.

— On ne peut pas rester ici, dit James. Je vais vous porter.

James se pencha et le prit sur ses épaules. *Bon Dieu.* L'homme pesait une tonne.

James retrouva l'équilibre et il se mit à boitiller, l'homme en travers de ses épaules.

— Désolé, dit James.

L'homme devait souffrir, mais il ne disait rien.

— Je m'appelle James.

— Mac, dit l'homme. Merci.

James accéléra.

Tiens le coup, cheville. Ne me lâche pas.

Luttant contre la douleur, James, chargé comme un âne de trait, pénétra dans la forêt.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-QUINZE

L'obscurité était profonde. James n'y voyait rien. Il ne savait pas s'il tournait en rond ou s'il suivait une ligne droite.

Pendant les vingt premières minutes, il ne pensait pas qu'ils s'en sortiraient. Il s'attendait à tout moment à entendre un cri et à être rattrapés. Il avait vu des lampes de poche passer non loin, mais miraculeusement Mac et lui semblaient avoir échappé à leurs poursuivants.

Ce n'était sûrement pas parce que James progressait vite. Il marchait à un rythme d'escargot. Les branchages le ralentissaient. Mac avait gémi une ou deux fois, mais à part ça, il n'avait pas fait de bruit pendant que James le portait.

James se remettait peu à peu de ce qu'il avait vu. C'était Paulson qui avait tiré les coups de feu. *Nick Paulson*.

James savait que ce gars était un connard fini, mais de là à le voir en tueur ? S'il ne l'avait pas vu de ses propres yeux, il ne l'aurait pas cru.

— Ça va, Mac ?

Mac ne répondit pas.

James le posa par terre. Il était dans un sale état. Il avait besoin d'un médecin. James espérait qu'il avait eu raison de le déplacer.

Mais malgré ses doutes, il se rappela que les deux collègues de Mac étaient morts. Il n'aurait jamais pu le laisser sur place. C'était impossible. Maintenant qu'il était hors de danger immédiat, il se demandait s'il faisait bien de continuer à le déplacer.

— Vous m'entendez ?

L'homme le regarda d'un air absent.

— Je vais chercher de l'aide.

Est-ce qu'il fallait le laisser là ?

L'homme ne répondit pas et ferma les yeux.

Merde.

James ne savait pas quoi faire. Dans l'obscurité et l'étendue des bois, il ne savait pas s'il pourrait le retrouver. S'il le laissait là, il risquait de le condamner.

— Merci, dit Mac.

James tourna la tête.

— Je m'inquiétais pour vous. Vous êtes toujours là ?

L'homme leva le pouce en signe d'affirmative.

— Bien. On va s'en sortir. Vous pouvez tenir encore un peu sur mon dos ?

— Je ne sais pas comment... comment vous m'avez porté jusqu'ici.

— Moi non plus.

James réussit à sourire.

— Vous êtes James Kolinsky ?

James hocha la tête.

— On a intercepté vos e-mails. Vous les avez envoyés...

L'homme s'interrompit et ferma les yeux.

— Mac ?

Mac rouvrit les yeux.

— Si vous pouvez me porter, c'est bon pour moi.

— Okay.

James ignora la fatigue qui l'envahissait. Il reprit Mac sur son dos, ignora la douleur et continua.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-SEIZE

La voiture ralentit.

— Tu habites ici ?

Bob hocha la tête.

L'endroit était isolé. Ils avaient mis un temps fou à y arriver. La circulation avait été horrible : il y avait des voitures en panne abandonnées un peu partout et des gens qui marchaient sur le bas-côté. Ils avaient franchi un barrage de police. Les agents vérifiaient toutes les voitures qui passaient. Autour d'eux, le monde semblait plongé dans le chaos. Beaucoup de bâtiments étaient en feu.

L'un des policiers leur avait dit qu'un couvre-feu était en vigueur. Il les avait laissés passer. Ils avaient pris une route de campagne sinieuse jusqu'à la maison de Bob. Celle-ci semblait très à l'écart.

— Super, dit Katie, il y a une grange ?

— Je vois des chevaux ! dit Hannah.

Sue était surprise par la taille de la propriété.

— Tout ça est à toi ?

— Ça fait plus ou moins quatre-vingts hectares. Ça te plaît ?

Sue regarda la maison. Elle était énorme. Le genre d'endroit qu'on appelle un manoir ou une demeure. Tout était éclairé. C'était très beau.

Bob gara son véhicule devant la maison. Un homme sortit pour les accueillir.

— C'est Lewis, dit Bob. Il vit ici et il m'aide avec le boulot.

L'homme avait la peau ridée et une démarche de vieillard.

— Il est en partie navajo, dit Bob. Il ne parle pas beaucoup. Un peu comme moi. On est juste des vieux qui attendent de mourir.

— Ne dis pas ça, dit Sue.

— Désolé, dit Bob. C'est pas ce que je voulais dire.

Bob regarda les filles.

— Vous voulez voir votre chambre ?

Les filles avaient l'air excitées.

— On peut voir les chevaux ?

— Demain, les filles, dit Sue. Il se fait tard. Il faut qu'on dîne et qu'on aille dormir. Ravie de vous rencontrer, Lewis. Je m'appelle Sue.

Voici mes filles, Katie et Hannah.

Les filles coururent jusqu'à la maison avec Pétunia.

Sue regarda son père.

— C'est très joli, ici.

Bob lui fit un grand sourire.

Sue lui toucha le bras.

— Merci de nous accueillir, Papa.

Bob avait les yeux brillants.

— Pas de problème. Je vais vous préparer quelque chose à manger.

Il se détourna brusquement et rentra dans la maison.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-SEPT

— Il y a une récompense pour leur capture, dit Paulson. Appelez ce numéro si vous les voyez.

— Le téléphone ne marche pas trop bien, dit l'homme.

Il ne portait qu'un caleçon et un maillot de corps sale. La pièce sentait la pisse de chat.

— Qu'est-ce que je fais si y marche pas ?

— Ce sont de dangereux criminels. À votre place, je me protégerais du mieux possible. Vous avez une arme ?

— À votre avis ?

Paulson hocha la tête.

— Alors, je vous suggérerais de vous en servir, Monsieur.

— Ce n'est pas illégal, agent...

— C'est quoi, votre nom, déjà ?

— Chambers.

— Ouais. Chambers. Vous me dites que je peux juste les descendre ?

Paulson prit un air inquiet.

— Ces hommes ont tué deux agents fédéraux et fait exploser un bâtiment. Ils vous tueront sans hésiter. Je dis juste que... si c'était moi, j'aurais mon arme à portée de main si je voyais ces hommes approcher.

— C'est combien, la récompense ?

— Cinq mille.

L'homme émit un sifflement.

— C'est important de les capturer vivants ?

— Non, pas du tout. Prenez soin de vous, Monsieur. Désolé de vous avoir dérangé.

L'homme haussa les épaules.

— Ouais, j'ai presque envie de sortir les chiens et d'aller les trouver moi-même.

— Bonne nuit, Monsieur.

Paulson sortit de la caravane et regarda ses deux hommes.

— Maison suivante.

L'un d'eux tenait une carte à la main.

— On a fait les trois qui sont dans le coin. L'équipe de Savic s'occupe de l'autre zone. La prochaine est de l'autre côté de la colline, mais ça fait au moins six kilomètres. Vous pensez qu'ils ont pu prendre cette direction ?

Paulson monta dans la voiture.

— Qu'est-ce que j'en sais. Cette caravane, elle était sur la carte ?

— Non, juste la clairière.

— Merde.

Paulson fit démarrer la voiture. C'était le trou du cul du monde. Ces gens étaient dégueulasses. Ils vivaient dans la crasse. Il allait devoir prendre une douche pour se débarrasser de l'odeur.

— Vous avez réussi à joindre Enrique ?

— Pas encore. Le réseau, par ici...

— C'était quoi ?

Un chevreuil avait traversé la route. Paulson faillit partir dans le fossé. Il poussa un juron.

— Putain de merde !

Il décrocha son téléphone.

« *Enrique, tu as intérêt à avoir progressé.* »

Paulson jeta un coup d'œil à sa montre pendant que le téléphone sonnait. Remplacer manuellement la bombe manquante n'allait pas être facile. Ils n'avaient plus beaucoup de temps. Le FBI pouvait arriver à la Chambre forte à tout moment.

— Nous ne pouvons donner suite...

Merde !

Paulson passa la troisième. Il n'y avait plus de temps à perdre.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-HUIT

Unité de cyberdéfense, bureau régional du FBI (adresse tenue secrète).

— On ne reçoit plus de signal. Il est dans la nature.

— Comment ça ?

— La voiture n'est plus connectée. On l'a perdu.

L'agent spécial en charge des opérations, Wiseman, fit le tour de la pièce.

— Et de ton côté, Kulnich ? Tu trouves quelque chose ?

— Négatif. J'essaie toujours... j'ai toujours des problèmes de connectivité.

— Continue.

Wiseman fronça les sourcils. Il haussa la voix.

— Tenez bon, les gars, on en a pour toute la nuit.

— J'ai quelque chose.

— Vas-y, crache le morceau.

— James Kolinsky a ouvert un nouveau compte Amex il y a trois mois. Il y a plusieurs transactions qui attirent l'attention. Celle-ci, par exemple, *nitrate d'ammonium*... C'est un engrais répandu. Il en a acheté plusieurs fois. À chaque fois en trop petite quantité pour alerter la surveillance. Celle-là vient du « Géant du Dragster » : du nitrométhane.

—... de Dieu.

— Et ce n'est pas tout. Je suis en contact avec l'employé de ComTek dont je vous avais parlé. On a accès au plus haut niveau. Leur directeur général coopère pleinement avec notre enquête et il nous a donné libre accès à leurs archives. Ils ont envoyé ce qu'ils avaient sur Kolinsky. Il a ouvert sept nouvelles cartes de crédit Amex pendant les six derniers mois.

— Vous avez vérifié l'information ?

— Oui, elles sont toutes sous des noms différents. Mais il a pu les utiliser.

— Des transactions ?

— Je suis en train d'y accéder. Je les aurai dans quelques minutes.

Wiseman n'aimait pas cette affaire. Ils étaient à la traîne pour

contrer une cyberattaque d'ampleur gigantesque. Et c'était une pierre dans son jardin. Sur son terrain.

Et il y avait Mac. Il n'avait pas donné signe de vie.

Il connaissait Hockney depuis leur formation. Ça ne lui ressemblait pas. Ils n'avaient pas de nouvelles depuis deux heures. Wiseman ne pouvait qu'imaginer le pire. Et, pour couronner le tout, leurs systèmes fonctionnaient comme s'ils étaient couverts de mélasse.

Le logiciel Skyview était inutilisable — impossible de déterminer où Mac, Martinez et Chambers se trouvaient. En ce moment même, un agent était en train d'éplucher le bureau de Mac à la recherche du moindre indice...

C'était du travail d'amateur. Et sous sa supervision.

Wiseman reprit le dossier, qu'il avait déjà lu deux fois.

James Kolinsky.

Un citoyen discret pendant quarante-deux ans, qui devient tout à coup l'ennemi public numéro un ?

Wiseman regarda le document que Mac lui avait donné avant de disparaître. Ça ne cadrait pas avec le reste.

Wiseman se massa les tempes. La nuit allait être longue.

CHAPITRE QUATRE-VINGT-DIX-NEUF

James entendit des chiens aboyer. Ils avaient l'air d'être nombreux et plutôt excités. Porter Mac le fatiguait trop pour qu'il pense à autre chose qu'au fait que c'était bon signe.

Ils approchaient d'une maison. Une maison, cela voulait dire des gens. Mac avait besoin d'un médecin. Il était mal en point. Il ne répondait plus quand James lui parlait, et ce n'était pas faute d'avoir essayé.

À chaque fois qu'ils faisaient une pause, il lui racontait un peu plus des événements de la journée. Comment on l'avait piégé. Ce qui se passait réellement. Qui étaient les responsables. Mais il n'était pas sûr que Mac entende quoi que ce soit.

Il ne pouvait pas lui faire de reproches. Mac était mal en point. James avait essayé de panser ses blessures la dernière fois qu'ils s'étaient arrêtés, mais il avait besoin d'un hôpital. Mac avait dit à James de le laisser là, mais James ne le pouvait pas.

— On va s'en sortir ensemble.

Il ne savait pas pourquoi, mais il était important qu'il sauve cet inconnu. Il ne pouvait pas l'abandonner. Il l'avait porté jusqu'ici. Il pouvait le porter un peu plus loin.

C'était son fardeau, sa rame.

Sa rame...

Son esprit divaguait un petit peu. Il se remit à marcher. Enfant, James avait été un fan de l'*Odyssée*. Il l'avait lu au moins une douzaine de fois. En cet instant, il se sentait très proche de cet univers.

Après le siège de Troie, Ulysse avait connu toutes sortes d'épreuves sur le chemin du retour à Ithaque : Polyphème, le Cyclope ; Charybde et Scylla, deux monstres... Quand il avait enfin accosté sur son île natale, il avait retrouvé sa maison sous l'emprise de seigneurs avides de pouvoir, cherchant à forcer sa femme Pénélope au mariage et dilapidant les richesses de son palais. Ulysse, âgé et grisonnant, loin du valeureux guerrier qu'il avait été, avait tout de même réussi, avec son fils Télémaque, à vaincre et à sauver sa famille.

Son chemin n'avait pas été facile. Pendant son périple, Ulysse avait offensé Poséidon en aveuglant Polyphème et il avait été

condamné à marcher en portant une lourde rame sur son dos, jusqu'à ce qu'il atteigne un pays où les gens ne savaient pas ce qu'était une rame.

James avait sa rame. Il devait amener cette rame dans un hôpital. Dans son esprit fatigué, c'était une idée logique. *Ouais, il perdait la raison.*

— Mac, tu m'entends ?

Pas de réponse.

James trébucha et se rattrapa. Les aboiements de chiens, qui auraient dû le terrifier, ne lui faisaient plus peur. C'était comme des sirènes qui l'attiraient. Il continua vers l'avant, le cerveau noyé de fatigue, affaibli par le manque de nourriture et d'eau, insensible aux diverses voix qui auraient pu lui recommander plus de prudence.

— Mac, on y est presque.

James ne pouvait pas voir ce qu'il y avait de l'autre côté des arbres. Quelque chose qui ressemblait à une caravane. De la lumière.

Il allait pénétrer dans la clairière quand il vit la camionnette.

Un homme se trouvait à côté. Il fumait une cigarette.

CHAPITRE CENT

Les filles étaient couchées dans leur chambre. Elles avaient voulu dormir dans la chambre à lits jumeaux avec le tapis en peau d'ours. Sue les avait bordées. Pour finir, elle leur chanta une berceuse.

Elle ne le faisait plus très souvent. Quand elles étaient petites, elle leur chantait tout le temps des chansons. Mais elles avaient grandi et, à un moment donné, elle avait arrêté. Après ce qu'elles avaient vécu aujourd'hui, Sue voulait leur offrir quelque chose de familier et de réconfortant. Elles en avaient besoin — ou peut-être était-ce elle qui avait besoin de se souvenir de temps meilleurs.

Sue leur caressa la tête.

— Maman, c'est notre nouvelle maison ?

— Où est Papa ? Il va bien ?

— Je vous aime, les filles. Je vous l'ai dit, Papa sera bientôt avec nous. On va habiter chez grand-père pendant quelque temps.

Elle fit un bisou à chacune.

— Bonne nuit. Dormez bien.

— Fais de beaux rêves, dit Hannah.

Sue sourit et ferma la porte.

Bob leva les yeux quand elle arriva au bas des escaliers. Le salon était une grande pièce avec un plafond voûté et des poutres apparentes. Elle traversa le tapis aux motifs aztèques.

— Elles vont bien ? dit Bob.

Elle s'assit dans un des grands fauteuils près de la cheminée.

— Je crois.

Elle ferma les yeux. Elle était si fatiguée. James n'avait toujours pas appelé. Elle n'avait pas de moyen de le joindre. Quand il l'avait appelé, il avait dit qu'il utilisait Skype depuis son ordinateur. Ce n'était pas un numéro qu'elle pouvait rappeler. *James...*

Quand elle ouvrit les yeux, elle s'aperçut que Bob avait posé une couverture sur ses jambes.

— Je me suis endormie ?

— Tu commençais.

Il la regarda tendrement.

— Papa...

— Oui ?

Sue sourit.

— Rien.

Elle se sentait déboussolée. Des pensées confuses lui passaient par la tête. Elle regarda autour d'elle. C'était encore plus beau à l'intérieur. Pendant le dîner, Sue lui avait posé des questions, car elle se demandait comment il avait les moyens de s'offrir une si belle maison.

Bob lui avait dit que les stock-options qu'il avait reçues pendant les années où il avait dirigé des plates-formes pétrolières en pleine mer lui avaient permis de prendre sa retraite avec un petit pactole. « Je n'avais jamais pensé que ça ferait beaucoup d'argent. Mais l'industrie pétrolière a bien marché ces dernières années. J'aurais aimé... »

Il s'était interrompu et Sue avait cru qu'il s'était perdu dans ses pensées.

« J'aurais aimé pouvoir offrir une maison comme ça à ta mère. » Il semblait triste, mais son visage s'était éclairé un instant plus tard. « C'est vraiment bon de te voir ici. »

Sue était surprise par ses propres sentiments. Elle avait détesté son père pendant tellement longtemps qu'elle ne pensait pas être capable des sentiments qu'elle éprouvait à présent. Elle avait du mal à l'admettre, mais elle se sentait bien en sa compagnie. Et sa maison était un cocon agréable, comme une paire de jeans usés qui va bien. Même la chaise où elle était assise lui avait semblé faite à sa mesure.

Évidemment, l'endroit était un logis de célibataire. Ça manquait de touche féminine, mais c'était confortable. La nourriture était simple. Des côtes de porc et des haricots en boîte. Elles avaient tellement faim que tout leur aurait semblé bon. Sue avait adoré la cuisine.

— J'adore la façon dont tu es installé. Tu crois que je pourrais nous préparer quelque chose, demain ?

Son père avait souri quand elle avait dit ces mots. Et elle lui avait rendu son sourire. Cela semblait un rêve...

— Maman ?

Sue leva les yeux. Katie était sortie de sa chambre et se tenait en haut des escaliers.

— Qu'est-ce qu'il y a, chérie ?

— J'ai peur.

— Mon lapin, il n'y a pas de raison d'avoir peur. On est en sécurité ici.

Hannah rejoignit sa grande sœur. C'était touchant, de les voir toutes les deux en haut de l'escalier.

Sue se leva.

- Vous voulez que je vous chante une autre chanson ?
Elles acquiescèrent et Sue remonta à l'étage.
- Bonne nuit, Papy, dit Katie.
Hannah fit un petit geste de la main.
- Bonne nuit, toutes les deux, dit Bob. Faites de beaux rêves.

CHAPITRE CENT UN

James eut l'impression de sortir d'un long tunnel. Il s'était tellement concentré sur sa marche, fermant les yeux à chaque fois qu'il frôlait des branches, qu'il était entré dans un état de demi-sommeil. C'était comme si la fatigue empêchait le sang d'atteindre son cerveau.

James trouva un endroit où déposer Mac. À quelque distance de là se trouvait la camionnette qu'il avait vue devant la Chambre forte. Identique à celle qu'il avait prise et qui avait explosé. L'homme qui la gardait était sans doute seul. D'après les lumières et les silhouettes qu'il pouvait distinguer, les autres étaient à l'intérieur de la maison, si on pouvait l'appeler ainsi — c'était plus un mélange de préfabriqué et de caravane.

Qu'est-ce qu'ils fabriquaient ? Ils les cherchaient, lui et Mac ? Ou ils habitaient peut-être ici ? C'était peu probable, mais qui sait.

James regarda Mac. Il était dans un sale état. Mais il respirait. Il était vivant.

James savait que l'heure n'était pas à la crainte ni à l'hésitation. Il l'avait fait une fois. Il pouvait le refaire. Maintenant, avant que les hommes ne ressortent de la maison.

— Tu as une arme ? dit James.

Il avait laissé la sienne dans la camionnette. Elle était tombée sur le sol quand il avait freiné. Il n'avait pas pris le temps de la ramasser avant de sortir. Il regrettait cette décision à présent.

Mac ne sembla pas l'entendre. James savait déjà quelle était la réponse. Mais il souleva quand même sa veste. Le Holster était vide. James savait qu'il aurait senti le revolver pendant qu'il le portait.

Et il n'avait rien senti.

James inspira profondément. Ça n'allait pas être facile. *Et s'il n'y allait pas, cet homme allait sûrement mourir.*

Mac le prit par le bras. Il le regarda, sans dire un mot. Il fit un geste pour montrer sa jambe.

— Qu'est-ce que c'est ?

Mac souleva la jambe de son pantalon. Il portait un holster à la cheville.

— Prends-le.

Sa voix était rauque.

James s'empara du revolver. C'était une arme compacte au canon court. La poignée texturée était froide dans sa main. James examina l'arme dans la faible lumière. Elle n'était pas très lourde et devait être un calibre 22. Mais il n'en était pas sûr. C'était peut-être un 9 mm.

— Je reviens. Je ne t'abandonnerai pas.

Mac acquiesça et ferma les yeux. James inspira une nouvelle fois et se dirigea vers la clairière. Il ne voyait pas comment prendre l'homme par surprise. Il n'y avait nulle part où se cacher. Les chiens avaient arrêté d'aboyer. S'ils recommençaient, l'homme serait alerté. James se prépara au pire.

Il allait devoir être prêt à tuer cet homme.

Il murmura une prière et se remit en marche. Il se rappela que ces hommes lui avaient tiré dessus et avaient essayé de le tuer, tout à l'heure. C'étaient des criminels. Des tueurs. Ils n'auraient pas de pitié pour lui. Il devait faire pareil s'il voulait survivre.

La lumière de la maison se répandait dans le jardin. James marchait penché, restant le plus possible dans l'ombre. Cela faisait plus de vingt ans qu'il n'avait pas tenu un revolver dans ses mains, à part plus tôt, à la Chambre forte.

Il avait très peu d'expérience des armes à feu. Il avait surtout utilisé des fusils de chasse et des carabines et il n'était pas particulièrement doué. Il pouvait apprécier une arme et il aimait bien les armes anciennes, mais les revolvers ne lui disaient rien. Ils lui faisaient peur. C'était comme de sentir la mort dans sa main.

Comme maintenant. La mort froide. James sentait presque ses tentacules noirs l'envelopper.

Mon Dieu, pardonne-moi.

James approcha de la camionnette par l'arrière. Le véhicule le cachait en partie. Les chiens se taisaient toujours.

L'homme tira de nouveau sur sa cigarette. Son visage se détacha brièvement dans la nuit. Son visage, son cou et ses épaules, taillés dans la masse, dressaient un profil robuste. James le reconnut.

C'était l'homme qu'il avait assommé dans la Chambre forte.

Celui à qui il avait fait la « levée de pompier ». James tenta d'évaluer son poids. L'homme était beaucoup plus massif que lui. James se souvint de ce à quoi il ressemblait de près.

C'était un animal.

James eut un frisson. Ses mains transpiraient. Le revolver glissait dans sa main.

Du calme.

James était à une quinzaine de mètres. Il obliqua vers la droite pour que la camionnette le cache le plus possible. Il continua d'approcher. Il n'était plus qu'à quelques pas du véhicule quand ses

pieds firent crisser les graviers.

Merde !

James s'arrêta. L'homme l'avait-il entendu ? James se prépara. Il écouta attentivement.

— *Grolsch ?*

James se mordit la lèvre. *Et merde.*

Il sortit de derrière la camionnette et pointa son revolver.

— Ne bouge pas. Je préfère ne pas tirer, mais je le ferai s'il le faut.

Le profil de l'homme se découpait dans la lumière de la maison. James ne voyait pas son visage. C'était juste une silhouette sombre.

L'homme laissa tomber sa cigarette. Une demi-seconde, James la suivit des yeux. L'homme en profita. Il se lança vers l'avant, comme un lutteur.

James appuya sur la détente.

Rien.

Merde. La gâchette était bloquée. Oh mon Dieu, il avait oublié d'enlever le cran de sûreté.

CHAPITRE CENT DEUX

— Ligne trois, *Señor*.

Javier se leva d'un air raide, l'air incertain.

— Je dis que vous n'êtes pas disponible ?

Rex Portino fit un geste de la main.

— Non.

Il décrocha le téléphone.

L'accent sudiste de son patron se fit entendre dans le combiné.

— Rexie mon pote, je suis content de t'entendre.

C'était Scooter, le PDG de ComTek.

Scooter. Le nom lui allait bien.

— Il est un peu tard, *Scooter*.

— Ah bon ? Merde, il n'est que cinq heures ici.

— Tu es à l'étranger ?

— Un truc de dernière minute. Je t'aurais prévenu, si j'avais su que l'apocalypse arrivait. Putain. Tu as vu ça ? Je viens de voir les nouvelles. Qu'est-ce qui se passe vers chez vous ?

— Tu viens seulement d'avoir les nouvelles ?

— J'étais déconnecté... tu vois. Je faisais du networking pour faire monter l'action.

Portino sourit d'un air narquois. Il savait très bien où était *Scooter*. En voyage d'agrément avec sa maîtresse.

— Mais, mon pote, dis-moi, tout est sous contrôle ?

— Tout, quoi, *Scooter* ?

— Tout quoi ? Putain, tu as vu les infos ?

— Pas dernièrement non. Mais on gère la crise, si c'est ce que tu veux dire.

— Ouais... C'est ce que je voulais entendre. Tu m'as fait peur un moment, mon pote. Ne fais pas ça. Dis-moi où vous en êtes.

— On travaille sur plusieurs problèmes simultanés. J'ai mes meilleurs techniciens sur le coup, pour qu'on élimine les points de contagion, qu'on remette les systèmes à jour, qu'on vérifie l'intégrité des bases de données...

— Ça va. C'est exactement ce que je voulais entendre. Tu gères. Tu es le patron. Tu veux que je rentre ? Ou on est bon ?

— Dans une heure ou deux, on devrait tout avoir...

— Merde. Prends pas de gants. On est bon ou pas ?

— Dans une heure, oui.

— Okay, mon pote. C'est pour ça que je t'ai embauché. Ne laisse pas le feu cramer la maison en mon absence.

Scooter eut un rire nerveux. Portino entendit une voix de femme en arrière-plan.

— Écoute, Rexie, faut que j'y aille. Tu assures sur ce coup-là, tu te chopes un gros bonus. Je le recommanderai moi-même au conseil d'administration. Okay ?

— Super.

— Okay, mon pote. On se voit dans quelques jours. Ciao.

CHAPITRE CENT TROIS

C'était plus difficile que prévu. Enrique n'était pas dans son élément.

Savic lui avait laissé deux de ses hommes. Ils savaient tous les deux comment installer des explosifs, mais ils n'avaient pas le matériel nécessaire. Ils n'étaient pas venus pour ça, expliquèrent-ils à Enrique dans leur anglais approximatif, en s'insultant et en se rejetant la faute. La camionnette que James avait volée avait ce qu'il fallait. Mais le peu de C4 qu'ils avaient avec eux n'était pas suffisant pour faire exploser une voiture, encore moins un bâtiment de la taille de la Chambre forte.

Même en utilisant des charges creuses et en utilisant le carburant des réservoirs, ils n'allaient pas pouvoir atteindre la puissance nécessaire pour faire effondrer le bâtiment. Enrique allait devoir trouver une autre solution. Ce qui s'avérait difficile avec le temps dont il disposait.

Le mieux qu'il pouvait imaginer, c'était de programmer une série d'explosions et de télécharger un cyber cocktail, l'équivalent d'un antigel, dans le système. Le problème, c'était qu'il lui aurait fallu plus de temps. Et le temps n'était pas de son côté. Il avait déjà passé une bonne heure juste à restaurer l'accès au système.

Il avait mis un certain temps à comprendre ce que James avait fait avec l'interface de sécurité. Et quand il eut trouvé, ce n'était pas ce à quoi il s'attendait. Enrique n'avait aucune idée de ce que James avait fait pour combiner si adroitement subterfuge et sabotage en si peu de temps.

Il n'aimait pas l'admettre, mais James était brillant.

Enrique explora la passerelle NAS. Finalement, il parvint à cerner l'intégralité de ce que James avait fait. Autour de lui, les serveurs ronronnaient un peu fort. C'était comme un moteur dépassant les huit mille tours par minute. Quelque chose n'allait pas. En quelques clics, Enrique découvrit ce que James avait vraiment fait. Ce qu'il avait mis en marche.

Il en resta bouche bée. Les yeux fixés sur l'écran. Ce n'était pas possible. Il secoua la tête.

— Non ! Non ! Non ! Non !

Enrique cria, arracha le moniteur et le lança contre le mur derrière lui.

CHAPITRE CENT QUATRE

James n'eut pas le temps de réagir. Il se retrouva soudain projeté dans les airs. L'atterrissage fut rude, dans les graviers. Le revolver lui échappa des mains.

L'homme n'en avait pas terminé. Il revint vers lui et le souleva comme un sac de patates. Il était énorme. Et puissant ! En le tenant d'une main, il prépara de l'autre un coup à lui décrocher la tête.

James esquiva, mais ce ne fut pas suffisant. Il vit des étincelles.

Mille chandelles !

James se débattit, mais l'homme lui asséna un nouveau coup. Pas aussi puissant que le premier, mais assez pour le sonner à nouveau. James chancela en arrière. L'homme l'avait lâché. Les chiens aboyaient.

— *Bljad !*

L'homme avançait en grimaçant. Les poings levés.

— *Zatknís !*

James avait toujours la tête qui tournait. Il était désorienté, il sentait ses genoux faiblir, son sang affluer dans ses extrémités, tout devenait flou.

Ce n'était pas bon. Pas bon du tout...

L'homme approchait. Il avait un sourire cruel aux lèvres...

— Je vais pisser sur ta tombe. Tu as eu de la chance la dernière fois, mais maintenant, je te tiens.

Il décocha un crochet qui atteignit James à la mâchoire. La tête de James partit sèchement vers l'arrière. L'homme s'amusait, à présent.

C'était futile, mais James leva les mains. L'homme lança un nouveau coup. James esquiva de justesse. L'autre s'était découvert. James feinta du poing gauche et l'atteignit du droit. L'homme recula d'un pas :

— Ah ! Alors, comme ça, on boxe ?

James se sentait un peu mieux. Il était toujours debout. L'homme avança pour en finir. C'était maintenant ou jamais, se dit James. Il n'aurait pas de deuxième chance. Il ne pouvait plus encaisser et rester debout. Quand l'homme lança le poing, James s'approcha rapidement.

Il sentit le déplacement d'air du coup qui le frôlait. Il continua, attrapa l'homme à la ceinture et poussa vers l'avant de toutes ses forces.

L'homme fut pris par surprise. Il ne s'attendait pas à ce genre de tactique. Il hésita et James eut l'initiative. Il continua à pousser, son centre de gravité moins élevé jouant en sa faveur. Il continua jusqu'à lui faire percuter la camionnette. Le côté du véhicule s'enfonça.

— Quoi ? !

L'homme poussa un juron et lança un coup, mais il n'avait pas d'angle. Son poing frôla juste l'épaule de James, qui serra sa tête contre le corps de l'homme pour se protéger du mieux possible.

L'homme lança un nouveau coup de poing, qui atteignit James à la tempe. James lâcha prise et l'homme sentit qu'il faiblissait, mais ce n'était pas encore fini. James changea de tactique et prit l'homme par le poignet. En le tenant fermement, il tourna en un mouvement fluide, comme une feinte de footballeur. Il se retrouva derrière son adversaire. C'était une technique de lutte gréco-romaine. Utiliser le corps de l'adversaire contre lui. Il tenait toujours l'homme par le poignet ; mais maintenant son bras était tordu. L'homme poussa un cri. James avait fait passer le coude au-delà du point limite.

Normalement, sur un tapis de lutte, James se serait arrêté là. C'était une prise pour soumettre l'adversaire qui, à ce moment-là, n'avait pas d'autre choix que d'abandonner. Mais ici, il n'y avait pas de règles. C'était un combat à mort. S'il le relâchait, l'homme allait le tuer à coup sûr. Tous les talents de lutteur de James ne l'empêcheraient pas de connaître une fin funeste.

James n'hésita pas. Il appuya de toutes ses forces. Il avait le bon levier. Il n'avait jamais été si loin, mais il savait quel serait le résultat. Un bras, c'est essentiellement un levier recouvert de tissu et de cartilage... Ça n'allait pas être beau. Avec un bruit répugnant, l'épaule de l'homme sortit de sa cavité, comme une aile de poulet. L'homme cria. Une porte claqua. Les chiens aboyaient tant qu'ils pouvaient.

— Yuri !

Des hommes sortirent de la maison. James lâcha l'homme et le repoussa. Il ouvrit la porte de la camionnette. Le plafonnier s'alluma. James se précipita vers le tableau de bord, mais les clés n'y étaient pas.

Il y regarda à deux fois, mais non. Les clés n'étaient pas là !

À travers le pare-brise, il vit des hommes qui se mettaient à courir. Il sortit de la camionnette. Il chercha le revolver qu'il avait lâché sur le sol un peu plus tôt.

Il ne le voyait pas. Il vit quelque chose du coin de l'œil et plongea instinctivement. Yuri passa à côté de lui, suivant son coup de poing. Son épaule déboîtée donnait une forme étrange à son autre bras. James vit le revolver. Il était à quelque pas de Yuri, mais plus près de

James. Yuri le vit également.

James se précipita vers le revolver. Yuri essaya de sortir le sien de son holster, mais il était attaché à son mauvais bras. Il cafouilla.

James ramassa le revolver et enleva la sécurité. Il regarda Yuri. Celui-ci avait pointé son arme vers lui.

Bam ! Bam !

James attendit que la douleur arrive, mais rien. Yuri tomba, lentement, comme un chêne coupé à la scie. Le revolver de James fumait. C'était lui qui avait tiré, pas Yuri.

James se releva. Les hommes étaient sortis de la maison. Il entendit plusieurs coups de feu. James se glissa derrière la porte de la camionnette.

Des balles atteignirent le véhicule. *Pam ! Pam !*

James regarda à l'intérieur. Quelque chose attira son attention. Les clés ! Les clés étaient dans le vide-poches !

James sauta sur le siège, referma la porte, attrapa les clés et lutta pour mettre le contact. Des balles atteignirent le pare-brise. *Crac ! Crac ! Crac !* Le bruit était assourdissant. *Putain de con !* Il y avait des éclats de verre sur le tableau de bord, sur les sièges.

James parvint à mettre le contact...

Pam ! Pam ! Pam ! Pam !

Il fit démarrer la camionnette en gardant la tête baissée. En marche arrière, il enfonça l'accélérateur et partit plein pot.

James leva la tête. Les hommes s'étaient mis à courir.

James regarda en direction du rétroviseur latéral, mais celui-ci était arraché et pendouillait contre la porte. James regarda en arrière. La camionnette heurta quelque chose, passa par-dessus et rebondit. James appuya sur le frein... passa la première, appuya sur l'accélérateur et fit un cent quatre-vingts parfait.

Des balles frôlèrent le véhicule. James repartit dans le bon sens. À une cinquantaine de mètres se trouvait l'endroit où il avait laissé Mac. Il l'avait laissé au bord de la route, à l'abri des regards. James vit le gros rocher, écrasa le frein et sortit de la camionnette.

— Mac !

Mac était allongé sur le sol. James le prit sous les aisselles, le tira jusqu'à la camionnette et ouvrit la porte. Il le poussa à l'intérieur et ferma la porte. Il courut jusqu'au siège conducteur.

Des impacts de balles — *Pam ! Pam ! Pam !* — trouèrent la carrosserie.

— Mac, ça va ?

— Mac ?

James enfonça l'accélérateur et partit en trombe.

CHAPITRE CENT CINQ

Portino n'en était pas arrivé là sans être méthodique. Il pensait toujours à tout. Il avait appris depuis longtemps qu'il valait mieux être prêt à tout. Avoir exploré toutes les possibilités. Anticiper mentalement, pour être prêt à faire le bon choix au moment décisif.

Certains appelaient ça le leadership. L'absence d'hésitation. Le pouvoir de décision.

Pour Portino, c'était juste du bon sens. C'était naturel, comme la respiration. Comme dans tout plan bien préparé, si l'on atteignait la phase finale, il pouvait y avoir des modifications à apporter.

Dans le pire des cas, il allait devoir teindre et raccourcir sa chevelure blanche ; son visage, auquel il se sentait attaché depuis toutes ces années, allait une nouvelle fois être considérablement modifié par le meilleur chirurgien clandestin du marché.

Vingt-huit ans plus tôt, il avait pris un nouveau départ. Il pouvait le refaire. Bien sûr, à l'époque, il avait eu le luxe d'avoir du temps devant lui. Cela lui avait permis d'être flexible, ce qui ne serait sans doute pas une option cette fois-ci. À l'époque, il avait pu se créer une nouvelle personnalité en suivant les caprices de son imagination. Il s'était réinventé. Les diplômes prestigieux, les doctorats, tout cela était faux, ainsi que les expériences professionnelles mentionnées sur son CV. Tout ce sur quoi était fondé son succès reposait sur une licence artistique.

Certains auraient dit sur des mensonges. C'était ce que disaient les gens à l'esprit étroit, sans vision. Enfermés à jamais dans les cages de leur propre esprit.

Au cours de sa carrière, Portino avait appris que, s'il pouvait imaginer quelque chose, il pouvait le réaliser. À chaque fois, il avait transformé ce qu'il avait en quelque chose de mieux, de plus grand. Les entreprises pour lesquelles il avait travaillé, dont certaines pour de vrai et d'autres non, avaient toutes contribué à façonner l'illusion de l'homme qu'il était.

Cette personne cultivée. Avec un pedigree. Une réputation.

Il était allé loin. Plus loin que ce qu'il aurait pu imaginer quand il avait commencé.

Il était l'un des dirigeants d'une entreprise qui valait plusieurs milliards de dollars. Ça aurait dû lui suffire. Mais, comme tous les escrocs, il n'en avait jamais assez.

C'était le paradoxe de sa vie dorée. Il vivait au-dessus de ses moyens. Il avait toujours fonctionné comme ça et il n'entendait pas changer. Les bibelots et les jouets, les jeunes garçons. Son style de vie, tant ce qui était caché que l'apparence qu'il projetait, exigeait un budget des plus gourmands. Les créditeurs attendaient toujours dans l'ombre. Il n'était jamais qu'à une erreur de la faillite. Il vivait sur le fil du rasoir.

Ce job devait être son gros coup. L'opération unique qui lui permettrait de se retirer du jeu. De vivre selon ses rêves pour le restant de ses jours.

Soixante milliards.

Il aurait été comme un roi.

C'était toujours possible, mais son rêve s'éloignait de plus en plus à chaque heure qui passait.

Il avait fait ses bagages. *Juste au cas où*. Son passeport et son visa étaient dans sa poche. Il pouvait s'en sortir avec deux cent vingt millions.

Ses partenaires n'étaient pas contents. Ils en voulaient tous plus. Évidemment.

Tout le monde en voulait toujours plus.

CHAPITRE CENT SIX

— Éteignez la lumière, dit Paulson.

Il était assis sur le siège passager. Il regardait la scène qui se déroulait devant lui.

Savic et trois de ses hommes étaient dans la voiture derrière eux. Ils venaient d'apprendre que l'autre équipe était perdue. L'un des hommes de Savic était touché. Quelqu'un leur avait volé la camionnette, probablement Kolinsky.

Paulson, le regard froid, regardait le reste des mauvaises nouvelles. Il les voyait à un kilomètre de distance. Des voitures, tout un cortège, se dirigeaient vers la Chambre forte.

Le FBI.

Enrique n'avait plus de temps devant lui. Il fallait espérer qu'il ait terminé son travail. Paulson n'avait pas l'intention de rester dans les parages pour vérifier.

— On se casse.

— Et Enrique et les hommes de Savic ?

Qu'ils aillent se faire foutre, pensa Paulson. Il répondit avec plus de tact.

— Quoi ?

— On ne peut pas les laisser là.

— Bien sûr que si, on peut. Ils connaissaient les règles. Ils auraient dû être sortis de là depuis longtemps.

Paulson considéra les options qui lui restaient. Le filet se resserrait. Tout s'était effondré. Kolinsky, la clé de toute l'affaire, leur avait filé entre les doigts. Enrique, s'il se faisait prendre, allait peut-être négocier et les dénoncer. Bien sûr, il ne vivrait jamais assez longtemps pour témoigner. Mais ça allait être un sacré bordel. Si la Chambre forte était toujours debout, cela signifiait que tout ce qu'ils avaient prévu, tout ce qu'ils avaient fait... pouvait être défait.

Trois cents milliards de dollars, envolés. Tout ça à cause de Kolinsky. Il serra les dents. *Kolinsky*.

Il fut interrompu dans ses pensées. Savic frappait à sa fenêtre.

Paulson descendit la vitre.

— Quoi ?

Savic lui tendit son téléphone.

— Écoutez.

Agacé, Paulson prit le téléphone.

— Oui ?

— Il veut vingt-cinq mille, dit une voix à l'autre bout.

— Qui est à l'appareil ?

— C'est un de nos hommes, dit Savic. Écoutez.

Paulson écouta. Sa grimace laissa bientôt place à un sourire cruel.

Non, ce n'était pas fini. *Pas encore.*

CHAPITRE CENT SEPT

Il n'avait pas dormi depuis trente-six heures. C'était sa troisième rotation. Le docteur Manuel Escodoba n'avait jamais vu ça. Et ça voulait dire quelque chose.

Cet hôpital était en banlieue et avait l'habitude des cas difficiles. En une nuit, il pouvait accueillir les victimes d'une bataille de gangs, avec des blessures par balle et à l'arme blanche, quelques traumatismes crâniens, des accidents de la route et des disputes conjugales, un ouvrier de l'équipe de nuit qui s'était planté un clou dans l'œil, ce genre de choses.

Ces nuits-là, les pires d'entre elles, étaient dures. Depuis les dernières coupes budgétaires, l'équipe était trop réduite pour traiter le volume d'arrivées aux urgences. Les nuits les plus agitées, tout le monde courait dans tous les sens en essayant de ne pas trop prendre de retard. D'arrêter l'hémorragie. De s'occuper des patients les plus en danger en premier.

Ils y arrivaient toujours... Plus ou moins. Manuel était entouré de gens talentueux. Ils étaient tous surmenés, mais ils faisaient le boulot.

Et il n'avait jamais rien vu de tel.

Manuel était épuisé. Plus qu'épuisé. Il avait vu plus de patients en vingt-quatre heures que normalement en deux semaines. À ce stade, les patients avaient juste la place de tenir debout.

Manuel avait l'impression d'être dans un flipper, passant d'un patient à l'autre à toute allure. Un père et son fils blessés tous les deux dans une bousculade. Un vieil homme qui s'était fait tirer dessus pour cinq dollars. Une femme qui avait été battue... avec une batte de baseball. La liste continuait. Chaque cas apparemment pire que le précédent.

Au cours de la nuit, les choses n'avaient fait qu'empirer. C'était la nuit de tous les records. Ils n'avaient jamais rien vu de pareil. Même les pires nuits n'approchaient pas ce que Manuel voyait à présent.

Il n'arrivait pas à le croire, au début.

Il marcha droit vers les portes. Ça ne se faisait pas. Refuser l'entrée à un homme, une femme ou un enfant en danger de mort ? Ça allait contre tous les principes de Manuel.

- Qu'est-ce que vous faites ? demanda Manuel au garde.
- Je verrouille les portes.
- Vous ne pouvez pas faire ça.
- Je suis désolé, Monsieur, ce sont mes consignes.
- Qui vous a dit de verrouiller ces portes ?
- Je suis désolé, Monsieur. Je ne fais que mon travail.

Manuel jette un regard autour de lui. C'était comme un cauchemar. Des gens saignaient sur le sol. Il y avait des cris, des pleurs. Les médecins et les infirmiers étaient dépassés. Il aurait fallu qu'ils soient dix fois plus nombreux.

Manuel regarda au-dehors. Des gens continuaient d'arriver. Un homme arriva, portant un autre homme sur ses épaules.

- Ne fermez pas... pas encore.

Le garde le regarda.

— Laissez ces gens entrer. Puis faites ce que vous avez à faire. Ce n'est que temporaire, bien sûr ? Les gens vont être dirigés vers un autre hôpital ?

- Monsieur, on m'a juste dit de verrouiller les portes.

Manuel regarda le garde. Ce n'était qu'un gamin, réalisa-t-il.

— Alors ne les fermez pas. Si on vous demande, vous direz que l'ordre vient de moi.

Le gamin acquiesça. Manuel tint la porte ouverte pour laisser entrer les deux hommes. Ils avaient tous les deux un aspect terrifiant. Il était difficile de dire qui était le plus mal en point des deux. Le porteur ou le porté ?

- Vous pouvez m'aider ? dit l'homme.

Son visage était tuméfié. Il y avait du sang séché autour de son nez et de son cou. Il était couvert de saleté. Ses vêtements, si on pouvait les appeler comme ça, étaient en lambeaux. Étaient-ce les restes d'une blouse de médecin ?

Manuel se tourna vers le garde.

— Vous et moi, on va porter ce monsieur. Trouvez un endroit où le déposer.

Le garde acquiesça. Tous les trois, ils se frayèrent un passage à travers la foule.

- Que lui est-il arrivé ?
- Une explosion. Une bombe.
- Une bombe ?

Manuel vit du sang sur les vêtements déchirés.

- Et vous, ça va ?

L'homme hocha la tête.

- Ça va. C'est un agent du FBI. Vous pouvez l'aider ?

Manuel acquiesça.

- Ne vous inquiétez pas. On va s'occuper de lui.

Ils traversèrent la foule et trouvèrent un endroit libre dans un des couloirs. Il y avait une civière disponible derrière une double porte.

— Posons-le là. Elle était où, cette bombe ? Vous pouvez me donner des détails ?

Manuel leva les yeux.

— Il est passé où ?

Le garde regarda autour de lui.

— Je ne sais pas.

Manuel regarda à son tour, mais l'homme avait disparu.

CHAPITRE CENT HUIT

James n'aimait pas partir comme ça, mais il n'aurait guère pu se rendre utile. Il n'était pas médecin, et il ne voulait pas commencer à remplir des formulaires et à répondre à des questions. Avec ce qui s'était passé, il valait mieux qu'il mette fin à l'affaire à sa manière. Si les flics arrivaient et commençaient à enquêter, il était possible qu'ils veuillent l'emmener pour interrogatoire.

De plus... l'homme appartenait au FBI. Il avait des collègues. S'ils arrivaient, ce serait pire.

Non... il avait fait ce qu'il fallait. Il avait juste eu de la chance que ça fonctionne.

Tout à l'heure, à un barrage, deux gendarmes avaient vu les trous de balles dans la carrosserie et le pare-brise et ils avaient levé leur arme.

— Sortez du véhicule, Monsieur.

Il avait essayé de leur dire qu'il était en train d'emmener un agent du FBI à l'hôpital, mais si Mac ne s'était pas redressé pour leur montrer son badge, les choses se seraient sans doute passées différemment.

Il ne voulait pas y penser ; il était temps de passer à autre chose. Temps de rentrer à la maison. Mais sa maison n'était plus là.

James inspira profondément et fit démarrer la camionnette. Son nez lui faisait mal. Il était probablement cassé, mais ce n'était pas grave. Il se concentrait sur les aspects positifs de la situation.

Il était vivant. Sue et les filles étaient en sécurité. Entendre la voix de Sue au téléphone quelques instants plus tôt lui avait redonné de l'énergie. Le fait aussi de savoir que tout serait bientôt fini.

Il avait utilisé le portable de Mac. Après un bref échange chargé d'émotion, Sue lui avait dit de la rappeler, car son téléphone n'avait presque plus de batterie. Elle avait donné le numéro de son père. Il craignait de ne plus pouvoir la joindre avec les problèmes de réseau.

Elle avait dit : « Ne t'inquiète pas, je suis en train de regarder les infos, les choses sont en train de s'améliorer. »

De s'améliorer...

C'était difficile à croire, mais elle avait raison. Il put la joindre

dès le premier essai. « Tu vois », avait-elle dit. Elle lui avait dit que les filles dormaient. Elle lui avait décrit la maison de son père. « C'est très beau. Je suis impatiente que tu sois là. » Elle lui avait donné l'adresse et des indications.

— Je t'attends.

— Tu peux dormir, si tu veux.

— Non, appelle-moi quand tu approches. Je serai là.

Sa voix lui semblait si belle.

Il pouvait presque l'entendre à nouveau. Il était impatient de la revoir. Et de voir ses filles.

Cette journée, cette nuit... tout cela avait été un cauchemar.

Mais c'était fini.

CHAPITRE CENT NEUF

C'était fini.

C'était peut-être l'écho, mais le mot résonnait de manière différente pour Rex Portino. *Finito. Ich Bin Fertig.* Fini.

Presque, mais pas totalement. Du moins pour l'instant. Paulson allait peut-être le surprendre et enfin réussir quelque chose, mais à ce stade les chances n'étaient pas de leur côté. La Chambre forte était toujours là. Kolinsky était toujours libre.

Leur bouc émissaire idéal ne se révélait pas si idéal que ça.

Portino sourit d'un air mécontent. Lo San et Mihajlovic n'étaient pas le genre de personnes qui acceptaient facilement l'échec. Portino était encore troublé par les messages qu'il avait reçus.

C'est quoi le topo ?

Pourquoi mon argent n'est pas là ?

Réponds-moi !

Quels ingrats. C'était trop demander qu'ils la bouclent juste pendant soixante-douze heures ?

Alanna entra dans la pièce.

— Rex, il y a quelqu'un à la porte. Javier est introuvable. Tu veux que je réponde ?

— C'est qui ?

— Je ne sais pas.

— Comment ils ont franchi le portail ?

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais rien, en fait ?

— Rex, je suis désolée, j'étais occupée avec ce que tu m'as demandé de faire. Tu veux que j'aille ouvrir la porte ?

— Non, je m'en occupe.

Rex ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un revolver. Il était entouré par des crétins. Il regarda sa montre. Il était plus d'une heure du matin. Un peu tard pour une visite de courtoisie. Il traversa la maison et arriva dans l'entrée. La lumière était éteinte à l'intérieur, mais dehors, les lumières du jardin étaient toujours allumées. Il pouvait donc voir le visiteur à travers la vitre. C'était quelqu'un déguisé en poulet.

Qu'est-ce que... ?

Il glissa le revolver dans la ceinture de son pantalon et ouvrit la porte.

— Vous avez deux secondes pour me dire ce que vous faites là, avant que je ne sorte mon flingue.

— Désolé de vous déranger, mais...

L'homme déguisé en poulet ne termina pas sa phrase. Il sortit un revolver et le pointa sur le visage de Portino.

— Semion Mihajlovic vous salue.

Bam !

CHAPITRE CENT DIX

1 h 40

Le chant des grillons emplissait la nuit. La maison, avec sa grande véranda et ses toits à pignons, était éclairée par des lampes extérieures. Le ciel était parsemé de millions d'étoiles.

Ainsi était la situation à l'extérieur. Tranquille.

À l'intérieur, c'était autre chose. Sue regarda ses ravisseurs. Ils étaient neuf. Trois se trouvaient près d'elle.

— Tu es mariée depuis combien de temps ?

L'homme qui avait parlé n'avait pas dit son nom, mais il ne ressemblait pas aux autres. Il était beau avec un air canaille. Un visage anguleux, les cheveux lissés en arrière. C'était peut-être les cheveux, mais il lui faisait penser à l'acteur Christian Bale dans un de ses premiers films, où il jouait un courtier qui était aussi un tueur en série. Tout comme ce personnage, l'homme qui se tenait debout devant elle, la regardant de haut, semblait méchant. Comme si le mal irradiait de sa personne.

— Quinze ans.

L'homme sourit.

— Ça fait un bail.

Sue eut un mauvais pressentiment, comme si des serpents s'étaient mis à ramper sur sa peau.

Dans l'autre pièce se trouvaient ses filles, son père et Lewis. Elle les apercevait sur le sol de la cuisine, ligotés. Elle se demanda pourquoi ils ne l'avaient pas ligotée elle aussi.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je te l'ai déjà dit, ton mari.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Il a quelque chose qui nous appartient et je veux qu'il nous le rende.

— Qu'est-ce qu'il peut bien avoir qui vous appartient ?

L'homme se mit à rire.

— Tu en poses des questions, dis-moi !

Il se pencha et lui murmura à l'oreille.

— À mon tour, maintenant.

Elle lui rendit son regard, malgré la froideur glaciale de ses yeux cruels. Les femmes pensaient sans doute qu'il avait le regard rêveur, mais Sue y voyait clairement une énergie mauvaise.

— Je peux m'asseoir ?

Il avait toujours un sourire sur le visage.

Elle ne répondit pas et regarda de l'autre côté.

— Je prends ça pour un oui.

Il s'assit à côté d'elle et elle sentit son regard se poser sur elle.

— Hmm... Je ne pensais pas que James avait si bon goût.

Elle sentit son odeur. Il sentait la vieille eau de toilette mélangée à des oignons et à un soupçon d'odeur corporelle.

— Je vais te dire. Tu réponds à mes questions et je réponds aux tiennes.

Sue serra plus fort ses genoux, en espérant qu'il la laisserait tranquille.

— Non ? Tu ne veux pas jouer. Très bien, je vais quand même poser mes questions.

Il se pencha plus en avant, presque jusqu'à la toucher.

— Quelle position ?

Sa voix était douce et basse.

— Parce que je dois dire, je n'arrive pas à imaginer James comme étant très doué au pieu. Il préfère probablement le missionnaire, non ? Le tout en deux minutes chrono ?

Le corps de Sue se raidit.

— Ne sois pas timide. Je voudrais savoir. Tu préfères être au-dessus ? Ou prise par-derrière ?

— Vous me dégoûtez.

— Vraiment ? Ne me dis pas qu'après quinze ans tu ne t'ennuies pas un peu. Ça fait probablement des semaines, non ?

Il lui caressa les cheveux.

— Et si on corrigeait ça tout de suite, dans la chambre ? Je te la mettrai dans le cul pour commencer, c'est ce que je préfère.

Il éclata de rire.

— Ne t'en fais pas, je comprends. Tu n'as probablement pas la tête à ça en ce moment. Ce sera juste pour ma pomme, cette fois-ci.

Il se pencha en arrière et posa la main sur sa cuisse. Il commença à la remonter.

Elle lui envoya un coup de coude au visage qui l'atteignit en plein dans la bouche.

Il lui fallut un moment pour récupérer.

— Joli. Pas exactement la réaction que j'attendais.

Il se toucha la lèvre et se lécha les dents.

— Si tu voulais que ça fasse mal, il fallait le dire.

Elle serra les dents.

— Écartez-vous de moi.

Il se leva.

— Tu aurais pu te rendre la vie plus facile.

Il regarda les deux hommes les plus proches de lui.

— Emmenez-la dans une des chambres. Gardez-la moi. Votre tour viendra après.

Les hommes, aux traits durs et menaçants, eurent un grand sourire.

Sue ferma les yeux.

CHAPITRE CENT ONZE

Alors que les deux hommes la prenaient par les bras et la forçaient à se lever, un téléphone sonna. Le bruit retentit tout à coup. Tous les yeux se tournèrent vers la table basse.

L'homme qu'elle venait de frapper prit le téléphone. Sa lèvre saignait. Il regarda l'écran.

— *Chéri* ? Je suppose que c'est James ? Ou c'est ton amant ?

Il pointa un doigt vers elle.

— Attention à ce que tu réponds, ne me rends pas jaloux.

Il lui tendit le téléphone.

— Fais simple. Donne-lui le moindre signal et tu le regretteras. J'ai tes filles.

Sue prit le téléphone, mais il ne le lâcha pas.

— Au fait, elle a quel âge ? L'aînée ? Elle me fait penser à toi.

Le téléphone continua à sonner.

— Tu comprends ?

Sue hocha la tête et il lâcha le téléphone.

— Mets le haut-parleur. Fais-le venir ici.

Sue décrocha.

— Allô ?

— Salut, c'est moi.

— James ?

— Oui, qui d'autre ? Tu attendais un autre appel ?

Sue l'entendit glousser. De l'autre côté de la table basse, l'homme avait le regard fixé sur elle. Il fit un signe en direction des filles.

— Pardon, chéri, je m'étais endormie.

Sue voulait le prévenir, mais elle ne savait pas comment. Elle regarda l'homme qui l'observait.

— Tu es encore loin ?

— Presque arrivé, mais tu ne vas pas me croire, j'ai crevé un pneu. Écoute-moi, je sais que ton téléphone n'a plus de batterie. Je suis un peu plus loin sur la route. Je crois que je vois l'entrée du jardin. Je vais finir à pied. À tout de suite. D'accord ? Je t'aime.

Clic.

L'homme qui était en face d'elle lui lança un sourire.

— Fantastique.

Il lui reprit le téléphone et regarda les deux hommes.

— Attachez-la, pour l'instant. Mettez-la dans la chambre mais ne commencez pas sans moi. Je suis prems.

Il sourit et passa dans la cuisine.

— Savic ! On va le récupérer ?

Les deux hommes reprirent Sue par les bras et la firent se lever. En passant devant la cheminée, l'un d'entre eux ramassa un bout de corde.

— Tu as un couteau ?

— *Da*, répondit l'autre.

— On l'attend ?

L'homme dit quelque chose en russe et ils rirent tous les deux.

CHAPITRE CENT DOUZE

Paulson inspira profondément l'air nocturne. Il était doux, humide et frais. La rosée faisait tout scintiller.

Il était sur le point de pouvoir exprimer sa colère. Il avait décidé, au moment où ils avaient attrapé Kolinsky, qu'il allait le faire regarder. Puis, quand il en aurait fini avec sa femme, il menacerait de faire la même chose avec ses filles. Ça devrait le convaincre de coopérer.

Pour l'instant, il était sur le fil du rasoir, là où seule la violence pouvait l'apaiser. Ils arriveraient peut-être à arranger les choses. Tout cet argent ne pouvait pas avoir disparu. Kolinsky avait fait ses tours de passe-passe, mais ça devait être réparable.

D'une façon ou d'une autre.

Même si la Chambre forte était intacte, il leur restait encore quelques heures devant eux. Il était probable que l'argent n'était pas caché loin. D'après ce que lui avait dit Portino, leurs partenaires suisse et londonien avaient bien reçu l'argent. Ils ne pouvaient simplement pas y accéder ni le transférer. Ça devait être simple à réparer, pensait Paulson, un problème de permission ou quelque chose de ce genre. Mais Portino avait dit qu'ils avaient tout essayé. Ce devait être autre chose.

Eh bien... il allait bientôt apprendre ce que c'était.

Il avait sacrifié deux ans de sa vie pour ce projet et il n'était pas question qu'il abandonne. Pas moyen. Il était prêt.

— On l'attrapera ici.

Le chef de la sécurité de Portino acquiesça.

Savic poussa un grognement.

— Okay.

Ils avaient vue sur la route. Ils étaient cachés derrière un groupe de rochers qui les dissimulait parfaitement. Paulson ne voulait pas courir le risque que Kolinsky voie leurs voitures. Ils les avaient garées un peu plus loin, à côté d'une grange. Mais... il ne voulait prendre aucun risque. Ils l'attraperaient ici, quand il aurait baissé sa garde.

Paulson regarda sa montre. 1 h 56.

James Kolinsky s'attendait à pouvoir embrasser sa femme.

Il allait être déçu.

CHAPITRE CENT TREIZE

Quarante minutes plus tôt,
1 h 16

C'était l'heure affichée sur le cadran digital de sa montre. *Rien n'arrive par hasard.*

Drôle d'instant pour cette phrase toute faite, compte tenu en particulier de l'enfer qu'il avait vécu pendant les seize dernières heures. Il y repensa, depuis la station-service, tout au début, avant que les événements ne se déchaînent. S'il avait eu de l'argent liquide dans son portefeuille, il aurait pu faire le plein, ou du moins il aurait été en train de faire le plein au moment de la fusillade. Dans ce cas, il aurait pu se faire tirer dessus.

Et plus tard, quand il était tombé en panne d'essence dans un quartier dangereux ? C'était de la malchance, mais grâce à cela il avait pu sauver Taneesha, qui risquait de se faire violer et tuer. C'était peut-être intentionnel, sa présence à cet endroit ? Peut-être était-elle destinée à de grandes choses, ou son enfant était-il destiné à avoir une mère et à grandir heureux ?

Quant aux adolescents qui s'étaient fait tuer à côté de sa voiture, il était difficile de voir quoi que ce soit de positif dans leur sort. Cela semblait de la violence gratuite. Mais peut-être leur chemin les aurait-il menés vers davantage de destruction, apportant mort et souffrance à autrui ?

James se sentait toujours mal à l'aise lorsqu'il s'agissait d'interpréter ainsi les événements. Comme si son esprit faisait des digressions inutiles. Il n'était pas vraiment quelqu'un de religieux. Il allait à l'église de temps en temps, mais pas régulièrement. Il regardait les écritures d'un œil sceptique, comme si tout cela était vieux et sans intérêt. Mais il y avait une partie de lui qui était interpellée quand d'étranges coïncidences avaient lieu. En ces rares occasions, son esprit avait tendance à creuser des questions qu'il ne pouvait pas et qu'il ne pourrait jamais comprendre.

Quand il pensait aux conséquences de sa panne d'essence, il ne pouvait s'empêcher de penser à ce qui ne s'était pas produit. Il n'était

pas rentré chez lui. Il n'avait pas rejoint sa famille. Les hommes qui l'attendaient ? Les hommes qui avaient ligoté Sue et ses filles ? Leur plan était parti en vrille. Les choses auraient pu se passer différemment — et pas pour le meilleur — s'il était rentré chez lui comme il était supposé le faire.

Et, pour ajouter encore quelque chose...

Peut-être que les hommes qui avaient tué ces adolescents étaient venus pour le tuer lui ? La panne d'essence lui avait peut-être sauvé la vie... Deux fois ?

Trop d'incertitudes. Si, peut-être, quand, qui sait.

Une partie de lui voulait arrêter d'y penser. Ignorer tout ce fouillis dans sa tête. Mais aujourd'hui, après tout ce qui s'était passé, il ne pouvait pas ignorer ces coïncidences. Il y avait trop de signes pour que ce soit par hasard.

On lui avait volé sa voiture, ce qui l'avait amené à sortir une femme d'une voiture en feu ? Il ne pouvait se défaire de l'étrange sentiment que, d'une certaine façon, il ne s'était pas retrouvé là par hasard. Même si l'expérience avait été difficile, en particulier pour la femme qui avait failli mourir, il en était ressorti plus fort. Il avait fait face à sa peur et il avait vaincu. Le James de la semaine dernière n'en aurait jamais été capable.

Quant à la femme, impossible de dire quel impact cela aurait sur sa vie. Il était à souhaiter que cela l'aide à apprécier le reste de son existence. À vivre une vie plus riche, plus pleine.

Non, l'optimiste en lui n'était pas mort. Bizarrement, cette partie de lui se sentait revigorée. Plus forte.

James avait traversé tant d'épreuves en une journée. Il eut l'impression d'être Job dans l'Ancien Testament. Ayant tout perdu, son identité, son argent, sa voiture, sa maison, sans doute son emploi, puis la perspective d'aller en prison quand il avait découvert qu'on voulait lui faire porter le chapeau pour un cybercrime d'ampleur gargantuesque.

Et comment avait-il réagi ? Il était le seul à le savoir. Mais il était à souhaiter qu'il n'ait pas de regrets, plus tard, en repensant à cette journée. Il s'était défendu. Il avait empêché ces hommes de mener leur projet à bien. Même — pour ajouter encore une coïncidence — quand il avait volé la camionnette pleine d'explosifs. Ce hasard les avait empêchés de détruire la Chambre forte.

Trop de coïncidences ?

Il ne savait pas pourquoi, mais il ne croyait pas que cela existe. Il pensait en effet que rien n'arrivait par hasard. Il connaissait l'argument contraire, selon lequel les coïncidences étaient inévitables. Mathématiquement, c'était une question de probabilités. En fait, il était mathématiquement improbable — non, en fait, impossible —

qu'il n'y ait jamais de coïncidences. Il était normal qu'elles aient lieu tous les jours, quelque part.

En cet instant même, quelque part dans le monde, un adolescent de seize ans trouvait seize cents, centimes ou pence sur le sol à exactement une heure seize minutes. Une personne dans un casino faisait exactement la même chose, sauf qu'au lieu d'avoir seize ans c'était une personne âgée qui s'était mariée un seize janvier, et au lieu de trouver seize centimes, elle gagnait seize jetons de casino à la même heure précise.

1 h 16

Ce n'était pas le destin, ni un signe divin. C'était juste une coïncidence.

James regardait son pneu crevé. Pourquoi à cet instant précis ? Il devait être à moins d'un kilomètre de la maison indiquée par Sue. C'était peut-être plus loin, mais, s'il avait bien suivi ses indications, elle était là, juste derrière cette colline.

Il avait déjà trouvé l'emplacement du pneu de secours à l'arrière de la camionnette, et constaté qu'il n'était pas là. Le pneu de secours n'y était pas. *Encore une putain de malchance à ajouter à tout ce qui s'était passé pendant cette journée.*

James sortit son téléphone, ou plutôt le téléphone de Mac, qu'il ne lui avait jamais rendu. Il allait dire à Sue qu'il avait crevé un pneu et qu'il arriverait bientôt, mais il s'interrompit. Il regarda le téléphone. Il regarda le pneu crevé. Il regarda l'emplacement vide du pneu de secours.

Rien n'arrive par hasard.

Qu'était-ce donc sur le sol, sous le siège passager ? Il se pencha et ramassa l'objet. C'était une bible et un Ancien Testament.

Un frisson le parcourut.

Dans le livre de Job, Job perd tout, y compris sa femme et ses fils.

1 h 16

Ce n'était pas...

Il se mit à tourner les pages.

CHAPITRE CENT QUATORZE

Il avait la gorge serrée, presque au point d'étouffer. Il feuilleta la Bible à toute vitesse, à la recherche de la référence indiquée. Il y en avait plusieurs sous ce numéro.

Dans le mauvais éclairage de la camionnette, il les lut toutes, d'un œil alerte. Il observa chaque passage, chaque allusion...

Aucune n'était dans le livre de Job. Il vérifia, pour être sûr. Il relut la dernière plusieurs fois.

Romains I, 16 :

Car je n'ai point honte de l'Évangile : c'est une puissance de Dieu pour le salut de quiconque croit, du Juif premièrement, puis du Grec.

Il se sentit aussitôt soulagé. Son esprit avait fonctionné si rapidement, se ruant vers cet endroit terrible où il ne voulait jamais se retrouver. Sa famille...

Il pouvait tout perdre, mais pas elles. Pas sa femme et ses filles. Elles étaient la raison pour laquelle il se levait chaque matin. La raison de sa joie de vivre.

Avec un soupir, il reposa la Bible.

Merci.

Il sentait que sa tension redescendait, les battements à ses tempes, incessants, *boum, boum...* Il était parti en surmenage, comme un moteur en surrégime. Il y voyait de nouveau clair.

— Merci.

Il le dit à voix haute. Il ne voulait pas qu'il y ait le moindre doute quant à son état d'esprit.

Il regarda la Bible. Ses yeux s'attardaient, sans vouloir s'écarter. Ce dernier passage, un mot en particulier, lui restait à l'esprit.

Grec.

C'était un mot étrange. Il secoua la tête. Une fois de plus, il partait sur des digressions.

Grec.

Encore une coïncidence. Ça n'arrêterait donc jamais ? Elles semblaient être partout. Il se souvint de son moment de délire pendant qu'il portait Mac, tout à l'heure. Quand il avait pensé à une rame et ressentit une connexion avec les aventures du héros grec, Ulysse.

James savait que c'était un peu fou.

Non, ce n'était pas possible.

Le salut de quiconque croit.

Il avait un pneu crevé. La Bible était en train de tout lui expliquer.

Grec.

Le mot n'était pas là par hasard. Il devait trouver la connexion. Revenir en arrière dans ses pensées.

L'*Odyssée*, écrite par Homère. L'un de ses livres préférés. Comme le devin aveugle qui l'avait écrite, il connaissait l'histoire par cœur. Ulysse, en retournant sur Ithaque après vingt ans de tribulations, trouva sa maison envahie par des hommes sans morale. Sa femme et son fils étaient leurs prisonniers. Avec l'aide d'Athéna, Ulysse s'était alors déguisé en mendiant vêtu de haillons.

C'était fou. Il savait que c'était fou. Mais il se regarda et vit les restes de ses vêtements en papier. *Vêtu de haillons...*

Ça n'avait sans doute aucun sens. Son esprit trouvait des connexions partout, partait dans des digressions folles. Mais James sentit soudain qu'une puissance supérieure lui parlait. C'était comme s'il entendait les mots précis.

N'appelle pas Sue.

Il serra le téléphone dans son poing. Ses phalanges blanchirent.

Il ferma la porte de la camionnette et se mit à marcher.

CHAPITRE CENT QUINZE

C'était plus d'un kilomètre, sans doute deux ou trois, mais le chemin lui sembla infiniment long. Il avait envie de courir, mais sa cheville l'en empêchait. Quand il vit l'adresse que Sue lui avait donnée, il eut un regain d'optimisme. Il réalisa que ses craintes étaient imaginaires. Du délire causé par la fatigue.

Mais, en marchant sur la route sinueuse, il eut un pincement au cœur. La maison était là, tout éclairée, comme Sue l'avait dit. Mais ce n'était pas la maison qui attira son attention.

La route faisait un creux, puis grimpait. À un certain moment, près du virage, il aperçut l'une des dépendances. Plusieurs voitures étaient garées devant le bâtiment. La lumière de la Lune était faible. Mais les voitures étaient bien là, leurs carrosseries reflétant les lumières de la maison.

James s'arrêta pour les regarder. Le véhicule le plus lumineux était un 4 x 4 blanc. C'était une Cadillac Escalade. La même que celle de Nick Paulson.

James inspira profondément et sentit une certitude l'envahir. C'était comme un éclair, une révélation. Il avait la foi, et le sentiment qui l'envahissait n'était pas de la peur ni de la panique. Il savait ce que c'était.

Il avait la foi.

Il allait s'en sortir. D'une manière ou d'une autre, il allait réussir à sauver sa famille. À lui tout seul. Ulysse, son héros d'enfance, l'avait bien fait. Même aidé par Athéna, c'était grâce à ses propres actions qu'il avait survécu et qu'il avait sauvé sa femme et sa famille. Un homme seul, grâce à sa ruse.

J'ai confiance.

James quitta la route. Il se pencha pour être moins visible. Il descendit dans un fossé puis grimpa de l'autre côté. En s'aidant de ses mains et en faisant attention, il traversa le terrain rocheux. Il y avait un grillage, avec des piquets de bois, à l'ancienne. Il se mit à plat ventre et passa en dessous en rampant.

Même avec le nez cassé, ses narines eurent un mouvement de recul à l'odeur du crottin. Il y en avait juste à côté de lui et l'odeur

était tenace. Il se redressa mais resta accroupi. Ses mains étaient humides de rosée et ses vêtements tachés de boue. Il voyait des formes dans l'obscurité, pas très loin.

Il resta immobile, le temps de distinguer leurs silhouettes. C'étaient des vaches. Elles ne bougeaient pas. Elles dormaient.

Il parcourut des yeux tout l'horizon. Il enregistra tout. L'arbre solitaire sur les collines. Les formes sombres des nuages dans le ciel étoilé.

Il entendait...

La vibration.

Les grillons lui rappelaient le bruit des serveurs. Constant. Un bruit qui faisait partie du décor, au point qu'il ne l'entendait plus. Il regarda en direction de la maison. Elle était grande et avait plusieurs étages. Il semblait n'y avoir personne sur la véranda.

Il regarda attentivement. Il y avait peut-être des hommes dans le jardin. Quelqu'un qui fumait une cigarette. Un garde ? Mais il ne voyait personne.

Il avança, en restant courbé. Toute la maison était éclairée, ce qui lui donnait une bonne visibilité. À l'arrière, il y avait de grandes fenêtres. En approchant, il vit des gens à l'intérieur. Trop de gens.

Oui, ils étaient là.

Il trouva un poste d'observation un peu surélevé. Il y avait des rochers. Il se mit à plat ventre et avança en rampant. Il était trempé et son visage était couvert d'herbe. Des brins d'herbe coupants comme des rasoirs. Il les sentait le couper au visage.

Il n'y prêta pas attention. Son regard était fixé sur l'intérieur de la maison. Il voyait les visages et les mouvements des gens. Puis il la vit. Sue. Son cœur fit un bond dans sa poitrine.

Il regarda dans les autres pièces. Là... C'était Katie. Juste le sommet de son crâne, mais c'était elle. Il ne voyait pas Hannah, mais elle n'était sans doute pas très loin.

Son regard revint à Sue. Elle n'était pas seule. Il se força à inspirer, retenant l'amertume qui l'envahissait. C'était Paulson.

Ses émotions étaient à vif. Mais non, il ne devait pas se laisser distraire. Il regarda autour de lui. Il y avait les voitures, une grange et un autre bâtiment.

Il n'avait qu'un téléphone. Celui de Mac. Il n'avait pas pris le revolver. *Quel con.*

Il sortit le téléphone et pressa le 911. Sans quitter Sue du regard. La ligne était occupée. Il serra les dents et réessaya.

Occupé.

Okay. Reste calme.

Il regarda autour de lui. Son regard se porta sur la grange. Là, il trouverait quelque chose d'utile. Il s'en approcha lentement. Il ne prit

pas le risque de se mettre en danger en se levant. Même s'il progressait lentement, il ne voulait pas risquer d'être découvert.

En approchant, il vit des graviers sur sa gauche. Il resta dans l'herbe. Il y avait une pile de bois sur le côté de la grange. Posé contre la pile de bois, un outil quelconque. Avec un long manche.

Il regarda de nouveau vers la maison. Il n'y avait toujours personne à l'extérieur. Il se glissa dans l'obscurité et atteignit la pile de bois.

L'outil était une pelle. Il se dressa le temps de l'attraper et se cacha rapidement dans l'herbe. Cette fois-ci, il resta accroupi, sans se mettre à plat ventre. Ce serait trop difficile de ramper en tenant la pelle et il craignait de ne pas arriver à temps.

Sue n'avait rien pour l'instant. Mais pour combien de temps ? Et les filles ?

Faites qu'elles n'aient rien.

Il soupesa la pelle. Elle était lourde. Tant mieux.

Ses yeux et ses oreilles étaient hyperactifs. Les bruits de la nuit, les chants des grillons. Ce dernier sembla s'intensifier. Il emplissait son crâne d'un bourdonnement fiévreux. Les vibrations de millions d'ailes qui se frottaient les unes contre les autres.

Il revint au groupe de rochers. À l'intérieur, les hommes s'étaient répartis dans plusieurs pièces. Il voyait nettement Paulson. Il voyait sa femme. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur un canapé.

Sa femme donna à Paulson un coup de coude au visage. Que se passait-il ? Il observa, fasciné, inquiet à l'idée de ce qui allait suivre.

Quelques mots furent prononcés. Deux hommes emmenèrent Sue. *Oh, non. Réfléchis, James. Fais quelque chose.* Il sortit son téléphone et composa rapidement le numéro de Sue.

— Salut, c'est moi.

Il essaya de garder une voix calme.

James ? La voix de Sue trahissait son émotion. Elle essayait de la cacher, mais il la connaissait bien.

— Oui, qui d'autre ? Tu attendais un autre appel ?

Il se força à glousser.

À l'intérieur, Paulson semblait dire quelque chose. James entendit à nouveau la voix de Sue.

Désolé, chéri, je m'étais endormie. Elle s'interrompt. C'était comme s'il pouvait l'entendre penser. Je sais, chérie, tu veux m'avertir, mais tu ne peux pas. *Tu es encore loin ?*

— Presque, mais tu ne vas pas me croire, j'ai crevé un pneu. Écoute-moi, je sais que ton téléphone n'a plus de batterie. Je suis un peu plus loin sur la route. Je crois que je vois l'entrée du jardin. Je vais finir à pied. À tout de suite. D'accord ? Je t'aime.

Clic.

Il inspira profondément. C'était fait. Sa voix n'avait rien laissé paraître. Il avait réussi cette étape, et maintenant il devait attendre.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Il y eut une réaction presque immédiate. Paulson se leva et dit quelque chose à ses hommes. Quelques mots furent échangés. Si seulement il avait pu les entendre.

Faites que ça marche.

Et puis...

Ils mordirent à l'hameçon.

Les hommes, y compris Paulson, sortirent de la maison. Il les compta. Certains restèrent dans la maison. Trois. Il en restait trois dans la maison. Un dans ce qui semblait être la cuisine. Celui-là était avec Katie. Deux étaient avec Sue. Ils la tenaient par les bras et l'emmenaient dans une autre pièce.

J'arrive, chérie.

Sa pelle à la main, James s'approcha rapidement de la maison.

CHAPITRE CENT SEIZE

Les hommes la jetèrent dans la chambre. Sue trébucha et faillit emboutir le cadre du lit en bois massif. Elle lutta contre le sentiment d'impuissance qui l'envahissait.

— Pas besoin de corde, dit-elle. Je ferai ce que vous voulez.

Intérieurement, elle retenait sa rage. Elle faisait de son mieux pour ne pas exprimer ce qu'elle ressentait.

— Pas d'entourloupes, dit le plus grand.

— Ou on te casse la tête.

— Non.

Elle secoua la tête.

— Je ferai ce que vous me direz.

— Bien sûr que tu vas le faire.

Les autres éclatèrent de rire.

Ces hommes étaient des monstres. D'où sortaient des individus comme eux ?

Elle fit l'inventaire de la chambre, sans bouger la tête. Sur le mur, comme décoration, se trouvaient des outils rustiques : une fourche au manche en bois et aux pointes rouillées et une vieille pelle en bois. Elles étaient à deux mètres du lit.

— Je peux le faire à un seul à la fois. Ça sera mieux. Vous pouvez m'avoir tous les deux, mais ce sera plus facile si c'est un à la fois.

Les hommes hésitèrent.

— S'il vous plaît ? Ce sera meilleur comme ça.

Elle recula jusqu'au lit et regarda le plus grand d'entre eux.

— Toi et moi en premier ?

— Non ! dit l'autre. Tous les deux.

Mais le plus grand dit quelque chose en russe. Ils commencèrent à se disputer. Sue essaya de lire sur leur visage. Ils élevèrent la voix et la dispute sembla s'intensifier. Le plus petit la regarda. Il cracha sur le sol et abandonna la partie.

Le plus grand poussa un grognement de satisfaction.

— Attends dehors.

Il avait gagné.

Sue fit une prière. Elle allait s'en tirer. Elle se força à sourire à

l'homme qui restait.

— Tu as une capote ?

L'homme eut un rire cruel.

— Ça m'aiderait... à ne pas penser à autre chose. S'il te plaît ?

L'homme rit à nouveau.

— Ta gueule. Déshabille-toi.

Sue baissa la tête. *Mon Dieu, aidez-moi.* Elle commença à déboutonner la chemise que son père lui avait donnée quand ils étaient arrivés. L'homme la regardait comme un chien affamé. Elle avait l'impression qu'il avait glissé son revolver dans sa ceinture.

Elle se sentait sur le point de craquer. De se mettre à crier et à pleurer. D'abandonner la partie. Mais elle savait qu'elle ne le pouvait pas.

Ses filles étaient derrière la porte.

Il fallait qu'elle le pousse à se déshabiller. Pour qu'il se sépare de son arme.

— Ce n'est pas très juste.

Elle enleva son jeans.

— Je suis presque toute nue et toi tu as tous tes vêtements.

L'homme poussa un grognement et lui jeta un regard rusé. Il sortit son revolver de sa ceinture et se pencha pour dénouer ses chaussures, sans la quitter des yeux. Puis il défit sa ceinture et laissa son pantalon tomber sur ses chevilles. Il fit un geste avec le revolver.

— Enlève le reste.

Elle dégrafa son soutien-gorge et le laissa tomber.

L'homme ouvrit de grands yeux.

— *Kátit.*

Il posa son revolver à ses pieds et commença à enlever sa chemise.

Sue attendit que la chemise recouvre son visage, puis elle courut jusqu'au mur.

CHAPITRE CENT DIX-SEPT

James atteignit la maison en un temps record. Il se dirigea vers la porte de derrière. Il eut de la chance. La porte n'était pas verrouillée.

Il tourna délicatement la poignée et se glissa à l'intérieur. La pièce n'était pas éclairée, mais il y avait suffisamment de lumière pour qu'il se repère. Il examina rapidement la pièce. Sur sa gauche, des bottes étaient alignées sur le sol en vieux carrelage. Des vêtements étaient jetés en désordre sur un banc à sa droite. Sur les murs, des étagères et des crochets en métal à hauteur d'homme. Les murs étaient en panneaux de polystyrène.

Il se trouvait dans une sorte de vestibule. Un espace long et large qui semblait mener à la cuisine. Il se déplaçait rapidement mais prudemment, pour ne pas faire de bruit.

La pelle était lourde dans ses mains. Il faisait attention aux objets qui l'entouraient. Il ne fallait pas qu'il fasse tomber quelque chose ou qu'il racle le mur avec la pelle. Il fallait qu'il les prenne par surprise. Il y avait une ouverture devant lui d'où provenait de la lumière. Ce devait être la cuisine. Son pouls s'accéléra.

Il prit un moment et se força à respirer profondément, calmement. Il se répéta qu'il faisait cela pour ses filles. Peu importe ce qui lui arrivait à lui. Du moment qu'il sauvait Sue, Katie et Hannah. C'était sa motivation ultime. Il s'en imprégna profondément. C'était son seul objectif.

Il était là pour elles.

Ce qu'il allait faire ne devait accomplir qu'une seule chose. Mais une chose très importante. Sauver ses filles. Il n'avait pas le droit à l'erreur.

Il était prêt. À cet instant, il croyait fermement qu'il aurait pu se faire tirer dessus et par la seule force de sa volonté continuer à marcher. Il allait sauver ses filles, peu importaient les obstacles qui se dresseraient sur son chemin.

Il avança vers la lumière. Il commença à voir dans l'autre pièce. Sur une autre paroi en polystyrène, une vieille publicité était accrochée. Elle représentait une petite fille avec des boucles noires qui mettait quelque chose dans sa bouche. Au-dessus d'elle, il était écrit

« *Chocolat* » en italique. En dessous, le mot « Suchard ». La petite fille souriait.

James fit un autre pas en avant. Il aurait voulu courir, mais il y avait trois hommes armés à l'intérieur. Il devait procéder prudemment. Il arriva à l'entrée de la pièce. Il voyait à présent tout l'espace. Il y avait une autre porte sur la droite, entrouverte. Elle menait certainement au garage. Il fallait qu'il aille voir de l'autre côté, dans la cuisine, pour repérer la position du garde.

Il bougea prudemment, en pivotant sur place. Il voyait un plan de travail et le coin d'un réfrigérateur argenté. Il ne pouvait pas mieux voir, depuis cet angle. Il fallait qu'il traverse le couloir.

Il se donna l'ordre de respirer calmement. Un grand pas. Maintenant.

Il traversa le couloir et se plaqua contre le mur de l'autre côté. Il vit des formes floues au passage et le reste de la cuisine. Il y avait des gens sur le sol.

Pas de cri, pas de bruit. Il attendit. Toujours rien. Il n'avait pas été repéré.

De son nouveau point de vue, James voyait l'autre côté de la pièce. Il y avait des placards derrière le plan de travail. Sur le sol, deux hommes ligotés. Il ne reconnut pas le premier. C'était un vieil homme aux traits ridés, assis dans une position inconfortable, les mains attachées dans le dos. Ses jambes étaient également attachées. À côté de lui, James reconnut Bob, le père de Sue. Il avait la tête baissée et un gros coup sur le front avec du sang séché.

James chercha le garde des yeux, sans le trouver. Il espérait aussi trouver ses filles. Quand il avait vu Katie par la fenêtre, il avait juste aperçu le sommet de son crâne. Elle se trouvait de l'autre côté du plan de travail.

Un léger mouvement ramena son attention sur Bob. Sa tête avait légèrement bougé. James vit Bob ouvrir les yeux et regarder autour de lui d'un air grave. Ses yeux observaient, calculaient. Il allait bien. James vit que Bob bougeait les mains. Il essayait de desserrer les cordes qui les retenaient.

Il s'arrêta. Il y eut un mouvement sur le côté. James vit une chaussure et une jambe apparaître. Les placards l'empêchaient de mieux voir. Ce devait être le garde.

James serra sa pelle dans ses mains. L'homme fit un pas de plus.

—Qu'est-ce que tu fais ?

L'homme était à présent bien visible. Il tournait le dos à James.

Si James avançait tout de suite, il pouvait l'atteindre. Mais il réalisa que l'espace était trop réduit. Il était trop près, il n'y avait pas assez de place autour de lui pour utiliser la pelle. Pas avec les placards, le mur et le plafond.

Il raccourcit sa prise sur la pelle, comme un joueur de baseball. Non, ça n'irait pas. ÇÇa lui donnait moins de puissance. Il n'arriverait peut-être pas à assommer l'homme et celui-ci pourrait alerter les autres.

— J'ai dit « qu'est-ce que tu fais ? » Tu me prends pour un con ?

L'homme donna un coup de pied à Bob, avec sa chaussure à bout métallique. Il avait une cigarette éteinte à la main. Il sortit un briquet de sa poche. Il ne semblait pas être armé.

James se tourna avec précaution, se pencha et posa la pelle sur les vêtements qui étaient sur le banc. Il se redressa et revint à sa position initiale, puis il fit un petit pas de manière à être entièrement caché dans le coin. L'homme n'était qu'à quelques centimètres.

Il pouvait tendre le bras et l'attraper, le tirer à lui. Il devait s'assurer de le prendre par le cou pour qu'il ne puisse pas crier. James pencha la tête pour mieux voir. L'homme approchait la flamme de son briquet de sa cigarette. Il tourna brusquement la tête.

Quelque chose traversa la pièce à toute vitesse. C'était un chat. Il fila par le vestibule en passant à côté de James.

À mi-chemin, le chat s'arrêta net. C'était un chat calico au pelage marbré noir et marron. Il resta immobile un instant, puis fit deux petits pas vers l'avant avant de tourner la tête, comme pour voir s'il était suivi.

James connaissait ce chat. C'était Pétunia. Les yeux verts de Pétunia considérèrent le garde avec un air de dédain. Puis elle tourna légèrement la tête et ses yeux se posèrent sur James.

Un changement subtil s'opéra. Le chat le reconnut immédiatement. Même si c'était le chat de Katie et d'Hannah, il daignait de temps en temps montrer un peu d'affection à James. Il aimait se frotter contre sa jambe quand il était assis sur le canapé. Et, de temps en temps, quand il était vraiment d'humeur généreuse, il venait se blottir contre lui et s'endormait. C'était en général aux rares occasions où Sue et les filles s'absentaient.

Bien sûr, James ne pensa à rien de tout cela sur le moment.

— *Miaou.*

James se plaqua encore plus contre le mur. Pétunia miaula encore une fois. Elle avait le miaulement le plus puissant que James ait jamais entendu.

— À qui tu miaules ?

Le garde fit un pas dans le vestibule. Il approcha et Pétunia arrondit le dos et cracha. Le garde s'arrêta. Il regarda le chat et poussa un juron en russe.

L'homme pencha la tête. James vit ce qui avait attiré son attention. Il y avait des empreintes de pas sur les carreaux.

Ses empreintes de pas.

Un chemin de pas boueux qui menait à l'endroit où James se tenait. Qui menait droit sur lui.

CHAPITRE CENT DIX-HUIT

Sue attrapa la fourche et la décrocha du mur. Comme une guerrière amazone dévêtue, elle se tourna en un éclair, la fourche pointée comme une lance.

L'homme venait d'enlever sa chemise. Ses yeux s'écarquillèrent en voyant Sue ainsi armée. Il regarda les trois pointes métalliques dirigées vers lui, puis ses yeux se portèrent rapidement sur le revolver qui se trouvait à ses pieds.

Sue bondit en avant, sans lui donner une chance de reprendre ses esprits. L'homme bondit en arrière, mais il se prit les pieds dans son pantalon. Au moment où il allait tomber, son pied droit se dégagait de la jambe de pantalon. Il retrouva l'équilibre, les jambes largement écartées, comme un danseur. De l'autre jambe, il lança son pantalon sur le côté.

Les deux pieds maintenant libres, il regarda Sue. Elle l'avait repoussé de l'autre côté de la pièce. Loin de la porte, loin du revolver. Celui-ci était à présent plus près d'elle que de lui.

Elle feinta avec la fourche et se jeta sur le revolver. Elle dut lâcher la fourche d'une main pour l'attraper. L'homme n'allait pas la laisser faire. Il se jeta lui aussi en direction de l'arme.

Sue se reprit et reposa les deux mains sur le manche de la fourche. Elle essaya de le frapper, mais il évita les pointes et essaya d'attraper le manche. Sue fut plus rapide et l'en empêcha.

Ils restèrent face à face, comme deux combattants dénudés, le regard planté dans celui de l'autre. Il était musclé, moulé dans des sous-vêtements rouges qui ressemblaient à un maillot de bain, presque obscène. Un sourire apparut sur ses lèvres. Il regardait son corps à elle.

— *Sylvad ! Bit'baklúshi !*

Il appelait son acolyte. Les yeux de Sue se dirigèrent vers la porte.

L'homme saisit sa chance. Il plongea vers le revolver. Sue fut lente à réagir. Au moment où la main de l'homme touchait le revolver, Sue le piqua avec la fourche. Les pointes métalliques s'enfoncèrent dans le bras de l'homme, dans la chair du triceps.

L'homme poussa un cri et recula. Du sang coulait sur son bras. Deux des pointes avaient percé la peau.

Il n'avait pas récupéré le revolver. Celui-ci était toujours sur le sol. L'homme toucha son bras meurtri et poussa un juron.

Son sourire avait disparu. Il cria quelque chose d'autre en russe. Sue regarda la porte. Il fallait qu'elle récupère l'arme avant que l'autre homme n'arrive.

Elle se pencha vers le sol. L'homme se jeta sur elle. Elle le vit bouger et frappa avec la fourche, mais elle ne la tenait plus que d'une main et le mouvement était lent. Il l'évita facilement et continua d'approcher.

Sue cria quand l'homme lui attrapa le bras. Elle le repoussa et essaya de se libérer. Elle lui frappa la tête avec l'arrière de la fourche. Il grimaça et lui balança une gifle.

Elle chancela et vint frapper un des pieds du lit. La douleur fut intense. Mais elle arriva à ne pas lâcher la fourche.

L'homme l'avait repoussée suffisamment loin. Il se pencha pour attraper le revolver. Sue bondit en avant, la fourche à la main. Elle y mit toute son énergie. Elle l'atteignit au côté, pénétrant dans la chair et frappant durement contre un os.

L'homme poussa un grognement. Il essaya d'attraper la fourche avec sa main libre. Sue chancela. Il agrippa le manche et sortit les pointes de son corps, puis, avec une force herculéenne, il lui fit perdre l'équilibre. Sue essaya de garder le contrôle, mais il était trop fort.

Elle tomba en arc de cercle. Ses jambes et ses hanches vinrent frapper le cadre du lit et la fourche lui échappa des mains. La fourche tomba sur le sol et l'homme poussa un cri de triomphe.

Il se redressa, les yeux injectés de sang, et s'approcha d'elle.

CHAPITRE CENT DIX-NEUF

James s'élança au moment où l'homme commençait à se tourner. Il passa le bras autour de son cou. Son élan les fit presque tomber tous les deux. James était derrière l'homme. Ils tournèrent et heurtèrent violemment le mur, rebondirent et chancelèrent comme deux ivrognes dans un bar.

L'homme donna un coup de coude en arrière, mais James était serré contre lui et le coup porta à peine. James passa l'autre bras sous l'aisselle de l'homme et le ramena derrière sa tête. Il poussa vers le bas avec sa main.

C'était une combinaison d'étranglement et de « *Half Nelson* », une technique de lutte. Il appuya, en tirant sur le cou de l'homme et en repoussant sa tête en même temps. L'homme eut la respiration coupée. Il ne pouvait pas crier, ni respirer. Il essaya d'attraper le bras de James. Il donnait des coups de pied dans le vide.

James relâcha son *Half Nelson* et faucha la jambe de l'homme avec un balayage. L'homme tomba, et James lui atterrit dessus, en prenant soin de lui faire sentir tout le poids de ses quatre-vingt-cinq kilos.

L'homme poussa un sifflement. James venait de lui affaïsser les poumons, faisant sortir le peu d'air qui lui restait. L'homme se débattait et essayait de bouger. James entoura l'homme avec ses jambes et l'immobilisa. Il lui fallut une demi-seconde pour ajuster sa prise. Il cala ses bras. En lutte, à l'université, c'était une prise interdite.

Au catch, elle était souvent imitée.

Elle s'appelait « la prise du sommeil ». C'était très efficace. En particulier quand elle était pratiquée dans des conditions réelles. James serra l'homme de toutes ses forces, avec ses jambes et ses bras. Ses jambes seules, à l'époque, pouvaient faire souffrir ses adversaires. Il avait gagné plus d'un match simplement en serrant l'adversaire avec ses jambes jusqu'à ce qu'il abandonne.

James augmenta la pression. Il était en train de plier l'homme en quatre comme un bretzel. L'homme ne pouvait plus respirer. Son système respiratoire était affaïssé. James lui avait fait expirer ses

dernières molécules d'oxygène. L'homme donna quelques coups de pied sans énergie. Essayait de desserrer la prise de James. Encore deux coups de pied inutiles. Et puis...

Dix secondes plus tard, c'était terminé.

James continua à serrer encore une minute, juste par sécurité. Puis il relâcha sa prise et se releva. Essoufflé, James chancela jusque dans la cuisine. Il avait peur de voir... peur que le bruit n'ait attiré les deux autres.

Un homme cria. C'était un cri de douleur. James eut un mouvement de recul. Il craignait de voir les deux hommes apparaître avec leurs armes. Mais il n'y avait personne. Seulement Bob et un autre homme ligotés par terre.

James contourna le plan de travail. Katie et Hannah étaient de l'autre côté. Elles étaient ligotées elles aussi. Elles avaient les yeux fermés. *Oh, mon Dieu, faites que...*

Il vit la poitrine de Katie se gonfler. Elle respirait. Endormie... juste endormie. Hannah aussi. Ses chéries. Ses petites filles qui pouvaient dormir pendant un orage. *Dieu merci.*

Il prit un couteau sur le plan de travail. Un cri retentit, à lui glacer le sang. C'était Sue qui criait ! Il hésita une seconde. Aller à son secours ou libérer ses filles ? Il prit une décision rapide. Il se pencha et coupa rapidement la corde qui attachait les poignets de Bob. Il lui donna le couteau.

— Faut que j'y aille.

Bob acquiesça.

James alla dans le vestibule et reprit la pelle. Bob était en train de se libérer les jambes. Il y eut un autre cri et James croisa le regard de Bob. Leurs yeux se rencontrèrent un bref moment et Bob, le regard humide, fit un geste de la main.

— Vas-y ! Je m'occupe des filles.

CHAPITRE CENT VINGT

Svlad poussa un juron et remonta son pantalon.

Pas moyen de chier en paix ?

Il boucla précipitamment sa ceinture et attrapa son revolver. Il entendit la femme crier à nouveau, puis c'était Boris qui criait. Ce n'était pas un bruit de baise. C'était autre chose.

Un rouleau de papier toilette roula derrière lui quand il sortit des toilettes. Du coin de l'œil, il vit quelque chose sur sa gauche. C'était un objet en mouvement, au bout du couloir. Quelque chose... Ou plutôt quelqu'un qui courait...

Il tourna la tête et vit quelque chose de flou. Quelque chose qui approchait à grande vitesse.

CHAPITRE CENT VINGT ET UN

— *Bljad ! Kudá namýlilsja ?* cria l'homme. Où tu vas ?

Il l'agrippa par la taille et la jeta sur le lit aussi facilement que si elle avait été une petite fille.

Son visage se tordit en un rictus menaçant.

— *Menjá nadúli !*

Il prit son revolver et s'approcha du lit. Il la surplombait de toute sa masse. Son torse musclé et ses bras étaient couverts de tatouages et tachés de sang. Du sang coulait des trous dans son bras et son flanc.

Il lui colla son revolver dans la figure.

— Ouvre la bouche.

Sue se recula, les mains tendues devant elle, jusqu'à se retrouver le dos contre le mur. L'homme éclata de rire.

— On fait moins la fière maintenant ? Ouvre la bouche !

Il approcha le revolver encore plus près. Elle tourna le visage et l'arme vint appuyer contre sa joue.

Il prit son sein dans la main et serra fort.

Elle lança des coups de pied et il poussa un grognement. Soudain, elle lui mordit la main.

— *Súka !*

Il recula et lança en direction de la porte :

— *Kakógo chërta !*

Son regard resta fixé sur Sue pendant qu'il reculait vers la porte.

— Vous dormez ou quoi ?

Il se tourna et ouvrit la porte.

Sue ne voyait plus que son dos. Tout à coup, sa tête partit en arrière. Ce fut comme le coup du lapin. Ses genoux cédèrent et il s'effondra en arrière, tombant sur le sol avec un bruit sourd.

Un homme entra, une pelle à la main. Son visage était sanglant et meurtri. Les vêtements qu'il portait étaient en lambeaux.

— Sue !

— James !

CHAPITRE CENT VINGT-DEUX

Sue se jeta dans ses bras.

— Tu n’as rien ? dit-il.

Elle se mit à pleurer. Il la serra fort contre lui.

— Chérie, tu n’as rien ?

Elle balbutia :

— Non, je vais bien.

Son corps se raidit.

— Les filles ?

— Elles vont bien. Elles sont avec ton père.

James ramassa sa chemise et la lui posa sur les épaules.

— Il y en a encore d’autres.

— Je sais, dit James. Je les ai vus sur la route.

Il expliqua pendant que Sue se rhabillait. Quand il avait appelé, il était dehors et il voyait tout par la fenêtre.

— Je voulais te prévenir, dit-elle. Mais je ne pouvais pas.

Elle porta sa main à sa bouche.

— Ton visage...

Elle se remit à pleurer.

— Ce n’est rien, chérie. C’est juste superficiel.

Quelques instants plus tard, ils rejoignaient leurs filles dans la cuisine. Bob les avait détachées ainsi que l’autre vieil homme et il était en train de charger son fusil à pompe.

Katie et Hannah se précipitèrent sur lui et le prirent par les jambes.

— Papa !

James les serra contre lui. Le parfum de leurs cheveux l’emplit d’une vague d’émotion. Il ne voulait pas les lâcher, mais il savait qu’elles n’étaient pas encore en sécurité.

— Il faut qu’on bouge, dit James. Les autres vont revenir.

— C’est mieux qu’on reste ici, dit Bob. Tu en as eu combien ?

— Trois.

Bob approuva du chef.

James regarda Sue.

— Maman ? dit Hannah.

Sue semblait paralysée. James vit ce qu'elle regardait. L'homme qu'il avait frappé avec la pelle venait d'entrer dans la pièce. Il avait son revolver à la main.

CHAPITRE CENT VINGT-TROIS

— Quelque chose ne tourne pas rond.

Paulson regarda sa montre.

— On avance, pour voir ? dit le chef de la sécurité de Portino. Tu es sûr qu'il est garé là ?

— C'est ce qu'il a dit. Mais ça...

Il fut interrompu par le son d'un coup de feu. À côté de lui, Savic fronça les sourcils. Savic regarda ses hommes et montra son œil du doigt. Les hommes hochèrent la tête.

Ils coururent tous les six vers la maison.

CHAPITRE CENT VINGT-QUATRE

James regarda l'homme tomber. Bob dit quelque chose qu'il ne comprit pas. Le canon de son fusil à pompe fumait.

— Il faut qu'on éteigne ces lampes !

Bob passait à l'action.

— Lewis, Suzy, emmenez les filles à la cave. Verrouillez la porte. On vous rejoint dès qu'on peut.

Bob fit signe à James et lui parla rapidement.

James écouta en hochant la tête. Il n'aimait pas voir partir Sue et les filles, mais il n'y avait pas de temps à perdre.

— Tout ira bien, dit Bob en voyant l'expression sur le visage de James.

Ils traversèrent la maison rapidement. Bob utilisa le disjoncteur pour éteindre le reste de l'éclairage intérieur. La maison était plongée dans l'obscurité, mais les yeux de James s'étaient déjà habitués. Il tenait à la main le revolver qu'il avait pris sur le corps de l'homme que Bob avait tué.

— Dehors, murmura Bob.

Il fit un signe en direction des fenêtres. Les lampes extérieures, qui illuminaient toute la propriété, étaient encore allumées. James vit des hommes qui couraient vers la maison.

— Tu en vois combien ?

James montra cinq doigts.

— Il devrait y en avoir six.

Bob verrouilla la porte d'entrée. Il ouvrit un panneau et mit le système de sécurité en marche.

— Comme ça, on saura quand ils essayent d'entrer. Tu es prêt ?

James se mordit la lèvre et acquiesça.

CHAPITRE CENT VINGT-CINQ

Bob s'était déjà trouvé dans ce genre de situation et il savait comment elles finissaient. Cela faisait presque quarante ans, mais le temps s'efface parfois quand certains événements viennent stimuler la mémoire. Il se souvenait de la peur qui lui avait tordu le ventre la première fois qu'il était parti en patrouille. À l'idée qu'il y avait des gens au-dehors qui voulaient le tuer.

Il avait donné à James le meilleur conseil qu'il pouvait. Il n'aimait pas le laisser seul, mais il savait que rester ensemble n'était pas prudent, car ils feraient une cible facile. En se séparant, leurs chances de s'en tirer étaient plus grandes.

Ils faisaient face à six tueurs. Bob avait dit à James de ne pas hésiter. Tire sur la plus grosse cible, puis enchaîne sur la mise à mort. Appuie sur la détente. Ne réfléchis pas.

Ce n'était pas le moment d'être indécis ou de faire les choses à moitié. Il avait vu des hommes tomber et, dans leur dernier soupir, descendre les amis qui se trouvaient à ses côtés. Un homme restait dangereux jusqu'à la fin... et, même au dernier moment, il restait dangereux.

Un déluge d'émotions s'abattit sur Bob. Ses souvenirs lui revenaient en masse. Et, s'il était calme en surface, intérieurement il avait de nouveau dix-huit ans.

Il se souvenait encore du visage du premier homme qu'il avait tué. Il l'avait tué au couteau. Il ne le souhaitait à personne.

Il faisait encore parfois des cauchemars dans lesquels il se battait avec cet homme, chacun ne voulant pas mourir. Leur combat se poursuivait à l'infini. Dans ces cauchemars, ce n'était pas lui qui tenait le couteau, mais l'autre homme. Parfois, en se réveillant, il était convaincu que toute sa vie jusqu'ici n'avait pas vraiment eu lieu. Qu'il était mort dans cet endroit de misère et n'était jamais revenu.

Il avait d'autres souvenirs de ce genre. Bob se rappela que ce n'était pas le Viêt Nam. La plupart de ces hommes n'avaient probablement pas connu la guerre. Ils ne connaissaient peut-être pas les aspects psychologiques de l'affaire. C'était en général l'esprit qui vous gardait en vie. La peur qui vous faisait courir le plus de danger.

Bob inspira profondément. Il entra un code dans le système de sécurité et ouvrit la porte. C'était le moment le plus dangereux. Il était du côté sud de la maison. Quelques instants plus tôt, suivant ses instructions, James avait éteint les lampes.

Les hommes étaient là. Il était impossible de savoir où exactement. Une minute plus tôt, il les avait vus passer de l'autre côté. Ils étaient groupés. Bob espérait qu'ils seraient assez stupides pour rester ainsi.

Okay. À l'attaque.

Bob se lança dans l'obscurité en serrant son fusil à pompe.

CHAPITRE CENT VINGT-SIX

Un silence de mort régnait sur la maison. Le calme était angoissant.

Les bruits de la nuit, qui étaient si forts pendant que James approchait, s'étaient interrompus tout à coup, comme en appuyant sur un bouton. C'était comme si tous les grillons attendaient de voir ce qui allait se passer.

Comme s'ils écoutaient les battements de son cœur.

James réalisa qu'il n'avait pas peur. Il avait confiance. Il allait sauver sa famille.

Il se mit au travail. Les ravisseurs allaient bientôt arriver. D'une seconde à l'autre. Il fallait qu'il soit prêt.

CHAPITRE CENT VINGT-SEPT

Les hommes étaient groupés. Bob aurait aimé avoir une mitrailleuse M60. Il les aurait tous descendus en une seule rafale.

Il était allongé sur le ventre, pour ne pas être vu. Les hommes ne semblaient pas s'en faire de ce côté-là. Ils discutaient tranquillement.

Bob pensa à les descendre avec son fusil à pompe, mais il n'arriverait jamais à tirer assez vite pour tous les avoir.

Ses pensées étaient agressives. C'était troublant. Mais il en comprenait la cause.

Ces hommes voulaient lui prendre sa petite fille. Même si elle était adulte à présent, pour lui c'était la même chose. Sa fille était dans la maison. Ses petites-filles étaient dans la maison. Et à cause de ça... à cause de ce qu'ils voulaient faire... ces hommes allaient mourir.

Ça lui revenait vite. Celui qu'il était au Viêt Nam. Ça l'avait changé, à l'époque, et il retrouvait ces moments. Ses doigts le démangeaient. Ils étaient si bien groupés. S'il pouvait s'approcher, tirer deux fois rapidement, recharger très vite.

Non. Patience.

Les coups de fusil à pompe les atteindraient tous, mais sans les tuer. Deux, trois, peut-être quatre seraient encore en vie. Il ne pouvait pas prendre ce risque. Il fallait qu'il améliore ses chances. Qu'il les descende un par un.

Il attendit.

Ce fut bref. Les hommes s'étaient séparés en deux groupes. Cinq se dirigèrent vers la maison. Un vers la grange.

Parfait.

Il suivit celui qui était seul. Il reviendrait sur ses pas une fois qu'il l'aurait abattu.

L'homme avança à grands pas et entra dans la grange. Les chevaux étaient à l'intérieur. *Qu'est-ce qu'il foutait ?* Bob le découvrit bientôt. L'homme avait trouvé les réserves de foin. Il avait sorti des allumettes.

Quel lâche. Cela tuerait les chevaux, à coup sûr. Ils étaient prisonniers dans leur salle. L'homme le savait et il grattait une allumette.

L'homme poussa un juron. Il semblait avoir un problème. Le foin devait être humide à cause de la rosée du matin.

— Coucou.

L'homme se retourna. Bob le frappa avec la crosse de son arme. Celle-ci atteignit l'homme au milieu du nez, qui explosa comme une banane trop mûre. L'homme chancela et Bob le frappa à nouveau au visage.

L'homme tomba en arrière.

Il était mort avec d'avoir atteint le foin.

CHAPITRE CENT VINGT-HUIT

Impatients, ils cassèrent les fenêtres et entrèrent dans la maison sans attendre la diversion prévue. Ils entrèrent tous les quatre en même temps. Paulson resta en arrière. Qu'ils aillent donc se faire tirer dessus les premiers.

Il n'aimait pas ça. Ils ne l'avaient pas écouté. Il leur avait dit qu'ils avaient besoin de prendre James vivant.

Il est trop tard pour ça, avait dit Savic de sa voix gutturale. *Très bien.* Tuez-les tous alors. Rien à foutre ! Pas la peine de récupérer l'argent !

Paulson n'était pas content. La partie était finie et il venait de le comprendre. Portino était probablement arrivé à la même conclusion. Le connard devait être en train de faire ses valises. Il ne répondait plus aux appels de Paulson.

Qu'ils aillent tous se faire foutre. Laissez au moins la femme en vie. La femme de James. Il n'allait rien gagner à tout ça. Bien sûr, ça n'allait pas lui rendre les milliards perdus. Mais au moins il aurait quelqu'un sur qui passer sa frustration. Elle voulait que ça fasse mal, il allait lui faire mal.

Paulson regarda les hommes qui entraient. Avant qu'ils n'aient cassé les fenêtres, il pouvait voir James et le vieux. Ils étaient idiots. Ils se croyaient cachés, en plein milieu, derrière le sofa.

Savic et les autres entrèrent rapidement. Ils tiraient déjà. James et le vieux furent criblés de balles. Paulson vit leurs corps tomber sur le sol.

Mais...

Les hommes s'arrêtèrent de tirer.

Ce n'était pas le vieux et James. Les deux débiles qu'ils avaient laissés pour garder les captifs, c'était eux qui étaient tombés, morts deux fois. Quelqu'un les avait disposés de manière à faire croire...

Des coups de feu résonnèrent. Savic et un autre homme tombèrent.

Merde.

Les deux hommes qui restaient debout tirèrent à leur tour. Paulson vit que l'un d'eux était touché ; il tourna sur lui-même, fut

touché une nouvelle fois... et tomba. Plus qu'un. Paulson ne demanda pas son reste. C'était fini, mais il n'avait pas de raison de s'éterniser ici. Il se mit à courir en direction de sa voiture.

Bob entendit les coups de feu. Il était trop tard. Il avait vu les hommes entrer dans la maison.

Il traversa le champ en courant. Dans l'obscurité, il trébucha et tomba de tout son long. *De Dieu !* Son fusil lui échappa des mains. Il se releva et le chercha des yeux. Ce faisant, il remarqua un homme qui se tenait à moins de cinquante mètres. Celui-ci l'avait vu également.

Paulson tira deux coups de feu. Le vieux tomba sur le sol. *Pas mal.* L'autre avait son compte. Il alla jusqu'à sa voiture et démarra. Demain était un autre jour. Il regarda dans le rétroviseur. La grange était derrière lui.

Et merde.

Paulson recula rapidement. Il ne pouvait pas juste partir comme ça.

Il mit le véhicule au point mort et le laissa en marche. Les chevaux étaient dans la grange. Les coups de feu leur avaient fait peur. Deux d'entre eux hennirent quand Paulson approcha. Ils donnaient des coups de sabot dans leur stalle.

L'endroit puait le crottin. Paulson chercha ce dont il avait besoin. Des bottes de foin. Parfait. Elles étaient contre le mur du fond. Non loin, sur le sol, se trouvait l'homme de Savic. Il était allongé sur le dos. Une flaque de sang s'étendait autour de sa tête. Il était mort, allongé dans la saleté.

Incapable de faire un boulot facile. Il était supposé allumer un feu et créer une diversion. Le vieux avait dû le surprendre.

Paulson sortit un briquet. On n'est jamais si bien servi que par soi-même. Le foin était humide. Il prit feu, mais lentement.

Agacé, Paulson regarda autour de lui. Il repassa devant les chevaux. Ils continuaient à s'agiter et à donner des coups de pied dans leur stalle. Stupides bêtes.

Il n'avait pas de temps à perdre. Juste au moment où il allait partir, il repéra une tondeuse à gazon. Et, à côté, se trouvait ce qu'il cherchait. Un bidon d'essence.

Avec un grand sourire, il retourna vers les bottes de foin. Il les arrosa généreusement, en mit jusque sur les murs, en faisant attention de ne pas verser directement sur les flammes.

Il fit un clin d'œil aux chevaux en partant.

— Salut, les filles.

Il entendit le crépitement des flammes qui atteignaient l'essence.

Et voilà le travail.

Il monta dans sa voiture, dépassa la maison et accéléra.

CHAPITRE CENT VINGT-NEUF

James s'était accroupi pendant que les hommes criblaient de balles le corps de leurs camarades morts. James les avait disposés de façon à faire croire qu'ils étaient vivants. L'obscurité était son alliée. Ils pensaient être en train de lui tirer dessus.

James était un étage plus haut et cette position surélevée lui donnait un avantage par rapport à ses adversaires.

Visé d'abord la plus grosse cible, lui avait dit Bob. James suivit son conseil. Il se redressa juste assez pour trouver le bon angle. Il visa la poitrine. Une voix paternelle résonna à son oreille. *Respire. Du calme, fiston. Concentre-toi.*

Un.

L'homme à la casquette grise tomba en arrière comme un pantin inanimé. D'une main ferme, James visa l'homme au K-way noir. Celui-ci était en train de regarder son camarade tomber.

Deux.

Un coup dans la poitrine. L'homme se plia en deux et tomba. James changea de position, en reculant, hors de leur champ de vision. Il se déplaça de quelques mètres et alla se cacher derrière un pot de fleurs.

Le troisième homme et le quatrième s'étaient mis à tirer. Ils tiraient n'importe où. Ils n'avaient aucune idée de l'endroit où James se trouvait.

James inspira profondément et bougea juste ce qu'il fallait pour avoir un bon angle. L'homme continuait de tirer dans toutes les directions. Son crâne chauve ressemblait à une boule de billard. Doucement.

Trois.

L'homme tourna sur lui-même. La balle l'avait atteint au côté droit. James pressa encore la détente, trois coups en milieu de cible. L'homme se plia en deux et s'effondra sur le sol.

Plus qu'un.

Le dernier homme ne se mit pas à courir. Il était en plein dedans, tirant toutes les balles qu'il avait. Il ne savait toujours pas où James était. Son regard se dirigea vers l'escalier... près de l'endroit où se

trouvait James. Ses balles partaient dans tous les sens. Les tirs stoppèrent... Plus de balles... il chercha frénétiquement un autre chargeur.

Mon Dieu, pardonnez-moi.

Quatre.

Le visage de l'homme prit une expression de surprise. Il tomba. C'était fini.

Le FBI arriva une minute plus tard. Comme la cavalerie. Le reste était flou.

James serrait ses filles dans ses bras et ne voulait pas les laisser partir. Il embrassait sa femme et la prenait dans ses bras. Ce fut un moment tendre mais court.

La grange était en feu.

Plus tard, il se souvint qu'un des agents lui avait dit que Mac Hockney allait bien. « Il vous dit bonjour et merci. Heureusement que vous aviez pris son téléphone. Sinon on n'aurait pas pu vous trouver. »

Dans tout ce désordre, pendant que les pompiers éteignaient le feu et sauvaient les chevaux, ils trouvèrent Bob. Deux hommes durent le soutenir. Il refusa la civière.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda James.

— Je crois que je me suis cogné la tête.

— Tu saignes.

— Juste une égratignure, le gars m'a à peine touché. Je me suis fait le reste tout seul comme un con. J'ai dû me cogner sur une pierre en tombant. Les filles ?

— Elles vont bien.

Bob sourit.

— Allons les voir, alors.

CHAPITRE CENT TRENTE

— Maman, ne regarde pas ça ! Il y a « Dora » en ce moment.

— Papy, je peux m'asseoir avec toi ?

— Non, moi !

James quitta des yeux la scène familiale qui se déroulait dans le salon au moment où Sue changeait de chaîne. Ils avaient trop regardé les informations ces dernières semaines. Il était temps que le monde revienne à la normale. Il n'y avait presque rien aujourd'hui au sujet des « quatre milliardaires ».

C'était comme ça qu'ils avaient appelé l'affaire.

Une semaine plus tôt, il y avait eu une nouvelle arrestation. Cette fois à Belize. Un banquier suisse qui était un des cerveaux de l'opération. La semaine précédente, c'était au Caire : un homme d'affaires londonien arrêté en caleçon alors qu'il essayait de s'enfuir par la fenêtre.

Et les semaines encore avant, ça avait été à Moscou et à Pékin. La Solntsevskaya Bratva et la triade chinoise, dont tout le monde à présent connaissait l'existence, étaient impliquées chaque jour dans des fusillades, entre elles et avec leurs autorités respectives. Les deux organisations étaient sous les feux des projecteurs, juste au moment où elles souhaitaient se faire le plus discrètes. L'identité de leurs chefs était connue, et ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'ils ne soient arrêtés. Il y avait déjà eu des centaines d'arrestations. Leurs organisations criminelles allaient de revers en revers.

La mafia russe et la triade chinoise se dénonçaient mutuellement, même en des endroits où leurs intérêts n'étaient pas opposés. La rumeur disait qu'il s'agissait d'une guerre de territoire, chacune essayant de s'approprier ce que contrôlait l'autre. Chacune s'attaquant à l'autre sans pitié.

Lo San et Semion Mihajlovic étaient présentés comme les Al Capone de l'âge numérique. Ils étaient en tête de toutes les listes de personnes recherchées. Les médias n'étaient pas en reste. L'audace d'organiser un casse à plusieurs milliards de dollars. Le public en redemandait. Lo San et Semion Mihajlovic étaient plus connus que des rock stars.

Et ce n'était pas uniquement à cause du montant qu'ils avaient failli s'approprier. Le monde regardait le filet global se resserrer. Tous les gouvernements voulaient être celui qui les trouverait et ferait l'arrestation du siècle.

James en avait assez. C'était de l'histoire ancienne. Il alluma la télévision dans la cuisine pour voir le temps qu'il ferait aujourd'hui. Il comptait aller faire du jogging un peu plus tard. Il commençait à retrouver la forme. Il avait perdu cinq kilos.

Mais, quand l'écran s'alluma, il réalisa qu'il avait peut-être été un peu vite en besogne. Il était encore question de l'affaire. L'une des chaînes d'information financière n'en finissait pas.

« À aucun moment les entreprises que nous protégeons n'ont été mises en danger. Nous sommes restés concentrés. Le doigt sur la gâchette. Les investisseurs savent à quel point cela est précieux. Dans le monde instable où nous vivons, les gens veulent des entreprises fortes, fermes, en particulier lorsqu'il est question de leur argent. Nous ne sommes certainement pas arrivés là où nous sommes en faisant preuve de complaisance... »

James éteignit le poste. C'était le PDG de ComTek. Il continuait à arpenter les plateaux de télévision. Il adorait cela. L'action était au plus haut. En huit semaines, la valeur de l'entreprise avait atteint vingt-trois milliards.

Six semaines plus tôt, le même PDG avait invité James dans son chalet à Aspen. Le PDG, qui était en vacances à ce moment-là, avait envoyé son jet privé le chercher. James avait été traité comme une star. Lui et sa famille eurent les honneurs d'un hôtel cinq étoiles. Le PDG n'avait pas regardé à la dépense. Une limousine avait conduit James jusqu'à sa résidence de luxe au sommet d'une montagne.

Le PDG avait un sourire à un million. Il avait appelé James par son prénom. *Plus ou moins.*

— Jimmy boy, content de te voir. Comment tu trouves Aspen ?

Les présentations achevées, ils en vinrent à l'objet de la rencontre. Le PDG voulait offrir une promotion à James.

— Je voulais vraiment le faire en personne. Pour te montrer à quel point j'apprécie ton travail. Tu as vraiment assuré. L'entreprise te doit beaucoup.

Le PDG n'avait pas mâché ses mots.

— Dix mille, ça te va ?

Ça devait être le montant de son bonus. Dix mille dollars. Et sa promotion était de sous-directeur à directeur avec une augmentation de 10 %.

— Ça fait sept mille dollars de plus. Pas mal, hein ?

Il n'y avait qu'une seule petite chose. James devait signer un accord de confidentialité, qui lui interdisait de ne jamais parler de ce qui s'était passé, ni de ce qu'il avait fait. Le FBI, la NSA et les autres

agences savaient tout, bien sûr. Mais, dans l'intérêt de la sécurité nationale et de l'intégrité du système financier, ils avaient accepté de jouer le jeu. Jusqu'à faire croire que tout avait été organisé par les mafias russe et chinoise. La participation de Rex Portino n'était pas mentionnée, sauf pour dire que le directeur général de ComTek avait été la victime collatérale d'une opération malicieuse qui avait visé, sans y parvenir, à compromettre l'intégrité des systèmes de sécurité de l'entreprise. Il était à peine fait mention de Paulson et d'Enrique.

Quant à tout ce que James avait fait, y compris la dernière phase qu'il avait initiée avant de quitter la Chambre forte, c'était top secret. On l'avait félicité en privé pour ses actions. Les instructions détaillées qu'il avait envoyées à tous les clients de ComTek, leur expliquant comment restaurer leurs bases de données et purger leurs systèmes de tous les virus, leur avaient permis de revenir à la normale.

Ces instructions étaient celles que Mac Hockney et le FBI avaient interceptées. James avait sauvé les marchés financiers à lui seul. Grâce à lui, le montant perdu était d'un milliard au lieu de trois cents milliards.

Les quelques banques qui n'utilisaient pas la Chambre forte furent les victimes de l'affaire. Toutes les autres banques et firmes d'investissement s'en sortirent bien — elles ne perdirent pas un centime. Le discours officiel était que la Chambre forte avait fonctionné comme prévu. Et, grâce à ses systèmes automatisés qui avaient « parfaitement fonctionné » — une expression que le PDG répétait jusqu'à la nausée dans ses interventions —, ComTek était le dernier chouchou de Wall Street. Les investisseurs récompensaient très largement l'entreprise. Tout le monde se régala.

James revint six semaines en arrière. Il avait regardé le PDG droit dans les yeux.

« Je ne sais pas. Je pense que le dix est bien choisi. Mais je crois que vous avez oublié quelques zéros. Vous ne pensez pas que dix millions seraient plus adaptés ? »

Il revoyait encore le regard du PDG. Le sourire à un million avait vite disparu.

« Ça semble équitable, non, si vous considérez ce que j'ai apporté à l'entreprise. Que vaut votre portefeuille personnel avec l'action au cours où elle est ? Quatre milliards et plus ? Et combien ai-je fait économiser à vos clients ? C'était bien trois cents milliards ? J'oublie le chiffre exact. Tous ces zéros sont difficiles à compter. »

Cela lui avait fait du bien. Non que James ait vraiment pensé obtenir cet argent. Il n'avait pas l'intention de parler à la presse. Mais il en avait assez d'être exploité. Il était temps qu'il se fasse respecter.

Il n'avait plus peur. Il avait plusieurs choix. Il n'avait pas à accepter ce qu'on lui offrait.

Même le FBI lui avait offert un job. Le salaire était meilleur. C'était marrant, il avait toujours pensé que le gouvernement payait mal. Il travaillerait pour leur unité de cybersécurité.

Avoir le choix. Ce n'était pas désagréable. Mais James avait autre chose en tête.

Autre chose qui s'appelait des rêves.

— Chérie, si tu me cherches, je suis à Best Buy. Il faut que j'achète un nouveau routeur pour notre ordinateur.

Il prit les clés de sa nouvelle Porsche et ouvrit la porte.

ÉPILOGUE

Il sortit du taxi et grimpa les quelques marches qui menaient à l'hôtel. Dans sa poche se trouvait un passeport qu'il avait payé au prix fort. Un peu moins de dix mille dollars en liquide étaient cachés dans la doublure de son sac.

De l'argent de poche. Mais ça suffirait pour les prochaines vingt-quatre heures. Il ferait un retrait plus important à la Banco Bilbao Vizcaya Argentaria demain. Sur les dix-sept millions qu'il avait mis de côté dans plusieurs banques offshore. Pas exactement les milliards qu'il avait anticipés, mais compte tenu de la tournure qu'avaient pris les événements, il avait de la chance de s'en être tiré avec ça.

Trois mois de cavale, ça n'avait pas été facile. Il avait dû se limiter. Nick Paulson avait hâte de revenir...

Ses pensées furent interrompues.

— Monsieur ?

C'était le concierge de l'hôtel.

— Oui ?

— Il y a un colis pour vous.

Paulson fronça les sourcils.

— Donnez-moi une seconde, il faut que j'aille aux toilettes.

Il se toucha le ventre et fit la grimace.

— *Baño, entiende ?*

— *Si, señor.*

Paulson se dirigea vers les toilettes. *Putain, comment ils l'avaient trouvé ?* Il franchit les portes « *Señoritas* » et « *Hombres* » et continua jusqu'au bout du couloir.

Il y avait une autre porte qui disait : *No admittance — Prohibida la entrada*. Il la poussa et se glissa à l'intérieur. Moins d'une minute plus tard, il sortait par la porte de derrière et se retrouvait sur le parking des fournisseurs.

— Un train à prendre ?

Paulson se retourna. Il y avait plusieurs hommes à côté d'une camionnette. Deux d'entre eux avancèrent vers lui. Un grand et un petit. Paulson songea à s'enfuir, mais il était cerné.

— Tu n'es pas un homme facile à trouver.

Le grand portait une fausse chemise Tommy Bahama, des jeans et des tongs. Il avait tout l'air d'un agent fédéral.

Paulson leva les mains.

— Vous m'avez eu.

— On dirait bien.

L'homme sortit son revolver.

— Lâche le sac. Les mains dans le dos. Tu connais la musique.

Paulson laissa l'autre homme, qui était petit et trapu, lui passer les menottes.

Les hommes qui étaient restés près de la camionnette s'approchèrent. Ils étaient habillés différemment. Probablement les contacts locaux qui l'avaient repéré à l'aéroport. Paulson réfléchissait à la procédure d'extradition. C'était une des raisons pour lesquelles il avait choisi le Venezuela. Il fallait juste qu'il puisse contacter son avocat.

— Je veux passer un coup de fil.

— Pas de problème, dit l'agent fédéral.

Il tira sur sa cigarette et la jeta par terre.

— Dis-le à ces gars-là.

Paulson fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Un instant, dit l'homme.

Il eut un échange rapide en espagnol avec les hommes à la camionnette. Une enveloppe changea de mains et il fit signe à Nick.

— À la prochaine, Nick.

Les hommes l'empoignèrent.

— Qu'est-ce que ça signifie ? dit Paulson.

L'un des hommes lui passa un sac de jute sur la tête. Paulson essaya de crier et reçut un coup à l'estomac. *Outch*.

Puis ce fut l'extinction des feux.

— Tu as le sac ?

Denis grommela affirmativement.

Peter alluma une autre cigarette.

— Il aurait dû nous payer les vingt-cinq mille. Quel connard.

Il se mit à compter les billets qui se trouvaient dans l'enveloppe. Ça ne faisait pas exactement vingt-cinq mille, mais ça rendait le voyage profitable. De quoi couvrir leurs frais et il en restait encore un peu en supplément.

Ils regardèrent la camionnette s'éloigner. Des amis communs les avaient mis en contact. Des gars spécialisés dans les organes. Le foie, surtout. Mais ils prenaient tout, jusqu'aux yeux.

— Je me demande comment ils font ? Tu crois qu'ils le tuent

d'abord ?

— Aucune idée, dit Denis.

— Une petite bière ?

— D'accord, pas de Cuba libre cette fois. J'ai la chiasse.

REMERCIEMENTS

Il y a de cela vingt ans, sept livres et d'innombrables projets avortés, la perte d'un de mes meilleurs amis, Jeff Cudlip, m'a poussé à écrire. Nous avons tous des livres en nous. Je n'ai jamais pu trouver un sens à la disparition subite de Jeff, mais je le remercie pour le cadeau qu'il m'a laissé. Il m'a offert l'écriture.

Jeff a touché de nombreuses vies. « Merci, Jeff, pour avoir touché la mienne. »

Ce livre est également dédié aux personnes suivantes qui me sont chères.

À mon père : « Tu me manques ».

À ma femme, Kristi, qui a cru en moi, pour avoir lu tous mes autres livres avant celui-ci et pour ne m'avoir jamais demandé d'abandonner mes rêves.

À mes lecteurs, Nicole Mazzola, Janelle Selembo, Sam Bloom et Jeff Wilson : « Merci de m'avoir consacré du temps et donné vos impressions de lecture. Vos compliments et vos critiques m'ont aidé, plus que vous ne le pensez, à croire en ce projet. »

À mes conseillers techniques, Jeff Robison et Jeff Dittrich : « Vous m'avez beaucoup aidé à améliorer ce livre. La plupart des aspects techniques sont proches de la réalité. Certains sont exagérés. Vous m'avez aidé à faire la différence et j'ai pris quelques libertés. S'il reste des erreurs, c'est entièrement de mon fait. »

À John Talbot, excellent agent littéraire et éditeur hors pair : « Merci d'avoir vu le potentiel de ce livre et de m'avoir aidé à devenir un meilleur écrivain. »

À Pat LoBrutto : « Merci pour votre relecture. Vous m'avez aidé à voir ce qui manquait et à améliorer ce roman. »

À PROPOS DE L'AUTEUR

J'ai commencé à écrire en souvenir d'un ami mort dans un accident. J'avais 21 ans, j'allais terminer mes études. À cet âge, on se croit éternel. On croit que la vie ne fait que commencer. Mais ce n'est pas toujours le cas. La mort de cet ami était incompréhensible. J'ai commencé à écrire pour passer encore un peu de temps avec lui. C'était un projet cathartique, mais en écrivant ce premier livre, j'ai découvert quelque chose. J'aimais écrire. Mieux, j'adorais ça. L'aspect créatif, les difficultés, le sentiment du travail accompli. Mon ami n'était plus là, mais il m'avait laissé un sacré cadeau. Je n'ai jamais arrêté d'écrire depuis lors.

Dave Buschi vit à Atlanta, en Géorgie, avec sa femme et ses fils. Il est diplômé de l'Université de Virginie (UVA) et de l'Université de Floride.

À PROPOS DU TRADUCTEUR

Antoine Bargel est traducteur de l'anglais et vit à Perpignan. Après avoir étudié et enseigné aux États-Unis, il se consacre à la traduction littéraire. Pour plus d'informations sur son travail, vous pouvez consulter son site internet : www.antoinebargel.com